



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

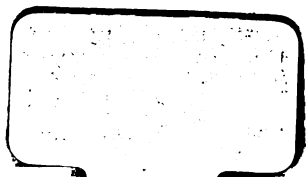
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

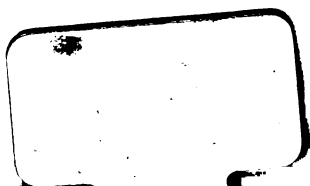


Vst. Fr. II A. 498





Vat. Fr. II A. 498





Marie

Edward Joseph Duth



ROBINSON CRUSOE.

**L A V I E
E T L E S
A V A N T U R E S
S U R P R E N A N T E S
D E
R O B I N S O N C R U S O E ,**

Contenant, entre autres événemens, le séjour qu'il a fait pendant vingt-huit ans dans une Ile déserte située sur la Côte de l'Amérique, près l'embouchure de la grande Rivière Oroonoque.

Le tout écrit par lui-même.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

T O M E P R E M I E R .

Quatrième Edition.



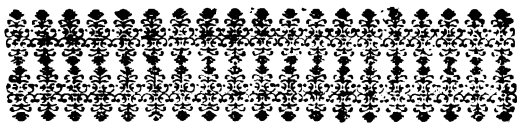
**A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.
MDCCLIII.**

LIBRARY

UNIVERSITY OF OXFORD

1031





P R E F A C E.

LE Livre dont on donne ici la Traduction au Public, a été extrêmement goûté en Angleterre, & il s'en est débité un nombre prodigieux d'Exemplaires. Je ne m'en étonne pas. Jamais on n'a vu, dans la vie d'un seul homme, un tissu si merveilleux d'Avantures surprenantes. Jamais on n'a vu un assemblage d'événemens extraordinaires relevé par une si grande variété; & tous ceux qui ont fait quelque réflexion sur l'Esprit humain, savent jusqu'à quel

* 3

point

VI P R E F A C E.

point il s'attache à la variété jointe au merveilleux.

Il est vrai qu'il aime encore naturellement la Vérité , & qu'il ne jouit jamais pleinement des agréables impressions que *le surprenant* & *le varié* font sur lui , que lorsqu'il croit avoir raison de se persuader que ces impressions , & les sentimens vifs & animés qui en sont les effets , sont produits par des objets véritables.

C'est conformément à ce principe , que ceux qui s'efforcent à nous amuser par des Romans & par des Fables , tâchent de nous dédommager de la vérité par une vraisemblance habilement ménagée.

P R E F A C E. vii

nagée. On fait qu'on va lire des Fables , mais on oublie qu'on en lit ; & l'imagination , qui dans la liaison des objets qu'on lui présente ne trouve rien qui se choque & qui se heurte , s'y attache avec tant d'ardeur , qu'elle donne rarement à la Raison le loisir de venir l'interrompre dans ses amusemens. Il arrive pourtant quelquefois , sur-tout à ceux dont le bon-sens est cultivé , & qui se sont habitués à en faire usage , d'être assez maîtres de leur imagination , pour ne lui pas laisser longtems la jouissance paisible d'un plaisir , causé par l'arrangement artificieux d'une quantité d'images fausses.

VIII P R E F A C E.

Le Roman est par conséquent de beaucoup inférieur à l'Histoire, quand on ne les compareroit que du côté du plaisir qu'on tire de leur lecture.

Dans la dernière on goûte le merveilleux sans interruption & sans inquiétude ; & l'on a la satisfaction de se divertir d'une manière que la Raison avoue & qu'elle augmente, en nous assurant que nous ne sommes pas les dupes de celui qui nous amuse.

Il est aisé de voir par-là, qu'il est de l'intérêt de l'Editeur de cette Traduction, de persuader au Public qu'il leur donne une Histoire véritable ; mais il a trop d'intégrité

P R E F A C E. IX

tégrité pour décider positivement là-dessus : tout ce qu'il peut dire , c'est qu'il trouve la chose très probable ; en voici la principale raison.

L'Ouvrage dont il s'agit ici , n'est pas seulement un Tableau des différentes Aventures de *Robinson Crusoe*. C'est encore une Histoïre des différentes situations de son esprit , & des révolutions qui sont arrivées dans son cœur. Les unes & les autres répondent avec tant de justesse aux événemens qui les précèdent , qu'un Lecteur capable de réflexion sent , de la maniere la plus forte , que dans les mêmes circonstances il est impossible de n'être pas agité

x P R E F A C E.

té par les mêmes mouvemens.

Il est difficile de décrire d'une manière naturelle & pathétique les différentes situations du cœur, si on ne le copie d'après ses propres sentimens; mais j'avoue qu'il n'est pas impossible, & que de ce côté-là, l'art & la force de l'imagination peuvent mettre à peu près la fiction au niveau de la Vérité. On auroit tort pourtant de soupçonner l'Auteur de cette Histoire d'une habileté & d'un génie propres à nous en imposer si adroitement. On n'y voit rien qui sente l'Homme de Lettres. On y découvre plutôt un pauvre Marinier,

rinier , qui est bien embarrassé à faire passer ses idées dans l'esprit de ses Lecteurs : son stile est rempli de répétitions : au-lieu de réflexions , il nous donne souvent des sentimens tout cruds , qui deviennent pourtant des réflexions sensées & justes , en passant dans un esprit cultivé. Le bon-sens qu'on entrevoit dans ses expressions , est , pour ainsi dire , brute , & privé de cette politesse & de cette forme , que l'étude & le commerce des honnêtes-gens sont capables de prêter à une justesse d'esprit naturelle.

Je conviens qu'il paroît beaucoup d'industrie dans la description qu'on voit dans
cette

XII P R E F A C E.

cette Histoire , de tout ce que notre Aventurier a fait pour sa conservation , & pour rendre sa solitude la moins defagréable qu'il étoit possible. Mais on auroit tort d'inférer delà , que l'Auteur doit être un habile homme. On fait à quels efforts la nécessité porte l'Esprit humain. On fait que les Brutes mêmes font d'excellens Machinistes, quand il s'agit de leur conservation ou de leur commodité ; & nous sommes souvent étonnés de la justesse des mesures qu'ils prennent pour se procurer le bien & pour éviter le mal.

Le défaut de génie & de lumières que je trouve dans cette

te

te Histoire , n'en doit point dégouter le Lecteur ; la naïveté en fait le caractère essentiel , & dans une pareille Rélation elle vaut infiniment mieux que la finesse d'esprit.

Il y a pourtant des personnes qui y découvrent une grande finesse bien dangereuse. Ils s'imaginent que ce Livre , semblable à *l'Histoire des Sévarambes* , & aux *Voyages de Jaques Sadeur* , a été fait pour sapper la baze de la Religion ; mais il n'est pas possible de donner dans un raffinement plus bizarre. Il ne se peut rien trouver de plus orthodoxe que le pauvre *Robinson Crusoe* ; rien n'est plus édifiant que les réflexions continuelles qu'il

XIV P R E F A C E.

qu'il fait , pour justifier la Providence Divine dans toute sa conduite avec les hommes ; rien de plus exemplaire que sa résignation dans tous les malheurs sous lesquels il étoit obligé de gémir.

Si son but avoit été de répandre un venin caché dans son Ouvrage , il en avoit une occasion très naturelle , quand s'étant assujéti un Sauvage du Continent , il s'efforçoit à jeter dans l'ame de ce Barbare les premiers fondemens de la Religion Chrétienne. Il étoit le maître de prêter à ce Sauvage toutes les difficultés qu'il pouvoit croire embarrassantes : mais bien loin de-là, il lui
donne

donne une Raison très souple, & lui fait recevoir les principaux de nos Dogmes avec une grande docilité.

Il est vrai qu'une seule fois, ce Sauvage lui fait une question sur la compatibilité de la Puissance du Démon avec la Toute-puissance Divine, & que son Maître n'a pas l'esprit d'y répondre : mais la seule raison en est, qu'il n'étoit pas grand Clerc, & qu'il s'étoit fourré dans l'esprit les idées les plus populaires des opérations du Démon sur le cœur humain.

Voilà tout ce que j'ai à dire au Lecteur sur l'Ouvrage même ; je ne m'étendrai pas beaucoup sur la Traduction :

XVI P R E F A C E.

tion : elle n'est pas scrupuleusement littérale , & l'on a fait de son mieux pour y applanir un peu le stile raboteux , qui dans l'Original sent un peu trop le Matelot, pour satisfaire la délicatesse Françoise. Cependant , on n'a pas voulu le polir assez , pour lui faire perdre son caractère essentiel , qui doit être hors de la juridiction d'un Traducteur fidelle. On a eu soin , en récompense , d'abrégér les répétitions des mêmes pensées , ou de les déguiser par le changement des termes.

LA



LA VIE
ET LES
AVANTURES
DE
ROBINSON CRUSOE.

JE suis né en l'année mil six
cens trente-deux, dans la
Ville d'York, d'une bonne
famille, mais qui n'étoit
point originaire de ce Païs-là. Mon père
étoit étranger, natif de Brème, & fit son
premier établissement à Hull. Il y acquit
beaucoup de bien en négociant : en-
suite renonçant au Commerce il alla de-
meurer à York, où il épousa ma mère
dont les parens s'appelloient *Robinson*.

Tome I.

A

etc

2 LES AVANTURES

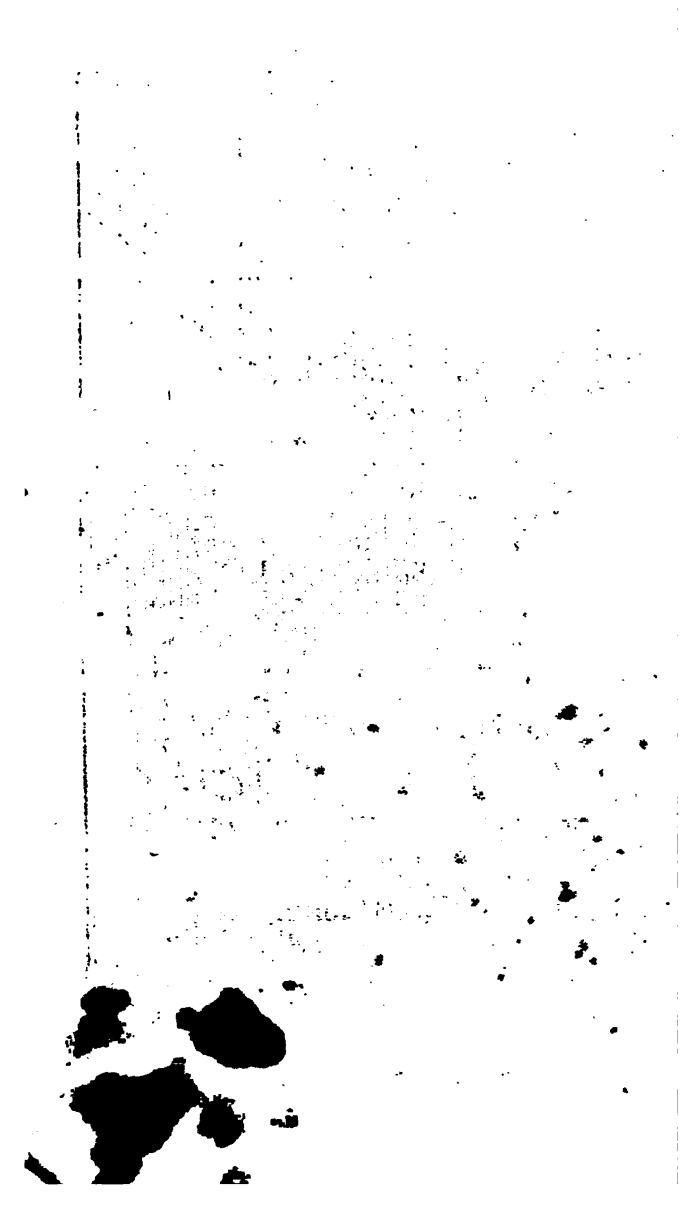
Cette famille est une des meilleures du Comté, c'est de-là que j'ai été appelé *Robinson Kreutznar* : mais par une corruption de nom , qui est assez ordinaire en Angleterre, on nous appelle aujourd'hui, & même nous nous appelons, & nous écrivons notre nom *Crusoe*. Mes compagnons ne m'en ont jamais donné d'autre.

J'avois deux freres plus âgés que moi, dont l'un étoit Lieutenant-Colonel d'un Régiment d'Infanterie Anglois, commandé autrefois par le fameux Colonel Lockart, & qui fut tué à la Bataille de Dunkirk contre les Espagnols. Pour ce qui est du second, je n'ai jamais su ce qu'il étoit devenu ; & ne suis pas mieux instruit de sa destinée, que mon pere & ma mere l'ont été de la mienne.

Comme j'étois le troisieme garçon de la famille, & que je n'avois appris aucun métier, je commençai bientôt à rouler dans ma tête force projets. Mon pere, qui étoit fort âgé, ne m'avoit pas laissé dans l'ignorance, il m'avoit donné la meilleure éducation qu'il avoit pu, soit en me dictant des leçons de sa propre bouche, soit en m'envoyant à une de ces Ecoles publiques



Robinson devant son Pere, qui lui prodit toute sorte



bliques qu'il y a dans les campagnes, & il me destinoit à l'étude des Loix, mais j'avois de tout autres vues : le désir d'aller sur mer me dominoit uniquement : cette inclination me roidissoit si fort contre la volonté & même contre les ordres de mon pere d'une part, & me rendoit si sourd aux remontrances & aux sollicitations pressantes de ma mere & de tous mes proches d'autre part, qu'il sembloit qu'il y eût une espèce de fatalité qui m'entraînoit secrètement vers cet état de souffrance & de misère où je devois tomber. Mon pere, qui étoit un sage & grave personnage, me donna d'excellens avis pour me faire renoncer à un dessein dont il voyoit bien que je m'étois entêté. Un matin, il me fit venir dans sa chambre où il étoit confiné à cause de la goutte, & il me parla fortement sur ce sujet. Il me demanda quelle raison j'avois, ou plutôt quelle étoit ma folle envie, de vouloir quitter la maison de mon pere & ma Patrie, où je pouvois avoir de l'appui, & une belle esperance de pousser ma fortune par mon application & par mon industrie, & cela en menant

une vie commode & agréable. Il me disoit qu'il n'y avoit que deux sortes de gens, les uns denués de tout bien & sans ressource, les autres d'un rang supérieur & distingué, à qui il appartint de former de grandes entreprises, & d'aller par le monde chercher des Avantures, afin de s'élever & de se rendre fameux par une route peu frayée: que ce parti étoit de beaucoup trop au dessus, ou trop au dessous de moi: que mon état étoit mitoyen, ou tel qu'on pouvoit l'appeller le premier étage de la vie bourgeoise: que par une longue experience il avoit reconnu que cette situation étoit la meilleure de toutes; le plus à la portée de la félicité humaine; nullement exposée à la misère, aux travaux & aux souffrances des Ouvriers mécaniques; mais exempte de l'orgueil & de la luxure, de l'ambition & de l'envie des Grands du monde. Il me disoit que je pouvois juger du bonheur de cet état, par cela même que c'étoit celui que tous les autres hommes envioient; que des Rois avoient souvent gemi sur les misérables suites d'une haute naissance; qu'ils auroient sou-

souhaité de se voir placés au milieu des deux extrémités entre les grands & les petits ; que le Sage s'étoit déclaré en faveur de cet état , & qu'il y avoit fixé le point de la vraie félicité , en priant qu'il n'eût ni pauvreté ni richesse.

Il me faisoit remarquer une chose que je trouverois toujours dans la suite : c'est que les calamités de la vie se partageoient entre les plus qualifiés & le bas peuple ; mais que dans l'état de médiocrité il n'y avoit point tant de desastres , & qu'on n'y étoit point sujet à tant de vicissitudes que dans le plus haut ou dans le plus bas : que dis-je ? les maladies & les indispositions , soit du corps ou de l'esprit , y étoient moins fréquentes que parmi des gens qui par une suite naturelle de leur manière de vivre gagnoient divers maux , ceux-ci par leurs débauches & leurs excès , ceux-là par un trop rude travail , ou faute de nourriture & du nécessaire : qu'une fortune médiocre étoit réputée le siège de toutes les vertus , & de tous les plaisirs ; que la paix & l'abondance en étoient les compagnes ; que la tempérance , la

moderation , la tranquillité , la santé la société , en un mot , tous les divertissemens honnêtes & désirables étoient attachés à ce genre de vie : que par cette voye les hommes fournissoient doucement leur carrière , & la finissoient en paix ; sans être foulés du travail des mains , ni de celui de l'esprit ; sans se livrer à une vie servile pour gagner leur subsistance , ni à une suite continuelle de perplexités , qui troublent la tranquillité de l'ame & le repos du corps ; sans sentir en soi-même ni le rage de l'envie , ni les aiguillons du sans de l'ambition ; mais au contraire jouissant des commodités de cette vie en en goûtant les douceurs & non les amertumes ; sensibles à leur propre bonheur , & apprenant par une expérience journalière à le devenir de plus en plus.

Après quoi il m'exhorta dans les termes les plus pressans & les plus tendres à ne point faire un pas de jeunesse ; n'aller pas au devant des calamités dont la nature & ma naissance m'avoient mis à couvert : que je n'étois pas dans la nécessité d'aller chercher mon pain : qu'il feroit tout pour moi

& n'oublieroit rien pour me mettre en possession de cet état qu'il venoit de me recommander : que si je n'étois pas content & heureux dans le monde, ce feroit sans doute ma propre faute ou ma destinée : qu'après avoir fait son devoir en m'avertissant du préjudice que me causeroient de fausses démarches, il n'étoit plus responsable de rien : en un mot, que comme il travailloit à mon bonheur, si je voulois demeurer à la maison, & m'établir de la maniere qu'il le desiroit, aussi ne vouloit-il pas contribuer à ma perte en favorisant mon départ. Il conclut en me disant, que j'avois devant les yeux l'exemple funeste de mon frere-ainé, à qui il avoit pareillement représenté ces puissantes raisons pour le dissuader d'aller à la guerre des Pais-Bas ; mais qu'il n'avoit pu l'empêcher de suivre une résolution de jeune-homme, ni de courir à sa perte en embrassant le parti que je lui défendois. Il ajouta qu'il ne cesseroit jamais de prier pour moi ; mais qu'en même tems il osoit m'annoncer que si je faisois ce faux pas, Dieu ne me beniroit point : & qu'à l'avenir j'aurois tout

tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurois fait de ses conseils , sans trouver le moyen d'en réparer la perte.

Ce discours fut véritablement prophétique , quoiqu'à mon avis il ne le crût point tel ; & je remarquai sur la fin , que les larmes couloient abondamment de son visage , sur-tout quand il parla de la mort de mon frere. Mais lorsqu'il dit que j'aurois le loisir de me repentir , sans avoir personne pour m'assister , il fut si ému , qu'il interrompit son discours , & m'avoua qu'il n'avoit pas la force de passer outre.

Je fus sincèrement touché d'un discours si tendre : je résolus de ne penser plus à aller voyager , mais plutôt à m'établir chez nous , suivant les intentions de mon père. Mais hélas ! cette bonne disposition passa comme un éclair : & pour prévenir désormais les importunités de mon père , je résolus de m'éloigner de lui sans prendre congé. Néanmoins je n'en vins pas si-tôt à l'exécution , & je modérai un peu l'excès de mes premiers mouvemens. Un jour , que ma mère paroissoit un peu plus gaye qu'à l'ordinaire ,

naire, je la pris à part. Je lui dis que ma passion pour voir le Monde étoit insurmontable; qu'elle me rendoit incapable d'entreprendre quoi que ce soit avec assez de résolution pour en venir à bout, & que mon père feroit mieux de me donner congé, que de me forcer à le prendre. Je la priai de faire réflexion que j'avois déjà dix-huit ans, & qu'il étoit trop tard pour entrer en apprentissage, ou pour devenir Clerc chez un Procureur: que si je l'entreprendois, j'étois sûr de ne finir jamais mon tems, de m'enfuir de chez mon Maître avant terme, & de m'embarquer. Mais si elle vouloit bien parler pour moi, & m'obtenir de mon père la permission de faire un voyage sur mer, je lui promettois, en cas que j'en revinsse, & que je ne m'en accommodasse pas, de n'y plus retourner, & de réparer ensuite ce tems perdu par un redoublement de diligence.

A ce propos ma mère se mit fort en colère: elle me dit que ce seroit peine perdue de parler à mon père sur cette matière: qu'il étoit trop informé de mes véritables intérêts, pour donner son consentement à une chose qui me

feroit si pernicieuse : qu'elle ne concevoit pas comment j'y pouvois encore penser , après l'entretien que j'avois eu avec lui , & malgré les expressions tendres & engageantes dont elle fa-voit qu'il avoit usé pour me ramener. En un mot , que si je voulois m'aller perdre , elle n'y voyoit point de remède ; mais qu'assurément elle n'y donneroit jamais son consentement , pour ne pas travailler d'autant à ma ruine ; & qu'il ne seroit jamais dit , que ma mère eût donné les mains à une chose que mon père auroit rejetée.

Quoiqu'elle m'eût ainsi refusé , néanmoins j'ai appris dans la suite , qu'elle avoit rapporté le tout à mon père , & que pénétré de douleur il avoit dit en soupirant : „ Ce garçon „ pourroit être heureux s'il vouloit „ demeurer à la maison , mais il sera „ le plus misérable de tous les mortels , „ s'il va dans les Pais étrangers : je n'y „ consentirai jamais.

Ce ne fut qu'un an après ceci que je m'échappai. Cependant je m'obstinois à fermer l'oreille à toutes les propositions qu'on me faisoit d'embrasser une profession. Souvent même je me
plai-

plaignois à mon père & à ma mère de ce qu'ils étoient si fermés à me contrequarrer dans ce à quoi je sentoie une inclination prédominante.

Mais un jour me trouvant à Hull, où j'étois allé par hazard, & sans aucun dessein formé de prendre l'essor, j'y rencontrai un de mes camarades, qui étoit sur le point d'aller par mer à Londres sur le Vaisseau de son père. Il m'invita à aller avec eux, & pour mieux m'y engager, me tint le langage ordinaire des mariniers, savoir qu'il ne m'en couteroit rien pour mon passage. Là-dessus je ne consulte plus ni père ni mère: je ne me mets pas en peine de leur faire savoir de mes nouvelles: mais remettant la chose au hazard, sans demander la benediction de mon père, ni implorer l'assistance du Ciel, sans faire attention ni aux circonstances, ni aux suites, je me rendis à bord d'un Vaisseau qui alloit à Londres. Ce jour, le plus fatal de toute ma vie, fut le premier de Septembre de l'an mil six cens cinquante & un. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un jeune Aventurier, dont les infortunes ayent commencé plutôt, & duré plus long-tems que les

miennes. A peine le Vaisseau étoit-il sorti de la Rivière d'Humber, que le vent commença à fraîchir, & la mer à s'enfler d'une furieuse manière. Comme je n'avois pas été sur mer auparavant, la maladie & la terreur s'emparant à la fois de mon corps & de mon ame, me plongèrent dans un chagrin que je ne puis exprimer. Je commençai dès-lors à faire de sérieuses réflexions sur ce que j'avois fait, & sur la Justice Divine, qui châtioit en moi un enfant vagabond & défobéissant. Dès-lors tous les bons conseils de mes parens, les larmes de mon père, les prières de ma mère, se présentèrent vivement à mon esprit; & ma conscience, qui n'étoit pas encore endurcie, comme elle l'a été depuis, me reprochoit d'avoir méprisé des leçons salutaires, & de m'être éloigné de mon devoir envers mon père & envers Dieu.

Pendant ce tems-là la tempête se renforçoit, la mer s'agitoit de plus en plus; & quoique ce ne fût rien en comparaison de ce que j'ai souvent vu depuis, & sur-tout de ce que je vis peu de jours après, toutefois c'en étoit assez pour ébranler un nouveau marinier,

&

& un homme qui, comme moi, se voyoit dans un nouvel Elément. Je m'attendois à tout moment que les flots nous engloutiroient, & que chaque fois que le Vaisseau s'abaissoit, il alloit toucher au fond de la mer pour n'en plus revenir. Dans cette angoisse je fis vœu plusieurs fois, que si Dieu me sauvait de ce voyage, & qu'il me fit la grace de reprendre terre, je ne remonterois de mes jours sur un Vaisseau, & ne m'exposerois plus à de pareilles misères; mais que je m'en irois tout droit chez mon père, & me conduirois par ses conseils. Ce fut alors que je vis clairement combien étoient justes ses observations sur l'état mitoyen de la vie; combien il avoit passé ses jours doucement & agréablement; n'ayant eu à essuyer ni tempête sur la mer, ni disgrâce sur la terre. Ainsi, me proposant la pénitence de l'Enfant prodigue, je résolus de retourner à la maison de mon père.

Ces sages & saines pensées durèrent autant de tems que la tempête, & même un peu au-delà. Le jour suivant le vent s'étoit abattu, la mer apaisée, & je commençois un peu à

m'accoutumer. Je ne laissai pas d'être sérieux toute la journée, me sentant encore un peu indisposé du mal de mer. Mais à l'approche de la nuit le temps s'éclaircit ; le vent cessa tout-à-fait. Une charmante soirée s'ensuivit, le Soleil se coucha dans un lit exempt de nuage, & le lendemain il se leva de même. Ainsi, l'air qui n'étoit agité que de peu ou point de vent, l'onde unie comme la glace, & le Soleil qui brilloit, faisoient à mes yeux le plus délicieux des spectacles.

J'avois bien dormi pendant la nuit : & loin d'être encore incommodé du mal de mer, j'étois plein de courage, regardant avec admiration l'Océan, qui le jour d'auparavant avoit été si courroucé & si terrible, & se faisoit voir dès lors si calme & si agréable. Là-dessus, de crainte que je ne persistasse dans les bons propos que j'avois tenus, mon compagnon, qui véritablement m'avoit engagé dans cette équipée, s'en vint à moi, & me donnant un coup sûr l'épaule, „ Eh bien, Camarade, dit-
„ il, je gage que vous aviez peur la
„ nuit précédente, n'est-il pas vrai ? ce
„ n'étoit cependant qu'une bouffée.

Com-

Comment , dis-je , vous n'appellez cela qu'une bouffée ? c'étoit une terrible tempête. „ Une tempête ? repliqua-t-il , que „ vous êtes innocent ! ce n'étoit rien „ du tout : vraiment , vraiment , nous „ nous moquons bien du vent , quand „ nous avons un bon Vaisseau , & „ que nous sommes au large : mais , „ Camarade , voulez-vous que je vous „ dise la vérité ? c'est que vous n'êtes „ encore qu'un novice : ça , ça , met- „ tons-nous à faire du *Punch* * , & que „ les plaisirs de Bacchus nous fassent en- „ tièrement oublier la mauvaise humeur „ de Neptune. Voyez-vous quel beau „ tems il fait à cette heure ? „ Enfin , pour abrégér ce triste endroit de mon Histoire , nous suivimes le vieux train des gens de mer : on fit du *Punch* , je m'en enivrai ; & dans une nuit de débauche je noyai tous mes repentirs , toutes mes réflexions sur ma conduite passée , toutes mes résolutions pour l'avenir. En un mot , comme à l'orage on avoit vu succéder le calme & la tranquillité sur les eaux , ainsi l'agitation de mes pen-

* C'est une boisson dont se régalaient les Anglois. Elle est composée d'eau-de-vie , d'eau ordinaire , de jus de limon , & de sucre.

pensées finies , ma crainte dissipée , mes premiers désirs revenus , j'oubliai entièrement les promesses & les vœux que j'avois formé dans la détresse. Il est bien vrai que j'avois quelques intervalles de réflexions , & que les bons sentimens revenoient quelquefois à la charge , comme il arrive dans ces sortes d'occasions : mais je les repoussois , & je tâchois de m'en guérir comme d'une maladie. Et prenant à tâche de bien boire & d'être toujours en compagnie , j'eus bientôt prévenu le retour de ces accès , car c'est ainsi que je les appellois. De sorte qu'en cinq ou six jours de tems , j'obtins sur ma conscience une victoire aussi complète , que le pourroit souhaiter un jeune-homme qui cherche à en étouffer les remords. La Providence , suivant sa méthode ordinaire en pareil cas , avoit déterminé de me laisser sans excuse : & puisque je ne reconnoissois pas mon Libérateur dans cette dernière occasion , celle qui devoit se présenter étoit telle , que le plus méchant garnement & le plus endurci qui fût parmi nous , confesseroit en même tems & le danger extrême où nous aurions été , & la main adorable qui nous en auroit tiré.

Le

Le fixième jour de notre navigation nous arrivâmes à la rade d'Yarmouth. Comme le vent avoit été contraire, & le tems calme, nous n'avions fait que peu de chemin depuis la tempête. Ainsi nous fumes obligés de mouiller en cet endroit, & nous y demeurâmes, le vent continuant d'être contraire, & de souffler Sud-Ouest pendant sept ou huit jours, pendant lesquels plusieurs Vaisseaux de Newcastle entrèrent dans la même rade, le rendez-vous commun de ceux qui attendent un bon vent pour gagner la Tamise.

Néanmoins nous n'aurions pas laissé écouler tant de tems, sans atteindre l'embouchure de cette Rivière à la faveur de la marée, n'eût été que le vent étoit trop rude, & qu'au quatrième ou cinquième jour il devint très-violent. Mais une rade passant pour aussi bonne qu'un havre, notre ancrage étant bon, & le fond où nous mouillions très-ferme, nos gens ne se mettoient en peine de rien, n'avoient aucun pressentiment de danger, & passoient le tems dans le repos & dans la joye, comme on fait sur mer. Mais le huitième jour au matin le vent
aug-

augmenta , & tout l'équipage fut commandé pour abbattre les mats du perroquet , & pour tenir toutes choses bien serrées & en bon ordre , afin de donner au Vaisseau tout l'allègement possible. Vers le midi la mer s'enfla prodigieusement : notre château gaillard plongeait à tout moment , & les flots inonderent le Bâtiment plus d'une fois. Là-dessus le Maître fit jeter l'ancre-maîtresse ; mais nous ne lâchâmes pas de chasser sur deux ancres ; après avoir filé nos cables jusqu'au bout.

Pour le coup la tempête étoit horrible , & je voyois déjà l'étonnement & la terreur sur le visage des Matelots mêmes. Quoique le Maître fût un homme infatigable dans son emploi , qui est de veiller à la conservation du Vaisseau , cependant je l'entendois souvent , qui en passant près de moi à l'entrée & au sortir de sa cabane , proféroit tout bas ces paroles , ou autres semblables : *Grand Dieu , aye pitié de nous ! nous sommes tous perdus ! c'est fait de nous !* Dans cette première confusion j'étois tout étendu , stupide , & immobile dans ma cahute qui étoit au
gou-

gouvernail; & je ne saurois bien dire quelle étoit la situation de mon esprit. Je ne pouvois sans honte rappeler le souvenir de ma première repentance, dont j'avois foulé aux pieds tous les engagements par un endurcissement de cœur effroyable. Les horreurs de la mort que j'avois cru tout à fait passées, ne pensant pas que ce second orage approcheroit du premier, se reveillèrent, quand j'entendis dire au Maître, comme je viens de le conter, que nous allions tous périr. Je sortis de ma cahute pour voir ce qui se passoit dehors. Un plus affreux spectacle n'avoit jamais frappé ma vue : les flots s'élevoient comme des montagnes, & venoient fondre contre nous de moment à autre ; de quelque côté que je tournasse les yeux, ce n'étoit que consternation. Deux Vaisseaux passèrent auprès de nous pesamment chargés, qui avoient leurs mâts coupés près pied, & nos gens s'écrièrent, qu'un Vaisseau qui étoit à un mille devant nous, venoit de couler à fond. Deux autres Bâtimens, détachés de leurs ancres, avoient été jettés de la rade en pleine mer, voguans sans mâts à l'avanture.

Les

Les Bâtimens légers se trouvoient le moins en bute à la tourmente, comme étant moins accablés de leur propre poids, & il en passa deux ou trois tout proche de nous, qui couroient vent arrière avec la seule voile de beaupré.

Vers le soir le Pilote & le Contremaître demanderent au Maître la permission de couper le mât de devant, à quoi ce dernier témoigna beaucoup de repugnance : mais le Contremaître lui ayant représenté, que si on ne le faisoit pas, le Vaisseau s'enfonceroit infailliblement, il y consentit; & quand le mât de devant eut été coupé, celui du milieu branloit si fort, & donnoit de telles secousses, qu'on fut obligé de le couper pareillement, & de rendre le pont ras d'un bout à l'autre.

Je vous laisse à penser en quel état j'étois dans cette conjoncture, moi qui n'avois point encore navigué, & à qui peu de chose avoit déjà causé une telle épouvante. Mais si je puis rappeler de si loin les pensées que j'avois, le souvenir des leçons que j'aurois dû tirer du dernier péril, & le mépris que j'en avois fait pour suivre ma première & méchante résolution, m'effrayoient

frayoient plus que la mort. Ces réflexions jointes à l'horreur qui naissoit naturellement de la tempête, me jetterent dans une situation qu'il n'est pas permis d'exprimer. Mais nous n'en devions pas être quitte à si bon marché ; la tempête continua avec tant de furie, que les Matelots eux-mêmes confessèrent n'en avoir jamais vu une pire. Notre Vaisseau étoit bon, mais extrêmement chargé, & si fort affaîlé dans l'eau, que les Matelots s'écrioient de tems en tems qu'il alloit s'enfondrer. Je m'enquis de la signification de ce mot *enfondrer*, car je l'ignorois auparavant, & j'aurois dû en quelque façon cherir cette ignorance. Cependant la tempête étoit si violente, que je voyois ce qu'on voit rarement, le Maître, le Contremaître & quelques autres des plus notables, faisant leur priere, s'attendant à tout moment que le Vaisseau iroit à fond. Pour surcroît, vers le milieu de la nuit, un homme qu'on avoit envoyé en bas pour visiter le fond de cale, s'écria qu'il y avoit une ouverture, & un autre dit que nous avions quatre pieds d'eau. Alors on appella tout le monde à la pompe.

Ce

Ce mot seul me jetta dans une telle consternation , que j'en tombai à la renverse sur mon lit , au bord duquel j'étois assis. Mais les gens du Vaisseau s'en vinrent me tirer de ma letargie , & me dirent que si je n'avois été propre à rien jusqu'ci , j'étois à cette heure aussi capable de pomper qu'aucun autre. Sur quoi je me levai , & m'en allai à la pompe , où je travaillai vigoureusement. Pendant que ces choses se passoient , le Maître voyant quelques Bâtimens légers de Charbonniers , qui ne pouvant tenir contre la tempête , étoient obligés de gagner le large , & qui vouloient venir vers nous , fit tirer un coup de canon pour signal de l'extrême danger où nous étions. Moi qui ne savois ce que cela signifioit , je fus si étonné que je crus le Vaisseau brisé , ou qu'il étoit arrivé quelque autre accident terrible ; en un mot , je m'évanouis. Mais comme c'étoit dans un tems auquel chacun pensoit à sa propre vie , on ne prenoit pas garde à moi , ni à l'état où je me trouvois ; seulement un autre prit ma place à la pompe , & me poussant à côté avec le pied , me laissa tout étendu , dans
la

la pensée que j'étois mort, & je ne revins à moi que long-tems après.

On continuoît de pomper : mais l'eau croissant à fond de cale, il y avoit toute apparence que le Vaisseau s'enfondreroit ; & quoique la tempête commençât tant soit peu à diminuer, il n'étoit pourtant pas possible qu'il voguât jusqu'à pouvoir entrer dans un Port, de sorte que le Maître persista à faire tirer le canon pour demander du secours. Un petit Bâtiment qui venoit justement de passer devant nous, hazarda un bateau pour nous secourir : ce ne fut qu'avec beaucoup de risque que ce bateau approcha, & il ne paroïssoit nullement praticable que nous y entraissions, ni qu'il nous abordât, quand enfin les rameurs faisant les derniers efforts, & exposant leur vie pour sauver la nôtre, nous leur jettâmes de l'arrière une corde avec une bouée, & lui donnâmes une grande longueur. Eux bravans & la peine & le danger, s'en saisirent ; & nous, après les avoir tirés jusques sous la poupe, nous nous mîmes dans leur bateau. C'est en-vain que nous aurions prétendu, les uns & les autres, d'aborder à leur Vaisseau ; ainsi tous
con-

convinrent qu'il falloit nous laisser flotter , mais tourner la pointe tant que nous pourrions vers la terre : & notre Maître promit que si leur bateau étoit endommagé en touchant le sable, il en tiendrait compte au Maître de leur Vaisseau. Donc partie en ramant , partie en suivant le gré du vent , nous déclinâmes au Nord presque jusqu'à Winterton-Ness.

Il n'y avoit guères plus d'un quart-d'heure que nous avions quitté notre Vaisseau, lorsque nous le vîmes couler à fond : & ce fut alors que j'appris, pour la première fois, ce qu'on entendoit par couler à fond en termes de marine ; mais j'avoue franchement que j'avois la vue un peu trouble, & qu'à peine pouvois-je discerner les choses quand les Matelots me dirent que le Bâtiment enfonçoit. Car dès le moment que je m'étois mis , ou plutôt qu'ils m'avoient mis dans le bateau , j'étois comme un homme pétrifié , tant à cause de la peur qui m'avoit saisi, que de ce que j'anticiipois par mes réflexions toutes les horreurs de l'avenir.

Pendant ce tems-là nos gens faisoient
for-

force de rames pour approcher de terre tant que nous pourrions; & lorsque le bateau étoit au dessus des vagues, d'où l'on faisoit une vaste découverte, nous voyions grand nombre de personnes, qui accouroient le long du rivage, pour nous assister dès que nous serions proches. Mais nous n'avancions que peu vers la terre; & même nous ne pouvions pas aborder jusqu'à ce que nous eussions passé le fanal de Winton; car au-delà la Côte s'enfonce à l'Ouest du côté de Cromer, & ainsi elle brisoit un peu la violence du vent. Ce fut en cet endroit, & non sans de grandes difficultés, que nous descendîmes tous heureusement à terre. De-là nous allâmes à pied à Yarmouth, où nous fûmes traités d'une manière capable de soulager des infortunés; c'est-à-dire avec beaucoup d'humanité, soit de la part du Magistrat, qui nous assigna de bons quartiers, soit par des Marchands particuliers, & des Propriétaires de Vaisseaux, qui nous donnèrent assez d'argent, ou pour aller à Londres, ou pour retourner à Hull, si nous le jugions à propos.

C'est alors que je devois avoir le jugement

gement de prendre le chemin de Hull pour m'en retourner à la maison. C'est la route qu'il m'auroit fallu tenir pour devenir heureux ; & mon père , qui étoit un emblème de celui dont il est parlé dans la parabole de l'Evangile , auroit même tué le veau gras ; car ayant appris que le Vaisseau sur lequel je m'étois embarqué , avoit fait naufrage dans la Rade de Yarmouth , il fut long-tems avant de savoir que je n'avois pas été noyé.

Mais ma mauvaise destinée m'entraînoit avec une force irresistible. Et bien que souvent la raison & le jugement criaissent tout haut , qu'il me falloit retourner chez moi , je ne pouvois pourtant m'y résoudre. Je ne sai quel nom donner à ceci , ni ne prétens point affirmer que ce soit un décret inviolable , qui nous pousse à être les instrumens de notre propre malheur , & à nous lancer dans le précipice qui est à nos pieds & devant nos yeux. Mais véritablement il falloit que je fusse en quelque sorte destiné à une misère certaine & inévitable , pour prendre un parti si directement contraire à de solides raisonnemens , & à ma propre
con-

conviction, & dont le danger extrême que j'avois couru dès le commencement en deux tempêtes consécutives, étoit une leçon pathétique qui auroit dû me détourner.

Mon camarade, qui avoit contribué à mon endurcissement, & qui étoit le fils du Maître, étoit maintenant bien plus découragé que moi. La première fois qu'il me parla à Yarmouth, (ce qui n'arriva qu'au second, ou au troisième jour, parce que nous étions partagés en différens quartiers de la ville, je m'apperçus qu'il avoit changé de ton : il me demanda d'un air fort mélancolique & en secouant la tête, comment je me portois, & dit à son père qui j'étois, & que je m'étois mis de ce voyage pour un essai, dans le dessein d'en faire d'autres. Le père se tournant de mon côté d'un air grave & touché : Jeune-homme, dit-il, vous ne devez jamais plus retourner sur mer ; vous devez prendre ceci pour une marque certaine & visible, qu'il ne faut pas que vous fréquentiez cet élément. Monsieur, lui dis-je, pourquoi cela ? est-ce que vous renoncez à la mer ? Mon cas, repliqua-t-il, est bien

différent : je suis marinier de profession, c'est ma vocation, il est de mon devoir de la remplir. Au-lieu que vous n'avez entrepris ce voyage que pour satisfaire, & vous voyez quel avant-goût la Providence vous a donné de ce qu'il vous faut attendre, en continuant que vous persistiez ; peut-être êtes-vous la cause de tout ce qui nous est arrivé, comme fut autrefois Jonas sur le Vaisseau de Tarsis. Car enfin ajouta-t-il, qui êtes-vous, je vous prie & pour quel sujet vous étiez-vous embarqué ? Sur cela je lui fis une partie de mon histoire : mais il m'interrompit sur la fin ; & s'emportant d'une étrange manière il s'écria, qu'avois-je donc fait pour mériter d'avoir à mon bord un tel malheureux ? Non, je ne voudrois pas, pour tous les biens du monde, monter derechef sur un Vaisseau où vous seriez. C'étoit-là, comme je l'ai déjà dit, un vrai emportement, mais où le chagrin de la perte qu'il avoit soufferte, avoit beaucoup de part, & où il passoit les limites de son autorité. Quoi qu'il en soit, il me parla ensuite avec beaucoup de gravité, il m'exhorta à m'en aller chez mon père,

à ne pas tenter à mon dam la Providence, à reconnoître que le Ciel étoit visiblement courroucé contre moi; & enfin; Jeune-homme, dit-il, sachez que si vous ne vous en retournez, vous ne trouverez par-tout que mauvais succès & que defastre, jusqu'à ce que les paroles de votre père se vérifient en vous.

Je lui répondis fort peu de choses; nous nous séparâmes bientôt après, & je ne l'ai jamais vu depuis, ni ne fai point quelle route il prit. Quant à moi, comme j'avois quelque argent dans ma poche, je m'en fus par terre à Londres. Là, aussi-bien qu'en chemin, j'eus de grands débats avec moi-même sur le genre de vie que je devois choisir; savoir si je m'en irois à la maison, ou bien sur mer.

Pour ce qui étoit du premier article, la honte rejettoit bien loin les plus saines pensées qui se présentoient à mon esprit. Je m'imaginois d'abord que je ferois montré au doigt dans tout le voisinage; & que j'aurois honte de paroître, non devant mon père & ma mère seulement, mais même devant qui que ce soit. D'où j'ai souvent pris oc-

casion de remarquer combien est perverse & brutale l'humeur ordinaire la plupart des hommes, & sur-tout des jeunes-gens, qui, au-lieu de se guider par la raison en telles occasions ont à la fois honte de pécher & honte de se repentir : rougissans non pas de l'action qui doit les faire passer pour des insensés, mais de l'amendement qui seul leur peut mériter le titre de sages.

Cependant je demeurai quelque temps dans cet état d'irrésolution, ne sachant ni quel parti, ni quel genre de vie j'embrasserois. Je continuoïs d'avoir une répugnance invincible à m'en retourner chez nous ; à mesure que le tems se passoit, le souvenir de ma dernière détresse s'effaçoit de mon imagination ; & s'il me venoit quelques légers desirs de retour, ils s'amortissoient tellement, qu'enfin j'en perdis tout-à-fait la pensée, & je cherchai à faire un voyage.

Cette maligne influence qui m'avoit premièrement entraîné hors de la maison de mon père, qui m'avoit inspiré le dessein bizarre & téméraire de pousser ma fortune, qui s'étoit emparé

ré de moi jusqu'à me rendre sourd aux avis, aux remontrances, & même aux ordres de mon pere; cette influence, dis-je, quelle qu'elle fût, me fit concevoir de toutes les entreprises la plus funeste. Je m'embarquai sur un Vaisseau qui alloit aux Côtes de l'Afrique, ou, pour parler le langage ordinaire des Matelots, pour un Voyage de *Guinée*.

Dans toutes ces Aventures, ce fut un malheur pour moi que je ne m'embarquasse pas en qualité de simple Matelot; car sur ce pied j'aurois à la vérité travaillé plus fort que de coutume, mais en même tems j'aurois appris la marine, & me serois rendu capable de devenir Pilote, ou Lieutenant, & peut-être Maître d'un Vaisseau. Mais en ceci, comme en toute autre chose, j'étois destiné à choisir le plus mauvais; & me sentant de l'argent dans la poche, & de bons habits sur le corps, je ne voulois aller à bord qu'en habit de Gentilhomme; de cette maniere je n'y avois aucun emploi, ni ne me mettois en état d'en avoir.

Dès que je fus arrivé à Londres, je fus assez heureux pour tomber en bon-

ne compagnie; chose qui n'arrive toujours à un jeune-homme aussi bertain & mal avisé que je l'étois. Diable ne manque guères de tendre pièges, mais je fus si heureux que n'y pas donner. La première personne avec qui je fis connoissance, un Maître de Vaisseau, qui avoit sur la Côte de Guinée, & qui avoit eu un fort heureux succès, étoit résolu d'y retourner. Cet homme trouva du plaisir à ma conversation, qui n'étoit pas tout-à-fait désagréable en tems-là; & m'entendant dire que j'avois envie de voir le monde, il me proposa de m'embarquer avec lui pour le même voyage; que je ne serois obligé de faire aucune dépense; que je mangerois avec lui, & serois son compagnon: que si je voulois emporter quelque chose avec moi, je jouirois de tous les avantages que peut procurer le Commerce; & que peut-être le gain qui m'en reviendrait, ne frustreroit pas mes esperances.

J'embrassai l'offre, & me liai d'une étroite amitié avec le Capitaine, qui étoit un honnête homme & qui alloit droit. J'entrepris de faire le voyage avec lui.

Je

Je mis à l'avanture une somme, qui étoit à la vérité petite, mais qui se multiplia considérablement par la probité & le déintéressement du Capitaine. Elle montoit en tout à quarante livres sterling, que j'employai en quincailleries suivant son conseil. J'avois amassé cet argent avec l'assistance de quelques-uns de mes parens, qui avoient correspondance avec moi, & qui, comme je crois, avoient engagé mon pere, ou ma mere, à contribuer à ma première Avanture.

Je puis dire que de tous mes voyages celui-ci est le seul qui m'ait réussi : j'en suis redevable à la bonne-foi & à la générosité de mon Ami le Capitaine. Car, parmi plusieurs autres avantages que j'avois avec lui, j'eus encore celui d'apprendre passablement les Mathématiques, les regles de la Navigation, à tenir un compte de la course du Vaisseau, & à faire mes observations. Enfin, j'acquis des connoissances absolument nécessaires à un Marinier ; & s'il se plaisoit à m'enseigner, je me plaisois à apprendre ; tellement que ce voyage me rendit à la fois & Matelot & Marchand. En effet, j'en rapportai

cinq livres & neuf onces de poudre d'or pour mon Avanture, ce qui me valut à Londres environ trois cens livres sterling. Ce succès m'inspira de vastes projets, qui depuis causerent ma ruine entière.

Quelque fortuné que je fusse en ce voyage, je n'y fus cependant pas exempt d'infortune. Entr'autres choses j'y fus toujours malade, & j'eus une fièvre ardente causée par les chaleurs du Climat : car notre principal Commerce se faisoit sur cette Côte, qui s'étend depuis le quinzième degré de Latitude Septentrionale jusques à la Ligne.

Enfin, j'étois devenu Marchand de Guinée; mais pour mon malheur, bon Ami, le Capitaine du Vaisseau mourut peu de jours après notre arrivée. Néanmoins je me résolus à faire le même voyage, & me rembarquai sur le même Vaisseau, avec un homme qui la première fois en avoit été le Pilote, & cette seconde en prit le commandement. Jamais Navigation ne fut plus malheureuse que celle-ci; car quoique je portasse avec moi moins de cent pièces de l'arg

que j'avois gagné , & que j'en eusse encore laissé deux autres cens entre les mains de **M** Veuve de mon Ami défunt , laquelle en usa avec beaucoup d'équité , il ne laissa pas de m'arriver d'étranges malheurs. Le premier fut , qu'en faisant route vers les Canaries , ou plutôt entre ces Iles & la Côte d'Afrique , nous fûmes surpris à la pointe du jour par un Corsaire Turc de Salé , qui nous donna la chasse avec toutes ses voiles. De notre côté nous mîmes au vent toutes celles que nous avions , & que nos mâts pouvoient porter pour nous sauver : mais voyant qu'il gagnoit sur nous , & qu'au bout de quelques heures il ne manqueroit pas de nous avoir atteints , nous nous préparâmes au combat. Nous avions à bord douze canons , l'Ecumeur en avoit dix-huit. Sur les trois heures après-midi il fut à notre portée , commença l'attaque & fit une méprise ; car au-lieu de nous prendre en arriere , comme c'étoit son dessein , il fit une décharge sur un de nos côtés : ce que voyant nous y pointâmes huit de nos canons pour soutenir son attaque , & lâchâmes une bordée qui le fit reculer : ce ne fut pour-

tant qu'après nous l'avoir rendue , & en faisant jouer sa mousquetterie , qui étoit de près de deux cens hommes. Cependant nos gens se tenoient fermes , aucun d'eux n'avoit été touché. Il se prépara à renouveler le combat , & nous à le soutenir. Mais étant venu de l'autre côté à l'abordage , soixante des siens se jettèrent sur notre pont , & commencerent à jouer de la hache , coupant & taillant mâts & cordages. De notre côté nous les recevions à coups de mousquets , de demi-piques , de grenades , & autres choses semblables , enforte que nous les chassâmes par deux fois de dessus notre pont. Néanmoins , pour ne pas insister sur cette époque lugubre de notre histoire , le Vaisseau étant desarmé , trois de nos gens tués , & huit autres blessés , nous fûmes contraints de nous rendre , & emmenés prisonniers à Salé , qui est un Port appartenant aux Maures.

Les traitemens qu'on me fit-là ne furent point si terribles que je l'avois cru d'abord , & je ne fus point emmené avec le reste de nos gens loin du Païs , au lieu où l'Empereur fait demeure : mais le Capitaine du Co

- fa

faire me garda pour sa part de la prise, comme étant jeune & agile, & par conséquent tout propre pour lui. Un changement de condition si étrange, qui de Marchand me faisoit Esclave, m'abîma de douleur. Je me ressouvins du discours vraiment prophétique de mon pere, qui m'avoit prédit que je serois miserable, & que je n'aurois personne pour me secourir dans ma misere. Ne connoissant pas un plus haut periode de calamité, il me paroissoit que la prédiction étoit entièrement accomplie; que la main de Dieu s'étoit appesantie sur moi, & que j'étois perdu sans ressource. Mais hélas! ceci n'étoit qu'un échantillon des maux que je devois souffrir, comme on le verra par la suite de cette Histoire.

Comme mon nouveau Patron, ou, si vous voulez, mon nouveau Maître, m'avoit emmené chez lui dans sa maison, j'esperois aussi qu'il me prendroit avec lui lorsqu'il iroit en mer, que sa destinée seroit tôt ou tard d'être pris par un Vaisseau de Guerre Espagnol ou Portugais, & que de cette maniere je recouvrerois ma liberté: mais cette esperance s'évanouit bientôt; car

lorsqu'il s'embarqua, il me laissa à terre, pour soigner son petit jardin, & pour faire les fonctions ordinaires d'un Esclave dans la maison; & quand il fut de retour de sa course, il m'ordonna de coucher dans sa cabane pour prendre garde au Vaisseau.

Etant à bord je ne pensois à autre chose qu'à m'échapper, & à la manière dont je m'y prendrois; mais après y avoir bien médité, je ne trouvois aucun expédient qui pût satisfaire un esprit raisonnable, ni qui fût tant soit peu plausible; car je n'avois personne à qui je pusse me communiquer, ni qui voulût s'embarquer avec moi; nul compagnon d'Esclavage; pas un seul Anglois, Irlandois, ou Ecoissois; j'étois le seul de cette nation, tellement que pendant deux ans entiers je ne vis pas la moindre apparence de pouvoir exécuter un tel projet, bienque j'en recréasse souvent mon imagination.

Au bout d'environ deux ans il se présenta une occasion assez singulière, qui reveilla en moi la pensée que j'avois conçue dès longtems de travailler au recouvrement de ma liberté. Comme
mon

mon Patron restoit à terre plus long-tems que de coutume, & qu'il n'équipoit point son Vaisseau, & cela faute d'argent, à ce que j'appris, il ne manquoit pas deux ou trois fois de la semaine de sortir avec la grande chaloupe, pour pêcher dans la rade. Alors il me menoit avec lui, aussi-bien qu'un jeune Maresco pour ramer dans le bateau: nous lui donnions tous deux du divertissement, & je me montrai fort adroit à la pêche: enfin, il étoit si content, que quelquefois il m'envoyoit avec un Maure de ses parens & le jeune Maresco, pour lui pêcher un plat de poisson.

Il arriva une fois qu'étant allé pêcher le matin dans un grand calme, il s'éleva tout à coup un brouillard si épais, qu'il nous déroba la vue de la terre, quoique nous n'en fussions pas éloignés d'une demi-lieue; nous nous mîmes à ramer sans tenir de route certaine; nous travaillâmes tout le jour & toute la nuit suivante; le lendemain au matin nous nous trouvâmes en pleine mer, au-lieu de nous approcher du rivage, nous nous en étions éloignés tout au moins de deux lieues: mais nous

nous retournâmes à bon port, quoique ce ne fût pas sans beaucoup de peine & même sans quelque danger; car le vent commençoit à être un peu fort, & sur-tout nous avions grand faim.

Cet accident rendit notre Patro plus précautionné pour l'avenir. Il résolut donc de n'aller plus à la pêche sans un compas & quelques provisions d'autant qu'il avoit en sa disposition le grand bateau du Vaisseau Anglois qu'il avoit pris sur nous. Ainsi il ordonna à son Charpentier, qui étoit aussi un Esclave Anglois, de construire au milieu de ce bateau une cahute semblable à celle d'une barque, laissant suffisamment d'espace derrière & devant. Là pour manier le gouvernail & hâler la grande voile, ici pour le mouvement libre de deux personnes, qui pussent par conséquent aplester * ou * enverguer, & faire toute la manœuvre. Ce bateau cingloit avec une voile latine ou triangulaire, laquelle portoit par dessus la cabane : dans cette cabane qui étoit fort étroite & fort basse, le

-Capi

* Deux termes de marine, dont le premier signifie de d'aplayer, & l'autre serrer les voiles.

Capitaine avoit assez de place pour y coucher avec un ou deux Esclaves, pour une table à manger, pour de petites armoires à mettre les liqueurs qu'il voudroit, & particulièrement son pain, son ris, & son café.

Il sortoit souvent avec ce bateau pour aller à la pêche, & comme j'avois l'adresse de lui attraper beaucoup de poisson, il n'alloit jamais sans moi.

Or il arriva qu'il avoit fait partie avec deux ou trois Maures, qui étoient de quelque distinction dans ce lieu-là, pour sortir un jour avec ce bateau, afin de pêcher & de se recréer. Pour cet effet il avoit fait des provisions extraordinaires, qu'il fit embarquer la veille dans le bateau; & il m'ordonna de tenir tout prêts trois fusils avec du plomb & de la poudre, qu'il y avoit à bord du Vaisseau; parce qu'ils avoient dessein de prendre le plaisir de la chasse, aussi bien que celui de la pêche.

Je préparai toutes choses conformément à ses ordres. Le lendemain au matin je l'attendois dans le bateau, que j'avois bien lavé & rendu bien propre, & où j'avois arboré les flammes.

mes & les pendans : en un mot , je n'avois rien oublié de ce qui pouvoit contribuer à bien recevoir ces hôtes , lorsque je vis venir mon Patron tout seul , qui me dit que ses convives avoient remis la partie à une autre fois , à cause de quelques affaires qui leur étoient survenues. Il m'ordonna en même tems d'aller avec le bateau accompagné , comme de coutume , de l'homme & du jeune garçon pour lui prendre du poisson ; parce que ses amis devoient souper chez lui , & il m'en joignit de le porter à sa maison aussi-tôt que j'en aurois attrapé. A quoi je me disposai d'abord d'obéir.

Ce moment fit renaitre mon premier dessein de m'affranchir de mon esclavage , car je considérois que j'étois sur le point d'avoir un petit Vaisseau à mon commandement ; & dès que mon Maître se fût retiré , je commençai à me préparer , non pas à une pêche , mais à un voyage , quoique je ne fusse ni ne pensasse pas même quelle route j'prendrois. En effet , celle qui devoit m'éloigner de ce triste séjour , quelle qu'elle fût , me paroissoit toujours assez favorable.

La première démarche que je fis , ce fut de m'adresser à ce Maure , sous le specieux prétexte de pourvoir à notre subsistance quand nous serions à bord. Je lui dis donc qu'il ne nous falloit pas présumer de manger du pain de notre Patron ; il répondit que j'avois raison ; ainsi il alla chercher un panier de biscuit de leur façon , & trois jarres d'eau fraîche , qu'il apporta à bord. Je savois l'endroit où étoit placée la cave , dont la structure faisoit bien voir que c'étoit une prise faite sur les Anglois. J'en fus tirer les bouteilles & les portai au bateau dans le tems que le Maure étoit à terre , circonstance qui devoit lui donner à juger qu'elles avoient été-là auparavant pour l'usage de notre Maître. J'y transportai encore une grande pièce de cire , pesant plus de cinquante livres , avec un paquet de ficelle , une hache & un marteau ; toutes choses qui nous furent dans la suite d'un grand usage , sur-tout la masse de cire pour faire des chandelles. Je tendis à mon homme un autre piège , dans lequel il donna tout bonnement , & voici comment. Son nom étoit

Ismaël ,

Ismaël, & c'est ce qu'ils appellent en ce Païs-là Muli ou Moëli. Moëli, lui dis-je, nous avons ici les fusils de notre Patron, ne pourriez-vous pas nous procurer de la poudre & du menu plomb ? car nous pourrions très-bien tuer des Alcamies (c'est une espèce d'oiseaux aquatiques) pour nous autres ; & je fai qu'il a laissé à bord du Vaisseau les provisions de la Ste. Barbe. Oui-dà , repliqua-t-il, j'en vais chercher ; & conformément à sa parole, il apporta bientôt deux poches de cuir, l'une fort grande, où il y avoit environ une livre & demie de poudre & même davantage, l'autre pleine de plomb avec quelques balles parmi : celle-ci pesoit bien cinq ou six livres, & nous mîmes tout cela dans le bateau. De mon côté j'avois trouvé de la poudre dans la chambre du Capitaine , & j'en remplis une des grandes bouteilles que j'avois trouvées dans la cave, après avoir versé dans un autre le peu qui y restoit. Nous étant ainsi pourvus de toutes les choses nécessaires , nous mîmes à la voile, & sortîmes du Port pour aller à la pêche. Le Château qui est à l'entrée du Port, favoit

favoit qui nous étions, & ne prit pas connoissance de notre sortie. A peine étions-nous à un mille du Port, lorsque nous amenâmes notre voile, & nous affimes pour pêcher. Le vent souffloit Nord-Nord-Est, & par conséquent étoit contraire à mes désirs; car s'il eût été Sud, j'aurois été assuré de gagner les Côtes d'Espagne, & de me rendre du moins dans la Baye de Cadix. Mais de quelque côté que vînt le vent, ma résolution étoit de quitter cette horrible demeure, & d'abandonner le reste au Destin.

Nous pêchâmes long-tems sans rien prendre; car lorsque je sentoais un poisson à mon hameçon, je n'avois garde de le tirer hors de l'eau, de peur que le Maure ne le vît. Alors je lui dis, ceci ne va rien qui vaille; notre Maître n'entend point raillerie, il veut être bien servi, il faut aller plus loin. Lui, qui n'entendoit point malice, opina de-même; & étant allé à la proue, il appella les voiles. Moi qui étois au gouvernail, je conduisis le bateau près d'une lieue plus loin; après quoi je fis * amener, faisant mine de

vou-

* C'est-à-dire abattre la vergue pour arrêter.

vouloir pêcher. Mais tout à coup laissant le timon au petit garçon , je m'avançai vers la proue , où le Maure étoit , & faisant comme si je me baïsois pour amasser quelque chose qui étoit derrière lui , je le saisis par surprise , & lui passant le bras entre les deux cuisses , je le lançai tout net hors du bord dans la mer. D'abord il revint au dessus de l'eau , car il nageoit comme un canard ; il m'appella , il me supplia de le recevoir à bord , protestant de me suivre d'un bout du Monde à l'autre si je voulois. Il nageoit avec tant de vigueur derrière le bateau , qu'il m'alloit bientôt atteindre , parce qu'il ne faisoit que peu de vent : ce que voyant je courus à la cahute , j'en tirai un des fusils , je le couchai en joue , & lui parlai de la sorte : Ecoutez , mon ami , je ne vous ai point fait de mal , ni ne vous en ferai point , pourvu que vous restiez en repos. Vous savez assez bien nager pour gagner le rivage , la mer est calme : hâtez-vous d'en profiter pour faire le chemin que vous avez d'ici à terre , & nous nous quitterons bons amis : mais si vous approchez de mon
bord ,

bord, je vous décharge un coup de fusil à la tête, car je suis résolu d'avoir ma liberté. A ces mots il ne repliqua rien, se retourna d'un autre côté, & se mit à nager vers la Côte. C'étoit un excellent nageur, ainsi je ne doute point qu'il n'y ait aisément abordé.

Je me ferois déterminé à noyer le petit garçon, & j'aurois été bien aise de garder le Maure avec moi; mais il n'étoit pas sûr de se fier à lui. Après que je m'en fus défait de la manière que je viens de dire, je me tournai vers le petit garçon, qui s'appelloit Xuri: Xuri, lui dis-je, si vous voulez m'être fidelle, je ferai votre fortune; mais à moins que vous ne me le promettiez en mettant la main sur votre face, & que vous ne me le juriez par Mahomet & par la barbe de son père, il faut que je vous jette aussi dans la mer. Ce petit garçon me fit un sourire, & me parla si innocemment, qu'il m'ôta tout sujet de défiance; ensuite il fit serment de m'être fidelle, & d'aller avec moi par-tout où je voudrois.

Tandis que le Maure, qui étoit à la nage, fut à la portée de ma vue, je ne
chan-

changeai point de route, aimant mieux bouliner contre le vent, afin qu'on crût que j'étois allé vers le Détroit. En effet, on ne se feroit jamais imaginé qu'un homme dans son bon-sens pût prendre d'autre parti, ni que nous ferions voile au Sud, vers des Regions toutes barbares; où des Nations entières de Negres nous envelopperoit selon toutes les apparences avec leurs canots pour nous égorger, où nous ne pourrions prendre terre sans nous exposer à être dévorés par des bêtes feroces, ou par des hommes sauvages plus cruels que les bêtes mêmes.

Mais dès qu'il commença à faire un peu sombre, & que je vis que la nuit approchoit, j'alterai ma course, & mis le cap droit au Sud-quart au Sud-Est, tirant un peu vers l'Est, pour ne pas trop m'écarter de terre: & comme j'avois un vent frais & favorable, & que la surface de la mer étoit riante & paisible, je fis tant de chemin, que je crois que le lendemain sur les trois heures après midi, lorsque je découvris premièrement la terre, je ne pouvois pas être à moins de cent cinquante milles de Salé vers le Sud, bien au-de-
là

là des domaines de l'Empereur de Maroc, ou d'aucun autre Roi de ses voisins; car nous n'y vîmes ame au monde.

Cependant, je redoutois si fort les Maïres, & j'avois si grand' peur de tomber entre leurs mains, que je ne voulus ni m'arrêter, ni prendre terre, ni mouiller l'ancre; mais je continuai ma course pendant cinq jours entiers que dura ce vent favorable, après lesquels le tems changea, & devint Sud. Alors je conclus, que si j'avois à mes trouffes un Bâtiment de Salé, il cesseroit de me donner la chasse. Ainsi je me hazardai à approcher de la Côte; je jettai l'ancre à l'embouchure d'une petite Riviere, dont j'ignorois le nom, la situation, la latitude, le Païs par où elle passoit, les Peuples qui en habitoient les bords: je ne vis, ni ne me souciois de voir aucune personne: ce dont j'avois plus de besoin, étoit de leur fraîche. Ce fut sur le soir que nous entrâmes dans cette petite Baye, je résolus dès qu'il feroit nuit d'aller à la nage, & de reconnoître le Païs. Mais la nuit étant venue nous entendîmes un bruit si épou-

vantable, causé par les hurlemens & les rugissemens de certaines bêtes sauvages, dont nous ne savions point l'espèce, que le pauvre petit garçon faillit à en mourir de peur, & me supplia instamment de ne vouloir point débarquer jusqu'à ce qu'il fût jour. Je me rendis à sa prière, & je lui dis :
„ Non, Xuri, je ne veux point débar-
„ quer maintenant ; mais aussi, ajoutai-
„ je, le jour pourra nous faire voir des
„ hommes, qui sont aussi à craindre
„ pour nous que ces lions. ” *Alors, reprit-il en riant, nous tirer à eux un bon coup de fusil, pour faire eux prendre fuite ;* car Xuri n'avoit pas appris à parler un langage plus pur, en conversant avec nos Esclaves. Cependant, j'étois bien aise de voir qu'il eût si bon courage ; & pour le fortifier encore davantage, je lui donnai un petit verre de liqueur, que je tirai de la cave de notre Patron. Après tout, l'avis de Xuri étoit bon, aussi le suivis-je : nous jettâmes notre petite ancre, & nous demeurâmes coi toute la nuit ; je dis que nous demeurâmes coi, car il n'étoit pas possible de dormir, parce que quelque tems après nous appercûmes des animaux
d'une

d'une grosseur extrême, & de plusieurs sortes, auxquels nous ne savions quel nom donner, qui descendoient vers le rivage, & couroient dans l'eau, où ils se lavoient, & se vautroient pour se rafraîchir; & ils pouissoient des cris si terribles, que de mes jours je n'ouïs rien d'approchant.

Xuri étoit dans une frayeur terrible, & à ne point mentir, je n'en étois pas exempt. Mais ce fut bien pis, quand nous entendîmes un de ces animaux énormes, qui venoit à la nage vers notre Bateau. A la verité nous ne le pouvions pas voir, mais il étoit aisé de connoître au bruit de ses nazeaux, que ce devoit être une bête prodigieusement grosse & furieuse. Xuri disoit que c'étoit un Lion, & cela pouvoit bien être; & le pauvre garçon me prioit de lever notre ancre, & de nous enfuir à force de rames. Mais je lui répondis que cela n'étoit point nécessaire; qu'il suffiroit bien de filer notre cable avec une bouée, de nous écarter en mer, & qu'il ne pourroit pas nous suivre fort loin. Je n'eus pas plutôt achevé ces paroles, que j'aperçus cet animal, quel qu'il fût, qui

n'étoit pas à plus de deux toises de nous, ce qui m'effraya un peu : mais enfin je courus d'abord à l'entrée de la cabane , où je pris mon fusil & tirai dessus ; sur quoi il se tourna bien vite d'un autre côté , & s'en retourna au rivage en nageant.

Mais il est impossible de donner une juste idée des cris & des hurlemens horribles qui s'éleverent , tant au bord de la mer , que plus avant dans les terres , au bruit & au retentissement de mon coup de fusil : & il y a quelque apparence que ces animaux n'avoient jamais rien entendu de semblable auparavant. Cela me fit voir clairement , qu'il n'y avoit pas moyen de se hasarder sur cette Côte pendant la nuit ; il ne me paroissoit pas même qu'il y eût aucune sûreté à le faire pendant le jour : car de tomber entre les mains des Sauvages , ou bien entre les griffes des Tigres & des Lions , c'est une chose qui nous auroit été également funeste , ou du moins que nous redoutions également.

Quoi qu'il en soit , nous étions obligés de prendre terre quelque part pour faire aiguade , car nous n'avions pas
une

une pinte d'eau de reste. Mais savoir quel tems & quel lieu choisir pour cela, s'étoit la difficulté. Xuri me dit, que si je le laissois aller à terre avec une jarre, il se faisoit fort de découvrir de l'eau, s'il y en avoit, & qu'il m'en apporteroit. Je lui demandai la raison pourquoi il y vouloit aller, s'il ne valoit pas mieux que j'y allasse moi-même, & qu'il restât à bord? Il me répondit avec tant d'affection, que je l'en aimai toujours depuis. *C'est*, dit-il en son langage corrompu, *c'est que si les Sauvages hommes ils viennent, eux mangent moi, & vous pouvez sauver vous.* „ Eh „ bien, répondis-je, eh bien, mon cher „ Xuri, nous irons tous deux : si les Sauvages viennent, nous les tuerons, & „ nous ne leur servirons de proie ni l'un „ ni l'autre. ” Après cela je lui donnai à manger un morceau de biscuit, & lui fis boire un petit verre de liqueur, de celle que me fournissoit la caisse de notre Patron dont j'ai déjà parlé; nous hâlâmes le Bateau aussi près du rivage que nous le jugeâmes convenable, & nous descendîmes à terre, ne portant avec nous que nos armes, & deux jarres pour puiser de l'eau.

Je n'osois m'écarter du Bateau jus-

qu'à le perdre de vue, de crainte que les Sauvages ne descendissent le long de la Rivière avec leurs Canots; mais le petit garçon ayant découvert un lieu enfoncé près d'un mille avant dans les terres, il s'y en alla en trottant; quelque tems après je le vis revenir courant de toutes ses forces. La pensée me vint qu'il étoit poursuivi par quelque Sauvage, ou épouvanté par une bête feroce; j'accourus à son secours; mais quand je fus assez proche, je vis quelque chose qui lui pendoit à l'épaule : c'étoit une bête qu'il avoit tirée, & qui ressembloit à un lièvre, avec cette différence, qu'elle étoit d'une autre couleur, & qu'elle avoit les jambes plus longues. Enfin, la viande en étoit fort bonne, & cet exploit nous causa beaucoup de joye : mais celle qui transportoit le pauvre Xuri, venoit de ce qu'il avoit trouvé de l'eau, sans avoir vu des Sauvages; & c'étoit pour m'annoncer cette bonne nouvelle, qu'il étoit si empressé.

Nous vîmes ensuite qu'il n'étoit point nécessaire de nous donner tant de peine pour avoir de l'eau; car nous trouvâmes que la marée ne montoit que

que fort peu avant dans la Riviere; & que lorsqu'elle étoit basse, l'eau étoit douce un peu au dessus de l'embouchure, ainsi nous remplîmes nos jarres, nous nous regalâmes du lievre que nous avions tué, & nous nous disposâmes à reprendre notre route, laissant cette contrée sans y avoir remarqué les traces d'aucune Créature humaine.

Comme j'avois déjà fait un voyage à cette Côte, aussi savois-je bien que les Iles Canaries & celles du Cap-Verd n'en étoient pas fort éloignées. Mais n'ayant aucun des instrumens propres à prendre la latitude tant de notre situation que de celle des Iles, & que d'ailleurs ma memoire ne me fournissoit aucune lumiere sur le dernier article, je ne savois où les aller chercher, non plus que l'endroit où il me faudroit précisément larguer pour y diriger ma course. Sans tous ces obstacles j'aurois pu aisément gagner quelque-une de ces Iles. Mais mon esperance étoit qu'en suivant la Côte, jusqu'à ce que j'arrivasse à cette Partie où les Anglois font leur Commerce, je rencontrerois quelque-un de leurs Vaisseaux allans & venans à

l'ordinaire, qui voudroit bien nous recevoir & nous tirer de la misere.

Autant que j'en puis juger par le calcul que j'ai fait, il falloit que le lieu où nous étions alors, fut cette Region, qui étant située entre les Terres de l'Empereur de Maroc d'un côté, & la Nigritie de l'autre, est entièrement déserte & inhabitée, hormis des bêtes ferores. Il y avoit autrefois des Nègres, qui l'ont abandonné depuis, & qui se sont retirés plus avant du côté du Sud, de peur des Maures : ceux-ci ne se sont pas souciés d'y demeurer à cause de sa sterilité : & ce qui pouvoit également éloigner les uns & les autres, c'est la quantité prodigieuse de Tigres, de Lions, de Leopards & d'autres animaux furieux qui infestent le Païs, enforte que les Maures n'y vont jamais que pour chasser, & cela au nombre de deux ou trois mille hommes à la fois. En effet, dans l'étendue de près de cent milles, nous ne voyions que de vastes deserts pendant le jour, & nous n'entendions que heurler & que rugir pendant la nuit.

Il me sembla plus d'une fois, que je voyois de jour le Mont *Pico* de l'île
Te-

Termiffe, l'une des Carnaries : j'avois grande envie de mettre au large, pour effayer si je ne pourrois point l'atteindre. c'est ce que je voulus faire par deux fois, mais toujours les vents contraires, & la mer enflée pour mon petit bâtiment, me forçoient à rebruffer. Cela me fit résoudre à continuer mon premier dessein, qui étoit de côtoyer.

Après que nous eûmes quitté cet endroit, nous fumes souvent contraints de prendre terre pour faire aiguade : une fois entr'autres, qu'il étoit de bon matin, nous vinmes mouiller sous une petite pointe de terre qui étoit assez élevée ; & comme la marée montoit, nous attendions tranquillement qu'elle nous portât plus avant. Xuri, qui avoit les yeux plus alertes que moi, m'appella tout bas, & me dit que nous ferions mieux de nous éloigner du rivage : Car, *continua-t-il*, ne voyez-vous pas le Monstre effroyable qui est étendu, & qui dort sur le flanc de ce monticule ? ” Je jetai les yeux du côté qu'il montrait du doigt, & véritablement je vis un Mon-

Monstre épouvantable : car c'étoit un Lion d'une grosseur énorme & terrible, couché sur le panchant d'une éminence, & dans un petit enfoncement qui le mettoit à l'ombre. „ Xuri, „ dis-je alors, allez à terre, & vous le „ tuerez. ” Xuri parut tout effrayé de ce que je lui proposois, & me fit cette réponse : *Moi tuer lui ? hélas ! lui croquerait moi d'un morceau.* Enfin, je ne parlai pas davantage de cela, mais je lui dis de ne faire point de bruit. Nous avions trois fusils ; je commençai par prendre le plus grand, qui avoit presque un calibre de mousquet, j'y mis une bonne charge de poudre, & trois grosses balles, & je le posai à côté de moi : j'en pris un autre que je chargeai à deux balles : & enfin le troisième, dans lequel je fis couler cinq chevrotines. Ensuite reprenant celui qui avoit été chargé le premier, je mets du tems à bien mirer, & je vise à la tête de l'animal ; mais comme il étoit couché de manière qu'une de ses pates lui passoit par dessus le museau, les balles l'atteignirent autour du genou, & lui cassèrent l'os de la jambe. Il s'éleva d'abord en grondant, mais

mais sentant sa jambe cassée il retomba ; & pus il se releva encore sur ses trois jambes , se mettant à rugir d'une force épouvantable. J'étois un peu surpris de ne l'avoir point blessé à la tête ; mais enfin , je me saisis sur le champ du second fusil , & quoiqu'il commençât à se remuer & à détalier , je lui rechargeai un autre coup , qui lui donna dans la tête , & j'eus le plaisir de le voir tomber roide , ne faisant que peu de bruit , mais se débattant comme étant aux abois. Alors Xuri prend courage , & demande que je le laisse aller à terre , je le lui permets : ainsi il se jette dans l'eau sans balancer , tenant un petit fusil d'une main , il nage de l'autre jusqu'au rivage , s'avance tout près de l'animal , & lui appliquant à l'oreille le bout du fusil , lâche un troisième coup qui l'acheva.

A la vérité cette expedition nous donnoit du divertissement , mais non pas de quoi manger ; & il me fâchoit bien de perdre trois charges de poudre & de plomb sur une bête qui ne nous seroit bonne à rien. Néanmoins , Xuri dit qu'il en vouloit tirer quelque chose. Ainsi il vint à bord , & me pria

de lui donner la hache. Je lui demandai ce qu'il en vouloit faire , & il me répondit, *moi-couper sa tête*. Quoiqu'il en soit, cette execution se trouva au dessus de ses forces ; & il se contenta de lui couper une pate, qu'il apporta , & qui étoit d'une grosseur monstrueuse.

Je fis pourtant reflexion que sa peau pourroit bien ne nous être pas tout à fait inutile ; ce qui me fit résoudre à l'écorcher si j'en pouvois venir à bout. Ainsi Xuri & moi nous nous mêmes après : mais Xuri s'y entendoit le mieux de nous deux , & je savois fort peu comment m'y prendre. Cette operation nous occupa toute la journée , mais aussi nous enlevâmes le cuir ; & l'ayant étendu par dessus notre cabane, le Soleil le secha en deux jours : je m'en servis dans la suite en guise de matelas.

Au partir de-là nous fîmes voile vers le Sud durant dix ou douze jours sans discontinuer, épargnant fort nos provisions, qui commençoient à diminuer , & ne prenant terre qu'autant de fois que nous en avions besoin pour aller chercher de l'eau. Mon dessein étoit
de

de pouvoir parvenir à la hauteur de la Riviere Gambia, autrement Senega; c'est-à-dire aux environs du Cap-Verd, où j'esperois trouver quelque Bâtiment Européen : que si j'étois frustré de cette esperance, je ne savois quelle route prendre, si ce n'est de me mettre en quête des Iles, ou bien de me livrer à la merci des Nègres. Je savois que tous les Vaisseaux qui partent d'Europe pour la Guinée, le Brezil, ou les Indes Orientales, mouillent à ce Cap, ou à ces Iles : en un mot, je ne voyois dans ma destinée que cette alternative, ou de rencontrer quelque Vaisseau, ou de périr.

Quand nous eûmes continué notre course pendant dix jours de plus, comme je l'ai déjà dit, j'apperçus que la Côte étoit habitée, & nous vîmes en deux ou trois endroits des gens qui se tenoient sur le rivage pour nous voir passer : nous pouvions même voir qu'ils étoient noirs & tout nuds. J'avois envie de débarquer & d'aller à eux ; mais Xuri, qui ne me donnoit jamais que de sages conseils, m'en dissuada : néanmoins je voguai près de terre afin de pouvoir leur parler : en même

tems ils se mirent à courir le long du rivage : je remarquai qu'ils n'avoient point d'armes, excepté un d'entr'eux, qui portoit à la main un petit bâton que Xuri disoit être une lance, & qu'ils favoient jeter fort loin, & avec beaucoup d'adresse. Ainsi je me tins en distance, & leur parlai par signes le mieux que je pus. En ce langage muet je leur demandai entr'autres quelque chose à manger : ils me firent entendre d'arrêter mon Bateau, & qu'ils m'iroient chercher de la viande. Là-dessus j'abaissai le haut de ma voile, & nous calâmes. Cependant il y en eut deux qui coururent un peu loin dans les terres, & qui dans moins d'une demi-heure furent de retour. Ils apportoiient avec eux deux morceaux de viande sèche, & du grain tel que ce Pays-là en pouvoit produire : mais nous ne savions ni quelle sorte de viande, ni quelle sorte de blé c'étoit : & cependant nous étions fort contents de l'accepter. Il s'agissoit seulement de savoir avec quelle précaution s'en emparer ; car je n'étois point d'humeur à les aller joindre à terre, & de leur côté ils avoient peur de nous. Ils pri-

rent

rent un bon biais & pour les uns & pour les autres ; c'est qu'ils apportèrent ce qu'ils avoient à nous donner sur le rivage , & l'ayant mis à terre , ils se retirèrent , & se tinrent loin de-là , jusqu'à ce que l'étant allé chercher , nous l'emportâmes à bord ; après quoi ils revinrent au rivage comme auparavant.

Comme nous n'avions rien à leur donner , notre reconnoissance se borna d'abord à leur faire plusieurs signes pour les remercier. Mais il se présenta sur le champ même une occasion favorable de les obliger extrêmement : car comme nous étions près de terre , où nous avions amené , voici deux animaux puissans qui descendoient des montagnes vers la mer , dont l'un poursuivoit l'autre , à ce qu'il paroïsoit , avec beaucoup de chaleur : si c'étoit le mâle qui étoit après la femelle , & s'ils étoient en amour ou en fureur , c'est ce que nous ne saurions dire : je ne déciderai pas non plus que ce fût une chose ordinaire , ou qu'il y eût de l'extraordinaire , mais je croirois plutôt le dernier : premièrement , parce que ces bêtes voraces paroissent rarement ,
sinon

finon de nuit : & secondement , ces Peuples sembloient en être terriblement effrayés , sur-tout les femmes. L'homme qui avoit une lance ou un dard à la main , ne s'enfuyoit pas , mais bien les autres. Neanmoins ces animaux ne firent point mine de se vouloir jetter sur les Negres , car ils coururent droit à la mer , se plongerent dans l'eau , & se mirent à nager çà & là , comme s'ils n'eussent cherché qu'à se jouer. A la fin l'un d'eux commença à venir de notre côté , & s'en approchoit déjà beaucoup plus que je ne m'y attendois d'abord : mais j'étois tout prêt à le recevoir ; car j'avois chargé mon fusil avec toute la diligence possible , & je dis à Xuri de charger les deux autres. Dès qu'il fut à ma portée , je lâchai mon coup , & lui donnai droit dans la tête : d'abord il alla à fond de l'eau , mais il se releva aussi-tôt : ensuite il se débattit long-tems , s'enfonçant & revenant au dessus tour à tour , aussi étoit-il aux abois. Car comme il s'efforçoit de gagner le rivage , il mourut à mi-chemin , tant à cause de la playe mortelle qu'il avoit reçue , que de l'eau qui l'étouffoit.

L'é-

L'étonnement où le feu & le bruit du fusil jettèrent ces pauvres créatures, est au dessus de tout ce que je puis dire. Quelques-uns faillirent à en mourir de peur, & tombèrent à la renverse. Mais quand ils virent que l'animal étoit mort, qu'il étoit allé à fond, & que je leur faisois signe de venir au rivage, le cœur leur revint, ils s'approchèrent, & se mirent à chercher la bête. L'eau qui étoit teinte de son sang me la fit découvrir, & par le moyen d'une corde que je lui fis passer autour du corps, & que je leur donnai à hâler, ils la tirèrent dehors. Il se trouva que c'étoit un Leopard des plus curieux, parfaitement bien marqueté, & d'une beauté admirable. Les Negres ne pouvant pas s'imaginer avec quoi je l'avois pu tuer, levoient les mains au Ciel pour témoigner leur surprise.

L'autre animal épouvanté du feu qu'il avoit vu, aussi-bien que du coup qu'il avoit entendu, se hâta de nager vers le rivage, & de-là s'enfuit aux montagnes, d'où ils étoient venus, sans que je pusse discerner à cette distance, ce que c'étoit. Je vis bien
d'a-

d'abord que les Negres avoient envie d'en manger la chair, ainsi j'étois bien aise de m'en faire un merite auprès d'eux. Et quand je leur eus fait connoître par signe qu'ils la pouvoient prendre, ils m'en témoignèrent mille remercimens. Ils se jettèrent dessus fans différer, & quoiqu'ils n'eussent point de couteaux, ils ne laissèrent pas de lever la peau avec un morceau de bois pointu, & cela beaucoup plus aisément que nous ne l'aurions pu faire avec un couteau. Ensuite ils m'en offrirent ma part: ce que je refusai, leur donnant à entendre que j'étois bien aise de leur en faire présent, mais que je m'en réservoais la peau. Ils me l'envoyèrent de bonne foi, ajoutant à cela une bonne quantité de leurs provisions, que j'acceptai tout inconnues qu'elles m'étoient. Ensuite je leur fis signe pour avoir de l'eau, & leur montrai une de mes jarres, la tournant sens dessus dessous, pour faire voir qu'elle étoit vuide, & que j'avois besoin qu'on me la remplît. Sur le champ ils appellèrent quelques-uns des leurs, & il vint deux femmes portant ensemble un gros vaisseau de terre,

terre, qui paroïssoit cuite au Soleil. Elles le posèrent sur le sable, & se retirèrent, comme firent ceux qui nous avoient apporté des provisions auparavant. J'envoyai Xuri à terre avec les trois jarres, qu'il remplit toutes trois. Les femmes étoient toutes nues aussi-bien que les hommes.

Je me voyois avec une quantité d'eau suffisante: j'avois outre cela des racines, dont je ne connoïssois point trop la qualité, & du blé tel quel. Avec ces provisions je prends congé des Nègres mes bons amis, je remets à la voile, & continue ma course au Sud pendant onze jours ou environ, durant lesquels je ne me mis point en peine d'approcher de terre. Au bout de ce terme je vis que le continent s'allongeoit bien avant dans la mer: c'étoit justement vis à vis de moi à quatre ou cinq lieues de distance: il faisoit un grand calme, & je fis un long detour à larguer pour pouvoir gagner la pointe: j'en vins à bout; & lorsque je la doublai, j'étois à deux lieues du continent, voyant distinctement d'autres terres à l'opposite. Alors je conclus, ce qui étoit bien vrai, que j'a-

vois

vois d'un côté le Cap-Verd , & de l'autre les Iles qui en portent le nom. Je ne savois pourtant pas encore auquel des deux je devois me tourner ; car s'il survenoit un vent un peu fort, je pouvois bien manquer l'un & l'autre.

Dans cette perplexité je devins rêveur. J'entrai dans la cabane laissant à Xuri le soin du gouvernail , & je m'assis. Mais tout à coup ce petit garçon s'écria : *Maître , Maître , je vois un Vaisseau à la voile !* & il paroissoit si effrayé, qu'il ne se possédoit pas ; assez simple pour s'imaginer que c'étoit un Bâtiment que son Maître avoit envoyé à notre poursuite, dans le tems que j'étois très-assuré que la distance des lieux ne nous permettoit plus de rien craindre de ce côté-là. Je sortis de la cabane avec précipitation ; & non seulement je vis le Vaisseau , mais encore je reconnus qu'il étoit Portugais. Je le pris d'abord pour un de ceux qui trafiquent en Negres aux Côtes de la Guinée. Mais quand j'eus remarqué la route qu'il tenoit, je fus bientôt convaincu qu'il alloit ailleurs, & qu'il n'avoit pas dessein de s'approcher

cher davantage de terre. C'est pour-
quoi je fis force de voiles & de rames
pour avancer en haute mer dans le
dessein de leur parler, s'il étoit possible.

Après avoir fait tout ce qui dépen-
doit de moi, je trouvai que je ne pour-
rois pas aller à leur rencontre, & qu'ils
me laisseroient derrière, avant que je
pusse leur donner aucun signal. Mais
dans le moment que j'avois épuisé tou-
tes les ressources de mon Art pour hâ-
ter ma course, & que je commençois
à perdre espérance, il parut qu'ils m'a-
voient apperçu avec leurs lunettes d'a-
proche, & que nous prenant pour le
Bateau de quelque Vaisseau Européen
qui avoit péri, ils mettoient moins de
voile qu'auparavant, pour nous don-
ner le tems de les aller joindre. Cela
me donna bon courage, & comme
j'avois à bord le Pendant de mon Pa-
tron, je le suspendis en écharpe à nos
cordages, pour leur faire entendre par
ce signal que nous étions en détresse,
& je tirai là-dessus un coup de fusil.
Ils remarquerent fort bien l'un & l'au-
tre ; car ils me dirent après, qu'ils
avoient apperçu la fumée, quoiqu'ils
n'eussent point entendu le coup. A
ces

ces signaux ils calèrent leurs voiles, & eurent l'humanité de s'arrêter pour moi, desorte qu'en près de trois heures de tems je me rendis à eux.

Ils me demandèrent qui j'étois, en Portugais, en Espagnol & en François ; mais je n'entendois aucune de ces Langues. A la fin, un Matelot Ecoffois qui étoit à bord, m'adressa la parole. Je lui répondis & dis que j'étois Anglois, & que je m'étois sauvé de l'esclavage des Maures de Salé. Alors ils m'invitèrent à bord, & m'y reçurent fort généreusement avec tout ce qui m'appartenoit.

On peut bien juger que c'étoit une joye indicible que celle que je ressentis, de me voir ainsi délivré d'une condition aussi misérable & aussi désespérée que l'avoit été la mienne. D'abord j'offris au Capitaine du Vaisseau tout ce que j'avois, pour lui témoigner ma reconnoissance ; mais il déclara généreusement, qu'il ne vouloit rien prendre de moi ; qu'au contraire tout ce que j'avois me seroit duement délivré au Brezil : *Car*, dit-il en m'apostrophant, *lorsque je vous ai sauvé*
la

la vie, je n'ai rien fait que ce que je serois bien aise qu'on me fît à moi-même; & qui sait si je ne suis point destiné à être réduit un jour à une semblable condition? Outre qu'après vous avoir mené dans un Païs aussi éloigné du vôtre que l'est le Brésil, si je venois à vous prendre tout ce que vous avez, vous y mourriez dans l'indigence, & je ne ferois que vous ôter la vie que je vous aurois donnée. Non, non, continua-t-il, SIGNOR INGLESE, c'est-à-dire, Monsieur l'Anglois, je veux vous transporter en ce Païs purement par charité; & ces choses-là vous serviront à acheter de quoi subsister, & à faire votre retour.

Si cet homme parut charitable dans les offres qu'il me fit, il ne se montra pas moins équitable ni moins exact à les remplir, jusques-là qu'il ne s'en écarta pas d'un seul jota; car il ordonna à tous les Matelots, que nul ne fût assez hardi pour toucher à rien de ce qui m'appartenoit : ensuite il prit le tout en dépôt, & m'en donna après un inventaire fidele, pour que je le pusse recouvrer, sans en exclure mes trois jarres de terre.

Quant à mon Bateau qui étoit très-bon

bon (ce qu'il connoissoit bien lui-même) il me proposa de l'acheter de moi pour le faire servir au Vaisseau, & me demanda ce que j'en voulois avoir ? Je lui répondis qu'il avoit été si généreux en toutes choses à mon égard, que je ne voulois point apprecier le Bateau, mais que je l'en faisois l'arbitre. Sur quoi il me dit qu'il me feroit de sa main une obligation de quatre-vingts Pièces de huit, qu'il me payeroit au Brezil, & qu'y étant arrivés, s'il se trouvoit quelqu'un qui en offrît davantage, il me le feroit bon. Outre cela il m'offrit soixante autres Pièces de huit pour mon garçon Xuri; mais j'avois de la peine à les accepter; non pas que je ne fusse bien aise de le laisser au Capitaine; mais je ne pouvois me résoudre à vendre la liberté de ce pauvre garçon, qui m'avoit assisté si fidèlement au recouvrement de la mienne. Néanmoins, après que je lui eus découvert mon scrupule, il m'avoua qu'il le trouvoit raisonnable, & me proposa cet expédient : c'est qu'il lui feroit une obligation de sa main, par laquelle il feroit tenu de l'affranchir dans dix ans, s'il vouloit
se

se faire Chrétien. Sur cela je livrai Xuri au Capitaine , d'autant plus volontiers que celui-là goûtoit les propositions de celui-ci.

Nous eûmes une navigation heureuse jusques au Brezil , & au bout d'environ vingt-deux jours nous arrivâmes à la Baye de Tous les Saints. Je me vis alors délivré pour une seconde fois de la plus misérable de toutes les conditions de la vie : ce qui me restoit à faire , c'étoit de considérer comment je disposerois désormais de ma personne.

Je ne faurois trop préconiser la générosité avec laquelle le Capitaine me traita. Premièrement, il ne voulut rien prendre pour mon passage ; d'ailleurs, il me donna vingt ducats pour la peau de Leopard , & quarante pour celle de Lion ; ordonna qu'on me rendît ponctuellement tout ce que j'avois à bord , & acheta tout ce que je voulois bien vendre , comme la caisse de bouteilles , deux de mes fusils , & un morceau de la masse de cire , car j'avois fait des chandelles d'une partie. En un mot , je fis de ma Cargaïson environ deux cens vingt pièces de huit ;

je débarquai au Brezil avec un tel fond.

Peu de tems après mon débarquement je fus recommandé par le Capitaine à un fort honnête homme , tel qu'il étoit lui-même , lequel avoit ce qu'ils appellent vulgairement un *Ingeino* , c'est-à-dire une Plantation , & une Manufacture de Sucre. Je vécus quelque tems dans sa maison , & par ce moyen je m'instruisis de la manière de planter & de faire le sucre. Or voyant combien les planteurs vivoient commodément , & combien vite ils devenoient riches , je résolus , si je pouvois obtenir une licence , de m'y établir & de devenir planteur comme les autres ; bien entendu cependant que je rechercherois les moyens de me faire remettre l'argent que j'avois laissé à Londres. A ces fins je me pourvus d'une espèce de Lettre de Naturalisation , en vertu de quoi je fis marché pour une pièce de terre qui étoit encore vacante , & dont je mesurai l'étendue à celle de mon argent. Après cela je formai un plan pour ma plantation & pour mon établissement , proportionnant l'un & l'autre au fond que je me proposois

fois de recevoir d'Angleterre.

J'avois un voisin Portugais , qui étoit né à Lisbonne de Parens Anglois ; son nom étoit *Wells* , & ses affaires étoient à peu près dans le même état que les miennes. Je l'appelle mon voisin , parce que sa Plantation touchoit à la mienne , & que nous vivions fort paisiblement lui & moi. Nous n'avions qu'un petit fond l'un & l'autre , & ne plantâmes , à proprement parler , que pour notre subsistance durant près de deux ans. Mais au bout de ce terme nous commençâmes à faire des progrès , & notre terre prenoit déjà une bonne forme ; tellement que la troisième année nous plantâmes du Tabac , & eûmes chacun une grande pièce de terre toute prête pour y planter des Canes l'année d'après. Mais nous avions besoin d'aide , & je sentoï plus vivement que je n'avois encore fait , combien j'avois eu tort de me défaire de mon garçon Xuri.

Mais hélas ! il n'étoit pas surprenant que j'eusse fait mal , moi qui ne faisois jamais bien : je ne voyois aucun remède à ma peine , que dans la continuation de mon travail : je me donnois à

D 2

une

D 2

une occupation bien éloignée de mon genie , & toute contraire au genre de vie qui faisoit mes délices , pour lequel j'avois abandonné la maison de mon père , & méprisé ses bons avis. Qui plus est j'entrois précisément dans cette condition mitoyenne de la vie , ou , si vous voulez , le premier étage de la Bourgeoisie , que mon père m'avoit autrefois recommandé. N'aurois-je pas mieux fait de demeurer chez moi , & de m'épargner la peine de roder par le monde ? Souvent je me tenois à moi-même ce langage : „ Je pouvois faire en Angleterre , ce que je fais ici ; travailler „ au milieu de mes Parens & de mes „ Amis , aussi-bien que parmi des Etrangers & des Sauvages. Que me sert-il d'avoir traversé de vastes mers , „ d'avoir parcouru mille six cens & „ tant de lieues ? Etoit-ce pour venir „ dans un désert affreux & si reculé , que je fusse obligé de rompre „ tout commerce avec les parties du „ Monde où je suis tant soit peu „ connu ?

De cette manière je ne réfléchissois guères sur ma condition , que pour
m'en

m'en affliger. Il n'y avoit que ce voisin avec qui je conversasse de tems en tems ; aucun ouvrage ne se pouvoit faire que par le travail de mes mains ; & j'avois coutume de dire , que je vivois comme un homme qui auroit fait naufrage contre une Ile déserte , & qui s'en verroit le seul habitant. Mais quand les hommes sont assez injustes pour comparer leur état présent à un autre qui est plus mauvais , n'est-il pas bien juste que la Providence les condamne à faire un échange dans la suite , pour les convaincre de leur félicité passée par leur propre expérience ? & ne meritois-je pas bien que je fusse un jour ce même homme , que je me représentois vivant misérablement dans une Ile purement déserte , puisque j'étois assez injuste pour faire souvent comparaison de lui à moi , dans l'état de vie où je me trouvois alors , & où je n'avois qu'à persévérer , pour devenir extrêmement riche & heureux.

J'avois pris en quelque façon toutes les mesures nécessaires pour conduire la Plantation , avant le départ du Capitaine de Vaisseau , qui m'avoit reçu à son bord en pleine mer , & qui s'é-

toit montré mon ami affectionné. Il demeura près de trois mois tant à charger son Vaisseau, qu'à faire les préparatifs de son voyage. Un jour, comme je lui parlois du petit fond que j'avois laissé à Londres, il me donna ce bon & fidèle avis : „ Monsieur l'Anglois, „ *me dit-il*, si vous me voulez donner „ une Lettre adressée à la personne „ qui a votre argent à Londres, avec „ ordre d'envoyer vos effets à Lisbon- „ ne à telles personnes que je vous in- „ diquerai, & en marchandises con- „ venables à ce Pais-ci, je vous pro- „ mets, moyennant la grace de Dieu, „ de vous en rapporter le produit à „ mon retour : mais comme les cho- „ ses humaines sont toujours sujettes „ à la vicissitude & aux contretems, „ je vous conseille de ne donner vos „ ordres que pour cent livres sterling, „ que vous dites être la moitié de vo- „ tre fond, & de les avanturer pour une „ première tentative; afin que si elles ar- „ rivent à bon port, vous puissiez faire „ venir le reste par la même voye; & „ si vous avez le malheur de les perdre, „ vous aurez encore l'autre moitié pour „ y avoir recours en cas de besoin.

Il y avoit dans ce conseil tant de sagesse, & tant de marques d'amitié en même tems, que je fus d'abord convaincu, que je ne pouvois pas mieux faire que de le suivre : c'est pourquoi je préparai une Lettre en forme de déclaration pour la Dame à qui j'avois laissé le maniment de mon argent, & une Procuration pour le Capitaine Portugais, telle qu'il la désiroit.

J'écrivis à cette Dame, veuve du Capitaine Anglois, une relation exacte de mes aventures, de mon esclavage, de ma fuite, la maniere dont j'avois rencontré en haute mer le Portugais, sa conduite genereuse à mon égard, l'état où je me trouvois actuellement, avec toutes les instructions nécessaires pour me faire tenir mon argent. Quand cet honnête-homme de Capitaine fut arrivé à Lisbonne il trouva moyen, par l'entremise de quelques Marchands Anglois qui y demeuroient, d'envoyer non seulement mon ordre, mais encore mon histoire toute entière à un Marchand de Londres, qui en fit un raport fidelle & pathetique à la Veuve. Celle-ci, non contente de délivrer l'argent, en-

voya du sien propre un present de vingt-cinq livres sterling au Capitaine Portugais, à cause de l'humanité & de la charité qu'il avoit exercées à mon égard.

Le Marchand de Londres ayant converti ces cent livres sterling en marchandises d'Angleterre, les envoya à Lisbonne telles qu'elles lui avoient été demandées par le Capitaine; & celui-ci me les apporta heureusement au Brésil. Il y avoit entr'autres toutes sortes d'outils, d'ouvrages de fer, & d'ustenciles nécessaires pour ma Plantation, choses qui me furent d'un grand service; & il les avoit comprises parmi les autres, de son chef, sans que je lui en eusse donné commission; car j'étois trop peu expérimenté dans le métier pour y avoir pensé.

Je fus transporté de joye lorsque cette cargaison arriva, & je crus ma fortune faite. Le Capitaine qui vouloit bien être mon pourvoyeur, & qui en remplissoit si dignement les fonctions, avoit employé les vingt-cinq livres sterling, dont ma bonne Amie lui avoit fait present, à me louer un serviteur pour le terme de six ans, qu'il m'amena: & jamais il ne voulut rien accep-
ter

ter de moi en considération de tant de services, qu'un peu de Tabac qui étoit de mon propre cru.

Autre chose à remarquer, c'est que toutes mes marchandises étant Manufactures d'Angleterre, telles que des Draps, des Etoffes, des Bayes, & autres choses extraordinairement estimées & recherchées dans ce País là, je trouvai le secret de les vendre à un prix très-haut; en sorte que je puis bien dire, qu'après cela j'avois plus de quatre fois la valeur de ma première cargaison, & je me voyois pour lors infiniment plus avancé que mon pauvre Voisin quant à ma Plantation; car d'abord je m'achetai un esclave Nègre, & un serviteur Européen, j'entens un autre que celui que le Capitaine m'avoit amené de Lisbonne.

Mais le mauvais usage que nous faisons de la prospérité, devient souvent la source de nos plus grands malheurs: c'est ce qui se verifica en moi. L'année suivante j'eus toute sorte de succès dans ma Plantation: je levai dans ma propre terre cinquante gros rouleaux de Tabac, outre ce dont j'avois dispo-

fé parmi mes voisins pour mon nécessaire : & ces cinquante rouleaux pesant chacun plus de cent livres , étoient bien conditionnés , & tout prêts pour le retour de la Flotte de Lisbonne.

Alors voyant mes affaires & mes richesses s'accroître également , je commençai à rouler dans ma tête quantité de projets & d'entreprises qui passoient ma portée , mais qui causent souvent la ruine des personnes les plus capables pour les affaires.

Si j'eusse voulu continuer le genre de vie que je menois alors , je pouvois encore aspirer à tous ces grands avantages , en vue desquels mon pere m'avoit si sérieusement recommandé une vie retirée , & dont il m'avoit donné une idée si sensible dans le portrait ressemblant qu'il me traça de l'état mitoyen. Mais j'étois né pour toute autre chose ; je devois derechef travailler de dessein prémédité à me plonger dans la misère ; sur-tout j'allois augmenter le nombre de mes fautes , & par conséquent fournir une plus ample matière aux reproches que j'aurois le loisir de me faire un jour au milieu de mes accablemens. Tous ces desastres ne provenoient

venaient que de la passion effrenée que j'avois d'errer par le monde : passion favorite à laquelle je lâchois aveuglément la bride, lors même qu'elle étoit manifestement contraire à mes intérêts les plus chers, qu'elle rompoit toutes les mesures de ma bonne fortune, & qu'elle gâtoit, pour ainsi dire, tous les chemins que la Providence sembloit m'ouvrir, pour me conduire à mon devoir & à mon bonheur.

C'est précisément la faute que j'avois commise en m'enfuyant de la maison de mon pere, & déjà je ne pouvois avoir de repos, que je ne tombasse dans une seconde toute semblable : j'étois tenté de m'en aller, & d'abandonner les belles esperances que j'avois de devenir un homme riche, & d'une experience consommée dans ma nouvelle Plantation ; sans que je pusse alléguer pour cela d'autre raison, qu'un désir téméraire & demesuré de m'élever avec plus de rapidité que ne le permettoit la nature de la chose. Ainsi je me précipitai pour la seconde fois dans le gouffre de misere le plus profond, où l'homme puisse tomber sans qu'il lui en coute la santé, ou même la vie.

Or pour proceder par degrés à cet endroit particulier de mon Histoire , vous devez supposer qu'ayant vécu près de quatre ans dans le Brezil , & commençant à gagner considerablement & à prospérer dans ma nouvelle Plantation , non seulement j'avois appris le langage du País , mais qu'outre cela j'avois fait connoissance & lié amitié avec mes Compagnons de Plantations , comme aussi avec les Marchands de St. Salvador , qui étoit notre Port de Mer : que dans les discours que j'avois tenus avec eux , je leur avois souvent rendu compte de mes deux voyages à la Côte de Guinée , de la maniere d'y trafiquer en Negres , & de la facilité avec laquelle on y pouvoit charger de la poudre d'Or , des graines de Guinée , des dents d'Elephans & autres choses , mais qui plus est des Negres en grand nombre , le tout pour des bagatelles , comme de petits lits , de la quincaillerie , des couteaux , des ciseaux , des haches , des pieces de glaces , & autres choses semblables.

On ne manquoit jamais d'écouter attentivement ce que je disois sur ce chapitre ; mais sur-tout l'article de l'achat

chat des Negres , dont le trafic non seulement n'étoit qu'ébauché , mais tel qu'il étoit avoit toujours été dirigé par l'Assiento , ou , si vous voulez , une Assemblée formée par les Rois d'Espagne & de Portugal , & entroit dans les Comptes du Gouvernement public ; en sorte qu'il ne s'amenoit que peu de Negres , encore se vendoient-ils à un prix excessif.

Un jour je me trouvai en compagnie avec des Marchands & des Propriétaires de Plantations de ma connoissance , & leur ayant parlé fort sérieusement sur ce sujet , il arriva que trois d'entr'eux vinrent me trouver le lendemain au matin ; me dirent qu'ils avoient beaucoup réfléchi sur l'entretien que j'avois eu avec eux le soir précédent , & qu'ils venoient me proposer une chose qui demandoit le secret. Je leur promis de le garder ; & après ce préliminaire ils me déclarèrent qu'ils avoient envie d'équiper un Vaisseau pour la Guinée ; qu'ils avoient tous des Plantations aussi-bien que moi ; & que rien ne leur faisoit plus de tort , que le besoin extrême où ils étoient d'Esclaves : que comme c'étoit un commerce qu'on ne

pouvoit continuer , à cause qu'il n'étoit pas praticable de vendre publiquement les Negres quand ils étoient arrivés , leur dessein n'étoit que de faire un seul voyage , de débarquer les Negres secrètement , & de les distribuer ensuite dans leurs propres Plantations ; qu'en un mot , il s'agissoit de savoir si je voulois aller à bord du Vaisseau en qualité de Super-Cargo , ou Commis , pour prendre soin de ce qui concernoit le Negoce sur la Côte de Guinée : que dans le partage des Negres j'aurois une portion égale à celle des autres , & que je serois dispensé de contribuer ma quote-part du fond qu'on lèveroit pour cette entreprise.

Il faut avouer que ces propositions étoient fort avantageuses pour tout homme manquant d'établissement , & qui n'auroit pas eu à cultiver une Plantation qui lui appartînt en propre , qui eût de très-belles apparences , & fût assuré d'un bon fond. Mais quant à moi , qui m'étois déjà poussé , qui me voyois si joliment établi , qui n'avois plus rien à faire qu'à continuer pendant trois ou quatre ans sur le même pied que j'a-

j'avois commencé, & qu'à faire venir d'Angleterre mes cent autres livres sterling ; qui dans ce tems-là, & avec ce petit renfort n'aurois presque pas pu manquer de devenir riche de trois ou quatre mille livres sterling , sans compter combien une telle somme auroit multiplié dans la suite ; que je pensasse, dis-je, à un tel voyage, c'étoit la plus grande folie qu'un homme pût commettre dans de pareilles conjonctures.

Mais comme j'étois né pour être l'architecte de mon propre malheur, il me fut aussi impossible de résister à leur offre, qu'il me l'avoit été autrefois de reprimer les desirs extravagans qui firent avorter tous les bons conseils de mon pere. En un mot, je leur dis que je partirois de tout mon cœur, s'ils vouloient bien se charger du menagement de ma Plantation pendant mon absence, & en disposer, selon que je l'ordonnerois, si je venois à périr. C'est ce que tous me promirent, & à quoi ils s'obligerent par écrit & par contract. Je fis donc un testament en forme, par lequel je dispois de ma Plantation & de mes effets, en cas de mort,

mort , constituant mon Héritier universel , le Capitaine du Vaisseau qui m'avoit sauvé la vie , comme je l'ai déjà dit ci-dessus ; mais l'obligeant à disposer de mes effets suivant cette clause , qui est , qu'il garderoit pour lui la moitié de mes acquisitions , & feroit embarquer l'autre pour l'Angleterre.

Enfin , je pris toutes les précautions imaginables pour mettre mes biens en sûreté , pour pourvoir à l'entretien de ma Plantation ; que si j'eusse employé seulement une partie de cette prudence à étudier mes véritables intérêts , & à peser ce que je devois faire & ce que je ne devois pas faire , il est certain que je ne me serois pas éloigné un moment d'un établissement aussi avantageux que l'étoit le mien. Je n'aurois pas cédé tout ce que je devois raisonnablement espérer d'un état florissant , & je n'aurois pas entrepris un voyage sur mer , pour y courir les risques ordinaires , sans compter en particulier les infortunes dont j'avois lieu de croire que j'étois personnellement menacé.

Mais on me pressoit , & j'aimois mieux suivre les fausses lueurs de ma
fan-

fantaisie, que les lumières de ma raison. Le Vaisseau étant donc équipé, la cargaison embarquée, & toutes choses faites comme nous en étions convenus mes associés & moi, j'allai à bord pour mon malheur le premier de Septembre en mille six cens cinquante-neuf, qui étoit le même jour auquel je m'étois embarqué à Hull huit ans auparavant, pour devenir rebelle aux ordres de mes Parens & traître à ma propre cause.

Notre Vaisseau étoit d'environ cent vingt tonneaux, il portoit six canons & quatorze hommes, en y comprenant le Maître, son garçon & moi. Nous ne l'avions chargé d'autres marchandises que de Quincailleries propres pour notre Commerce, telles que sont des pièces de glaces, des coquilles, & sur-tout de petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des haches & quelques matelas.

Le même jour que j'allai à bord, nous mîmes à la voile, faisant cours au Nord le long de la Côte, dans le dessein de tourner vers celle d'Afrique, quand on seroit parvenu au dix ou douzième Degré de Latitude Septentrionale :

tenentrionale : ce qui étoit , comme il paroît , la route ordinaire qu'on tenoit en ces tems-là. Nous eûmes un fort bon tems tout le long de la Côte , à la réserve qu'il faisoit excessivement chaud. Quand nous fûmes avancés à la hauteur du Cap St. Augustin , nous nous éloignâmes en mer , & perdant bientôt la terre de vue , nous mîmes le Cap comme si nous eussions voulu aller à l'Ile de Fernand de Noronha ; mais nous la laissâmes , & les autres adjacentes à l'Est , continuant notre route vers le Nord - Est quart au Nord , tellement que nous passâmes la Ligne , après une navigation d'environ douze jours ; & suivant notre dernière estime , nous étions sous le septième Degré & douze minutes de Latitude Septentrionale , lorsqu'il s'éleva un violent ouragan , qui nous desorienta entièrement : il commença au Sud-Est , devint à peu près Nord-Ouest , & puis se fixa au Nord-Est , d'où il se déchaîna d'une manière si terrible , que nous ne fîmes autre chose pendant douze jours de suite que dériver , forcés d'obéir aux ordres du destin & à la fureur des vents. Je
n'ai

n'ai pas besoin de dire que durant tout ce tems-là je m'attendois chaque jour à être enseveli dans les flots : & il n'y avoit que ce soit sur le Vaisseau qui se osât flater d'en réchapper.

Cet orage, outre la frayeur qui en est toujours inséparable, nous couta encore trois personnes, l'un mourut de fièvre ardente, & les deux autres, dont l'un étoit le petit garçon, tombèrent dans la mer. Le vent s'étant un peu abattu sur la fin du douzième jour, le Maître fit une estime le mieux qu'il put, & trouva qu'il étoit aux environs de l'onzième Degré de Latitude Septentrionale, mais qu'il y avoit une différence de vingt-deux Degrés de Latitude à l'Ouest du Cap St. Augustin ; de sorte qu'il avoit été jeté vers la Côte de la Guyane, ou Partie Septentrionale du Brezil, au-delà de la Rivière des Amazones, tirant vers celle d'Orenoque, appelée communément la *Grande Rivière*. Il commença donc à me consulter pour savoir quelle route nous prendrions. Le Vaisseau avoit été fort tourmenté, & faisoit beaucoup d'eau ; ainsi il opinoit

à la Partie Orientale, d'où nous étions partis.

J'étois d'un avis tout contraire, & après avoir examiné ensemble une Carte Marine de l'Amerique, nous concluâmes qu'il n'y avoit aucune Terre habitée où nous pussions avoir recours, & qui fût plus proche de nous que dans l'enceinte des Caribes: c'est pourquoi nous résolûmes de faire voile vers la Barbade, où nous esperions qu'en prenant le large, pour éviter le Golfe de Mexique, nous pourrions aisément arriver dans quinze jours de tems; au lieu qu'il n'étoit presque pas possible de faire notre voyage à la Côte d'Afrique sans quelque assistance, tant pour le Vaisseau que pour nous-mêmes.

Dans ce dessein nous changeâmes notre course, & prîmes le Cap Nord-Nord quart à l'Ouest, afin de pouvoir atteindre quelque'une des Iles habitées par les Anglois, où j'avois esperance de recevoir du secours. Mais notre voyage étoit déterminé autrement; car étant dans la Latitude du douzième Degré & dix-huit minutes, nous fûmes accueillis d'une seconde tempête, qui nous emporta avec la même impétuosité

fité que la première vers l'Ouest ; & nous écarta si loin de tous les lieux où règne le commerce de la société humaine , que si nous venions à sauver nos vies de la rage des eaux , il y avoit beaucoup plus d'apparence que nous serions dévorés par les Sauvages , que non pas de pouvoir jamais retourner en notre Païs.

- Dans cette extrémité , le vent soufflant toujours avec violence , & le jour commençant à poindre , un de nos gens s'écria , *Terre*. A peine fûmes-nous sortis de la cabane pour voir ce que c'étoit , & dans quelle Region du Monde nous nous trouvions , que le Vaisseau donna contre un banc de sable , son mouvement cessa tout à coup , les vagues y entrèrent avec tant de précipitation , que nous nous attendions à périr sur l'heure ; & nous nous ferrions contre les bords du Bâtiment , pour nous mettre à couvert des coups & de la fureur des flots.

Il n'est pas aisé de représenter , ni même de concevoir la consternation de l'ame en pareil cas , à quiconque ne s'y est jamais trouvé. Nous ne savions ni le Climat où nous étions , ni
la

la Terre contre laquelle nous avions été poussés ; si c'étoit Ile , ou Continent ; si elle étoit habitée , ou déserte. Et comme la fureur des vents, quoiqu'un peu diminuée, étoit encore fort grande, nous ne pouvions pas seulement espérer que le Vaisseau demeurât quelques minutes sans se briser en morceaux, à moins qu'un calme ne survînt tout à coup par une espèce de miracle. En un mot, nous étions immobiles, nous regardans les uns les autres, attendans la mort à chaque moment, & nous préparans pour l'autre monde, d'autant qu'il n'y avoit que peu ou rien à faire pour nous en celui-ci. La seule chose qui pouvoit encore un peu nous rassurer, c'est que, contre notre espérance, le Vaisseau ne fût pas encore brisé, & que le Maître disoit que le vent commençoit à s'abattre.

Mais bien que le tems parût devenir moins gros, néanmoins, de la manière que le Vaisseau avoit échoué, & vu qu'il s'étoit enfoncé trop avant dans le sable pour espérer de l'en dégager, notre situation étoit véritablement déplorable, & il ne nous restoit plus qu'à

qu'à voir si nous pourrions sauver nos vies. Un peu avant la tempête nous avions un Bateau qui suivoit notre arrière : mais en premier lieu il s'y étoit fait une fente à force de heurter contre notre Gouvernail, & ensuite il s'étoit fracassé, & avoit ou coulé à fond, ou dérivé çà & là par la mer, enforte que nous n'avions plus d'espérance de côté-là. Nous avions bien encore une chaloupe à bord, mais nous ne savions pas trop bien comment la mettre en mer : cependant il n'y avoit plus de tems à perdre, car nous croyions à tout moment que le Vaisseau s'alloit dissoudre ; & quelques-uns disoient qu'il étoit déjà entamé.

En même tems notre Pilote prit la chaloupe ; le reste de nos gens se mit à le seconder, & à la fin on la descendit à côté du Vaisseau : nous nous mêmes tous dedans, au nombre d'onze personnes : nous recommandâmes nos âmes à la miséricorde Divine, & puis abandonnâmes le reste au courroux des ondes. Car quoique l'orage se fût relâché considérablement, toutefois la mer s'élevoit à une hauteur épouvantable contre les terres ;

res ; & pour parler le langage des Hollandois , qui la comparent à une bête feroce lorsqu'elle est irritée , on pouvoit bien l'appeller de *wilde Zee*.

C'étoit alors que le danger étoit proche & effroyable , car nous voyions tous clairement que la mer étoit si enflée , que notre chaloupe ne pourroit pas tenir contre , & que nous serions infailliblement submergés ; d'ailleurs , nous n'avions point de voile ; & quand même nous en aurions eu , nous n'aurions pas pu nous en servir. Nous nous mîmes donc à ramer à toutes forces pour aller à terre , mais avec un visage consterné , comme des gens qui alloient au supplice. En effet , aucun de nous ne pouvoit ignorer , que dès que la chaloupe viendrait près de la Côte , elle essuyeroit des coups si rudes , qu'elle seroit bientôt partagée en mille pièces. Quoi qu'il en soit , nous priâmes Dieu de tout notre cœur pour le salut de nos ames ; & en même tems que le vent nous pouffoit vers la terre , nous travaillions à tour de bras pour le seconder , & pour hâter notre perte.

Nous

Nous ne favions nullement de quelle forte étoit le rivage , si c'étoit du roc ou du sable, s'il étoit élevé ou bas. La seule chose qui auroit pu raisonnablement nous donner quelque petite ombre d'espérance , ç'auroit été de pouvoir tomber dans quelque Baye, dans quelque Golfe, ou dans l'embouchure d'une Rivière ; d'y entrer par un grand coup de hazard, de nous mettre à l'abri du vent, ou peut-être encore de trouver une eau calme. Mais il n'y avoit aucune apparence à rien de semblable ; bien loin de-là, la terre, à mesure que nous en approchions, nous paroissoit encore plus redoutable que la mer.

Après avoir ramé, ou plutôt dérivé l'espace d'une lieue & demie, suivant le compte que nous faisons, une vague furieuse, semblable à une montagne, s'en vint roulant à notre arrière; c'étoit nous avertir d'attendre le coup de grace. En effet, elle se rua sur nous avec tant de furie, qu'elle renversa tout d'un coup la chaloupe, & nous séparant les uns des autres aussi-bien que du Bateau, à peine nous donna-t-elle le tems d'invoquer le nom de Dieu par

Tome I. E une

une seule exclamation ; car dans le moment nous fumes tous engloutis.

Il n'y a pas d'expression qui puisse retracer ici quelle étoit la confusion de mes pensées, lorsque j'allai au fond de l'eau ; car quoique je nageasse fort bien, je ne pus point cependant me dégager assez pour respirer, jusqu'à ce que la vague m'ayant poussé, ou plutôt emporté bien avant vers le rivage, elle se brisa & me laissa presque à sec, & à demi mort, à cause de l'eau que j'avois avalée. Voyant la terre plus proche de moi que je ne l'aurois cru, j'eus assez de présence d'esprit, & l'haleine assez bonne pour me lever sur mes jambes, & m'en servir le mieux que je pouvois pour tâcher d'avancer du côté de terre, avant qu'une autre vague revînt, & me resflaisît. Mais je reconnus bientôt qu'il étoit impossible d'en venir à bout ; car regardant derrière moi, je vis la mer à mes trousses, mais haute & furieuse, comme une ennemie redoutable, avec laquelle je ne pouvois mesurer mes forces. Tout ce que j'avois à faire, c'étoit de retenir mon haleine, & de m'élever, si je pouvois, au dessus de l'eau :

l'eau : de cette manière je pouvois nager , conserver la liberté de ma respiration , & voguer vers le rivage. Ce que je craignois le plus , c'étoit que ce flot , après m'avoir poussé vers la terre en venant , ne me rejettât ensuite dans la mer en s'en retournant.

Celui qui vint fondre sur moi la seconde fois , me couvrit d'abord d'une masse d'eau de vingt ou trente pieds de hauteur ; je sentoís que j'avois entraîné bien loin du côté de la terre avec une force & une rapidité extrême ; en même tems je retenois mon haleine , & je m'aïdois encore en nageant de toutes mes forces. Mais j'étois près d'étouffer à force de me contraindre , quand je me sentis monter en haut , & en même tems je me trouvai la tête & les mains hors de l'eau , ce qui me soulagea sur le champ ; & quoique cet intervalle ne durât pas deux secondes , il ne laissa pas de me faire un grand bien , me donna le tems de respirer , & redoubla mon courage. Je fus derechef couvert d'eau , mais non pas si longtems que je ne pusse tenir bon ; & m'appercevant que la mer s'étoit brisée , & qu'elle commençoit à re-

tourner, je m'élançai en avant tant que je pus pour ne me laisser point entraîner, & je sentis que je prenois pied. Je demeurai sans rien faire pendant quelques momens, tant pour recouvrer ma respiration, qu'en attendant que les eaux se fussent retirées, puis je courus vers le rivage avec toute la vitesse dont j'étois capable. Cet effort n'étoit pas suffisant pour me délivrer de la fureur des ondes, qui venoient fondre sur moi de nouveau; elles m'enlevèrent deux autres fois, & me portèrent en avant, comme elles avoient déjà fait, le rivage étant tout uni.

Peu s'en fallut que le dernier de ces deux assauts, dont je viens de donner la description, ne me fût fatal : car la mer m'ayant entraîné comme auparavant, me mit à terre, ou, pour mieux dire, me jetta contre un rocher, & cela si rudement, que j'en perdis le sentiment, & le pouvoir d'agir pour ma délivrance; car le coup ayant porté sur mon flanc & sur ma poitrine, m'ôta entièrement la respiration pour un tems; & si la mer fût revenue à la charge sans intermission,



Après avoir de Robinson, il est jetté dans une Ile déserte.



sion, j'aurois été indubitablement suffoqué. Mais je revins à moi un peu avant son retour, & voyant que j'en allois être enseveli, je résolus de m'attacher à un morceau du roc, & dans cette posture de retenir mon haleine jusqu'à ce que les eaux se fussent retirées. Déjà les vagues n'étoient plus si hautes qu'au commencement, parce que la terre étoit proche, & je ne quittai point prise qu'elles n'eussent passé & repassé par dessus moi. Après quoi je pris un autre essor, qui m'approcha si fort de terre, que la vague qui vint ensuite, me couvrit véritablement, mais elle ne m'enleva pas; en sorte que je n'eus plus qu'à exercer une seule fois mes jambes pour mettre fin à ma carrière, & prendre terre; où étant arrivé je montai sur le haut du rivage, & m'assis sur l'herbe à l'abri de l'insulte des eaux.

Me voyant ainsi en toute sûreté, je commençai par lever les yeux en haut & rendre grâces à Dieu, de ce que j'avois sauvé ma vie dans un cas, où il n'y avoit que quelques momens qu'elle étoit désespérée. Je crois que c'est une chose tout à fait impossible, que de

peindre au vif les transports & l'extase où se trouve l'ame qui se voit sauvée de la sorte, & arrachée, pour ainsi dire, des entrailles du sepulcre. Je ne m'étonne donc plus d'une coutume qu'on a, qui est que quand un malfacteur a la corde au cou, qu'il est lié & sur le point de passer le pas, & que sur ces entrefaites on lui apporte sa grace, je ne m'étonne pas, dis-je, qu'on lui amene aussi un Chirurgien pour lui tirer du sang, en même tems qu'on lui annonce cette nouvelle, de peur que la surprise qu'elle lui causeroit, ne bannît de son cœur les esprits animaux, & qu'elle lui fût funeste. Car

*La surprise qui naît de joye ou de douleur,
Suspend les fonctions de l'esprit & du cœur.*

Je me promenois au bord de la mer, levant les mains vers le Ciel, l'esprit absorbé dans la contemplation de ma délivrance, faisant mille gestes & mille figures que je ne saurois rapporter; réfléchissant sur mes camarades, qui tous avoient été noyés, & que j'étois le seul qui me fusse sauvé; car depuis notre naufrage je ne vis jamais plus au-

cun

Cun d'eux, pas même la moindre trace, excepté trois de leurs chapeaux, un bomet, & deux fouliers dépareillés.

Je tournai les yeux du côté du Vaisseau qu'avoit échoué, mais la mer étoit trop écumeuse & trop courroucée; d'ailleurs, il étoit à une distance si grande, qu'à peine pouvois-je le voir; ce que considérant, Grand Dieu, disois-je, comment est-il possible que je sois venu à terre!

Après avoir soulagé mon esprit par ce qu'il y avoit de consolant dans ma condition, je commençai à regarder tout autour de moi, pour voir en quelle sorte de lieu j'étois, & par où il me faloit débiter. Je sentis bientôt diminuer mon allegresse, & je trouvai que ma délivrance étoit d'une affreuse espèce: car j'étois mouillé, & je n'avois point d'habits pour me changer; j'avois faim, & je n'avois rien à manger; j'avois soif, & je n'avois rien à boire; j'étois foible, & je n'avois rien pour me fortifier; je ne voyois pas même la moindre apparence de quoi que ce soit, sinon de mourir de faim, ou d'être dévoré par les bêtes ferores; & ce qu'il y avoit de plus affligeant pour moi, c'est que je n'avois aucune arme pour pouvoir

chasser & tuer quelques animaux pour ma subsistance, ou pour me défendre contre toute créature qui voudroit m'ôter la vie pour s'entretenir la sienne ; en un mot , je n'avois sur moi qu'un couteau, une pipe , & un peu de tabac dans une boîte : c'étoit-là toute ma provision , ce qui jeta mon esprit dans de terribles angoisses, enforte que durant quelque tems je courus çà & là comme un insensé. La nuit approchoit , & je commençai à considérer quel seroit mon sort, si cette terre nourrissoit des bêtes dévorantes, sachant bien que ces animaux rodent toutes les nuits pour chercher leur proie.

L'unique remède qui se présentoit à tout cela pour le tems présent , c'étoit de monter sur un certain arbre, dont le branchage étoit fort épais, semblable à un sapin, mais épineux, qui croissoit près de-là , & où j'avois résolu de passer toute la nuit , en attendant le genre de mort qu'il me faudroit subir le lendemain ; car jusqu'alors l'arrêt m'en paroissoit irrévocable. Je marchai environ un demi-quart de mille loin du rivage , pour voir si je ne trou-
verois

veroispoint d'eau douce pour boire; j'eus le bonheur d'en trouver, ce qui me donna une joye sans pareille. Après avoir bu & m'être mis un peu de tabac dans la bouche pour prévenir la faim, je m'en fus à l'arbre, sur lequel je montai, & cherchai à me mettre si bien que je ne tombasse pas au cas que je vinsse à m'endormir; j'avois à la main un bâton court, comme un bon tricot, que j'avois coupé pour me servir de défense; avec cela je pris mon logement. Comme j'étois extrêmement fatigué, je tombai dans un profond sommeil, où je goûtai tant de douceurs, & repurai tellement mes forces, que je ne pense pas en avoir jamais eu de plus salutaire, ni qu'il y ait beaucoup de gens qui puissent passer une si bonne nuit dans une si méchante conjoncture.

Il faisoit grand jour lorsque je m'éveillai, le tems étoit clair, la tempête dissipée, & la mer n'étoit plus courroucée ni enflée comme auparavant. Ce qui me surprit extrêmement, fut de voir que par la hauteur de la marée le Vaisseau eût été enlevé pendant la nuit de dessus le banc de sable où il avoit été engravé, & qu'il fût dérivé

jusques tout près du rocher, dont j'ai parlé ci-dessus, où je m'étois si cruellement meurtri en heurtant contre. Il y avoit environ un mille de l'endroit où j'étois jusques-là; & comme le Bâtiment paroissoit encore reposer sur sa quille, j'aurois bien souhaité d'être à bord, afin d'en tirer du moins pour mon usage quelques-unes des choses les plus nécessaires.

Dès que je fus descendu de l'appartement que je m'étois choisi sur l'arbre, je regardai encore autour de moi, & la première chose que je découvris fut la chaloupe, que le vent & la marée avoient jettée sur la Côte à environ deux milles de moi à main droite. Je marchai le long du rivage, aussi loin que je pus pour aller jusques-là; mais je trouvai un bras de mer d'environ un demi-mille de largeur entre moi & la chaloupe, tellement que je m'en retournai sur mes pas, laissant la chose cette fois-là, parce que mes desirs étoient bien plus tournés du côté du Vaisseau, où j'espérois trouver actuellement de quoi fournir à ma subsistance.

Un peu après-midi je vis que la
mer

mer ébit fort calme , & la marée si basse, que je pouvois avancer jusqu'à un quart de mille du Vaisseau, & ce fut pour moi un renouvellement de douleur ; car je voyois clairement que si nous eussions resté à bord , nous aurions tous été sains & saufs ; je veux dire , que du moins nous serions tous venus heureusement à terre , & je n'aurois pas été si misérable que de me voir , comme j'étois actuellement , denué de toute consolation & de toute compagnie. Ces reflexions m'arrachèrent des larmes ; mais comme elles n'apportoient qu'un foible remede à mes maux , je resolu d'aller au Vaisseau si je pouvois. Il faisoit une chaleur extrême ; je me dépouillai de mes habits , & je me jetai dans l'eau. Mais quand je fus arrivé au pied du Bâtiment , je trouvais plus de difficulté à monter dessus , que je n'en avois encore surmonté ; car comme il reposoit sur terre , & qu'il étoit hors de l'eau d'une grande hauteur , il n'y avoit rien à ma portée que je pusse saisir. J'en fis deux fois le tour à la nage ; à la seconde , j'apperçus ce que je m'étonnois de n'avoir pas vu la première ; c'étoit un bout de corde

qui pendoit à l'avant de telle façon ; qu'après beaucoup de peine je m'en faillis , & par ce moyen je grimpai sur le château-gaillard. Quand je fus-là , je vis que le Vaisseau étoit entr'ouvert , & qu'il y avoit beaucoup d'eau à fond de cale ; mais qu'étant posé sur le flanc d'un banc , dont le fable étoit ferme , il portoit sa poupe extrêmement haut , & la proue si bas qu'elle étoit presque dans l'eau. De cette manière le pont étoit tout-à-fait exempt d'eau , & tout ce qu'il renfermoit étoit sec : car vous pouvez bien compter , que la première chose que je me mis à faire , fut de chercher par-tout , & de voir ce qui étoit gâté , ou ce qui étoit bon. Premièrement , je trouvai que toutes les provisions du Vaisseau étoient sèches , & qu'elles ne se sentoient pas de l'eau ; & comme j'étois très disposé à manger , je m'en fus à la soute , où je remplis mes poches de biscuit , & je me mis à en manger à mesure que je m'occupois à d'autres choses ; car je n'avois pas de tems à perdre. Je trouvai aussi du rum dans la chambre du Capitaine , & j'en bus un bon coup , de quoi j'avois bon besoin pour m'encourager

courage à soutenir la vue des souffrances que j'aurois à effuyer.

Il ne m'auroit de rien servi de demeurer les bras croisés, & de perdre le tems à souhaiter ce que je ne pouvois obtenir. Cette extrémité excita mon application. Nous avions à bord plusieurs vergues, un ou deux mâts du perroquet qui étoient de reserve, & deux ou trois grandes barres de bois : je pris la résolution de les mettre en œuvre, & j'en lançai hors du bord tout ce qui n'étoit point trop pesant pour le pouvoir menager, les ayant séparément attachés à une corde, afin qu'ils ne derivassent point. Cela fait, je descendis au côté du Bâtiment, & les tirant à moi, j'en attachai quatre ensemble par les deux bouts, le mieux qu'il me fut possible, donnant à mon ouvrage la forme d'un radeau ; & après y avoir posé en travers deux ou trois planches fort courtes, je trouvai que je pouvois bien marcher dessus, mais qu'il ne pourroit pas porter une grosse charge, à raison de sa trop grande legereté. C'est pourquoi je retournai au travail, & avec la scie du Char-

pentier je partageai une des vergues de beille en trois pièces en longueur, & les ajoutai à mon radeau après m'être donné beaucoup de peine & de travail. Mais l'esperance de me fournir les choses nécessaires, me servoit d'aiguillon, pour faire bien au-delà de ce dont j'aurois été capable en toute autre occasion.

Déjà mon radeau étoit assez fort pour porter un poids raisonnable, il ne s'agissoit plus que de voir de quoi je le chargerois, & comment je préserverois cette charge de l'insulte des eaux de la mer ; mais je ne m'arrêtai pas beaucoup à cette considération, & d'abord je mis dessus toutes les planches que je pus trouver ; ensuite, après avoir bien considéré ce dont j'avois le plus de besoin, je commençai par prendre trois coffres de Matelots, que j'avois ouverts en forçant les serrures, & que j'avois ensuite vuidés, puis je les descendis avec une corde sur mon radeau. Dans le premier je mis des provisions, comme du pain, du ris, trois fromages de Hollande, cinq pièces de bouc séché, viande qui faisoit notre principale nourriture, & un

un petit reste de blé d'Europe, qu'on avoit mis à part pour entretenir quelques volailles, que nous avions embarquées avec nous, mais qui avoient été tuées depuis longtems. Il y avoit aussi une certaine quantité d'orge & de froment mêlés ensemble : mais, à mon grand regret, je trouvai que cela avoit été mangé & tout gâté par les rats. Quant à la boisson, je trouvai plusieurs caisses de bouteilles qui appartenoient à notre Maître, dans lesquelles il y avoit quelques Eaux cordiales, & environ vingt quartes de Rack ; j'arrangeai ceci séparément, parce qu'il n'étoit pas besoin, ni même possible de les mettre dans le coffre. Pendant que j'étois occupé à cela, je m'aperçus que la marée commençoit à monter, quoique paisiblement ; & j'eus la mortification de voir mon habit, ma veste & ma chemise, que j'avois laissé sur le rivage, flotter & s'en aller au gré de l'eau ; pour ce qui est de ma culotte, qui n'étoit que de toile, & qui étoit ouverte aux genoux, je ne la quittai point non plus que mes bas, pour nager jusqu'à bord ; quoi qu'il en soit, cet accident me fit aller
à

à la quête des hardes, & je ne fus pas longtems à fouiller, pour voir que je pouvois aisément reparer ma perte avec usure : mais je me contentai de prendre ce dont je ne pouvois absolument me passer pour le présent, parce qu'il y avoit d'autres choses que j'avois beaucoup plus à cœur. De ce nombre étoient des outils pour travailler quand je serois à terre ; & après avoir longtems cherché, je trouvai enfin le coffre du Charpentier. Ce fut un trésor pour moi, mais un trésor beaucoup plus précieux que ne l'auroit été pour lors un Vaisseau tout chargé d'or : je le descendis, & le posai sur mon radeau tel qu'il étoit, sans perdre de tems à regarder dedans ; car je savois en gros ce qu'il contenoit.

La chose que je convoitois le plus après celle-là, c'étoit des munitions & des armes. Il y avoit dans la chambre du Capitaine deux fusils fort bons, & deux pistolets ; je m'en saisis d'abord, comme aussi de quelques cornets à poudre, d'un petit sac de plomb, & de deux vieilles épées rouillées ; je savois qu'il y avoit quelque part trois
ba-

barils de poudre , mais je ne savois en quel endroit notre Canonnier les avoit ferrés. A la fin pourtant je les déterrai , après avoir visité & coins & recoins. Il y en avoit un qui avoit été mouillé, les deux autres étoient secs & bons , & je les plaçai avec les armes sur mon radeau. Alors je crus m'être muni d'assez de provisions , il ne me fesoit plus de soucis que pour les conduire jusqu'à terre ; car je n'avois ni voile , ni rame , ni gouvernail , & la moindre bouffée survenant , pouvoit submerger ma cargaison toute entière.

Trois choses relevoient mes espérances : en premier lieu , la mer qui étoit tranquille : en second lieu , la marée qui montoit & portoit à terre : & en troisième lieu le vent , qui tout foible qu'il étoit , ne laissoit pas d'être favorable. Je trouvai encore deux ou trois rames à moitié rompues , & dépendantes de la chaloupe , qui me servirent de renfort , & deux scies , une besaigue , avec un marteau , (outre ce qui étoit déjà dans le coffre du Charpentier) que j'ajoutai à ma cargaison ; après quoi je me mis en mer. Mon
radeau

radeau vogua très-bien l'espace d'environ un mille ; seulement je m'aperçus qu'il dériveroit un peu de l'endroit où j'avois pris terre auparavant , & cela me fit juger qu'il y avoit un courant d'eau , & par conséquent j'espérois de trouver-là autour une Baye , ou une Rivière , qui me tiendrait lieu de Port , pour débarquer ma cargaison.

La chose étoit telle que je me l'étois imaginée : je découvris vis à vis de moi une petite ouverture de terre , vers laquelle je me sentoient entraîner par le cours violent de la marée ; ainsi je gouvernai mon radeau le mieux que je pouvois , pour lui faire tenir le fil de l'eau. Mais en même tems je faillis à faire un second naufrage : que si un tel malheur me fût arrivé , je crois véritablement qu'il m'auroit donné une atteinte mortelle. Cette Côte m'étoit tout-à-fait inconnue , ainsi je m'en allai toucher sur le sable d'un bout de mon Bateau , & comme il ne touchoit point , mais qu'il flotloit de l'autre bout , peu s'en falloit que ma cargaison ne glissât toute de ce côté-là , & qu'elle ne tombât dans l'eau. Je faisois

fois toutmon possible pour retenir les coffres dans leurs places en m'appuyant contre, mais mes forces n'étoient point suffisantes pour dégager le radeau; je n'osois pas même quitter la posture où j'étois, & soutenant la charge de tous mes efforts, je restai dans cette attitude près de demi-heure, durant laquelle le montant me relevoit peu à peu, & me mit enfin dans un parfait niveau. Quelques momens après, l'eau qui continuoit de croître, fit flotter mon radeau, que je poussai avec ma rame dans le canal, & ayant avancé un peu plus haut, je me vis à l'embouchure d'une petite Riviere, ayant la terre de chaque côté, & un courant ou flux rapide qui montoit. Cependant, je cherchois des yeux sur l'un & l'autre bord une place propre à prendre terre; car je ne me souciois point d'entrer plus avant dans la Riviere, & l'esperance que j'avois de découvrir quelque Vaisseau, me determina à ne me point éloigner de la Côte.

Enfin j'apperçus à main droite un petit réduit, vers lequel je conduisis mon radeau avec beaucoup de peine & de difficulté: je m'approchai si fort, que

que comme je touchois le fond de l'eau avec ma rame , je pouvois aisément me pousser tout à fait dedans : mais en le faisant je courois une seconde fois le risque de submerger tout mon magasin ; car le bord étant d'une pente assez roide & escarpée , je ne pouvois débarquer que dans une place , où mon train , lorsqu'il viendrait à toucher , seroit si haut élevé par un bout , & si enfoncé par l'autre , que je serois en danger de tout perdre. Tout ce que je pus faire , ce fut d'attendre jusqu'à ce que la marée fût tout à fait haute , me servant cependant de ma rame en guise d'ancre , pour arrêter mon train , & en tenir le flanc appliqué contre le bord , près d'un morceau de terre plat & uni , que j'esperois que l'eau couvrirait. Ce moyen me réussit ; mon radeau prenoit environ un pied d'eau , & dès que je m'apperçus que j'en avois assez , je le jettai sur cet endroit plat & uni , où je l'amarrai en enfonçant dans la terre mes deux rames rompues contre le côté , l'une à un bout , l'autre à l'autre bout ; & je demurai de cette manière jusqu'à ce que la marée se fût abaissée , & qu'elle laissât

fât mon train avec ce qu'il portoit à sec, & en toute sûreté.

Après cela, la première chose que je fis, ce fut d'aller reconnoître le País, & de chercher un lieu propre pour ma demeure, de-même que pour serrer mes effets, & les mettre en sûreté contre tout accident qui pourroit arriver. J'ignorois encore si ce terrain étoit dans le Continent, ou bien dans une Ile; s'il étoit habité, ou inhabité; si j'avois quelque chose à craindre des bêtes sauvages, ou non. Il n'y avoit pas plus d'un mille de-là à une montagne très-haute & difficile à monter, qui sembloit porter son sommet par dessus une chaîne de plusieurs autres, qu'elle avoit au Nord. Je pris un de mes fusils & un de mes pistolets, avec un cornet de poudre & un petit sac de plomb; armé de la sorte, je m'en fus à la découverte jusqu'au haut de cette montagne, où étant arrivé, après beaucoup de fatigue & de sueur, je vis quelle & combien triste seroit ma destinée: car je reconnus que j'étois dans une Ile, entourée par-tout de la mer, sans pouvoir découvrir d'autres terres, que quelques rochers fort éloignés

gnés de-là, & deux petites Iles, beaucoup moindres que celle-ci, situées à près de trois lieues à l'Ouest.

Je trouvai de plus, que l'Ile où je me voyois réduit, étoit sterile, & j'avois tout lieu de croire qu'il n'y avoit point d'habitans, à moins que ce ne fussent des bêtes ferores ; je n'en voyois cependant aucune, mais bien quantité d'oiseaux, dont je ne connoissois ni l'espèce, ni l'usage que j'en pourrois faire, quand je les aurois tués. En revenant de-là, je tirai sur un oiseau fort gros, que je vis posé sur un arbre au bord d'un grand bois : je crois que c'étoit le premier coup de fusil qui eût été tiré dans ce lieu-là depuis la Création du Monde. Je ne l'eus pas plutôt lâché, qu'il s'éleva de tous les endroits du bois un nombre presque infini d'oiseaux de plusieurs sortes, avec un bruit confus, causé par les cris & les piolemens différens qu'ils faisoient, chacun selon leur espèce, qui m'étoit entièrement étrangere. Quant à l'oiseau que je tuai, je le pris pour une sorte d'épervier ; car il en avoit la couleur & le bec, mais non pas les éperons ni les serres : sa chair étoit

étoit comme de la charogne, & ne valoit rien du tout.

Content de cette découverte, je revins à mon radeau, & me mis à travailler pour le décharger. Ce travail m'occupa le reste du jour, & la nuit étant venue, je ne savois que faire de ma personne, ni quel lieu choisir pour reposer; car je n'osois dormir à terre, ne sachant si des bêtes ferores ne pourroient pas venir me dévorer, quoique je trouvai dans la suite qu'il n'y avoit rien de pareil à craindre.

Neanmoins, je me barricadai aussi bien que je pus avec les coffres & les planches que j'avois amenés à terre, & je me fis une espèce de hutte pour me loger cette nuit-là. Pour ce qui est de la nourriture que l'île fournissoit, je ne concevois pas encore d'où elle pourroit provenir, si ce n'est que j'avois vu deux ou trois animaux, faits comme des lièvres, courir hors du bois où je tirai l'oiseau.

Je me figurai alors que je pourrois encore tirer du Vaisseau bien des choses qui me seroient utiles, particulièrement des cordages, des voiles, & autres choses qui se pouvoient transporter à terre.

Je

Je résolus donc de faire un autre voyage à bord, si je pouvois. Et comme je n'ignorois pas que la première tourmente qui s'exciteroit, briseroit inmanquablement le Vaisseau en mille pièces, je renonçai à toute autre entreprise, jusqu'à ce que j'eusse exécuté celle-ci. Alors je tins conseil, j'entens à part moi, savoir si je retournerois avec le même train, mais la chose ne me parut pas praticable. Je conclus donc d'aller comme la première fois, quand la marée seroit basse; c'est aussi ce que j'exécutai, avec cette différence seulement, que je me dépouillai avant de sortir de ma hute, ne gardant sur moi qu'une chemise déchiquetée, des caleçons, & une paire d'escarpins aux pieds.

Je me rendis au Bâtiment, comme j'avois fait la première fois, & j'y préparai un second train. Mais l'expérience du premier m'ayant rendu plus habile, je ne fis pas celui-ci si lourd ni ne le surchargeai point, & je ne laissai pourtant pas d'emporter plusieurs choses qui me furent très-utiles. Premièrement, je trouvai dans le magasin du Charpentier deux ou trois sacs pleins de clous & de pointes, une gran-

grande tariere, une douzaine & tant de haches, & une pierre à aiguïser, qui est un instrument d'un très-grand usage : je mis à part tout cela, avec plusieurs choses qui dépendoient du Canonnier, nommément deux ou trois leviers de fer, deux barils de bales, sept mousquets, un autre fusil de chasse, une petite addition de poudre, un gros sac de dragée, & un grand rouleau de plomb; mais ce dernier étoit si pesant, que je n'eus pas la force de le soulever assez, pour le faire passer par dessus les bords du Vaisseau.

Outre ces choses j'enlevai tous les habits que je pus trouver, avec une voile de surcroît du perroquet de mizaine, un branle, un matelas, & quelques couvertures. Je chargeai tout cela sur mon second train, & je le conduisis à terre avec un succès qui contribua extrêmement à me fortifier dans mes disgraces.

Tandis que je fus absent de terre, je craignois qu'à tout le moins mes provisions ne fussent dévorées par les bêtes; mais quand je retournai, je ne trouvai aucune marque d'irruption, si-

non qu'il y avoit un animal, semblable à un Chat sauvage, assis sur un des coffres, lequel, quand il me vit approcher, s'enfuit à quelques pas de-là, puis s'arrêta tout court: il ne paroisoit ni décontenancé, ni effrayé; & il me regardoit fixement, comme s'il eût eu envie de s'apprivoiser avec moi: je lui presentai le bout de mon fusil; mais comme il ne savoit pas de quoi il s'agissoit, il ne s'en ébranla point, ni ne se mit en devoir de prendre la fuite: voyant cela, je lui jettai un morceau de biscuit, quoi-qu'à dire le vrai, je n'en fusse pas fort prodigue, car ma provision n'étoit pas bien grosse: mais vous noterez, s'il vous plaît, que ce n'étoit qu'un petit morceau, & je crus ne faire pas grande brèche à mon magasin: quoi qu'il en soit, l'animal ne dédaigna pas le présent que je lui offris, il accourut dessus, le flaira, & puis l'avala: il prit si bien la chose, qu'il me fit connoître, par son air content, qu'il étoit disposé à en accepter une autre doze; mais je m'en tins quite, & voyant qu'il ne gagnoit rien à revenir
à

à l'offrande , il prit congé de moi.

Comme c'étoient de grands & de pesans tonneaux que ceux où notre poudre étoit renfermée , j'avois été obligé de les défoncer pour l'en tirer petit à petit , & de la charger sur mon train par plusieurs paquets , ce qui avoit tiré la chose en longueur ; mais me voyant malgré cela à terre avec toute ma cargaison , je commençai à travailler à me faire une petite tente avec la voile que j'avois , & des piquets , que je coupai pour cet effet ; & j'y j'apportai tout ce que je savois qui se gâteroit à la pluie , ou au Soleil ; après quoi jé me fis un rempart des coffres vuides & des tonneaux , que je plaçai les uns sur les autres tout autour de ma tente , pour la fortifier contre tout assaillant de quelque espèce qu'il pût être.

Cela étant fait , je barricadai la porte de la tente avec des planches en dedans , & un coffre vuide dressé sur un bout en dehors ; & après avoir posé mes deux pistolets à mon chevet , couché mon fusil auprès de moi , je me mis au lit pour la première fois , & je dormis fort tranquillement toute la nuit , car j'étois las & accablé , pour

n'avoir dormi que fort peu la nuit d'au-paravant, & pour avoir travaillé rudement tout le jour, soit à aller chercher à bord tant de provisions, soit à les débarquer.

Le magasin que j'avois alors de toutes sortes de choses, étoit, je pense, le plus gros qui se soit jamais amassé pour une seule personne : mais je n'étois pas encore content ; car je m'imaginois que, tandis que le Vaisseau resteroit droit sur sa quille, comme il faisoit, j'en devois aller tirer tout ce que je pourrois. Ainsi j'allois chaque jour à bord pendant la marée basse, & j'en rapportois tantôt une chose, tantôt une autre : mais entr'autres, la troisième fois que j'y allai, j'enlevai tout ce que je pus des après, les petites cordes, & le fil de carret que je trouvai, une pièce de canevas de surcroît, pour raccommoder les voiles dans l'occasion, & le baril de poudre qui avoit été mouillé, & enfin toutes les voiles depuis la plus grande jusqu'à la plus petite. Mais avec cette différence, que je fus obligé de les couper en plusieurs morceaux, & d'en porter
le

le plus que je pourrois à chaque reprise ; car elles ne pouvoient plus servir pour voiles , mais seulement pour simple canevas.

Mais la chose qui me fit le plus de plaisir dans tout le butin que je fis , c'est qu'après avoir fait cinq ou six voyages de la maniere que je viens de dire , & que je croyois qu'il n'y avoit plus rien dans le Bâtiment qui valût la peine de s'en embarrasser , je trouvai encore un grand tonneau de biscuit , trois bons barils de rum , ou d'eau-de-vie , une boîte de cassonnade , & un muid de fleur de farine très-belle. L'agréable surprise où me jetta cette trouvaille fut d'autant plus grande , que je ne m'attendois plus du tout à aucune provision que l'eau n'eût entièrement gâtée : je vuidai au plus vite le tonneau de biscuit , j'en fis plusieurs parts , & je les enveloppai dans des morceaux de voiles , que je taillai précisément pour cela ; & enfin je transportai cette charge à terre , avec autant de bonheur que j'avois fait les autres.

Le lendemain je fis un autre voyage , & comme j'avois déjà dépouillé

le Vaisseau de tout ce qui étoit portatif & qui se pouvoit soulever aisément, je commençai alors à me mettre après les cables : je débutai par le plus gros que je coupai en plusieurs pièces proportionnées à mes forces, tellement que je les pusse remuer ; j'amoncelai deux cables, & une hantière, & toute la ferraille que je pus arracher. Ensuite ayant coupé la vergue de beaupré, & celle de mizaine pour me faire un grand radeau, je mis dessus cette charge lourde & pesante que je venois de préparer, & je voguai. Mais ici mon bonheur commença à m'abandonner ; car ce radeau étoit si pesant & surchargé, qu'étant entré dans le petit réduit où j'avois débarqué mes autres provisions, & ne pouvant pas le gouverner aussi absolument que j'avois fait les autres, il se renversa, & me jetta dans l'eau avec toute ma cargaison. Quant à moi, le mal n'étoit pas grand, car j'étois proche de terre ; mais pour ce qui est de ma cargaison, il s'en perdit une bonne partie, sur-tout du fer, dont je m'étois promis de faire un bon usage : néanmoins la marée deve-

nue

nue basse je sauvai à terre la plupart des piéces de cable, & quelques-unes de fer, quoiqu'à-la-verité avec un travail infini, puisque j'étois obligé pour cela de plonger dans l'eau; exercice qui me fatigua beaucoup. Après cet exploit je ne manquai point d'aller à bord une fois par jour, & d'en apporter tout ce que je pouvois.

Il y avoit déjà treize jours que j'étois à terre, & j'avois fait onze voyages à bord du Vaisseau: durant ce tems-là j'en avois enlevé tout ce qu'au monde une personne seule est capable d'enlever; mais je crois que si le tems calme eût continué, j'aurois amené à terre tout le Bâtiment, pièce après pièce. Je voulus y retourner la douzième fois, & comme je m'y préparois, je trouvai que le vent commençoit à se lever: cela n'empêcha pourtant pas que je ne m'y rendisse durant la marée basse: & quoique j'eusse souvent fouillé & refouillé par toute la chambre du Capitaine, avec tant d'exactitude que je croyois qu'il n'y avoit plus rien à trouver, je découvris cependant une armoire avec des tiroirs, dans l'un desquels

je trouvai deux ou trois rasoirs , une petite paire de ciseaux , & dix ou douze couteaux , avec autant de fourchettes : dans un autre il y avoit environ trente-six livres sterling en espèces , les unes monnoye d'Europe , les autres de Brezil , moitié en or , moitié en argent , & entr'autres quelques pièces de huit.

A la vue de cet argent , je souris à part moi , & il m'échappa tout haut cette apostrophe : „ O vanité des vanités , *m'écriai-je* , métal imposteur , „ que tu es d'un vil prix à mes yeux ! „ A quoi es-tu bon ? Non , tu ne vaux „ pas la peine que je me baïsse pour „ te ramasser ; un seul de ces couteaux „ est plus estimable que les trésors de „ Cresus ; je n'ai nul besoin de toi , demeure donc où tu es , ou plutôt va „ t-en au fond de la mer , comme une „ créature indigne de voir le jour. ” Après avoir donné un libre cours à mon indignation , je me ravisai pourtant tout à coup , & prenant cette somme avec les autres ustenciles que j'avois trouvé dans l'armoire , j'empaquetai le tout dans un morceau de canevas. Je pensois déjà à faire un radeau , quand
je

je m'apperçus que le Ciel se couvroit , & qu'il commençoit à fraîchir. Au bout d'un quart-d'heure un vent fort souffla de la Côte , qui sur le champ me fit faire reflexion que ce seroit une idée chimerique , de vouloir faire un radeau avec un vent qui éloignoit de terre ; & que mon plus court étoit de m'en retourner avant que le flux commençât , si je ne voulois pas dire adieu pour toujours à la terre. En conséquence de ce raisonnement , je me mis dans l'eau , & je traversai à la nage cette plage , qu'il y avoit entre le Vaisseau & les sables ; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine , tant à cause du poids des choses que je portois sur moi , que de l'agitation de la mer : car le vent s'éleva si brusquement qu'il y eut une tempête , avant même que la marée fût haute.

Mais j'étois déjà arrivé chez moi , à l'abri de l'orage , & posté dans ma tente , au centre de mes richesses. Il fit un gros tems toute la nuit , & le matin quand je voulus regarder en mer , je vis qu'il ne paroissoit plus de Vaisseau. La surprise où je fus d'abord , fit bientôt place à ces reflexions con-

folantes ; savoir , que je n'avois point perdu de tems , que je n'avois épargné ni soin , ni peine , pour en tirer tout ce qui pouvoit m'être de quelque utilité ; & que quand même j'aurois eu plus de loisir , à peine y avoit-il encore quelque chose que je pusse emporter , de toutes celles qui restoient à bord.

Dès lors je ne pensai plus ni au Vaisseau , ni à ce qui m'en proviendrait , excepté ce que la mer pourroit jeter de ses débris sur le rivage , comme en effet elle en jetta plusieurs morceaux dans la suite , mais ils ne me servirent pas de grand' chose.

Toutes mes pensées ne tendoient plus qu'à me mettre en sureté contre les Sauvages qui pourroient venir , ou bien contre les Bêtes ferores , supposé qu'il y en eût dans l'Ile. Or il me passoit dans l'esprit plusieurs idées différentes , concernant la maniere de l'exécution , & l'espece d'habitation que je me construirois , ne sachant si je me creuserois une cave , ou si je me dresserois une tente : pour conclusion , je resolus d'avoir l'une & l'autre ; & la description de tout
l'édi-

l'édifice ne fera peut-être pas hors de propos.

J'avois d'abord reconnu que la place où j'étois, ne seroit pas propre pour mon établissement : en premier lieu , parce que le terrain en étoit bas & marécageux , & j'avois tout sujet de croire qu'il n'étoit pas sain : en second lieu , parce qu'il n'y avoit point d'eau douce près de-là : c'est pourquoi je pris le parti de me chercher une pièce de terre plus convenable.

J'avois plusieurs avantages à considérer dans la situation que je jugeois qui me seroit propre : le premier étoit , de jouir de ma santé , & par conséquent , d'avoir de l'eau douce , dont je viens de parler : le second , d'être à l'abri des ardeurs du Soleil ; le troisième , de me garantir contre les assauts de tous animaux voraces , fussent-ils hommes ou bêtes : & le quatrième , d'avoir vue sur la mer , afin que si la Providence permettoit qu'il vînt quelque Vaisseau à ma portée , je n'omisse rien de ce qui pourroit favoriser ma délivrance , dont l'attente n'étoit pas encore tout à fait bannie de mon cœur.

Comme j'étois en quête d'une place ainsi conditionnée, je trouvai une petite plaine située au pied d'une colline élevée, dont le front étoit roide & sans talus, de-même que le frontispice d'une maison, tellement que rien ne pouvoit venir sur moi du haut en bas: dans la façade de ce rocher il y avoit un endroit creux, qui s'enfonçoit un peu avant, assez semblable à l'entrée ou à la porte d'une cave, mais il n'y avoit en effet aucune caverne, ni aucun chemin qui allât dans le rocher.

Ce fut sur l'esplanade, justement devant cette enfonçure, que je résolus de planter le piquet. La plaine n'avoit pas plus de cent verges de largeur, elle s'étendoit environ une fois plus en long, & formoit devant mon habitation une espèce de tapis vert, qui se terminoit en descendant irrégulièrement de tout côté dans les bas lieux vers la mer. Cette situation étoit au Nord-Nord-Ouest de la colline, tellement qu'elle me mettoit tous les jours à l'abri de la chaleur jusqu'à ce que j'eusse le Soleil à l'Ouest quart au Sud-Ouest, ou environ, qui est à peu près l'heure de son coucher dans ces climats.

Avant

Avant que de dresser ma tente, je tirai au devant de l'enfonçure un demi-cercle, qui prenoit environ dix verges dans son demi-diamètre depuis le rocher à la circonference, & vingt de diamètre depuis un bout jusques à l'autre.

Dans ce demi-cercle je plantai deux rangs de fortes palissades, que j'enfonçai en terre, jusqu'à ce qu'elles fussent fermes comme des piliers, le gros bout sortant de terre de plus de la hauteur de cinq pieds & demi, & pointu par le haut: il n'y avoit pas plus de six pouces de distance de l'un à l'autre rang.

Ensuite je pris les pièces de cable que j'avois coupées à bord du Vaisseau, & les rangeai les unes sur les autres dans l'entrè-deux du double rang jusques au haut des palissades, ajoutant d'autres pieux d'environ deux pieds & demi, appuyés contre les premiers, & leur servant d'acoudoirs en dedans du demi-cercle. Cet ouvrage étoit si fort, qu'il n'y avoit ni homme ni bête qui pût le forcer, ou passer par dessus. Il me couta beaucoup de tems & de travail, principalement pour

couper les palissades dans les bois , les porter sur la place , & les enfoncer dans la terre.

Je fis pour entrer dans la place , non une porte , mais une petite échelle , avec laquelle je passois par dessus mes fortifications ; & quand j'étois dedans , j'enlevois & retirois l'échelle après moi. De cette maniere je me croyois parfaitement défendu & bien fortifié contre tous agresseurs quelconques ; & par conséquent je dormois en toute sûreté pendant la nuit , ce que je n'aurois pu faire autrement , quoiqu'à la-verité la suite du tems fit assez voir , qu'il n'étoit nullement besoin de tant de précautions , contre les ennemis que je croyois devoir redouter.

Ce fut dans ce retranchement , ou , si vous voulez , dans cette forteresse , que je transportai mes provisions , mes munitions , en un mot , toutes mes richesses , dont je vous ai donné ci-devant un compte fidèle. Je m'y érigeai une grande tente , que je fis double , pour me garantir des pluies , qui sont excessives dans cette Region pendant certains tems de l'année. Je dref-

dressai donc premièrement une tente médiocre , puis une plus grande par dessus , & ensuite je couvris le tout d'une toile goudronnée , que j'avois sauvée avec les voiles.

Dès lors je cessai pour un long-tems de coucher dans le lit que j'avois apporté à terre , aimant mieux dormir dans un branle qui étoit très-bon : ç'a-voit été celui du Pilote de notre Vaisseau.

Je portai dans ma tente toutes les provisions qui pouvoient se gâter à la pluie , & ayant de la sorte renfermé tous mes biens dans l'enceinte de mon domicile , j'en bouchai l'entrée , que j'avois laissée ouverte jusqu'ici ; tellement que je passois & repassois avec une échelle , comme je l'ai décrit ci-dessus.

Quand j'eus fait cela , je commençai à creuser bien avant dans le roc , & portant la terre & les pierres que j'en tirois à travers ma tente , je les jettois ensuite au pied de la palissade , tellement qu'il en resulta une sorte de terrasse , qui éleva le terrain d'environ un pied & demi en dedans. Ainsi je me fis une caverne qui étoit com-
me

me le cellier de ma maison justement derrière ma tente.

Il. m'en couta un long & pénible travail avant que je pusse mettre la dernière main à ces différens ouvrages, ce qui m'obligea à retourner sur mes pas pour reprendre quelques faits, qui occupèrent mon esprit durant ce tems-là. Un jour, ne m'étant encore que figuré le plan de ma tente & de ma cave, il arriva qu'un nuage sombre & épais s'étant formé dans l'air, il en tomba un orage de pluie: tout soudain il fit un éclair, & bientôt après un grand coup de tonnerre, ce qui en est l'effet naturel: je ne fus pas tant frappé de l'éclair, que je le fus d'une pensée qui passa dans mon ame avec la promptitude de ce meteore: „ Ah! dis-je en moi-même, „ que deviendra ma poudre? sans elle „ avec quoi me défendrai-je, comment pourvoirai-je à ma nourriture „ sans elle? ” Enfin, j'étois plus mort que vif, lorsque je fis réflexion que toute ma poudre pouvoit sauter en un instant; & il s'en faloit bien que j'eusse autant de souci concernant ma propre personne; quoiqu'à-la-vérité,

fi

si la poudre eût pris feu, je n'aurois jamais su d'où partoît le coup fatal.

Cela fit tant d'impression sur mon esprit, que quand l'orage eut passé, je suspendis mes fortifications & mes travaux, pour me mettre à faire des sacs & des boîtes à resserrer ma poudre, afin qu'après en avoir fait plusieurs paquets dispersés çà & là, l'un ne fît pas prendre feu à l'autre, & que je ne pusse pas la perdre toute à la fois. Je mis bien quinze jours à finir cet ouvrage, & je crois que ma poudre, dont la quantité montoit à environ cent quarante livres, ne fût pas divisée en moins de cent paquets. Quant au baril qui avoit été mouillé, je n'en appréhendois aucun accident, ainsi je le plaçai dans ma nouvelle cave, que j'eus la fantaisie d'appeler ma cuisine : & pour le reste, je le cachai dans des trous de rochers, que j'eus grand soin de remarquer, & où il étoit exempt d'humidité.

Durant le tems que je mis à faire ceci, je ne laissois passer aucun jour sans aller dehors au moins une fois, soit pour me divertir, soit pour tâcher de tuer quelque chose à manger, ou
enco-

encore pour reconnoître autant que je pourrois, ce que l'Île produisoit. La première fois que je sortis, je reconnus bientôt qu'il y avoit des Boucs, ce qui me causa beaucoup de joye ; mais cette joye fut temperée par une circonstance mortifiante pour moi ; c'est que ces animaux étoient si sauvages, si rusés, & si légers à la course, qu'il n'y avoit rien au monde de plus difficile que de les approcher. Cette difficulté ne me découragea pourtant pas, ne doutant nullement que j'en pourrois tirer de tems en tems, comme il arriva en effet bientôt après ; car lorsque j'eus remarqué leurs allées & leurs venues, voici comment je m'y pris. J'observai que quand j'étois dans les vallées, & que je les voyois sur les rochers, ils prenoient d'abord l'épouvante, & s'enfuyoient tous avec une vitesse extrême ; mais s'ils étoient à paître dans les vallées, & que je fusse sur les rochers, ils ne remuoient pas, ni ne prenoient pas seulement garde à moi. De-là je conclus, que par la position de leur optique, ils avoient la vue tellement tournée en bas, qu'ils ne voyoient pas ai-
fément

fément les objets qui étoient élevés au dessus d'eux : ce qui fut cause que dans la suite je pris la methode de commencer ma chasse par monter toujours sur les rochers, afin d'être plus haut placé qu'eux, & alors j'en tirois souvent à plaisir. Le premier coup que je tirai sur ces animaux, je tuai une Chevre qui avoit auprès d'elle un petit chevreau encore tettant, dont je fus véritablement mortifié ; & quand la mère fut tombée, le petit resta ferme auprès d'elle, jusqu'à ce que j'allasse la ramasser ; je la chargeai ensuite sur mes épaules, & tandis que je l'emportoais, le petit me suivit jusqu'à mon enclos ; là je mis bas la vieille, puis prenant le jeune entre mes bras, je le portai par dessus la palissade dans l'espérance de l'apprivoiser ; mais il ne vouloit pas manger, ce qui m'obligea à le tuer, & à le manger. Cette venaison me nourrit pendant longtems ; car je vivois avec épargne, & menageois mes provisions, surtout mon pain, autant qu'il étoit possible.

A cette heure voyant que j'avois fixé mon habitation, je trouvai qu'il étoit

étoit absolument nécessaire de me faire un endroit, & des provisions pour du feu. Mais pour ce que je fis à cette fin-là, la manière dont j'élargis ma caverne, les aïfances & les commodités que j'y ajoutai, c'est ce que je dirai amplement en son lieu. Il faut maintenant que je rende quelque compte de ce qui me regarde personnellement, & des pensées qui agitoient diversement mon esprit, comme on peut bien le croire, au sujet d'un genre de vie si étrange.

Ma condition se présentait à mes yeux sous une image terrible. Car comme je n'avois fait naufrage contre cette Ile, qu'après avoir dérivé par une violente tempête, & après avoir été chassé à quelques centaines de lieues loin de la course ordinaire du commerce des hommes, j'avois grande raison d'attribuer cet événement à un arrêt particulier de la Justice Divine, qui me condamnoit à terminer une triste vie dans un si triste séjour. Tandis que j'étois à faire ces réflexions, un torrent de larmes ruisseloit le long de mes joues ; quelquefois aussi je me plaignois à moi-même de ce que la
Pro-

Providence procuroit ainsi la ruine entière de sa créature, & qu'elle pût tellement retirer son secours, appesantir sa main, & l'accabler enfin si entièrement, qu'à peine la Raison vouloit-elle qu'une telle vie méritât aucune reconnaissance.

Mais ces pensées étoient toujours contrebalancées par d'autres qui leur succedoient, & qui faisoient voir que j'avois tort. Un jour entr'autres, me promenant le long de la mer, ayant mon fusil sous le bras, j'étois fort pensif au sujet de ma condition présente, quand la Raison, qui fait le pour & le contre, vint repliquer aux murmures qui m'étoient échappés : „ Eh bien ! „ disois-je tout bas, je suis dans une „ misérable condition, il est vrai ; „ mais où sont mes compagnons ? n'é- „ tions-nous pas onze dans le Bateau, „ où sont les autres dix ? d'où vient „ qu'ils n'ont pas été sauvés, & moi „ perdu ? pourquoi ai-je été le seul „ épargné ? lequel vaut mieux d'être „ ici, ou d'être-là ? (en même tems je „ montrois la mer avec le doigt.) Ne „ faut-il pas considérer les choses du „ bon & du mauvais côté ? & les biens „ dont

„ dont nous jouïssons, ne doivent-ils
„ pas nous consoler des maux qui nous
„ affligent ?

Ensuite je considérois combien j'étois avantageusement pourvu pour ma subsistance ; quel seroit mon sort s'il ne fût pas arrivé , par un coup qui n'arrivera pas de cent fois l'une , que le Vaisseau flottât du banc où il avoit premièrement donné , pour dériver tellement vers la terre , que j'eusse le tems d'en tirer tout ce que j'avois par devers moi. Qu'aurois-je fait , si j'avois été obligé de demeurer dans la même condition où j'avois abordé à l'Île , sans les choses nécessaires pour me procurer les besoins de la vie ? „ Que deviendrois-je , m'é-
„ criai-je tout haut dans ce so-
„ liloque ? que deviendrois-je sans
„ mon fusil , par exemple , sans
„ munitions pour aller à la chasse ,
„ sans outils pour travailler , sans
„ habits pour me couvrir , sans lit
„ pour reposer , sans tente pour habi-
„ ter ? Je jouïssois alors de ces choses , j'en étois fourni d'une quantité suffisante , & j'avois en main le moyen de me pourvoir d'une manière à pouvoir

un

un jour me passer de mon fusil quand une fois mes munitions seroient consumées ; tellement que j'aurois , selon toutes les apparences , de quoi subsister tout le tems de ma vie. Car j'avois prévu dès le commencement , comment je pourrois remedier à tous les accidens qui pourroient arriver , comment je pourvoirois à l'avenir , non seulement en cas que mes munitions vinssent à manquer , mais encore quand ma santé seroit ruinée , ou mes forces épuisées.

J'avoue cependant qu'il ne m'étoit pas encore venu dans l'esprit que je pouvois perdre mes munitions tout d'un coup , j'entens que ma poudre pouvoit sauter en l'air par le feu du Ciel , & c'est pour cela que cette idée seule me consternoit si fort toutes les fois que l'éclair ou le tonnerre me la rappelloient , comme je l'ai remarqué il n'y a pas longtems.

A présent donc que je dois exposer sur la scene le tableau d'une vie taciturne , mais d'une telle vie qu'on n'a peut-être jamais ouï parler de rien de semblable en ce monde , je remonterai jusqu'au commencement , & je la continuerai par ordre. Ce fut

fut le 30. de Septembre que je mis pied à terre pour la première fois, & de la façon que je l'ai raconté ci-dessus, dans cette Ile affreuse, dans le tems que le Soleil, étant dans l'équinoxe d'Automne, dardoit presque perpendiculairement ses rayons sur ma tête; car je comptois, suivant mon estime, d'être dans la Latitude de neuf degrés & vingt-deux minutes au Nord de la Ligne.

Quand j'eus demeuré-là dix ou douze jours, il me vint dans l'esprit que je perdrois ma supputation de tems, faut de cahiers, de plume & d'ancre, & que je ne pourrois plus distinguer les Dimanches des Jours ouvriers si je n'y trouvois du remede. Pour prévenir cette confusion, j'érigeai près du rivage où j'avois pris terre la première fois, un grand poteau quadré & croisé avec cette Inscription, JE SUIS VENU DANS CETTE ILE LE 30. SEPTEMBRE 1659. Sur les côtés de ce poteau, je marquois chaque jour un cran; tous les sept jours j'en marquois un doublement grand; & tous les premiers du mois un autre, qui surpassoit doublement celui du septième jour.

Et

Et de cette manière je tenois mon Calendrier, ou mon Calcul de semaines, de mois & d'années.

Il faut observer que dans ce grand nombre de choses que je tirai du Vaisseau, dans les différens voyages que j'y fis, & que j'ai déjà rapportés, il s'en trouva beaucoup de moins considérables à-la-vérité que celles que j'ai inferées, mais qui pour cela ne m'étoient pas d'un moindre usage : comme par exemple des plumes, de l'ancre & du papier ; plusieurs pièces que je trouvais dans les cabanes du Capitaine, du Pilote, du Canonnier, & du Charpentier ; trois ou quatre Compas, des Instrumens de Mathématiques, des Cadrans, des Lunettes d'approche, des Cartes, & des Livres de Navigation ; choses que je mis toutes pêle-mêle sans me donner le tems d'examiner ce qui pourroit me servir ou non. Je trouvai aussi trois fort bonnes Bibles, que j'avois reçues d'Angleterre avec ma cargaison, & que j'avois pris soin de mettre parmi mes hardes lorsque je partis du Brezil : outre cela quelques Livres Portugais, & entre autres deux ou trois Livres de Prières à la Catho-

lique-Romaine, & plusieurs autres, que j'eus grand soin de ferrer. Il ne faut pas non plus oublier, que nous avions dans le Vaisseau deux Chats & un Chien, dont l'histoire fameuse pourra bien trouver sa place, & donner du relief à celle-ci. J'emportai les deux chats avec moi; pour le chien il fallut de lui-même du Vaisseau dans la mer, & vint me trouver à terre, le lendemain que j'y eus amené ma première cargaison. Pendant plusieurs années il fit auprès de moi les fonctions d'un serviteur & d'un camarade fidèle; il ne me laissoit jamais manquer de ce qu'il étoit capable d'aller chercher; il employoit toutes les soupleses de l'instinct pour me faire bonne compagnie: il n'y a qu'une seule chose que j'aurois fort désiré, mais dont je ne pus venir à bout, c'étoit de le faire parler. J'ai déjà observé que j'avois trouvé des plumes, de l'ancre & du papier; je ferai voir que je tins un compte exact de tout, aussi long-tems que dura mon ancre; mais quand elle fut finie, la chose ne fut plus possible, parce que je ne pus trouver

ver

ver aucun moyen d'en faire de nouvelle, ni rien pour y suppléer.

Cela me fait songer, que malgré ce gros magasin que j'avois amassé, il me manquoit encore quantité de choses : de ce nombre étoit premièrement l'ancre comme je viens de le dire, ensuite une bêche, une pioche, une pelle pour fouir & pour transporter la terre, des aiguilles, des épingles, & du fil : pour ce qui est de la toile, j'appris en peu de tems à m'en passer sans beaucoup de peine.

Ce manque d'outils étoit cause que je n'allois que lentement dans tout ce que je faisois, & il se passa près d'un an tout entier avant que j'eusse entièrement achevé ma petite palissade, ou mon enclos. Les pieux dont elle étoit formée pesant si fort que c'étoit tout ce que je pouvois faire que de les soulever, il me falloit tant de tems pour les couper dans les bois, pour les façonner, & sur-tout pour les conduire jusqu'à ma demeure, qu'un seul me coutoit quelquefois deux jours tant pour le couper que pour le transporter, & un troisième pour l'enfoncer en terre. Pour ce dernier travail, je

me servois au commencement d'une grosse pièce de bois ; dans la suite je m'imaginai qu'il seroit plus commode de me servir d'un des leviers de fer ; c'est ce qu'il me fut facile de trouver , & que j'employai en effet ; mais malgré ce secours , je ne laissai pas de trouver que c'étoit un rude & long exercice , que celui d'enfoncer les palissades.

Mais je n'avois pas sujet de me rebutter de la longueur d'un ouvrage quel qu'il fût ; je ne devois point être chiche de mon tems ; & je ne sache pas à quoi j'aurois pu l'employer , si cet ouvrage eût été terminé , à moins que d'aller faire la visite de l'Isle pour chercher de la nourriture : c'est aussi ce que je faisois tous les jours , tantôt plus , tantôt moins.

Je commençai alors à considérer sérieusement ma condition , & à peser les circonstances dont elle étoit accompagnée. Je couchai par écrit l'état de mes affaires , non pas tant pour le laisser à mes successeurs , (car il n'y avoit pas d'apparence que j'aurois beaucoup d'héritiers) que pour divertir de mon esprit les pensées différentes qui

ve-

venoient en foule l'accabler tous les jours. La force de ma raison commençoit à se rendre maîtresse de l'abattement de mon cœur ; & pour la seconder de tous mes efforts , je fis un état des biens & des maux qui m'environnoient , comparant les uns aux autres , afin de me convaincre qu'il y avoit des gens encore plus malheureux que moi. Je conduisis cet examen avec toute l'impartialité d'un homme qui voudroit faire un calcul fidèle de ce qu'il a déboursé , & de ce qu'il a reçu.

LE MAL.

Je suis dans une Ile affreuse , contre laquelle j'ai fait naufrage sans aucune esperance d'en sortir.

LE BIEN.

Mais je suis en vie ; & je n'ai pas été noyé , comme l'ont été tous les autres qui étoient avec moi sur le Vaisseau.

LE MAL.

J'ai été decimé & separé en quelque

maniere du reste du monde pour être misérable.

LE BIEN.

Mais j'ai été séparé du reste de l'Equipe, pour être soustrait aux bras de la mort ; & celui qui m'a délivré de la mort, peut aussi me délivrer de cette condition.

LE MAL.

Je suis dans une solitude horrible, & banni de toute Société humaine.

LE BIEN.

Mais je ne souffre pas la famine, ni ne suis en danger de perir dans un lieu stérile, & qui ne produise rien pour la nourriture.

LE MAL.

Je n'ai point d'habits pour me couvrir.

LE BIEN.

Mais je suis dans un Climat chaud,
où

où je ne pourrois point porter d'habits, quand même j'en aurois.

L E M A L

Je suis sans défense, & je ne pourrois pas résister à la violence des hommes, ou des bêtes.

L E B I E N

Mais j'ai été jeté dans une Ile, où je ne vois aucune bête sauvage capable de me faire du mal, comme j'en ai vu sur la Côte d'Afrique : & quel seroit mon sort, si j'avois échoué contre cette Côte ?

L E M A L

Je n'ai pas une seule personne avec qui parler, ni dont je puisse attendre le moindre secours.

L E B I E N

Mais la Providence, par une espèce de miracle, a envoyé le Vaisseau assez près de terre, pour que j'y puisse

aller chercher quantité de choses, qui non seulement me font subsister présentement, mais qui me mettent encore en état de pourvoir à mes besoins pour un long avenir, & même pour tout le tems de ma vie.

Enfin, le tout bien & duement considéré, il en resuultoit une consequence dont la vérité est incontestable ; c'est qu'il n'y a presque pas de condition si misérable dans la vie où il n'y ait quelque chose de positif ou de négatif, qui doit être regardé comme une faveur de la Providence. Et l'expérience de l'état le plus affreux où l'homme puisse être réduit en ce Monde, fournit à tous cette belle leçon, qu'il est toujours en notre pouvoir de trouver quelque sujet de consolation, qui, dans l'examen des biens & des maux, fasse pencher la balance du bon côté.

J'accoutumois déjà un peu mon esprit à supporter ma condition ; j'avois quitté l'habitude de regarder en mer, pour voir si je ne découvrois aucun Vaisseau ; & cessant de perdre mon tems en choses vaines, & souvent chagrinantes,

nantes, je voulus désormais l'employer tout entier à m'accommoder & à me procurer tous les adouciffemens possibles dans ce genre de vie.

J'ai déjà décrit mon habitation, que j'avois placée au pied d'un rocher, & qui étoit une tente entourée d'un double rang de fortes palissades, fourrées de cables. Mais je pourrois bien maintenant donner à ma cloison le nom de muraille, car je l'avois effectivement murée en dehors d'un renfort de gazon de deux pieds d'épaisseur; & au bout d'un an & demi, ou environ, j'ajoutai des chevrons, qui prenant du haut de la palissade appuyoient contre le rocher, & que je garnis & entrelassai de branches d'arbres & d'autres matériaux que je pus trouver pour me garantir des pluyes, qui en certains tems de l'année me paroissoient être bien violentes.

J'ai aussi raconté comment j'avois renfermé tous mes effets tant dans cet enclos, que dans la cave qui étoit derrière moi: mais il faut encore observer que tout cela n'étoit dans les commencemens qu'un tas confus de meubles & d'outils, qui, faute d'être bien

arrangés, tenoient toute ma place, de sorte qu'il ne m'en restoit pas pour me remuer. C'est pourquoi je me mis à élargir ma caverne, & à travailler sous terre; car le rocher étoit lâche & graveleux, & cedit assez facilement au travail que j'y mettois. Ainsi, me voyant suffisamment en sûreté du côté des bêtes féroces, j'avantai mes travaux dans le roc à main droite, & ensuite tournant encore une seconde fois à droite, je parvins à me faire jour à travers, pour pouvoir sortir par une porte qui fût indépendante de ma palissade, ou de mes fortifications.

Cet ouvrage ne fournissoit pas seulement une espèce de porte de derrière à ma tente & à mon magasin pour y avoir une entrée & une sortie, mais encore il me donnoit de l'espace pour ranger mes meubles. Ce fut alors que je m'appliquai à fabriquer ceux qui m'étoient les plus nécessaires, & je commençai par une chaise & une table; car sans ces deux commodités, je ne pouvois pas bien jouir du peu de douceurs qui me ressoient encore dans la vie; je ne pouvois pas écrire, par exemple, si à mon
aise,

aïse, ni manger avec tant de satisfaction sans une table.

Je mis donc la main à l'œuvre ; & je ne puis m'empêcher de remarquer ici , que la Raison est le principe & l'origine des Mathématiques ; aussi n'y a-t-il point d'homme qui , à force de mesurer chaque chose en particulier selon les regles de la Raison, & d'en former un jugement raisonnable, ne puisse avec le tems se rendre maître d'un Art mécanique. Je n'avois manié de mes jours aucun outil , & cependant par mon travail, mon application & mon industrie, je trouvai à la fin qu'il n'y avoit aucune des choses qui me manquoient, que je n'eusse pu faire , si j'avois eu les outils propres pour cela : sans outil même je fis plusieurs ouvrages ; & avec le secours d'une hache & d'un rabot seulement , je vins à bout de quelques-uns, ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé auparavant ; mais cela me couta aussi un travail infini. Si , par exemple, je voulois avoir une planche, je n'avois d'autre moyen que celui de couper un arbre, le poser devant moi, le travailler des deux côtés jusqu'à le rendre suffi-

samment mince , & de l'applanir ensuite avec mon rabot. Il est vrai que par cette methode je ne pouvois faire qu'une seule planche d'un arbre entier ; mais à cela , non plus qu'au tems & à la peine prodigieuse que je mettois à la faire , il n'y avoit d'autre remède que la patience. D'ailleurs , mon tems ou mon travail étoit si peu précieux , qu'autant valoit-il que je l'employasse de cette manière.

Néanmoins je me fis une chaise & une table , comme je l'ai dit. C'est par-là que je commençai , & me servis pour cela des morceaux de planches que j'avois amenés du Vaisseau sur mon radeau. Mais quand j'eus fait des planches de la maniere que je viens de dire , je fis de grandes tablettes de la largeur d'un pied & demi , que je plaçai l'une sur l'autre , tout le long d'un côté de ma caverne , pour y mettre mes outils , mes cloux , ma ferraille , en un mot , pour arranger séparément toutes choses , & les pouvoir trouver plus aisément. J'enfonçai pareillement des chevilles dans la muraille du rocher , pour pendre mes
fusils.

fusils, & autres meubles qui pouvoient être suspendus. Tellement que qui auroit vu ma caverne, l'auroit prise pour un magasin général de toutes les choses nécessaires; le bon ordre qui y regnoit, faisoit d'abord trouver sous ma main ce que je cherchois; & cela joint à la bonne quantité dont j'étois pourvu, me caufoit beaucoup de satisfaction.

Ce fut pour lors que je commençai tenir un Journal de tout ce que je faisois; car il est certain que dans les commencemens j'étois trop accablé, non pas de travail, mais de troubles de l'esprit, pour faire un Journal supportable, & qui ne fût pas tout rempli de choses fades & insipides. Par exemple, voici comme j'aurois débuté. Le 30. jour de Septembre je vins à terre, après avoir failli à me noyer. Je vomis d'abord à cause de la grande quantité d'eau salée que j'avois avalée, & ayant un peu recouvré mes esprits, je ne rendis point grâces à Dieu de ma délivrance, comme j'aurois dû faire, mais je me mis à courir çà & là comme un perdu, tantôt ferrant les mains l'une contre l'autre,

tantôt me frappant la tête & le visage ; en même tems je faisois de terribles lamentations sur mon malheur , & je m'écriois tout haut , *Je suis perdu , hélas ! je suis perdu*. Ce manège dura jusqu'à ce que m'étant bien tourmenté & épuisé , je fus obligé de m'étendre & de me coucher à terre , pour me reposer ; mais je n'osois dormir , crainte d'être dévoré.

Quelques jours après , que j'avois été à bord du Vaisseau , & que j'en avois tiré tout ce que j'avois pu , il me prit encore envie de monter sur le sommet d'une petite montagne , & là de regarder en mer dans l'esperance de découvrir quelque Voile : il me sembla que j'en voyois une , je me berçai de cette esperance , & après avoir regardé si longtems & si fixement que je n'en pouvois plus voir , l'objet s'évanouit , & je m'assis à terre pour pleurer comme un enfant , & j'augmentai ma misere par ma sottise.

Mais ayant enfin surmonté en quelque façon toutes ces foiblesses , me voyant établi dans mon domicile , pourvu de meubles , avcc une chaise & une
table

table de surcroît, le tout aussi bien conditionné que j'avois pu, je commençai à tenir un Journal, que je continuai autant que dura mon ancre, & dont je vous donnerai ici la copie; mais l'exactitude m'obligera à vous y répéter plusieurs particularités que vous avez déjà vues.

JOURNAL.

Le 30. jour de Septembre de l'an 1659. Après avoir fait naufrage durant une horrible tempête, qui depuis plusieurs jours emportoit le Bâtiment hors de sa route, moi malheureux *Robinson Crusoe*, échappé seul de tout l'Equipage, que je vis perir à mes yeux, étant plus mort que vif, je pris terre dans cette Ile infortunée, à cause de quoi j'ai cru pouvoir à juste titre l'appeller l'*Ile de desespoir*.

Je passai tout le reste du jour à m'affliger de l'état affreux où j'étois réduit, n'ayant ni alimens, ni retraite, ni habits, ni armes; dénué de toute espérance de recevoir du secours, m'attendant à être la proie des Bêtes fero-

feroces, la victime des Sauvages, ou le martyr de la faim ; ne voyant en un mot devant moi que l'image de la mort. A l'approche de la nuit je montai sur un arbre pour être à l'abri des animaux sauvages, de quelque genre qu'ils pussent être ; mais la pluie qu'il fit pendant toute la nuit, ne m'empêcha pas de dormir d'un profond sommeil.

Le 1. d'Octobre. Je fus surpris de voir le matin que le Vaisseau avoit flotté avec le montant, & qu'il avoit encore été porté beaucoup plus près du rivage qu'il n'étoit auparavant. D'un côté c'étoit un sujet de consolation pour moi de le voir encore dressé sur sa quille, & tout entier ; j'espérois que si le vent venoit à s'abattre, je pourrois aller à bord, y trouver de quoi manger, & en tirer plusieurs choses pour fournir, tant aux nécessités • qu'aux commodités de la vie : d'un autre côté ce spectacle renouvelloit la douleur de la perte de mes camarades ; je m'imaginois que si nous fussions demeurés à bord, nous aurions pu sauver le Vaisseau, ou du moins une bonne partie de ceux qui le montoient & qui avoient été noyés ; & que nous au-
rions

rions peut-être construit un Bateau des débris, pour nous transporter en quelque autre partie du Monde. Une partie de cette journée se consuma à me tourmenter par ces reflexions : mais enfin, voyant que le Vaisseau étoit presque à sec, je marchai sur le sable aussi loin que je pus, & me mis à la nage pour aller à bord. Il continua de pleuvoir pendant ce jour, mais il ne faisoit point de vent.

Depuis le 1. d'Octobre jusqu'au 24. Tous ces jours furent employés à faire plusieurs voyages pour tirer du Vaisseau ce que je pouvois, & que je conduisois ensuite à terre sur des radeaux avec le montant de la marée. Il plut encore beaucoup pendant tout ce tems, quoiqu'avec beaucoup d'intervale de beau tems ; mais, à ce qu'il paroît, c'étoit la saison des pluies.

Le 24. d'Octobre. Je renversai mon radeau, & tous les effets qui étoient dessus ; mais comme ce n'étoit pas dans un lieu profond, & que la charge étoit de choses pesantes pour la plupart, j'en recouvrai une grande partie dans la basse marée.

Le 25. d'Octobre. Il fit une pluie qui dura toute la nuit & tout le jour, accompagnée

compagnée de tourbillons de vent, qui s'élevoient de tems en tems avec violence, & qui mirent le Vaisseau tellement en pieces qu'il n'en paroissoit plus que les debris, encore n'étoit-ce que sur la fin du reflux. Je m'occupai cette journée à ferrer les effets que j'avois sauvés, crainte qu'ils ne se gâtassent à la pluye.

Le 26. d'Octobre. Je me promenai presque pendant tout le jour, cherchant une place propre à fixer mon habitation, ayant fort à cœur de me mettre en sureté contre les attaques nocturnes des hommes cruels, ou des bêtes sauvages. Vers la nuit je plantai le piquet dans un endroit convenable au pied d'un rocher, & je tirai un demi cercle pour marquer les limites de mon campement, que je me resolus de fortifier d'un ouvrage composé de deux rangs de palissades, dont l'entre-deux étoit comblé de cables, & le dehors de gazons.

Depuis le 26. jusqu'au 30. Je travaillai fort & ferme à porter mes effets dans ma nouvelle habitation, quoiqu'il plût excessivement durant une partie de ce tems-là.

Le

Le 31. au matin. Je sortis avec mon fusil pour aller par l'Île à la découverte & à la chasse. Je tuai une Chevre, dont le chevreau me suivit jusques chez moi ; mais comme il ne vouloit point manger, je fus obligé de le tuer aussi.

Le 1. de Novembre. Je dressai ma tente au pied d'un rocher, je la fis aussi spacieuse que je pus, la soutenant sur des piquets que je plantai, & auxquels je suspendis mon branle. J'y couchai pour la premiere nuit.

Le 2. de Novembre. Je plaçai tous mes coffres, toutes les planches, & toutes les pieces de bois dont j'avois composé mes radeaux, autour de moi, & je m'en fis un rempart, tant soit peu en dedans du cercle que j'avois marqué pour ma forteresse.

Le 3. de Novembre. Je sortis avec mon fusil, & je tuai deux Oiseaux semblables à des Canards, & qui étoient un très-bon manger. L'après-dinée je me mis à travailler pour me faire une table.

Le 4. de Novembre au matin. Je formai un plan, que je me fis une loi d'observer désormais chaque jour: c'étoit

toit d'avoir mon tems pour travailler, pour m'aller promener avec mon fusil, pour dormir, & pour mes petits divertissemens; j'ordonnai la chose de la maniere qui suit. Le matin j'allois dehors avec mon fusil pour deux ou trois heures s'il ne pleuvoit pas; ensuite je m'employois à travailler jusqu'à environ onze heures, & après cela je mangeois ce que la Providence & mon industrie m'avoient préparé. A midi je me couchois pour dormir jusqu'à deux heures, parce qu'il faisoit extrêmement chaud à cette heure-là; & enfin, je retournois au travail sur le soir. Je mis toute cette journée & la suivante à faire ma table, car je n'étois alors qu'un pauvre ouvrier, quoique dans la suite le tems & la nécessité me rendirent bientôt parfaitement expert dans la Mécanique; & c'est mon sentiment, que tout homme qui se feroit trouvé à ma place, ne seroit pas devenu moins habile sous ces deux grands maîtres.

Le 5. de Novembre. J'allai dehors avec mon fusil & mon chien, & je tuai un Chat sauvage: la peau en étoit douce, mais la chair ne valoit rien du tout;

tout ; j'écorchois tous les animaux que je tuois , & j'en conservois la peau. En m'en revenant le long de la Côte , je vis plusieurs Oiseaux de mer qui m'étoient inconnus ; mais je fus surpris & presque effrayé à la vue de deux ou trois Veaux marins , qui , pendant que j'étois à les considérer , ne sachant pas encore ce que c'étoit , se jettèrent dans la mer , & m'échapperent pour lors.

Le 6. de Novembre. Après ma promenade du matin je me remis à travailler à ma table , & je la finis : il est vrai que je ne la trouvai pas faite à ma fantaisie , mais aussi je ne fus pas longtemps sans apprendre à en corriger les défauts.

Le 7. de Novembre. Le tems commença à se mettre au beau. Je ne travaillai à autre chose qu'à me faire une chaise durant le 7. 8. 9. 10. & une partie du 12. Je ne parle pas de l'11. parce que c'étoit Dimanche suivant mon Calendrier. J'eus bien de la peine à donner à cet ouvrage une forme reconnoissable , encore ne m'agréoit-il point du tout , quoique je l'eusse mis en pièces plusieurs fois avant que d'y mettre la der-

derniere main. Notez que dans peu je negligéai l'observation du Dimanche, parce qu'ayant omis de graver le cran qui le designoit, j'oubliai l'ordre des jours.

Le 13. de Novembre. Il fit une pluie qui me rafraîchit extrêmement, & qui fit un grand bien à la terre; mais le tonnerre & les éclairs dont elle étoit accompagnée, me causerent des frayeurs terribles au sujet de ma poudre. Dès que ce fracas fut passé, je pris la résolution de partager ma provision de poudre en autant de petits paquets que j'en pourrois faire, pour la mettre en sûreté.

Le 14. le 15. & le 16. J'employai ces trois jours à faire de petites boîtes quarrées, qui pouvoient tenir chacune une livre de poudre, ou deux tout au plus; & après les avoir remplies je les plaçai dans plusieurs endroits différens, les assurant & les éloignant les unes des autres autant qu'il étoit possible. Je tuai en l'un de ces trois jours, un Oiseau qui étoit bon à manger, mais je ne sai comment l'appeler.

Le 17. de Novembre. Je commençai
à

à creuser le rocher qui étoit derrière ma tente, pour me mettre plus au large & plus à mon aise. Notez qu'il me manquoit trois choses fort nécessaires pour cet ouvrage, savoir une pioche, une pèle & une brouette, ou bien un panier; c'est pourquoi je discontinuai mon travail, & je me mis à réfléchir comment je ferois pour suppléer à ce défaut, & pour me fabriquer des outils. Pour ce qui est de la pioche, je remédiois à son défaut avec les leviers de fer, qui étoient assez propres pour cela, quoiqu'un peu pesans; mais quant à la pèle, qui étoit la seconde chose qui me manquoit, elle m'étoit si nécessaire, que sans cela je ne pouvois effectivement rien faire; & pourtant je ne savois encore de quel stratagème user pour y pourvoir.

Le 18. de Novembre. Le lendemain, en cherchant dans les bois, je trouvai une espèce d'arbre, qui, s'il n'étoit pas le même que les Brâziiliens appellent l'*Arbre de Fer*, à cause de son extrême dureté, il lui ressembloit assurément fort. J'en coupai une pièce avec beaucoup de difficulté, après avoir endom-

magé

magé ma hache ; & ce ne fut pas à moins de fraix que je la portai jusqu'à mon domicile , car elle étoit aussi extrêmement pesante.

La dureté excessive du bois , jointe à la maniere dont j'étois obligé de m'y prendre , fut cause que je mis bien du tems à construire cette machine. Mais enfin , petit à petit , je lui donnaï la forme d'une pêle , ou d'une bêche : elle avoit la queue exactement faite comme celles dont on se sert en Angleterre ; mais comme le plat n'en étoit pas garni de fer tout autour , elle ne pouvoit pas tant durer ; cependant , elle ne laissa pas de suffire aux usages auxquels j'avois dessein de la faire servir : au reste , je ne pense pas qu'on ait jamais employé ni tels moyens , ni tel tems à faire une pêle.

Il me manquoit encore une autre chose , je veux dire un panier , ou une brouette. Je ne pouvois absolument faire un panier , n'y ayant pas , ou ne sachant pas du moins qu'il y eût dans l'Ile , ni Saule , ni Osier , ni autre tel arbre dont les branches fussent propres à faire ces sortes d'ouvrages. Pour ce qui est de la brouette , il
me

me sembloit que j'en viendrois bien à bout, excepté pourtant la roue, dont je n'avois aucune idée, & pour laquelle je ne me sentoix pas le moindre talent ; d'ailleurs je n'avois rien pour forger l'essieu de fer qui doit passer dans le moyeu ; ainsi je fus obligé de me désister de ce dernier moyen, & pour porter hors de ma caverne la terre que j'abattois en bêchant, je me servis d'un instrument assez semblable à l'oiseau dont se servent les manœuvres pour porter le mortier.

La façon de ce dernier instrument ne me couta pas tant de peine, que celle de la pèle : mais l'un & l'autre joints à l'essai inutile que je fis pour voir si je pourrois venir à bout d'une brouette, ne me tinrent pourtant pas moins de quatre jours entiers, excepté ma promenade du matin, que je manquois aussi rarement de faire avec mon fusil, qu'à en revenir sans apporter au logis quelque chose de bon à manger.

Le 23. de Novembre. Mon autre travail ayant été interrompu jusqu'ici, à cause que je m'étois occupé à faire des

outils: je le repris dès qu'ils furent achevés, travaillant chaque jour autant que mes forces, & les regles que je m'étois prescrites pour la distribution de mon tems, me le permettoient. Je mis dit-huit jours à élargir & à allonger tellement ma caverne, que je pusse y ferrer commodément tous mes effets.

Notez que j'en fis un lieu assez spacieux pour me servir de magasin, de cuisine, de sale à manger, & de cellier. Pour l'appartement où je logeois c'étoit ma tente, si vous en exceptez certains jours de la mauvaise saison, auxquels il pleuvoit si terriblement que je n'y étois pas bien à couvert. Ce qui m'obligea dans la suite à tendre sur tout cet espace, que renfermoit ma palissade, de longues perches en guise de chevrons accoudées contre le roc, & à les couvrir de glaieuls & de larges feuilles, ce qui ressembloit assez à du chaume.

Le 10. de Decembre. Je regardois déjà ma voute comme achevée, lorsqu'il se détacha tout à coup une grande quantité de terre du haut de l'un des côtés, ce qui fit un tel fracas que j'en

j'en fus extrêmement effrayé ; & ce n'étoit pas sans raison , car si je me fusse trouvé dessous , je n'aurois de mes jours eu besoin d'un autre enterrement. J'eus beaucoup à faire pour reparer ce defastre ; car il me falloit premièrement emporter la terre qui étoit tombée , & ensuite , ce qui étoit plus important , il falloit étançonner la voute , pour prévenir à l'avenir un accident pareil.

Le 11. de Decembre. Je travaillai à cela , & je dressai deux étaies , qui portoient contre le faite avec deux morceaux de planche en croix sur chacune. Je finis cet ouvrage le lendemain ; & non content de ce que j'avois fait , je continuai pendant près d'une semaine à ajouter d'autres étaies semblables aux premières , qui assurèrent tout à fait ma voute , & qui , formant un rang de piliers , sembloient partager ma maison en deux appartemens.

Le 17. de Decembre. Dès ce jour jusqu'au vingtième , je m'occupai à placer des tablettes , & à planter des clous contre les étançons , pour suspendre tout ce qui pouvoit être suspendu ; & dès-lors je pus me vanter

qu'il y avoit de l'ordre & de l'arrangement dans ma demeure.

Le 20. de Decembre. Je commençai à porter mes meubles dans ma caverne, à garnir ma maison, & à faire une tablette de cuisine pour apprêter mes viandes : je me servis pour cet effet de planches, mais cette marchandise commençoit à devenir rare chez moi.

Le 24. de Decembre. Il plut beaucoup tout le jour & toute la nuit, il n'y eut pas moyen de sortir.

Le 25. Il plut encore tout le jour.

Le 26. Il ne fit point de pluye, & l'air & la terre ayant été rafraîchis, sembloient donner à la Nature un visage serein qu'elle n'avoit pas auparavant.

Le 27. de Decembre. Je tuai un Chevreau, & j'en estropiai un autre, que j'attrapai après, & que j'amenai en lessé au logis : dès que je fus arrivé, je racommodai sa jambe cassée, & la lui bandai. Notez que j'en pris un tel soin, qu'il survécut & devint bientôt aussi fort de cette jambe-là que de l'autre ; mais après l'avoir gardé longtems, il s'apprivoisa avec moi, & païssoit sur la verdure qui étoit devant mon

en-

enclos, sans jamais s'enfuir. Ce fut alors que me vint la première pensée d'entretenir des animaux privés, pour avoir de quoi me nourrir, quand une fois ma poudre & mon plomb seroient consumés.

Le 28. le 29. & le 30. Il fit de grandes chaleurs qui n'étoient modérées par aucun vent : il n'étoit possible d'aller dehors que sur le tard, que j'allois chercher de quoi manger.

Le 1. de Janvier 1660. Il fit encore grand chaud, mais je sortis de grand matin & vers le soir avec mon fusil. Cette dernière fois m'étant avancé dans les vallées qui sont à peu près au centre de l'Ile, je vis qu'il y avoit grande abondance de Boucs : mais ils étoient extrêmement sauvages & de difficile accès ; & je résolus d'essayer une fois d'amener mon chien, pour voir s'il ne les pourroit point chasser vers moi.

Le 2. de Janvier. Je me mis en campagne avec mon chien, selon que j'avois projeté la veille, & je le mis après les Boucs ; mais je vis que je m'étois trompé dans mon calcul, car ils

se joignirent de tous côtés faisant tête contre lui, qui fut assez prudent pour connoître le danger, & ne vouloir pas en aprocher.

Le 3. de Janvier. Je commençai mes fortifications, ou, si vous voulez, mon mur; & comme j'avois toujours quelque soupçon d'être attaqué, c'étoit dans le dessein de ne rien oublier pour rendre l'ouvrage bien épais & bien fort.

Notez que comme je vous ai déjà fait la description de cette muraille, j'omets expressément ici ce que j'en ai dit dans le Journal. Il suffit d'observer que je n'employai pas moins de tems, que depuis le 3. de Janvier jusqu'au 14. d'Avril à la faire & à la rendre complete, quoiqu'elle n'eût pas plus de vingt-quatre verges d'étendue, formant un demi cercle, qui prenoit depuis un endroit du roc & aboutissoit à un autre, & qui occupoit environ huit verges dans son diamètre, à le tirer de l'entrée de ma cave jusqu'au point opposé de la circonférence.

Je me fatiguai beaucoup dans cet intervalle de tems, durant lequel je me
vis

vis traversé par la pluie, je ne dirai pas plusieurs jours, mais quelquefois, qui plus est, des semaines entières. Il est vrai que je ne me croyois pas en sûreté, jusqu'à ce que cette muraille fut finie; & il est difficile de croire, aussi-bien que d'exprimer, avec quel travail j'étois obligé de faire chaque chose, mais sur-tout d'apporter les palissades de la forêt, & de les enfoncer dans la terre; car je les avois faites beaucoup plus grosses qu'il n'étoit nécessaire.

Quand cette muraille fut finie, & que je l'eus revêtue d'une autre que j'élevai en dehors avec du gazon, je me persuadai que, quand même il viendrait quelques gens aborder à cette Ile, ils ne s'apercevraient pas qu'il y eût-là aucune habitation. Et je fus bien heureux de m'y être pris de la sorte, comme le fera voir dans la suite une occasion fort remarquable.

Cependant, je faisois tous les jours ma tournée dans les bois pour tirer quelque gibier, à moins que la pluie ne m'en empêchât; & dans ces promenades reiterées je faisois souvent des découvertes qui m'étoient avantageu-

ses, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre.

Je trouvai, par exemple, une espèce de Pigeons fuyards, qui ne nichent pas sur les arbres, comme font les Ramiers, mais bien dans les tours des rochers à la manière de ceux de Colombier. Je pris quelques-uns de leurs petits, à dessein de les nourrir & de les apprivoiser; j'en vins à bout, mais étant devenus vieux, ils s'envolèrent tous & ne revinrent plus. Peut-être que ce qui y donna lieu, fut premièrement le défaut de nourriture, car je n'avois rien pour leur remplir le jabot. Quoi qu'il en soit, je trouvois leurs nids aisément, & je prenois leurs petits qui étoient des morceaux délicats.

Cependant je m'apercevois dans l'administration de mon ménage, qu'il me manquoit bien des choses, que je crus au commencement qu'il me feroit impossible de faire; & cela étoit en effet vrai de quelques-unes. Par exemple, je ne pus jamais venir à bout d'achever un tonneau, & d'y mettre les cercles: j'avois un ou deux petits barils, comme je l'ai dit plus haut, mais je n'eus point assez de capacité
pour

pour en construire un sur leur modèle , malgré tous les efforts que je fis pour cela pendant plusieurs semaines ; il me fut impossible de mettre les fonds , ou de joindre assez bien les douves ensemble pour y faire tenir de l'eau , ainsi j'abandonnai encore ce projet.

Une autre chose qui me manquoit , c'étoit la chandelle , & il m'étoit si incommode de m'en passer , que je me voyois obligé d'aller au lit dès qu'il faisoit nuit , ce qui arrivoit ordinairement à sept heures. Cela me fit souvenir de la masse de cire dont je fis des chandelles dans mon Avanture d'Afrique , mais je n'en avois pas alors un seul petit morceau. L'unique remède dont je pus m'aviser pour tempérer ce mal , fut que quand j'avois tué un Bouc , j'en conservois la graisse ; ensuite je fis secher au Soleil un petit plat de terre que j'avois façonné ; & prenant du fil de carret pour me servir de mèche , je trouvai moyen de me faire une lampe , dont la flamme n'étoit pas si lumineuse que celle de la chandelle , & répandoit une sombre lueur. Au milieu de tous mes travaux , il m'arriva que fouillant parmi mes meu-

bles, je trouvai un sac, dont j'ai déjà fait mention, & qui avoit été rempli de grain pour entretenir de la volaille, non pas pour ce voyage, mais pour un précédent, qui étoit, comme je pense, celui de Lisbonne au Brezil : ce qui restoit de blé avoit été rongé par les rats, & je n'y voyois plus rien du tout que des coffes & de la poussiere. Or comme j'avois besoin du sac pour autre chose, (& c'étoit, si je ne me trompe, pour y mettre de la poudre lorsque je la partageai crainte des éclairs) je l'allai vuider, & en secouer les coffes & les restes au pied du rocher, à côté de mes fortifications.

Cela arriva un peu avant les grandes pluies dont je viens de parler, & je fis si peu d'attention à ce que je faisois, lorsque je jettai dehors cette poussiere, qu'un mois après, ou environ, il ne m'en restoit pas le moindre souvenir, lorsque j'apperçus par-ci par-là quelques tiges qui sortoient de terre. Je les pris d'abord pour des plantes que je ne connoissois point; mais quelque tems après je fus tout étonné de voir dix ou douze épis qui avoient poussé, & qui étoient d'un orge verd parfaitement

faitement bon & de la même espèce que celui d'Europe, & qui plus est aussi beau qu'il en croisse en Angleterre.

Il est impossible d'exprimer quel fut mon étonnement & la diversité des pensées qui me vinrent alors dans l'esprit. Jusqu'ici la Religion n'avoit pas eu plus de part dans ma conduite, que de place dans mon cœur : je n'avois regardé tout ce qui m'étoit arrivé, que comme un effet du hazard ; tout au plus m'échappoit-il quelquefois de dire à la légère, comme font naturellement bien des gens, que Dieu étoit le maître, sans m'enquerir seulement des fins que se propose sa Providence, ou de l'ordre qu'elle observe à régler les événemens en ce bas-monde. Mais après que j'eus vu croître de l'orge dans un climat que je savois n'être nullement propre pour le blé, dans le tems sur-tout que j'ignorois la cause de cette production, je fus saisi d'étonnement, & je me mis dans l'esprit que Dieu avoit fait croître ce blé miraculeusement sans le concours d'aucune semence, & qu'il avoit opéré ce prodige uniquement pour me faire subsister dans ce misérable desert.

Cette idée toucha mon cœur jusqu'à faire couler des larmes de mes yeux, je me félicitois d'être si heureux que la Nature voulût bien faire de tels efforts en ma faveur ; & ma surprise augmenta encore, lorsque je vis d'autres tiges nouvelles qui pouffoient auprès des premières tout le long du rocher , & que je reconnus être des tiges de ris , parce que j'en avois vu croître en Afrique, dans le tems que j'y étois à terre.

Non seulement je crus que la Providence m'envoyoit ce présent , mais ne doutant point que sa libéralité ne s'étendît encore plus loin, j'allai visiter tout le voisinage , & tous les coins de rochers , qui m'étoient déjà suffisamment connus , pour chercher une plus grande quantité de ces productions miraculeuses ; mais je n'en trouvai point. Enfin , je rappelai dans ma mémoire que j'avois secoué en tel endroit un sac , où il y avoit eu du grain pour les Poulets : le miracle disparut , & j'avoue que ma pieuse reconnoissance envers Dieu s'évanouit aussi-tôt que j'eus découvert qu'il n'y avoit rien que de naturel dans
cet

cet événement. Cependant il étoit extraordinaire & imprévu , & n'exigeoit pas moins de gratitude que s'il eût été miraculeux : car que la Providence eût dirigé les choses de manière qu'il restât douze grains entiers dans un petit sac abandonné aux rats, & où tous les autres grains avoient été mangés; que je les eusse jettés précisément dans un endroit où l'ombre d'un grand rocher les fit germer d'abord , & que je n'eusse pas vuider le sac dans un lieu où ils auroient aussi-tôt été brulés par le Soleil, ou bien noyés par les pluyes, c'étoit une faveur aussi réelle que s'ils fussent tombés du Ciel.

Je ne manquai pas , comme vous pouvez vous imaginer , de recueillir soigneusement ce blé dans la propre saison , qui étoit la fin du mois de Juin , & ferrant jusqu'au moindre grain , je résolus de tout semer , dans l'espérance qu'avec le tems j'en aurois assez pour faire mon pain. Mais quatre ans se passerent avant que j'en pusse tâter , encore en usois-je sobrement , comme je le ferai voir en son lieu ; car celui que je semai la première fois ,

fut presque tout perdu, pour avoir mal pris mon tems, en le semant justement avant la saison sèche, ce qui fut causé qu'il perit, ou que du moins il n'en vint que très-peu à bien : mais nous parlerons de cela ailleurs.

Outre cet orge, il y eut encore une trentaine d'épis de ris, que je conservai avec le même soin, & pour un semblable usage ; avec cette différence pourtant, que le dernier me servoit tantôt de pain & tantôt de mets, car j'avois trouvé le secret de l'apprêter sans le mettre en pâte. Mais il est tems de reprendre notre Journal.

Je travaillai rudement pendant trois ou quatre mois à bâtir ma muraille, & je le fermai le 14. d'Avril, m'en menageant l'entrée avec une échelle pour passer par dessus, & non par une porte, de peur qu'on ne remarquât de loin mon habitation.

Le 6. d'Avril. Je finis mon échelle, avec laquelle je montai sur mes palissades ; ensuite je l'enlevai & la mis à terre en dedans de l'enclos, qui étoit tel qu'il me le falloit ; car il y avoit un espace suffisant, & rien n'y pouvoit entrer

trer qu'en passant par dessus la muraille.

Dès le lendemain que cet ouvrage fut achevé, je faillis à voir renverser subitement tous mes travaux, & à perdre moi-même la vie : voici comment. Comme je m'occupois derrière ma tente, je fus tout à coup épouvanté de voir que la terre s'ébouloït du haut de ma voute, & de la cime du rocher qui pendoit sur ma tête ; deux des piliers que j'avois placés dans ma caverne, craquerent horriblement, & n'en sachant pas encore la véritable cause, je crus qu'il n'y avoit rien de nouveau, mais qu'il pourroit bien tomber une bonne quantité de matériaux, comme il étoit déjà arrivé une fois. De peur d'être enterré dessous, je m'enfuis au plus vite à mon échelle, & ne m'y croyant pas encore en sûreté, je passai par dessus ma muraille, pour m'éloigner & pour me dérober à des morceaux entiers du rocher, que je croyois à tout moment devoir fondre sur moi. A peine eus-je le pied à terre, de l'autre côté de ma palissade, que je vis clairement qu'il y avoit un tremble-
ment

ment de terre horrible ; trois fois le terrain où j'étois , trembla sous mes pieds ; entre chaque reprise il y eut un intervalle d'environ huit minutes ; & les trois secousses furent si prodigieuses , que les édifices les plus solides & les plus forts qui soient sur la face de la Terre , en auroient été renversés. Tout le côté d'un rocher , situé environ à un demi-mille de moi , tomba avec un bruit qui égaloit celui du tonnerre. L'Océan même me paroissoit ému de ce prodige , & je crois que les secousses étoient plus violentes sous les ondes . que dans l'Île.

Le mouvement de la terre m'avoit donné des soulevemens de cœur , comme auroit fait celui d'un Vaisseau battu de la tempête , si j'avois été sur mer ; je n'avois rien vu ni rien ouï dire de semblable ; & l'étonnement dont j'étois saisi me glaça le sang , & suspendit en quelque façon toutes les puissances de mon ame. Mais le fracas causé par la chute du rocher vint frapper mes oreilles , & m'arracher de l'état insensible où j'étois plongé , pour me remplir d'horreur & d'effroi , en ne me laissant entrevoir

trevoir que de terribles objets , une montagne entre autres toute prête à s'abîmer sur ma tente & sous son propre poids , & à ensevelir dans ses ruïnes toutes mes richesses. Cette pensée rejetta mon ame dans sa premiere léthargie.

Voyant au bout de quelque tems que les trois premieres secousses n'étoient suivies d'aucune autre , je commençai à reprendre courage ; néanmoins je n'osois pas encore passer par dessus ma muraille , de peur d'être enterré tout vif ; mais je demeurai sans me bouger , assis à terre , dans l'abattement , dans l'affliction , & dans l'incertitude de ce que je devois faire. Durant tout ce tems je n'eus aucune pensée serieuse de Religion , si ce n'est que je prononçai de tems en tems du bout des levres ce formulaire , *Seigneur , aye pitié de moi* ; encore cette ombre de Religion ne dura-t-elle gueres , & s'évanouït-elle aussi vite que le danger.

Tandis que j'étois assis comme je viens de dire , je vis que l'air s'obscurcissoit & que le Ciel se couvroit de nuages , comme s'il alloit pleuvoir. Bientôt après le vent s'éleva peu à
peu ,

peu , & alla si fort en augmentant , qu'en moins d'une demi-heure il fit un ouragan furieux. A l'instant vous auriez vu la mer blanchie de son écume , le rivage inondé de flots , les arbres arrachés du sein de la terre , & tous les ravages d'une affreuse tempête. Elle dura près de trois heures , ensuite elle alla en diminuant ; au bout de trois autres heures il fit calme , & il commença de pleuvoir extrêmement fort.

J'étois cependant , dans la même situation de corps & d'esprit , quand tout à coup je fis reflexion , que ces vents & cette pluye étant une suite naturelle du tremblement de terre , il falloit que ce dernier fût épuisé , & que je pouvois bien me hasarder à retourner dans ma demeure. Ces pensées reveillerent mes esprits , & la pluye aidant encore à me persuader , j'allai m'asseoir dans ma tente ; mais je n'y fus pas longtems , que j'apprehendai qu'elle ne fût renversée par la violence de la pluye ; ainsi je fus forcé à me retirer dans ma caverne , quoiqu'en même tems je tremblasse de peur qu'elle ne s'écroulât sur ma tête.

Ce

Ce deluge m'obligea à faire au travers de mes fortifications un trou comme une rigole, pour faire écouler les eaux, qui sans cela auroient inondé ma caverne. Quand j'eus demeuré à l'abri pendant quelque tems, & que je vis que le tremblement de terre étoit passé, mon esprit commença à se trouver dans une meilleure assiette; & pour soutenir mon courage, qui en avoit assurément grand besoin, je m'en fus à l'endroit où étoit ma petite provision, afin de me fortifier d'un trait de rum; mais alors, comme en toute autre occasion, j'en usai fort sobrement, sachant très bien, que quand mes bouteilles seroient une fois à sec, il n'y auroit plus moyen de les remplir.

Il continua de pleuvoir toute la nuit & une partie du lendemain, tellement qu'il n'y eut pas moyen de mettre le pied dehors; mais comme je me possédois beaucoup mieux, je commençai aussi à réfléchir sur le meilleur parti que j'avois à prendre; concluant que si l'Ile étoit sujette à des tremblemens, il ne falloit plus faire ma demeure dans une caverne, mais
songer

songer à me bâtir une cabane dans un lieu découvert & dégagé, où je me remparerois d'une muraille telle que la première, pour me mettre en garde contre tous animaux, hommes, ou bêtes ; pleinement convaincu, que si je restois dans le même endroit, il ne manqueroit pas de me servir de sepulcre.

Ces raisonnemens me firent résoudre à ôter ma tente du lieu où je l'avois dressée, qui étoit au pied d'un rocher haut & escarpé, qui, s'il venoit à être secoué une seconde fois, tomberoit certainement sur moi. Les deux jours suivans, qui étoient le 19. & le 20. d'Avril, je n'eus l'esprit occupé d'autre chose que de l'endroit que je choisirois pour y transférer ma demeure.

Cependant la crainte d'être enterré tout vif, faisoit que je ne dormois jamais tranquillement ; celle que j'avois de coucher hors de ma forteresse dans un lieu tout ouvert & sans défense, étoit presque aussi grande : mais quand je regardois autour de moi, que je considérois de bel ordre où j'avois mis toutes choses, combien j'étois agréa-

greablement caché, combien j'avois peu à craindre les irruptions, certes je sentoie beaucoup de repugnance à déménager.

De plus, je me representois que je serois un très-long tems à faire de nouveaux ouvrages, & qu'il me falloit risquer de rester où j'étois, jusqu'à ce que j'eusse formé une espèce de campement, & que je l'eusse suffisamment fortifié pour y prendre mes logemens en toute sureté. De cette maniere, je me mis l'esprit en repos pour quelque tems, & je pris la resolution de mettre incessamment la main à l'œuvre, pour me construire une muraille avec des palissades & des cables comme j'avois fait la premiere fois, de renfermer mes travaux dans un petit cercle, & d'attendre pour déloger, qu'ils fussent finis & perfectionnés. Ce qui fut arrêté le 21 dans mon conseil privé.

Le 22. d'Avril. Dès le grand matin je songeai aux moyens de mettre mon dessein en exécution, mais je me trouvois fort en arriere du côté de mes outils. J'avois trois grandes besaigues, & une multitude de haches, parce
que

que nous en avions embarqué une provision pour trafiquer avec les Indiens ; mais ces instrumens à force de charpenter , & de couper du bois dur & noueux , avoient le taillant tout édenté & émouffé ; & quoique j'eusse une pierre à aiguiser , je n'avois cependant pas le secret de la faire tourner pour m'en pouvoir servir. Cet obstacle intrigua beaucoup mon esprit , & fut pour moi ce que seroit un grand point de Politique à l'égard d'un Homme-d'Etat , & la condamnation ou l'absolution d'un Criminel à l'égard d'un Juge. A la fin pourtant j'inventai une roue attachée à un cordon pour donner le mouvement à la pierre avec mon pied , tandis que j'aurois les deux mains libres. Notez que je n'avois jamais vu une telle invention en Angleterre , ou que du moins je n'avois point remarqué comment elle étoit pratiquée , quoiqu'elles y soient fort communes à ce que j'ai pu voir depuis. D'ailleurs , ma pierre étoit fort grosse & fort lourde , & cette machine me couta une semaine entiere de travail pour la rendre parfaite & achevée.

Les 28. & 29. d'Avril. J'employai
ces

ces deux jours à aiguïser mes outils, la machine que j'avois inventée pour tourner la pierre, jouant à merveille.

Le 30. d'Avril. M'appercevant depuis long-tems que mon pain diminueoit considérablement, j'en fis la revue, & je me reduisis à un biscuit par jour, ce qui étoit pour moi un brisement de cœur.

Le 1. de Mai. Regardant le matin vers la mer pendant la basse marée, je vis sur le rivage quelque chose d'assez gros, & qui ressembloit assez à un tonneau : quand je me fus approché, je trouvai qu'il y avoit un petit baril & deux ou trois morceaux des débris du Vaisseau, qui avoient été poussés à terre par le dernier ouragan. Je regardai du côté du Vaisseau, & il me parut être beaucoup plus hors de l'eau qu'il n'étoit auparavant. J'examinai le baril qui étoit sur le rivage, & je trouvai que c'étoit un baril de poudre, mais qu'il avoit pris eau, & que la poudre étoit toute collée, & dure comme une pierre. Néanmoins je le roulai plus avant par provision pour l'éloigner de l'eau, & j'allai ensuite aussi près de
Vaisseau

Vaisseau que je le pus sur le sable.

Quand je fus proche , je trouvai qu'il avoit étrangement changé de situation. Le château d'avant , qui auparavant étoit enterré dans le sable , paroissoit pour lors élevé de plus de six pieds : la poupe qui avoit été mise en pièces , & séparée du reste par la tempête , dès que j'eus achevé d'y fouiller la dernière fois , sembloit avoir été ballottée , & se montroit toute sur un côté , avec de si hauts monceaux de sable devant elle , qu'au-lieu que ci-devant je n'en pouvois approcher d'un demi-mille qu'à la nage , il m'étoit aisé à présent d'aller à pied jusques au dessus , quand le reflux s'étoit épuisé. D'abord je fus surpris d'une telle situation , mais bientôt je conclus qu'elle avoit été causée par le tremblement de terre ; & comme par les secousses de ce tremblement le Vaisseau s'étoit brisé & entr'ouvert beaucoup plus qu'il ne l'étoit auparavant , de-même aussi il venoit tous les jours à terre quantité de choses , que la mer détachoit , & que les vents & les flots faisoient peu à peu rouler jusques sur le sable.

Ceci

Ceci me fit entierement quitter la pensée de changer d'habitation ; & ma principale occupation ce jour-là , fut d'essayer si je ne pourrois point penetrer dans le Vaisseau ; mais je vis que c'étoit une chose à laquelle je ne devois pas m'attendre , parce que le ventre du Bâtiment étoit comblé de sable jusqu'au bord. Néanmoins, comme l'expérience m'avoit appris à ne desespérer de rien , je resolus de mettre en pièces tout ce que je pourrois des reliques , me persuadant que ce que j'en tirerois me serviroit à quelque usage.

Le 3. de Mai. Je me mis à travailler avec ma scie , & je coupai de part en part un morceau de poutre qui soutenoit une partie du demi-pont ; après cela j'écartai & j'ôtai le plus de sable que je pus du côté le plus haut ; mais le montant survint , & m'obligea de finir pour ce jour-là.

Le 4. de Mai. J'allai à la pêche , mais je n'attrapai pas un seul poisson que j'osasse manger , ce qui me dégoûta de ce passe-tems ; cependant , comme j'étois sur le point de quitter , j'attrapai un petit Dauphin. J'avois une grande ligne faite de fil de corde , mais je

n'avois point d'hameçon , & cependant je prenois assez de poissons , & tout autant que j'en pouvois consumer. Tout l'apprêt que j'y faisois , c'étoit de le sécher au Soleil , après quoi je le mangeois.

Le 5. de Mai. J'allai travailler sur les debris ; je coupai une autre poutre , & tirai du pont trois grosses planches de sapin , que je liai ensemble , & fis flotter avec le montant jusqu'au rivage.

Le 6. de Mai. Je travaillai sur les debris , d'où j'enlevai plusieurs ferrailles ; cela me couta un long & pénible travail : j'arrivai fort las au logis , & j'avois quelque envie de renoncer à ces corvées.

Le 7. de Mai. Je retournai aux debris sans avoir dessein de travailler ; mais je trouvai que la carcasse s'étoit élargie & affaïssée sous le poids de sa charge , depuis que j'avois coupé les deux poutres ; que plusieurs endroits du Bâtiment étoient détachés du reste , & que la cale étoit si découverte que je pouvois voir dedans , mais elle regorgeoit de sable & d'eau.

Le 8. de Mai. J'allai aux debris , & je portai avec moi un levier de fer
pour

pour démanteler le pont, qui pour lors étoit tout à fait exempt d'eau & de sable: j'enlevai deux planches, que je conduisis encore avec la marée. Je laissai le levier sur la place pour le lendemain.

Le 9. de Mai. Je me rendis aux débris; avec le levier je pénétrai plus avant dans le corps du Bâtiment; je sentis plusieurs tonneaux, que je remuai bien, mais je ne pus les défoncer. Je sentis pareillement le rouleau de plomb d'Angleterre, & je le soulevois bien un peu, mais il étoit trop pesant pour l'emporter.

Les 10. 11. 12. 13. & 14. de Mai. J'allai ces jours-là aux débris, & j'en tirai plusieurs pièces de charpente, nombre de planches, & deux ou trois cent livres pesant de fer.

Le 15. de Mai. Je portai avec moi deux haches, pour essayer si je ne pourrois point couper un morceau du plomb roulé, en y appliquant le tailant de l'une, que je tâcherois d'enfoncer en frappant avant la tête de l'autre. Mais comme il étoit environ un pied & demi enfoncé dans l'eau, je ne pouvois donner au-

cun coup qui portât & qui fit impression.

Le 16. de Mai. Il venta beaucoup toute la nuit, & la carcasse du Bâtiment en parut encore plus fracassée qu'auparavant : mais je demeurai si longtems dans les bois à chercher des nids de Pigeons pour ma cuisine, que je me laissai prévenir ce jour-là par le montant, & il m'empêcha d'aller aux débris.

Le 17. de Mai. J'apperçus quelques morceaux du débris, qui avoient été portés à terre à une distance de près de deux milles ; je voulus aller voir de quoi il s'agissoit ; il se trouva que c'étoit une piece de la poupe, mais trop pesante pour que je la pusse emporter.

Le 24. de Mai. Je travaillai sur les débris jusqu'à ce jour exclusivement, & à force de jouer du levier pendant tout cet intervalle, j'ébranlai si fort la carcasse, que le premier montant qu'il y eut, accompagné de vent, fit flotter plusieurs tonneaux, & deux coffres de Matelots. Mais comme le vent souffloit de terre, rien ne vint au rivage ce jour-là, excepté des morceaux

ceaux de bois , & un tonneau plein de Porc de Brezil , que l'eau salée & le sable avoient entierement gâté.

Je continuai ce travail jusqu'au 15. de Juin, sans pourtant manquer au tems necessaire pour chercher ma nourriture, lequel j'avois fixé à la haute-maree durant ces allées & ces venues, afin d'être toujours prêt pour la basse. De cette maniere j'avois amassé du merrin, des planches & du fer en assez grande quantité pour construire un Bateau, si j'avois su comment m'y prendre. J'avois encore enlevé, pièce après pièce, près de cent livres de plomb roulé.

Le 16. de Juin. En marchant vers la mer, je trouvai une grosse Tortue, qui étoit la premiere que j'eusse encore vue dans l'Ile: mais si j'avois été si longtems sans découvrir aucun de ces animaux, c'étoit plutôt un effet du malheur que de la rareté de leur espèce; car je trouvai depuis que je n'aurois eu qu'à aller à l'autre côté de l'Ile pour en avoir des milliers chaque jour; mais peut-être aussi que cette découverte m'auroit couté bien cher.

Le 17. de Juin. J'employai ce jour à apprêter ma Tortue : j'y trouvai soixante œufs ; & comme depuis mon abord dans cet affreux séjour, je n'avois goûté d'autre viande que d'Oiseaux & de Boucs, sa chair m'en parut la plus savoureuse & la plus délicate du monde.

Le 18. de Juin. Il plut tout le jour, & je restai au logis. La pluie me sembloit froide, & je me sentois tout frileux ; chose que je savois n'être pas ordinaire dans cette Latitude.

Le 19. de Juin. Je me trouvais fort mal, & frissonnant comme s'il eût fait grand froid.

Le 20. de Juin. Je n'eus point de repos toute la nuit, mais j'eus une fièvre accompagnée de grandes douleurs de tête.

Le 21. de Juin. Je fus fort mal, & j'eus des frayeurs mortelles de me voir réduit à cette misérable condition, que d'être malade & déshérité de tout secours humain. Je fis ce qui ne m'étoit pas encore arrivé depuis la tempête, dont nous avons été accueillis à la sortie de la Rivière d'Humber : ce fut de prier Dieu, mais d'une manière
fi

si sèche, qu'à peine favois-je ce que je disois, ni pourquoi je le disois, tant ma tête étoit brouillée.

Le 22. de Juin. Je me trouvai dans une meilleure disposition; mais les craintes terribles que me donnoit ma maladie, portoient le trouble dans mon ame.

Le 23. de Juin. Je fus encore fort mal, ayant du froid, des tremblemens, & un violent mal de tête.

Le 24. de Juin. Je fus beaucoup mieux.

Le 25. de Juin. Je fus tourmenté d'une fièvre violente, l'accès me tint sept heures: il fut mêlé de froid & de chaud, & se termina par une sueur qui m'affoiblit beaucoup.

Le 26. de Juin. Je fus mieux, & comme je n'avois point de vivres, je pris mon fusil pour en aller chercher: je me sentoais extrêmement foible, néanmoins je tuai une Chevre, que je traînai au logis avec beaucoup de difficulté: j'en grillai sur les charbons quelques morceaux que je mangeai. J'aurois bien voulu en étuver pour me faire un peu de bouillon, mais il m'en falut passer faute de pot.

Le 27. de Juin. La fièvre me reprit

si violemment , qu'elle me fit garder le lit tout le jour fans boire ni manger. Je mourois de soif, mais j'étois si foible que je n'avois pas la force de me lever pour aller chercher de l'eau pour boire. Je priai Dieu de nouveau, mais j'étois en delire : & en me quittant, ce delire me laissa dans une telle ignorance, que je fus obligé de me tenir couché; seulement m'écriois-je , *Seigneur, tourne ta face vers moi; Seigneur, prends pitié de moi.*

Je m'imagine que je ne fis autre chose durant deux ou trois heures, jusqu'à ce que l'accès m'ayant enfin quitté, je m'endormis, & ne me réveillai que bien avant dans la nuit. Quand je me reveillai je me sentis fort soulagé, quoique bien foible & alteré. Quoi qu'il en soit, il n'y avoit point d'eau dans toute ma demeure, & force fut de rester au lit jusqu'au matin, que je me rendormis; & dans ce sommeil, je fis le songe affreux que vous allez voir.

Il me sembloit que j'étois assis à terre hors de l'enceinte de ma muraille, dans le même endroit où j'étois lors de la tempête qui suivit le tremblement; & que je voyois un homme, qui d'une
noire

noire & épaisse nuée descendoit à terre au milieu d'un tourbillon de feu & de flamme. Depuis les pieds jusqu'à la tête il étoit aussi éclatant que l'Astre du jour, tellement que mes yeux n'en pouvoient supporter la vue sans être éblouis. Sa contenance portoit la terreur, mais une terreur qu'on sent bien mais qu'on ne sauroit exprimer. La terre, quand il la toucha de ses pieds, me parut s'ébranler, comme elle avoit fait ci-devant pendant le tremblement; & la region de l'air embrasée paroissoit n'être plus qu'une fournaise ardente.

A peine fut-il descendu sur ce bas Elément, qu'il s'achemina vers moi, armé d'une longue pique pour me tuer. Quand il fut parvenu à une certaine éminence distante de quelques pas, il me parla, & d'une voix terrible il proféra ces paroles encore plus terribles : *Parce que tu ne t'es pas converti à la vue de tant de signes, tu mourras.* A ces mots il leva sa redoutable lance, & je le vis venir pour me frapper.

De toutes les personnes qui liront cette Relation, aucune ne s'attendra que je sois capable de représenter les

horreurs où cette vision plongea mon ame : horreurs d'autant plus étranges , que même durant le songe j'en sentoís un accablement réel : l'impression que cela fit sur mon esprit , ne passa pas comme un songe , elle s'y grava profondément ; & après mon reveil , elle se conserva dans toute sa force , malgré les lumières du jour & de la raison.

Helas ! à peine avois-je quelque connoissance de la Divinité : ce que j'avois appris sous mon pere étoit oublié ; les bonnes instructions qu'il m'avoit données autrefois , avoient eu le tems de s'effacer par une débauche non interrompue de huit ans , que j'avois passés à vivre & à converser avec des Mariniers , qui ne valaient pas mieux que moi , c'est-à-dire , scélérats & profanes au suprême degré. Je ne sache pas que durant un si long terme , il me soit jamais venu la moindre pensée de m'élever vers Dieu , pour admirer sa sagesse , ou de descendre au dedans de moi-même , pour y contempler ma misere : une certaine stupidité d'ame s'étoit emparée de moi , & en avoit banni tout desir du bien , & toute

te

te sensibilité au mal : j'avois tout l'endurcissement qu'il faut, pour être un modèle de libertinage parmi les Matelots de la plus méchante espece ; n'ayant aucun sentiment ni de crainte de Dieu dans les dangers qui se presentoient, ni de gratitude envers lui dans les délivrances qu'il operoit.

On n'aura pas de peine à croire ce que je viens de dire, si l'on réfléchit sur les traits précédens de mon Histoire, & si j'ajoute que parmi cette foule de malheurs qui m'arriverent successivement, je ne m'avisai pas une seule fois, que ce pouvoit être la main de Dieu qui s'appesantissoit sur moi, que c'étoit une punition de mes crimes, de ma desobéissance envers mon pere, ou du cours entier d'une méchante vie. Dans cette expedition desesperée que je fis sur les Côtes desertes de l'Afrique, il ne m'arriva point de réfléchir quelle seroit ma dernière fin, ni de m'adresser à Dieu pour lui demander de diriger ma course, & de me couvrir du bouclier de sa Providence, pour me mettre en garde contre la ferocité des Bêtes, & contre la cruauté des Sauvages, dont j'é-

tois entouré de toutes parts. L'Etre Souverain n'étoit ni l'objet de mes pensées, ni la règle de ma conduite : j'agissois en pur animal suivant l'instinct de la Nature, & mettant à peine en usage les principes du Sens-commun.

Quand je fus délivré en pleine mer par le Capitaine Portugais, qui me reçut honorablement à son bord, & qui me traita avec équité, avec humanité, avec charité, je n'avois en moi nul sentiment de reconnoissance. Quand depuis je fis naufrage sur la Côte de l'Ile, où je fus submergé & englouti à plusieurs reprises, où je devois perir cent & cent fois, je n'eus garde de sentir ma conscience touchée, & de regarder la chose comme un jugement de Dieu; mais je me contentois de croire qu'il y avoit de la fatalité dans cet événement, & de me dire souvent à moi-même, que j'étois une maudite créature, & que j'étois né pour être malheureux.

Il est bien vrai que dès que j'eus pris terre pour la première fois, & que je trouvai que tout le reste de l'Equipage avoit été noyé, & que j'étois le
seul

seul qui eût été sauvé, il est bien vrai, dis-je, qu'alors j'eus une espèce d'extase, & un ravissement de cœur, qui assisté de l'efficace de la Grace, auroit bien pu se terminer à une reconnoissance Chrétienne; mais ce fut un fruit qui avorta dans sa naissance, un lumignon aussi-tôt éteint qu'allumé, un mouvement qui dégénéra en un transport de joye toute charnelle; & provenant uniquement de me voir encore en vie, sans que je considérasse que le bras du Tout-puissant s'étoit signalé en ma faveur, qu'il m'avoit tiré moi seul du nombre des morts pour me remettre à la terre des vivans: ma joye ne différoit en rien de celle que ressentent communément les Matelots, qui se voyant à terre après être échappés du naufrage, qui consacrent ces premiers momens à la boisson, & qui se hâtent de noyer au plus vite le souvenir de tout le passé dans les verres & dans les pots. Telle étoit ma disposition, & telle fut-elle durant tout le cours de ma vie.

Lorsque la suite du tems & de mille autres considérations m'eurent fait sentir tout le poids de ma misere, que je

me représentois un naufrage étrange dans ces circonstances , affreux dans son issue ; que je me voyois séparé de tout le Genre-humain , sans nulle apparence d'y être incorporé ; que j'envisageois mes maux parvenus à leur comble , sans en appercevoir dans l'avenir le moindre degré de diminution : dans cet état s'il venoit à luire un petit rayon d'esperance de pouvoir sustenter ma vie & la défendre contre la faim , c'en étoit assez pour charmer mes ennuis , pour servir de contre-poids à toutes mes afflictions : dès-lors je commençois à me mettre l'esprit en repos ; je travaillois tranquillement aux ouvrages nécessaires pour ma sûreté & pour ma nourriture ; j'étois bien éloigné de faire intervenir dans mes malheurs le courroux du Ciel & la main vengeresse de Dieu ; mon esprit n'étoit gueres accoutumé à remonter ainsi des effets à leur véritable cause.

Le blé dont j'ai fait mention dans mon Journal , & que j'avois vu s'élever inopinément au pied du rocher , frappa mon ame aussi-tôt que ma vue , il lui inspira une attention férieuse autant de tems que l'opinion du

du miracle s'y maintint : mais cette supposition ne fut pas plutôt éclip-sée, qu'elle entraîna avec elle tous les bons mouvemens qu'elle avoit fait naître ; c'est ce que j'ai déjà remarqué.

Le tremblement de terre , quoiqu'elle chose du monde la plus terrible en elle-même , & la plus capable de conduire à une Puissance invisible qui seule tient en sa main les choses de cette nature , le tremblement de terre , dis-je , n'eut pas plutôt cessé , que l'émotion , la crainte , & généralement toutes les impressions qu'il avoit faites en moi s'évanouïrent ; je ne pensai désormais ni à Dieu , ni à ses jugemens ; je ne le regardai plus comme le juste Dispensateur de mes maux , ni plus ni moins que si j'eusse été dans la plus douce & la plus fortunée condition de la vie.

Mais dès que je me vis malade , & que la mort accompagnée de toutes ses horreurs se presenta à mes yeux pour la contempler à loisir ; quand mes forces commençoient à succomber à la force du mal , que la nature étoit épuisée par la violence de la fièvre ; certes dès lors la conscience , depuis si longtems assoupie ,

soupie , se reveilla ; je commençai à me reprocher une vie qui s'étoit signalée par le crime , qui avoit armé contre moi la Justice Divine , qui m'en avoit attiré les coups les plus inouïs , & qui me faisoit actuellement gemir sous le poids de sa vengeance.

Ces réflexions m'accablèrent dès le second ou troisième jour de ma maladie , & jointes à la violence de la fièvre & aux reproches de ma conscience , arrachèrent de ma bouche quelques mots de prières , qui pour n'être pas accompagnées d'un desir sincere & d'une espérance vive , meritoient moins le nom de prières , que le langage de la frayeur & de l'angoisse. Une confusion de pensées agitoit mon esprit ; la grandeur de mes crimes bourreloit ma conscience ; la peur ou la seule idée de mourir dans un si misérable état , me faisoit monter des vapeurs au cerveau : dans cette détresse , ma langue articuloit je ne fai quoi d'une façon imparfaite & purement machinale ; mais ce n'étoit qu'exclamations , comme qui diroit , *Grand Dieu ! que je suis misérable ! si mon mal*
con-

continue , je mourrai faute d'assistance : Mon Dieu ! que deviendrai-je ? Après ce peu de paroles un ruisseau de larmes coula de mes yeux , & je tombai dans un long & profond silence.

Dans cet intervalle se presenterent à mon esprit les leçons salutaires de mon pere, puis sa prédiction rapportée au commencement de cette Histoire, qui disoit que, si je faisois la fausse démarche d'aller courir par le Monde, Dieu ne me beniroit pas ; & que j'aurois à l'avenir tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurois fait de ses conseils, quand peut-être il n'y auroit personne pour m'affister à en reparer la perte. „ C'est à présent , *m'écriai-*
 „ *je tout haut* , c'est à présent que s'ac-
 „ complissent les paroles de mon pe-
 „ re, le bras d'un Dieu vengeur m'a
 „ atteint, il n'y a personne pour m'ai-
 „ der ni pour m'entendre : j'ai rejeté
 „ la voix de la Providence , qui par
 „ sa bonté infinie m'avoit placé dans
 „ un état où je pouvois être com-
 „ mode & heureux , mais dont je
 „ n'ai pas voulu jouir , ni en connoître
 „ le prix par la bouche de mes pa-
 „ rens : je les laissai dans un deuil qui
 „ n'a-

„ n'avoit d'autre objet que ma folie :
„ mais celui où je me vois aujourd'hui
„ délaissé, n'est qu'une suite de cette
„ même folie : je refusai l'aide de
„ mes parens , lorsqu'ils vouloient
„ m'établir dans le monde , & m'y
„ mettre dans une situation exempte
„ de gêne & d'anxiété ; & mainte-
„ nant il me faut luter contre des
„ obstacles trop rudes , & peu pro-
„ portionnés à la foiblesse de la natu-
„ re, sans que j'aye ni assistance, ni
„ consolation , ni conseil : Alors je
m'écriai ; *Grand Dieu ! viens à mon ai-*
de, car ma détresse est grande.

Cette priere , s'il m'est permis de
me servir de ce nom , étoit la pre-
mière que j'eusse faite depuis plusieurs
années. Mais retournons à notre
Journal.

Le 28. de Juin. Me sentant un peu
soulagé par le sommeil que j'avois eu ,
& l'accès étant tout-à-fait fini, je me
levai. La frayeur où m'avoit jetté
le songe, ne m'empêcha pas de consi-
derer , que l'accès de fièvre me re-
prendroit le jour suivant, & qu'il fa-
loit profiter de ce relâche pour me re-
faire un peu, & préparer des rafraî-
chissemens

chiffemens auxquels je pourrois avoir recours quand le mal seroit revenu. La premiere chose que je fis, ce fut de verser de l'eau dans une grande bouteille quarrée, & de la mettre sur ma table près de mon lit; & pour ôter la crudité de l'eau, j'y ajoutai environ le quart d'une pinte de rum, mêlant le tout ensemble; ensuite je coupai un morceau de viande de Bouc, que je grillai sur les charbons, mais je n'en pus manger que fort peu. Je sortis pour me promener; mais je me trouvai foible, triste, & le cœur serré à la vue de ma pitoyable condition, redoutant pour le lendemain le retour de mon mal. Le soir je fis mon souper de trois œufs de Tortue, que je fis cuire dans la braise, & que je mangeai à la coque: & ce fut-là, autant que je puis m'en ressouvenir, le premier morceau pour lequel j'eusse encore demandé à Dieu sa benediction durant tout le tems de ma vie.

Après avoir mangé, j'essayai de me promener; mais je me trouvai si foible, qu'à peine pouvois-je porter mon fusil, sans lequel je ne marchois jamais; ainsi je n'allai pas loin, je m'as-

fis

sis à terre, & me mis à contempler la mer, qui se présentoit devant moi, & qui étoit calme & unie. Dans cette posture il me vint à peu près dans l'esprit les pensées suivantes.

„ Qu'est-ce que la Terre ? qu'est-ce que la Mer, sur laquelle j'ai tant vogué ? d'où cela a-t-il été produit ? que suis-je moi-même ? que sont les autres Créatures humaines & brutes, privées & sauvages ? quelle est notre origine ?

„ Certainement nous avons tous été faits par une Puissance secrète, qui forma la Terre & la Mer, l'Air & les Cieux ; & quelle est cette Puissance ?

Alors j'inferai naturellement, *c'est Dieu qui a fait toutes choses*. Fort bien, dis-je en moi-même ; mais je n'en demeurerai pas-là, & par une suite admirable des antecédens, je continuai de la sorte : „ Si Dieu a fait toutes choses, il guide ces mêmes choses, & celles qui les contiennent ; car assurément il faut que la Puissance qui les a faites, ait le pouvoir de les gouverner & de les diriger.

„ Cela étant, rien ne peut arriver
„ dans

„ dans la vaste enceinte de ses Ouvra-
 „ ges sans sa connoissance , ou sans
 „ son ordre.

„ Or s'il n'arrive rien sans sa con-
 „ noissance , il fait que je suis ici , &
 „ que j'y suis dans un état affreux ; &
 „ s'il n'arrive rien sans son ordre , il
 „ a ordonné que cela m'arrivât.

Rien ne se présenteoit à mon esprit
 qui pût contredire une seule de ces con-
 clusions ; c'est pourquoi elles opererent
 en moi avec toute la force possible , &
 me convainquirent que Dieu avoit
 ordonné que ces choses m'arrivassent ,
 que c'étoit par une dispensation de sa
 Providence que je me voyois réduit à
 une si extrême misere ; parce que
 seul il avoit en sa puissance non seu-
 lement moi , mais encore tout ce qui
 existe , & tout ce qui arrive dans le
 Monde. Incontinent je me fis cette ques-
 tion.

*Pourquoi Dieu m'a-t-il fait ces choses ?
 qu'ai-je fait pour être ainsi traité ?*

Dans cette recherche je sentis sou-
 dain ma conscience se soulever , com-
 me si je venois de blasphémer , & il
 me sembloit entendre une voix qui
 me faisoit ce reproche ; „ Misérable !

„ tu

„ tu demandes ce que tu as fait ? re-
„ garde en arriere pour y contem-
„ pler le passé , & pour te retracer
„ une vie abandonnée au desordre ;
„ demande plutôt ce que tu n'as
„ point fait ? demande pourquoi tu
„ n'as pas péri il y a longtems ? d'où
„ vient , par exemple , que tu ne
„ te noyas pas dans la rade d'Yar-
„ mouth ? que tu ne fus pas tué dans
„ le combat où tu fus pris par le
„ Corsaire de Salé ? que tu n'as pas
„ été dévoré par les bêtes sauvages
„ sur les Côtes d'Afrique ; & qu'en
„ dernier lieu tu n'as pas été ense-
„ veli dans les flots , comme tout le
„ reste de l'Equipage ? Après cela
„ oseras-tu bien encore demander ce
„ que tu as fait ?

Ces reflexions me rendirent muet ,
& bien loin d'avoir aucune replique
pour me justifier à mes propres yeux ,
je me levai tout pensif & melanco-
lique , je marchai vers ma retraite , &
passai par dessus ma muraille comme
pour m'aller coucher : mais je me sen-
tois l'esprit dans une grande agitation ,
& peu disposé à dormir ; ainsi je m'as-
sis dans ma chaise , & comme il com-
mençoit

mençoit à faire noir, j'allumai ma lampe: déjà l'attente de la fièvre me donnoit de terribles inquietudes; & dans ce moment il me vint dans l'esprit que les Brâziiliens ne prennent presque aucune autre médecine pour quelque sorte de maladie que ce puisse être, que leur tabac; & je savois qu'il y avoit dans un de mes coffres un morceau de rouleau, dont les feuilles étoient mûres pour la plupart, quoiqu'il y en eût parmi quelques-unes de vertes.

Je me levai de dessus ma chaise, & comme si j'eusse été inspiré du Ciel, j'allai droit au coffre qui renfermoit la guérison de mon corps & de mon ame. J'ouvris le coffre, & j'y trouvais ce que je cherchois, savoir le tabac; & comme le peu de livres que j'en avois conservé, y étoient aussi serrés, je pris une des Bibles dont il a été fait mention ci-dessus, & que je n'avois pas eu jusqu'ici le loisir, ou plutôt le desir d'ouvrir une seule fois; je la pris, dis-je, & la portai avec le tabac sur ma table.

Je ne savois ni comment employer ce tabac pour ma maladie, ni s'il lui étoit

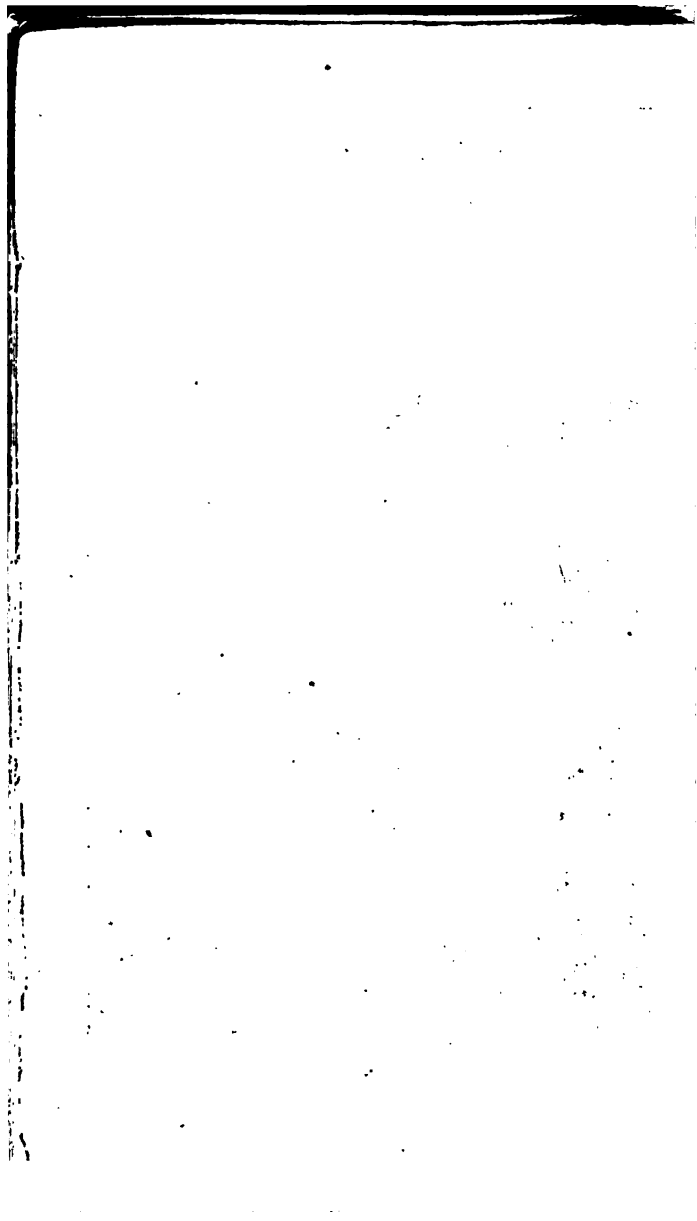
étoit favorable, ou contraire ; mais j'en fis l'expérience de plusieurs manieres différentes , comme si je n'eusse pu manquer par cette voye de rencontrer la bonne & de réussir. Premièrement, je pris un morceau de feuille que je mis dans ma bouche ; & comme le tabac étoit verd & fort, & que je n'y étois pas accoutumé , il m'étourdit extraordinairement : secondement , j'en fis tremper une autre feuille dans du rum , pour en prendre une doze une heure ou deux après en me couchant : & en troisième lieu , j'en grillai sur des charbons ardens , tandis que je tenois le nez sur la fumée , aussi près & aussi longtems que la crainte de me bruler ou de me suffoquer le pouvoit permettre.

Durant l'intervale de ces préparatifs, j'ouvris la Bible, & je commençai à lire , mais les fumées du tabac m'avoient trop ébranlé la tête pour continuer ma lecture : néanmoins, ayant jetté les yeux à l'ouverture du Livre, les premières paroles qui se presentèrent , furent celles-ci : *Invoque-moi au jour de ton affliction, & je te délivrerai, & tu me glorifieras.*

Ces



Rêve et Conversion de Robinson.



Ces paroles étoient fort propres pour l'état où je me trouvois , & elles firent impression sur mon esprit dans le tems de la lecture : mais le mot de *délivrer* sembloit ne pas me concerner , & n'avoir aucune signification à mon égard : ma délivrance étoit une chose si éloignée & même si impossible dans mon imagination , que je commençai à parler le langage des Enfans d'Israël , qui disoient , lorsqu'on leur promit de la chair à manger , *Dieu pourroit-il dresser une table dans le Désert ?* & moi , aussi incrédule qu'eux , je me mis à dire , *Dieu lui-même pourroit-il me délivrer de cette place ?* & comme ce ne fut qu'après bien des années , qu'il se manifesta quelque sujet d'esperance , aussi ces défiances venoient-elles souvent me maîtriser ; néanmoins les paroles que j'avois lues me touchoient , & je les méditois très-souvent. Il se faisoit tard , & le tabac , comme je l'ai déjà dit , m'avoit si fort appesanti la tête , qu'il me prit envie d'aller dormir : je laissai donc bruler ma lampe dans la caverne , de peur que je n'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit , ensuite je m'allai coucher : mais aupara-

vant je fis ce que je n'avois fait de mes jours, je me mis à genoux, je priai Dieu, le suppliant d'accomplir la promesse qu'il m'avoit faite, de me délivrer si je l'invoquois au jour de mon affliction. Après que cette prière précipitée & imparfaite fut finie, je bus le rum, où j'avois infusé le tabac, & qui en étoit si imbu & si fort, que j'eus beaucoup de peine à pouvoir l'avaler. Incontinent cette potion me donna brusquement à la tête; mais je m'endormis d'un si profond sommeil, que quand je me reveillai, il ne pouvoit gueres être moins de trois heures après midi: je dirai bien plus, c'est que je ne saurois encore m'ôter de la tête que je dormis tout le lendemain de ma medecine, toute la nuit d'après, & une partie du jour suivant: car autrement je ne comprends pas comment j'aurois pu me trouver court d'un jour dans mon Calendrier ou Calcul de jours & de semaines, comme il parut quelques années ensuite que je l'étois effectivement.

Quelle que pût être la cause de ce mécompte, je me trouvai à mon reveil

veill extrêmement soulagé, me sentant du courage & de la joye: quand je me levai, j'avois plus de force que le jour précédent, mon estomac s'étoit fortifié, l'appetit m'étoit revenu: en un mot le lendemain point de fièvre du tout, & je continuai dans mon amendement. Ce jour étoit le 23.

Le 30. suivant même le train de la maladie, étoit mon bon jour; ainsi je sortis avec mon fusil, mais je ne me souciai point de m'éloigner trop. Je tuai une couple d'Oiseaux de mer, assez semblables à des Oyes sauvages; je les portai au logis, mais je ne fus point tenté d'en manger, & me contentai de quelques œufs de Tortue, qui étoient fort bons. Le soir je réitérai la medecine que je supposois m'avoir fait du bien, j'entens le rum, dans quoi il y avoit du tabac infusé; j'usai pourtant de quelque restriction cette fois-ci, c'est que la doze fut plus petite que la premiere, que je ne mâchai point de tabac, & que je ne tins point le nez sur la fumée comme auparavant. Quoi qu'il en soit, le lendemain, qui étoit le 1. de Juillet, je ne fus point aussi-bien que je m'y étois attendu, j'eus

quelque espèce de frissonnement, mais à-la-*verité* ce n'étoit que peu de chose.

Le 2. de Juillet. Je réitérai la médecine des trois manieres; elle me donna dans la tête, comme il étoit arrivé la premiere fois, & je doublai la quantité de ma potion.

Le 3. de Juillet. La fièvre me quitta pour toujours, mais il se passa quelques semaines avant que je recouvrasse tout-à-fait mes forces. Cependant je réfléchissois extrêmement sur ces paroles de l'Ecriture, *Je te délivrerai*: l'impossibilité de ma délivrance étoit si profondément gravée dans mon esprit, qu'elle y avoit coupé racine à tout espoir. Mais durant que je me decourageois ainsi par ces pensées, je fis reflexion que j'avois les yeux si assidument tournés vers ma principale délivrance, que je les détournois de dessus celle que j'avois reçue. Sur le champ je me pris moi-même à partie, & me dis: „ N'ai-je pas été délivré d'une maladie dangereuse? l'état pitoyable où j'étois, la peur terrible que j'en avois, l'heureuse issue qui a terminé tout
„ cela,

„ cela, ne font-ce pas des choses qui
 „ meritoient mon attention ? Dieu
 „ m'a délivré, mais je ne l'ai pas glo-
 „ rifié ; c'est-à-dire, je n'ai pas recon-
 „ nu son bienfait, je ne lui ai pas rendu
 „ mes actions de graces : avec quel
 „ front oserois-je attendre une plus
 „ grande délivrance ?

Ces reflexions penetrerent mon cœur, je me mis incontinent à genoux, & je remerciai Dieu à haute voix de ma convalescence.

Le 4. de Juillet. Le matin je pris la Bible, & je commençai au Nouveau Testament. Je m'appliquai serieusement à cette lecture, & me fis une loi d'y vaquer chaque matin & chaque soir, sans me fixer à un certain nombre de chapitres, mais suivant la situation de mon esprit. Je n'eus pas pratiqué cet exercice pendant longtems, que je sentis naître en mon cœur un repentir plus profond & plus sincere de ma vie passée : l'impression de mon songe se reveilla, j'étois sensiblement ému du passage conçu en ces paroles, *toutes ces choses ne t'ont point porté à la repentance.* C'est cette repentance que je demandois un jour à Dieu avec affec-
 K 3 tion,

tion, lorsque par un effet de sa Providence ayant ouvert l'Ecriture Sainte, je tombai sur ces mots, *il est Prince & Sauveur, il a été élevé pour donner repentance & remission.* A peine eus-je achevé le passage que je posai le Livre, & élevant mon cœur aussi-bien que mes mains vers le Ciel avec une espece d'extase & un transport de joye indicible, je m'écriai tout haut, *Jesus, Fils de David, Prince & Sauveur, qui as été élevé, donne-moi de me repentir.*

Je puis dire que cette priere fut la premiere de ma vie qui mérita le nom de priere; car elle fut accompagnée d'un vrai sentiment de ma misere, & d'une esperance vive puisée dans la Sainte Ecriture, animée par la Parole de Dieu même; & depuis ce tems-là je ne cessai point d'esperer que Dieu m'exauceroit.

Dès-lors le passage compris en ces termes, *invoque-moi & je te délivrerai,* me parut renfermer un sens que je n'y avois pas encore trouvé. Car auparavant je n'avois l'idée d'aucune autre délivrance, que d'être affranchi de la captivité où j'étois detenu; je veux di-

dire de l'Ile, qui, quoique ce fût un lieu vaste & étendu, ne laissoit pas d'être pour moi une prison, & même une des plus terribles. Mais aujourd'hui je me vois éclairé d'une nouvelle lumière; j'apprens une toute autre interpretation des paroles que j'avois lues; maintenant je repasse avec horreur sur une mechante vie; l'image de mes crimes m'inspire l'épouvante; & je ne demande plus rien à Dieu, sinon qu'il délivre mon ame d'un poids sous lequel elle gemit. Quant à ma vie solitaire, elle ne m'afflige plus; je ne prie pas seulement Dieu de vouloir m'en affranchir; je n'y pense pas, & tous mes autres maux ne me touchent point en comparaison de celui-ci. J'ajoute cette dernière reflexion, pour insinuer en passant à quiconque lira cet endroit de mon Ouvrage, qu'à prendre les choses dans leur vrai sens, c'est un bien infiniment plus grand de se soustraire au péché qu'à l'affliction. Mais je n'étendrai pas ce sujet pour reprendre mon Journal.

Quoique ma condition fût encore la même, à parler physiquement, & à en juger par l'extérieur des choses,

néanmoins elle étoit devenue bien plus douce , & bien plus supportable aux yeux de mon esprit. Par une lecture constante des Ecrits Sacrés, & par l'usage frequent de la Priere, mes pensées étoient dirigées vers des objets d'une nature relevée : je sentoís en secret des consolations interieures, qui m'avoient jusqu'alors été inconnues : & comme ma santé & mes forces s'amendoient tous les jours, je m'employois sans cesse à me pourvoir de tout ce qui me manquoit, & à rendre ma maniere de vivre aussi reguliere qu'il le pouvoit.

Du 4. de Juillet jusqu'au 14. Mon occupation principale fut de me promener avec mon fusil à la main : je reiterois souvent la promenade, mais je la faisois courte, comme un homme qui relevoit de maladie, & qui tâchoit peu à peu de se remettre ; car il est difficile de comprendre combien j'étois épuisé, & à quel point de foiblesse je me voyois réduit. Le remede dont je me servis, étoit tout-à-fait nouveau, & n'avoit peut-être jamais gueri de fièvre auparavant ; aussi l'experience que j'en fis n'est pas un grand

rand suffisant pour l'oser recomman-
der à qui que ce soit ; parce que si d'un
côté il emporta la fièvre , de l'autre il
contribua extrêmement à m'affoiblir ,
& il m'en resta pendant quelque tems
un ébranlement de nerfs , & des con-
vulsions par tout le corps.

Ces fréquentes promenades m'ap-
prirent , à mes dépens , une particulari-
té , qui est qu'il n'y avoit rien de plus
pernicieux à la santé , que de se met-
tre en campagne pendant la saison plu-
vieuse , sur-tout si la pluie étoit ac-
compagnée d'une tempête ou d'un
ouragan. Or comme la pluie , qui
survenoit quelquefois dans la saison sé-
che , ne tomboit jamais sans un orage ,
aussi trouvois-je qu'elle étoit beaucoup
plus dangereuse , & plus à craindre
que celle de Septembre ou d'Octo-
bre.

Il y avoit près de dix mois que j'é-
tois dans cette Ile infortunée ; toute
possibilité d'en sortir sembloit m'être
ôtée pour toujours ; & je croyois fer-
mement que jamais Creature humaine
n'avoit mis le pied dans ce lieu sauva-
ge. Ma demeure se trouvoit , selon
moi , suffisamment fortifiée ; j'avois

un grand desir de faire une découverte plus complete de l'Ile, & de voir si je ne pourrois point rencontrer des productions qui m'auroient été cachées jusqu'alors.

Ce fut le 15. de Juillet que je commençai de faire une visite de l'Ile, la plus exacte que j'eusse encore faite. J'allai premièrement à la petite Baye, dont j'ai déjà fait mention, & où j'avois abordé avec tous mes radeaux. Je marchai le long de la Riviere, & quand j'eus fait environ deux milles en montant, je trouvai que la marée n'alloit pas plus loin, & que ce n'étoit plus-là qu'un petit ruisseau coulant, dont l'eau étoit fort douce & fort bonne. Mais comme l'Eté, ou la saison seche regnoit en ce tems-là, il n'y avoit presque point d'eau en certains endroits, du moins n'en restoit-il pas assez pour faire un courant un peu considerable & sensible.

Sur les bords de ce ruisseau, je trouvais plusieurs prairies agreables, unies, & couvertes d'une belle verdure. En s'éloignant du lit, elles s'élevoient insensiblement: dans les endroits où il n'y avoit pas d'apparence qu'elles fussent
jamais

jamais inondées, c'est-à-dire près des côteaux qui les bordoient, je trouvai quantité de tabac verd, & croissant sur une tige extrêmement haute. Il y avoit plusieurs autres plantes, que je ne connoissois point, & dont je n'avois jamais ouï parler, qui pouvoient renfermer des qualités ocultes.

Je me mis à chercher de la Cassave, qui est une Racine dont les Américains font leur pain dans tous ces Climats; mais je n'en pus point trouver. Je vis de belles Plantes d'Aloès, mais je n'en savois pas encore l'usage: je vis plusieurs Canes de Sucre, mais sauvages & imparfaites faute de culture. Je me contentai de ces découvertes pour cette fois, & m'en revins, en considérant à part moi quels moyens je pourrois prendre, pour m'instruire de la vertudes Plantes & des Fruits que je découvrerois à l'avenir: mais après y avoir bien pensé, je ne formai aucune conclusion; car, sans mentir, j'avois été si peu soigneux de faire mes observations dans le tems que j'étois au Brezil, que je ne connoissois guères les Plantes de la Campagne, ou du moins la connoissance que j'en avois,

ne pouvoit pas m'être d'un grand secours dans l'état misérable où j'étois.

Le lendemain 16. du Mois, je repris le même chemin ; & m'étant avancé un peu plus loin que je n'avois fait la veille, je trouvai que le ruisseau & les prairies ne s'étendoient pas plus loin, & que la campagne commençoit à être plus couverte de bois. J'y trouvai plusieurs sortes de fruits, & particulièrement des Melons qui couvroient la terre, des Raisins qui pendoient sur les arbres, & dont la grappe riante & pleine étoit prête pour la vendange. Cette découverte me donna autant de surprise que de joye. Mais je voulus moderer mon appetit, & profiter d'une experience qui avoit été funeste à d'autres ; car je me ressouvenois d'avoir vu mourir en Barbarie plusieurs de nos Esclaves Anglois, qui à force de manger des raisins avoient gagné la fièvre & la dissenterie. J'eus pourtant le secret d'obvier à des suites si terribles, & de préparer ce fruit d'une maniere excellente, en l'exposant & en le faisant secher au Soleil après l'avoir coupé, pour le garder

com-

comme on garde en Europe ce qu'on appelle des Raisins secs: je me persuadois qu'après l'Automne ce seroit un manger aussi agréable que sain, & je ne fus point trompé dans mon attente.

Je passai-là toute la journée; sur le tard je ne jugeai pas à propos de m'en retourner au logis, & je me déterminai à découcher pour la première fois de ma vie solitaire. La nuit étant venue, je choisis un logement tout semblable à celui qui m'avoit donné retraite à mon premier abord dans l'Île: ce fut un arbre bien touffu, sur lequel m'étant placé commodément, je dormis d'un profond sommeil. Le lendemain au matin je procédai à la continuation de ma découverte, en marchant près de quatre milles, & jugeant de la longueur du chemin par celle de la vallée que je parcourois, j'allois droit au Nord, & laissois derrière & à ma droite une enchaîure de monticules.

Au bout de cette marche je me trouvai dans un Pays découvert, qui sembloit porter sa pente à l'Occident: un petit ruisseau d'eau fraîche, qui sortoit d'une colline tout proche, dirigeoit

son cours à l'opposite, c'est-à-dire à l'Orient : toute cette Contrée paroissoit si tempérée, si verte, si fleurie, qu'on l'auroit prise pour un jardin planté par artifice ; & il étoit aisé de voir qu'il y regnoit un Printems perpétuel.

Je descendis un peu sur la croupe de cette vallée délicieuse, & après je fis une station pour la contempler à loisir. D'abord l'admiration se saisit de mes sens ; elle suspendit quelque tems mes soucis rongeans, pour me faire savourer en secret le plaisir de voir que tout ce que je voyois étoit mon bien ; que j'étois le Seigneur & le Roi absolu de cette Region ; que j'y avois un droit de possession ; & que si j'avois des heritiers, je pourrois la leur transmettre aussi incontestablement qu'on feroit un fief en Angleterre. J'y vis une grande quantité de Cacao, d'Orangers, de Limonniers & de Citronniers, qui tous étoient sauvages, & dont il n'y en avoit que peu qui portassent du fruit, du moins dans la saison présente. Néanmoins les limons verts, que je cueillis, étoient non seulement agréables à manger, mais encore très-sains :

fains : & dans la suite j'en mêlois le jus avec l'eau , qui en recevoit beaucoup de relief , devenant par-là , & plus fraîche & plus salutaire.

Je me voyois maintenant assez d'ouvrage sur les bras ; il s'agissoit de cueillir du fruit , & de le transporter ensuite dans mon habitation ; car j'avois résolu d'amasser une provision de raisins & de citrons pour me servir pendant la saison pluvieuse que je savois bien qui approchoit.

Pour cet effet je fis trois monceaux , dont deux étoient de raisins , & l'autre de limons & de citrons mêlés ensemble. Je tirai de chacun une petite portion pour emporter , & avec cela je pris le chemin de la maison , résolu de revenir au plutôt , & de me munir d'un sac ou de quelque autre meuble , tel que je pourrois trouver , pour enlever le reste.

Après un voyage de trois jours je me rendis chez moi , c'est ainsi que j'appellerai désormais ma tente & ma caverne. Mais avant que d'y arriver , mes raisins s'étoient brisés & écrasés à cause de leur grande maturité & de leur pesanteur , en sorte qu'ils ne valoient plus
que

que peu de chose, pour ne pas dire rien du tout. Pour ce qui est des limons, ils se trouverent très-bons, mais il n'y en avoit qu'un petit nombre.

Le jour suivant, qui étoit le 19. je retournai avec deux petits sacs que j'avois faits pour aller chercher ma récolte. Mais je fus surpris de voir que mes raisins, que j'avois laissés la veille si appetissans & bien amoncelés, étoient aujourd'hui tous gâtés, tous par morceaux, traînés & dispersés çà & là, & qu'une partie en avoit été rongée & dévorée. De-là je conclus qu'il y avoit dans le voisinage quelques animaux sauvages qui avoient commis ce dégât. Mais de dire quelles sortes d'animaux c'étoient, c'est ce qui passoit ma science.

Enfin, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de les laisser en un monceau, ni de les emporter dans un sac, parce que d'un côté ils seroient pressés, & exprimés sous leur propre poids, & que de l'autre ce seroit les livrer en proie aux bêtes sauvages, je trouvai une troisième methode qui me réussit. C'est que je cueillis une grande quantité de raisins, & les suspendis au bout des bran-

branches des arbres pour les secher & les cuire au Soleil. Mais quant aux limons & aux citrons, j'en emportai au logis tout autant qu'il en falloit, pour plier presque sous ma charge.

En chemin faisant pour m'en retourner de ce voyage, je contemplois avec admiration la fecondité de cette vallée, les charmes de sa situation, l'avantage qu'il y auroit de s'y voir à l'abri des orages du vent d'Est, derriere ces bois & ces côteaux : & je conclus que l'endroit où j'avois fixé mon habitation, étoit sans contredit le plus mauvais de toute l'Ile. Ainsi je pensai dès-lors à demenager, & à me choisir, s'il étoit possible, dans ce séjour fertile & agréable, une place aussi forte que celle que je meditois de quitter.

J'eus longtems ce projet en tête, & la beauté du lieu étoit cause que j'en repaiissois mon imagination avec plaisir. Mais quand je vins à considerer les choses de plus près, & à reflechir que ma vieille demeure étoit proche de la mer, je trouvai que ce voisinage pourroit donner lieu à quelque événement favorable pour moi ;
que

que la même destinée qui m'avoit poussé où j'étois, pourroit m'y envoyer des compagnons de mon malheur ; & que bien-qu'il n'y eût pas beaucoup d'apparence à une telle époque, néanmoins, si je venois à me renfermer dans les collines & dans les bois au centre de l'île, ce seroit redoubler mes entraves, & rendre mon affranchissement non seulement peu probable, mais même impossible ; & que par conséquent je ne devois point changer de demeure.

Mais j'étois devenu si amoureux d'un si bel endroit, que j'y passai presque tout le reste de Juillet ; & qu'après m'être ravisé, j'eusse conclu à ne point changer de domicile, je ne pus cependant m'empêcher de m'y faire une petite métairie au milieu d'une enceinte assez spacieuse, composée d'une double haye bien palissadée, aussi haute que j'y pouvois atteindre, & toute remplie en dedans de menu bois. Je couchois quelquefois deux ou trois nuits consecutives dans cette seconde forteresse, passant & repassant par dessus la haye avec une échelle, comme

comme je faisois dans la première : & dès-lors je me regardai comme un homme qui avoit deux maisons , l'une sur la Côte pour veiller au commerce & à l'arrivée des Vaisseaux , l'autre à la Campagne , pour faire la moisson & la vendange. Les ouvrages & le séjour que je fis dans cette dernière , me tinrent jusqu'au 1. d'Août.

Je ne faisois que de finir mes fortifications , & de commencer à jouir de mes travaux , quand les pluyes vinrent m'en déloger , & me chasser dans ma première habitation , pour n'en pas sortir si-tôt. Car quoique dans ma nouvelle je me fusse fait une tente avec une pièce de voile , & que je l'eusse fort bien tendue , comme j'avois déjà fait dans la vieille , cependant je n'étois pas au pied d'un rocher haut & sans pente qui me servît de boulevard contre le gros tems , ni n'avois pas derrière moi une caverne pour m'y retirer quand les pluyes étoient extraordinaires.

J'ai déjà dit que j'avois achevé ma métairie au commencement d'Août ; & que dès ce tems-là je commençois à en goûter les douceurs. Je dirai maintenant,

tenant, pour continuer mon Journal, qu'au troisième jour du même mois, je trouvai mes raisins, que j'avois suspendus, parfaitement secs, bien cuits au Soleil, en un mot excellens; c'est pourquoi je commençai à les ôter de dessus les arbres, & je fus bien avisé de m'y prendre aussi-tôt; car autrement les pluies qui survinrent, les auroient entièrement gâtés, & m'auroient fait perdre mes meilleures provisions d'hiver, car j'avois plus de deux cens grappes. Il me fallut du tems pour les dépendre, pour les transporter chez moi, & pour les serrer dans ma caverne. Je n'eus pas plutôt fait toutes ces choses, qu'il commença à pleuvoir; & ces pluies, qui commencerent le 13. d'Août, continuèrent jusqu'à la midi Octobre: il est pourtant vrai qu'elles se relâchoient quelquefois; mais aussi elles étoient de tems en tems si violentes, que je ne pouvois bouger de ma caverne durant plusieurs jours.

Dans cette même saison l'accroissement soudain de ma famille me donna bien de la surprise. Il y avoit du tems que j'avois eu le chagrin de perdre un
de

de mes chats qui s'en étoit fui : depuis je n'avois ouï ni miaulemens , ni nouvelles de cet animal , & je le croyois mort , lorsqu'à mon grand étonnement il vint à mon logis escorté de trois petits , sur la fin du mois d'Août. Il est vrai que j'avois tué avec mon fusil une espèce d'animal , que j'ai appelé Chat sauvage , mais il me paroissoit tout différent de ceux que nous avons en Europe ; & mes petits chats étoient tout-à-fait semblables aux autres chats domestiques , & à mes deux vieux en particulier , qui n'étant qu'une couple de femelles , ne fournissoient à mon esprit que d'étranges difficultés sur cette multiplication. Mais cette race , qui m'avoit intrigué dès sa naissance , faillit à m'empester dans la suite par une trop féconde posterité , dont je fus bientôt si infesté , que je me vis obligé de leur donner la chasse , & même de les exterminer comme une vermine dangereuse , ou comme des bêtes sauvages.

Depuis le 14. du mois d'Août jusqu'au 26 , il plut sans aucune intermission , tellement que je ne pus sortir tout ce tems-là ; j'étois devenu

nu fort soigneux de me garantir de la pluye. Durant cette longue retraite, je commençai à me trouver un peu court de vivres; mais m'étant hazardé deux fois à aller dehors, je tuai à la fin un Bouc, & trouvai une Tortue fort grosse qui fut pour moi un grand regal. Voici comment je reglois mes repas: je mangeois une grappe de raisin à mon déjeuner; un morceau de bouc ou de tortue grillé à mon diner (car par malheur je n'avois aucun vaisseau propre à bouillir ou à étuver, quoi que ce soit) & à souper deux ou trois œufs de tortue faisoient mon affaire.

Pour me desennuyer, & faire en même tems quelque chose d'utile dans cette espece de prison où me confinoit la pluye, je travaillois regulierement deux ou trois heures par jour à agrandir ma caverne, & conduisant ma sappe peu à peu vers un des flans du rocher, je parvins à le percer de part en part, & à me faire une entrée & une sortie libre derrière mes fortifications. Mais je conçus d'abord quelque inquietude de me voir ainsi exposé; car de la maniere que j'avois ménagé

gé les choses auparavant, je m'étois vu parfaitement bien enclos; au lieu qu'à présent je me voyois en bute au premier agresseur qui viendrait. Il faut pourtant avouer que j'aurois de la peine à justifier la crainte qui me vint sur cet article, & que j'étois trop ingénieux à me tourmenter, puisque la plus grosse créature que j'eusse encore vue dans l'île, étoit un Bouc.

Le 30. de Septembre étoit l'anniversaire de mon funeste débarquement. Je calculai les crans marqués sur mon poteau, & je trouvai qu'il y avoit trois cens soixante-cinq jours que j'étois à terre. J'observai ce jour comme un jour de jeûne solennel; le consacrant tout entier à des exercices religieux, me prosternant avec une humilité profonde, confessant mes pechés à Dieu, reconnoissant la justice de ses jugemens sur moi, & implorant enfin sa compassion, en vertu de notre divin Mediateur. Je m'abstins de toute nourriture pendant douze heures, & jusqu'au Soleil couchant; après quoi je mangeai un biscuit avec une grape de raisin; & terminant la journée avec la même devotion avec laquelle je l'a-
vois

vois commencée, je m'allai coucher.

Jusqu'ici je n'avois observé aucun Dimanche, parce que n'ayant au commencement nul sentiment de Religion, j'oubliai au bout de quelque tems de distinguer les semaines en marquant pour le Dimanche un cran plus long que pour les Jours ouvriers, ainsi je ne pouvois veritablement plus discerner l'un de l'autre. Mais quand j'eus une fois calculé les jours par le nombre des crans, comme je viens de le dire, je reconnus que j'avois été un an dans l'Ile. Je divisai cette année en semaines, & je pris le septième de chacune pour mon Dimanche ; il est pourtant vrai qu'à la fin de mon calcul, je trouvai un ou deux jours de mécompte.

Peu de tems après je m'apperçus que mon ancre me manqueroit bientôt ; c'est pourquoi je fus obligé de la ménager extrêmement, me contentant d'écrire les circonstances les plus remarquables de ma vie, sans faire un détail journalier des autres choses.

Je m'appercevois déjà de la régularité des Saisons ; je ne me laissois plus surprendre, ni par la pluvieuse, ni
par

par la sèche ; & je savois me pourvoir pour l'une & pour l'autre. Mais avant d'acquiescer une telle expérience, j'avois été obligé d'en faire les frais : & l'essai que je vai rapporter , étoit un des plus chers auxquels j'en fusse venu. J'ai dit ci-dessus , que j'avois conservé le peu d'orge & de ris qui avoit crû d'une manière inattendue , & où je m'imaginois trouver du miracle , il pouvoit bien y avoir trente épis de ris , & vingt d'orge : or je croyois que c'étoit maintenant le tems propre à semer ces grains , parce que les pluies étoient passées , & que le Soleil étoit parvenu au midi de la Ligne.

Conformément à ce dessein , je cultivai une pièce de terre le mieux qu'il me fut possible avec une pèle de bois , & après l'avoir partagée en deux parts je semai mon grain. Mais tandis que j'étois à semer , il me vint en pensée que je ferois bien de n'employer pas tout cette première fois , parce que je ne savois quelle saison étoit la plus propre pour les semailles : c'est pourquoi je risquai environ les deux tiers de mon grain , réservant à peu près une poignée de chaque sorte.

Je me fus bon gré dans la suite de m'y être pris avec cette précaution. De tout ce que j'avois semé, il n'y en eut pas un seul grain qui crût à un point de maturité, parce que les mois suivans, qui composoient la saison sèche, la terre n'ayant aucune pluie après avoir reçu la semence, elle manquoit aussi de l'humide nécessaire pour la faire germer, & ne produisit rien jusqu'à ce que la saison pluvieuse étant revenue, elle poussa de foibles tiges qui dépérèrent.

Voyant que ma première semence ne croissoit point, & devinant aisément qu'il n'en falloit pas chercher d'autre cause que la sécheresse, je cherchai un autre champ pour faire un autre essai. Je fouïs donc une pièce de terre près de ma nouvelle métairie, & je semai le reste de mon grain en Février, un peu avant l'Équinoxe du Printems. Cette semence ayant les mois de Mars & d'Avril pour l'humecter, poussa fort heureusement, & fournit la plus belle récolte que je pusse attendre: mais comme cette seconde semaille n'étoit qu'un reste de la première, & que ne l'osant risquer
tou-

toute , j'en avois épargné pour une troisième, elle ne donna enfin qu'une petite moisson , qui pouvoit en tout monter à deux picotins , l'un de ris , & l'autre d'orge.

Mais l'expérience que je venois de faire , me rendit maître consommé dans cette affaire , m'apprenant précisément quand il falloit semer ; & qu'aussi je pouvois faire deux semailles , & recueillir deux moissons.

Pendant que mon blé croissoit , je fis une découverte , dont je fus bien profiter après. Dès que les pluies furent passées , & que le tems commença à se mettre au beau , ce qui arriva environ le mois de Novembre , j'allai faire un tour à ma maison de campagne , où , après une absence de quelques mois , je trouvai les choses dans le même état où je les avois laissées , & même en quelque façon améliorées. Le cercle ou la double haye que j'avois formée , étoit non seulement ferme & entière ; mais encore les pieux , que j'avois faits avec des branches d'arbres que j'avois coupées autour , avoient tous poussé , & produit de longues branches , comme auroient pu

faire des Saules, qui repoussent généralement la première année après qu'on les a élagués depuis la cime jusqu'au tronc. Mais je ne saurois comment vous nommer ces arbres, dont les branches m'avoient fourni des pieux. J'étois bien étonné, & bien aise en même tems, de voir croître ces jeunes plantes; je les taillai & les cultivai de façon, qu'elles pussent toutes venir à un même niveau, s'il étoit possible. Vous ne sauriez croire combien elles prospererent, ni la belle figure qu'elles firent au bout de trois ans: puisqu'encore que mon enceinte eût environ vingt-cinq verges de diamètre, néanmoins elles la couvrirent bientôt toute entière; & firent enfin une ombre si épaisse, qu'on auroit pu loger dessous durant toute la saison sèche.

Ceci me fit refoudre à couper encore d'autres pieux de la même espèce, & d'en faire une haye en forme de demi-cercle, pour enfermer ma muraille, j'entens celle de ma première demeure; car ayant planté un double rang de ces pieux, qui devenoient des arbres à la distance d'environ huit verges de
ma

ma vieille palissade , ils crurent bien vite , & servirent premierement de couverture pour mon habitation , & dans la suite même de rempart & de défense , comme je le raconterai en son lieu.

Je trouvai dès lors qu'on pouvoit en général diviser les Saisons de l'Année , non pas en Été & en Hiver , comme on fait en Europe ; mais en tems de Pluye & en tems de Secheresse , qui se succedans alternativement deux fois , occupent ordinairement les mois de l'année selon l'ordre suivant.

La moitié de Fevr.	} Tems de pluye , le Soleil
Mars ,	
La moitié d'Avril.	
	étant ou dans l'Equino-
	xe , ou bien proche.

La moitié d'Avril ,	} Tems sec , le Soleil é-
Mai ,	
Juin ,	
Juillet ,	
La moitié d'Août.	
	tant alors au Nord de la
	Ligne,

La moitié d'Août ,	} Tems de pluye , le Soleil
Septembre ,	
La moitié d'Octob.	
	étant retourné au voisi-
	nage de l'Equinoxe.

La moitié d'Octobre.	} Tens sec, le Soleil étant au Sud de la Ligne.
Novembre,	
Decembre,	
Janvier,	
La moitié de Fevrier,	

Voilà le train ordinaire des Saisons, quoiqu'à-la-verité il souffrît quelques alterations de tems en tems, parce que la pluye duroit plus ou moins longtems, selon la qualité ou la violence des vents qui souffloient. J'ai déjà dit que j'avois appris à mes dépens, combien les pluies étoient contraires à la santé; & c'est pour cela que je faisois toutes mes provisions par avance, crainte d'être obligé d'aller dehors pendant les mois pluvieux. Mais il ne faut pas s'imaginer que je fusse oisif dans ma retraite; j'y trouvois assez d'occupation, car je manquois encore d'une infinité de choses, dont je ne pouvois me pourvoir que par un travail rude & une application continuelle. Par exemple, je voulus me fabriquer un panier, je m'y pris de plusieurs manieres; mais toujours les verges que j'employois pour cela étoient si aisées à casser, que je n'en pouvois rien faire.

J'eus

J'eus lieu dans cette conjoncture de me savoir bon gré, de ce qu'étant encore petit garçon, je m'étois fait un plaisir sensible de frequenter la boutique d'un Vannier, qui travailloit dans la ville où mon pere faisoit son domicile, & de lui voir faire ses ouvrages d'ozier : semblable à la plupart des enfans ; je lui rendois volontiers de petits services ; je remarquois soigneusement la maniere dont il travailloit, je mettois quelquefois la main à l'œuvre, & enfin j'avois acquis une pleine connoissance de la methode ordinaire de cet Art. Il ne me manquoit plus que des materiaux, lorsqu'il me vint dans l'esprit, que les mêmes branches de l'arbre dont j'avois coupé mes pieux qui avoient poussé, pourroient bien être aussi flexibles que celles du Saule ou de l'Ozier d'Angleterre ; & je resolu de l'essayer.

Dans ce dessein je m'en fus le lendemain à ma maison de campagne, & ayant coupé quelques verges de l'arbre dont je viens de parler, je les trouvai aussi propres que je les pouvois souhaiter pour ce que je voulois faire. Ainsi j'y retournai bientôt après avec

une hache , pour couper une grande quantité de ces menues branches ; ce que je n'eus point de peine à faire , parce que l'arbre qui les produisoit , étoit fort commun dans ce Canton. Je les plaçai & les étendis dans mon enclos pour les secher : & dès qu'elles furent propres à mettre en œuvre , je les portai dans ma caverne , où je m'employai pendant la saison suivante à faire , aussi-bien que je pouvois , un bon nombre de paniers , soit pour transporter de la terre ou autre chose , soit pour ferrer du fruit , ou pour d'autres usages : & quoique je ne les achevasse pas dans la dernière perfection , ils étoient pourtant d'assez bon service pour ce à quoi je les destinois. J'eus soin depuis ce tems-là de ne m'en laisser jamais manquer , & à mesure que les vieux deperissoient , j'en faisois de nouveaux. Je m'attachai sur-tout à faire quelques paniers forts & profonds pour ferrer mon blé , au-lieu de le mettre dans des sacs , au cas qu'il me vînt une grosse récolte.

Quand je fus venu à bout de cette difficulté , & que j'y eus consumé un tems extraordinaire , je mis en mouvement
les

les ressorts de mon imagination, pour voir s'il ne seroit pas possible de suppléer au besoin extrême que j'avois de deux choses. Premièrement, je manquois de vaisseaux propres à contenir des choses liquides; n'ayant que deux petits barils où il y avoit encore actuellement beaucoup de *Rum*; ajoutez à cela quelques bouteilles de verre mediocrement grandes, les unes quarrées, les autres rondes, où il y avoit de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs. Je n'avois pas seulement un pot à faire cuire quoi que ce soit, excepté une grosse marmite, que j'avois sauvée du Vaisseau, mais qui à raison de sa grandeur n'étoit point propre pour mes usages; qui auroient été d'y faire un peu de bouillon, & d'y étuver quelquefois un petit morceau de viande. La seconde chose que j'aurois bien voulu avoir, c'étoit une pipe à fumer du tabac; mais cela me parut impossible pendant quelque tems, quoiqu'à la fin je trouvai une invention fort bonne pour y suppléer.

Je m'employois tantôt à planter mon second rang de palissades, tantôt à

faire des ouvrages d'ozier ; & j'allois ainsi passant mon Eté, lorsqu'une autre affaire vint me prendre une partie d'un tems qui m'étoit très-précieux. J'ai touché ci-dessus que j'avois un grand desir de parcourir toute l'Ile , que je m'étois avancé jusqu'à la source du ruisseau , & que de-là j'avois poussé jusqu'au lieu où étoit ma metairie , & d'où rien ne s'opposoit à la vue jusqu'à l'autre côté de l'Ile & au rivage de la mer. Je voulus traverser jusques-là. Pour cet effet je pris mon fusil, une hache & mon chien , avec cela une quantité plus qu'ordinaire de plomb & de poudre , & deux ou trois grapes de raisins , que je mis dans mon sac , & je me mis en chemin. Quand j'eus traversé toute la vallée dont j'ai déjà parlé, je découvris la mer à l'Ouest , & comme il faisoit un tems fort clair, je vis distinctement la terre ; je ne pouvois dire si c'étoit une Ile , ou un Continent ; mais je voyois qu'elle étoit très-haute , s'étendant de l'Ouest à l'Ouest-Sud-Ouest , & ne pouvant pas être éloignée de moins de quinze lieues.

Tout ce que je pouvois savoir de la situa-

situation de cette terre , c'est qu'elle étoit dans l'Amerique : & suivant toutes les estimes que j'avois pu faire , elle devoit confiner avec les Païs Espagnols , pouvant être toute habitée par des Sauvages ; qui , si j'y eusse abordé , m'auroient sans doute fait subir un sort plus dur que n'étoit le mien. C'est pourquoi j'acquiesçai aisément aux dispositions de la Providence , que je reconnoissois & croyois déjà regler toutes choses pour le mieux. Cette découverte ne donna nulle atteinte à mon repos , & je me donnai bien garde de me tourmenter l'esprit par des souhaits impuissans.

Outre cela , quand j'eus mûrement considéré la chose , je trouvai que si cette Côte faisoit partie des Conquêtes Espagnoles , je verrois infailliblement passer & repasser de tems à autre quelques Vaisseaux ; que si au contraire je n'en voyois jamais , il falloit que ce fût la Côte qui separe la Nouvelle Espagne du Brezil , & qui est une retraite de Sauvages , mais des plus cruels ; puisqu'ils sont Antrophages , ou mangeurs d'hommes , & qu'ils ne manquent point de massacrer

& de devorer tous ceux qui tombent entre leurs mains.

J'avançois tout à loisir en faisant ces reflexions: Ce côté de l'Ile me parut tout différent du mien : les païsages en étoient beaux , les champs ou les plaines toutes verdoyantes & émail-lées de fleurs , les bois hauts & touffus. Je vis quantité de Perroquets, & j'au-rois bien voulu en attraper un pour l'apprivoiser & lui apprendre à par-ler. Je me donnai bien du mouve-ment pour cela ; à la fin j'en attra-pai un jeune , que j'abattis d'un coup de bâton ; mais l'ayant relevé d'abord , j'eus soin de le mettre dans mon sein , & à force de le dorloter , je le remis & le fortifiai si bien que je l'emportai chez moi. Il se passa quelques années avant que je le pusse faire parler ; mais enfin je lui appris à m'appeller par mon nom d'une façon tout-à-fait familiere : il arriva dans la suite un accident , qui n'est au fond qu'une bagatelle , mais qui ne laissera pas de divertir le Lec-teur , & que je rapporterai en sa place.

Ce voyage me donna beaucoup de plaisir ; je trouvai dans les lieux bas des
ani-

animaux que je prenois les uns pour des Lievres, les autres pour des Renards, mais ils avoient quelque chose de bien différent de tous ceux que j'avois vus jusqu'alors ; & quoique j'en tuaſſe pluſieurs, je ne ſuccombai point à la tentation d'en manger : auſſi n'avois-je pas lieu de rien riſquer du côté du manger, puis-que j'en avois à foifon, & d'une grande bonté ; nommément ces trois ſortes, des Boucs, des Pigeons, & des Tortues : à quoi, ſi l'on ajoute mes Raiſins, je défie tous les Marchés de *Leaden-Hall* de mieux fournir une table que je le pouvois faire à proportion de la compagnie. Et ſi d'un côté mon état étoit aſſez déplorable, je devois de l'autre m'eſtimer fort heureux, de ce que bien loin d'être réduit à la diſette & à la neceſſité de jeûner, je jouiſſois d'une parfaite abondance aſſaiſonnée de délicateſſe.

Durant ce voyage je ne faiſois jamais plus de deux milles ou environ par jour, à prendre par le plus court ; mais je faiſois tant de tours & de détours, pour voir ſi je ne ferois point quelque belle découverte, que j'étois

fort las & fatigué , toutes les fois que j'arrivois au lieu où je voulois choisir mon gîte pour la nuit , & alors je m'allois nicher sur un arbre : ou bien je me logeois entre deux arbres , plantant un rang de pieux à chacun de mes côtés , afin de me servir de barricades , ou du moins d'empêcher que les bêtes sauvages ne pussent venir sur moi , sans m'éveiller auparavant.

Dès que je fus venu au bord de la mer , mon admiration augmenta pour ce côté de l'Ile ; tout ce qui se présentoit à ma vue me confirmoit dans l'opinion où j'étois déjà , que le plus mauvais lot m'étoit échu en partage. Le rivage que j'habitois ne m'avoit fourni que trois Tortues en un an & demi de tems , au-lieu que celui que je contemplois , en étoit couvert d'un nombre infini : tout y fourmilloit d'Oiseaux de plusieurs sortes , dont les uns m'étoient connus de vue , les autres inconnus ; la plupart très-bons à manger , sans pourtant que j'en puisse dire le nom , excepté ceux qu'on appelle *Penguins* dans l'Amerique.

J'aurois pu en tuer autant que j'aurois

rois voulu ; mais j'étois chiche de ma poudre & de mon plomb, & je souhaitois plutôt de tuer une Chevre s'il étoit possible, parce qu'il y avoit beaucoup plus à manger. Mais quoique cette partie de la Côte fût beaucoup plus abondante en Boucs que celle où j'habitois, néanmoins il étoit bien plus difficile de les approcher ; parce que ce Canton étant plat & uni, ils pouvoient m'appercevoir plus aisément, que lorsque j'étois sur les rochers & sur les collines.

Toute charmante que fût cette Contrée, je ne sentoie cependant pas la moindre inclination à changer d'habitation ; j'étois accoutumé à celle où je m'étois fixé dès le commencement ; j'y avois une attache naturelle ; & dans ce tems même auquel j'admirois mes belles découvertes, il me sembloit que je fusse éloigné de chez moi, & dans un Païs étranger. Enfin, je pris ma route le long de la Côte tirant à l'Est, & je crois que je parcourus bien environ douze milles : alors je plantai une grande perche sur le rivage pour me servir de marque, & conclus de m'en retourner au logis ; mais que la première fois
que

que je me mettrois en chemin pour faire un autre voyage, je prendrois à l'Est de mon domicile, & qu'ainfi je ferois le tour jusqu'à ce que je parvinffe à ma marque.

Je pris pour m'en retourner un autre chemin que celui par où j'étois venu, croyant que je pourrois voir aisément toute l'Ile, & que je ne pourrois pas manquer, en jettant les yeux çà & là, de trouver mon ancienne demeure. Mais je me trompai dans ce raisonnement; car quand je me fus avancé l'espace de deux ou trois milles dans le Païs, je me trouvai dans une vallée spacieuse, mais environnée de collines tellement couvertes de bois, que je ne pouvois à nulle enseigne deviner mon chemin, à moins que ce n'eût été au cours du Soleil; encore auroit-il falu pour cela que je fusse la position de cet Astre, ou l'heure du jour.

Il arriva pour surcroît d'infortune, qu'il fit un tems sombre durant trois ou quatre jours, que je sejournei dans cette vallée. Comme je ne pouvois point voir de Soleil tout ce tems-là, j'eus le déplaisir d'y être errant & vagabond, & de

de me voir enfin obligé de gagner le bord de la mer, où je cherchai ma perche, & d'enfiler le même chemin que j'avois déjà fait. Ainsi je m'en retournai au logis à petites journées, supportant & le poids de la chaleur qui étoit excessive, & celui de mon fusil, de ma munition, de ma hache, & d'autres provisions.

Mon chien dans cette caravane surprit un jeune chevreau & le saisit : j'accourus d'abord, & fus assez diligent pour sauver ce petit animal de la gueule du chien, & de le prendre en vie. Je souhaitois passionnément de le transporter au logis, s'il étoit possible ; car j'avois souvent ruminé s'il n'y auroit pas moyen de prendre une couple de ces jeunes animaux, & de les nourrir, pour former un troupeau de Boucs. privés, lequel, au défaut de ma poudre & de mon plomb, pourroit un jour subvenir à ma nourriture.

Je fis un colier pour cette petite bête, que je lui mis autour du col ; & avec une corde que j'y attachai, je le menois à ma suite. Ce ne fut pas sans peine que je m'en fis suivre jusqu'à ma métairie. Mais quand j'y fus arrivé,
je

je l'y enfermai, & le laissai-là ; car il me tarδοit bien d'être de retour , & de me revoir chez moi après un mois d'absence.

On ne sauroit croire quelle satisfaction ce fut pour moi de revoir mon ancien foyer , & de reposer mes os dans mon lit suspendu. Le voyage que je venois de faire sans tenir de route certaine pendant le jour , sans avoir de retraite assurée pour la nuit , m'avoit si fort lassé sur la fin , que ma vieille maison me parut après cela comme un établissement parfait , où rien ne manquoit. Tout ce qui étoit autour de moi m'enchantoit , & je résolus de ne jamais plus m'éloigner pour un tems considerable , tandis que ma destinée me retiendrait dans l'Ile.

Je gardai la maison pendant une semaine , pour goûter les douceurs du repos , & me refaire de mon long voyage. Cependant une affaire de grande conséquence m'occupoit sérieusement ; c'étoit une cage que je faisois pour mon Perroquet ; il commençoit déjà à être de la famille , & nous nous connoissions parfaitement lui & moi.

En-

Ensuite je pensai au pauvre Chevreau que j'avois renfermé dans l'enceinte de ma metairie, & je trouvai bon de l'aller querir, ou du moins de lui porter à manger. Quand je fus-là, je le trouvai dans le même endroit où je l'avois laissé; car il ne pouvoit pas sortir, & il étoit à demi mort faute de pâture. Je fus lui chercher de petites branches d'arbres & d'arbrisseaux les plus tendres que je pus trouver, & je les lui jettai. Quand il eut mangé, je l'attachai comme la première fois, & je me mis à l'emmener. La faim qu'il avoit soufferte, l'avoit si fort maté & rendu si souple, qu'il me suivoit comme un chien, & j'aurois pu me dispenser de le tenir attaché. J'en pris un soin particulier, ne cessant de lui donner à manger, & de le caresser tous les jours. En peu de tems il devint si familier, si gentil, si caressant, qu'il ne voulut jamais me quitter depuis, & fut agréé au nombre de mes autres domestiques.

La Saison pluvieuse de l'Equinoxe d'Automne étoit revenue. *Le 30. de Septembre*, qui étoit l'anniversaire de mon abord dans l'Ile, où j'étois depuis
deux

deux ans, & d'où je n'avois pas plus d'esperance de pouvoir sortir que le premier jour que j'y avois passé, je l'observai d'une maniere aussi solemnelle, que je l'avois fait l'année précédente. Je m'occupai tout le jour à m'humilier devant Dieu, & à reconnoître sa miséricorde infinie, qui vouloit bien donner à ma vie solitaire des adoucissements, sans lesquels elle m'auroit été insupportable. Je remerciois humblement & de bon cœur sa Divine Providence de s'être manifesté à moi, & de m'avoir fait connoître que je pouvois être heureux dans cette solitude, & même plus heureux que dans une vie libre, où j'aurois à souhait les plaisirs du Monde & de la Société; de ce qu'il me dedommageoit abondamment des maux que je souffrois, & qu'il suppléoit aux biens qui me manquoient, par sa présence, par la communication de sa grace, m'assistant, me consolant, m'encourageant à attendre sa protection pour la vie présente, & une félicité sans bornes pour celle qui est à venir.

Ce fut alors que je reconnus plus sensiblement que je n'avois encore fait,
que

que la vie que je menois étoit, avec toutes ses fâcheuses circonstances, plus heureuse que celle que j'avois menée pendant tout le cours de ma vie passée, durant laquelle je m'étois abandonné à toutes sortes de mechancetés & d'abominations. Mes chagrins & ma joye commençoient à changer d'objets; je concevois d'autres desirs & d'autres affections; je faisois mes délices de choses toutes nouvelles, & différentes de celles qui m'auroient chagriné au commencement de mon séjour dans l'Ile, pour ne pas dire depuis tout le tems que j'y étois.

Ci-devant, quand j'allois chasser, ou visiter la campagne, j'étois sujet à tomber dans des angoisses à la vue de ma condition, & à me pâmer subitement de douleur, lorsque je considérois les forêts, les montagnes, & les déserts, où, sans compagnon & sans ressource, je me voyois renfermé par les barrières éternelles de l'Océan. Ces pensées me surprenoient souvent au milieu de mon plus grand calme; comme un orage elles me jettoient dans le trouble & dans le desordre; me faisoient entrelasser mes mains l'une dans l'autre,

l'autre, & pleurer comme un enfant. Quelquefois ces mouvemens me prenoient au milieu de mon travail : alors je m'asséyois aussi-tôt, soupirant amèrement, les yeux attachés à terre durant deux ou trois heures de suite. Et cela empirait ma condition ; car si j'avois pu lâcher la bonde à mes larmes, & exhaler ma douleur en paroles & en plaintes, j'aurois soulagé la nature en la déchargeant par-là d'un pesant fardeau.

Mais à cette heure mon esprit se repaissoit d'autres choses ; la Parole de Dieu avoit part à mes occupations journalières ; & de cette source émanoient toutes les consolations dont mon état présent avoit besoin. Un matin que j'étois fort triste, je pris la Bible, & à l'ouverture du Livre je lus ces paroles : *Non, non, je ne te délaisserai ni ne t'abandonnerai jamais* : il me sembla d'abord que ces paroles s'adressoient à moi ; & je ne voyois pas autrement que de telles paroles pussent être tirées d'un tas immense à point nommé, dans le tems que je deplorois mon sort, comme une personne abandonnée de Dieu & des Hommes. „ Eh bien, dis-
„ je

„ *je alors*, si Dieu ne me délaisse point,
 „ que m'importe-t-il que tout le mon-
 „ de me délaisse ou non ? puisque d'un
 „ autre côté, si je possédois tout le
 „ monde & que je vinsse à perdre la
 „ faveur & la grace de Dieu, mon
 „ gain, hélas ! seroit un neant, & ma
 „ perte irréparable.

Dès ce moment je conclus en moi-même, qu'il étoit possible que je vé-
 cusse plus heureux dans cet état de so-
 litude, que je ne ferois probablement
 dans le commerce du monde, & dans
 quelque profession que ce pût être. Dans
 la chaleur de cette reflexion je fus me
 disposer à rendre grâces à Dieu, com-
 me d'un bienfait singulier, de m'avoir
 bien voulu amener dans un tel lieu.

Mais je ne sai quelle puissance se-
 crette vint heurter à ma conscience,
 qui me retint, & qui m'ôta la hardiesse
 de proferer les paroles que j'avois pré-
 méditées, pour me mettre dans la bou-
 che cette apostrophe, que je me fis à
 moi-même à haute voix : „ Quoi donc !
 „ serois-je assez hypocrite pour pré-
 „ tendre remercier Dieu d'une chose
 „ à laquelle je puis tout au plus me
 „ soumettre & me résigner, mais
 „ dont

„ dont je le priois volontiers de vou-
„ loir bien me délivrer ? Il faut donc
„ corriger un mouvement peu réglé,
„ & ramener la chose à un juste mi-
„ lieu. Je ne puis pas témoigner de la
„ reconnoissance d'être ici, il est vrai ;
„ mais je puis rendre mes très humbles
„ actions de graces à la Providence,
„ de ce qu'il lui a plu m'ouvrir les
„ yeux par la voye des afflictions,
„ pour me découvrir la turpitude de
„ ma vie passée, pour me faire détes-
„ ter ma mechanceté, & pour me
„ conduire dans les sentiers de la peni-
„ tence. „ Je n'ouvrais jamais la Bible,
ni ne la fermois, que je ne benisse ar-
demment le Ciel d'avoir autrefois ins-
piré à mon Ami, qui étoit en Angle-
terre, & à qui je n'en avois rien man-
dé, d'empaqueter ce saint Livre
dans mes marchandises, & de ce que
depuis j'avois eu le bonheur de le sau-
ver du naufrage.

J'étois dans cette disposition d'esprit
quand je commençai ma troisiéme an-
née ; & quoique je n'importune pas le
Lecteur, pour lui donner une relation
aussi exacte de mes travaux durant cet-
te année, que de ceux de la première,
néan-

néanmoins il faut observer en general, que je fus rarement oisif; mais que je partageois mon tems en autant de parties, que je m'étois obligé de vaquer à de différentes fonctions: qui étoient premierement, le service de Dieu, & la lecture de l'Ecriture Sainte, à laquelle je vaquois régulièrement, & quelquefois trois fois par jour. Secondement, les courses que je faisois avec mon fusil pour tuer de quoi manger, & qui duroient ordinairement trois heures lorsqu'il ne pleuvoit pas. En troisiéme lieu, les soins qu'il falloit que je me donnasse pour apprêter & pour cuire ce que j'avois tué, ou pour le conserver & en faire provision, ce qui m'occupoit une bonne partie de la journée. Outre cela il faut remarquer, que pendant tout le tems que le Soleil étoit dans son apogée, ou dans le voisinage de ce point, les chaleurs étoient si excessives, qu'il n'étoit pas possible de sortir; ainsi on doit supposer que je ne pouvois pas avoir plus de trois ou quatre heures l'après-diner; avec cette exception cependant, que quelquefois je changeois mes heures de chasser avec celles

de travailler, ainsi je travaillois le matin, & allois dehors sur le tard avec mon fusil.

A ce peu de tems destiné au travail, je vous prie d'ajouter l'énorme difficulté de mon travail, & les heures que le manque d'outils, de commodités & d'habileté, m'obligeoit souvent de retrancher de mes autres occupations pour faire la moindre chose. Je vous dirai, pour preuve de cela, que je mis quarante-deux jours entiers à me fabriquer une planche pour me servir de tablette dans ma caverne; au-lieu que deux scieurs avec leurs outils & un atelier convenable, en auroient fait six d'un seul tronc, & dans une journée.

Voici, par exemple, comment je m'y prenois. J'allois dans le bois me choisir un gros arbre, parce que la planche devoit être large. J'étois trois jours à couper cet arbre par le pied, & deux autres à l'ébrancher, & à le réduire à une pièce de marrin. A force de hacher, de trancher & de charpenter, j'en réduisois les deux côtés en coupeaux, jusqu'à ce que je l'eusse rendu assez léger pour le manier

nier aisément. Alors je l'applatissois & l'applanissois d'un bout à l'autre. J'en faisois autant des deux côtés, jusqu'à ne lui laisser que trois pouces d'épaisseur. Il n'y a personne qui ne convienne avec moi, qu'un tel ouvrage devoit être un rude exercice pour mes mains ; mais le travail & la patience m'en firent venir à bout, comme de bien d'autres choses. J'ai seulement été bien aise de vous mettre devant les yeux cette particularité, pour montrer en même tems la raison pourquoi tant de tems se consumoit en de si petites choses ; & qu'en effet tel ouvrage n'est qu'une bagatelle & qu'un jeu quand on a de l'assistance & des outils, qui sans ces deux choses demanderoit un tems & un travail infini.

Mais je le repeterai encore une fois, le travail & la patience réparoient toutes les brèches, suppléaient à tous mes besoins, & me fournissoient copieusement tout ce qui m'étoit nécessaire dans la condition où je me trouvois. C'est ce qui paroîtra clairement dans la suite du discours.

Le mois de Novembre étoit venu, j'attendois ma recolte d'Orge & de Ris.

La terre que j'avois foffoyée & cultivée pour recevoir ces grains, n'étoit pas grande; la quantité de chaque espèce que j'avois semée, ne montoit pas, comme je l'ai déjà remarqué, à plus d'un demi picotin, à cause que j'avois perdu le fruit d'une saison pour avoir semé pendant la secheresse. Mais pour le present, je me promettois une bonne recolte, lorsque je m'apperçus tout d'un coup que je serois en danger de tout perdre, & de me le voir enlever par des ennemis de plusieurs sortes, dont il n'étoit presque pas possible de défendre mon champ. Les premieres hostilités furent commises par les Boucs, & par ces autres animaux auxquels j'ai donné ci-dessus le nom de Lièvres, qui tous ayant une fois goûté du blé en herbe, y demeuroient campés nuit & jour, le mangeant à mesure qu'il pouffoit, & cela si près du pied, qu'il étoit impossible qu'il eût le tems de se former en épis.

Je ne vis point d'autre remede à ce mal, que de fermer mon blé d'une haye qui regnât tout autour. Je le fis avec beaucoup de peine & de sueur;

fueur ; d'autant plus que la chose étoit pressée , & demandoit beaucoup de diligence. Cependant , comme la terre labourée étoit proportionnée à la semence que j'y avois mise , & par conséquent de petite étendue , je l'eus close & mise hors d'insulte dans environ trois semaines de tems. Et pour mieux donner la chasse à ces maraudeurs , j'en tirois quelques-uns pendant le jour , & leur oppoisois mon chien pendant la nuit , en le laissant attaché à un poteau justement à l'entrée de l'enclos , d'où il s'élançoit çà & là , & leur aboyoit continuellement de toutes ses forces. De cette maniere les ennemis furent obligés d'abandonner la place , & bientôt je vis mon blé croître , prospérer , & meurir à vue d'œil.

Mais si les Bêtes fauves avoient fait du dégât dans ma moisson dès qu'elle avoit été en herbe , les Oiseaux la menaçoient d'une ruïne entière maintenant qu'elle paroissoit couronnée d'épis ; car me promenant un jour le long de la haye pour voir comment mon blé avançoit , je vis que la place étoit entourée d'une multitude d'Oiseaux de je ne sai combien de sortes ,

qui demeuroient aux aguets, & n'attendoient, pour faire la picorée, que le moment auquel je serois parti. Je fis une décharge sur eux, car je n'allois jamais sans mon fusil. Dès que le coup fut tiré, vous auriez vu s'élever dans l'air une épaisse nuée d'Oiseaux que je n'avois point remarqué, & qui s'étoient tenus cachés au fond du blé.

Ce spectacle fut pour moi bien douloureux; car il me presageoit la dissipation de mes esperances, la disette où j'allois tomber, la perte totale de ma récolte; & ce qu'il y avoit de pis, c'est qu'en prevoyant ce malheur, je ne savois pas encore comment le prévenir. Cependant je resolus de ne rien oublier pour sauver mon grain, & de faire même sentinelle nuit & jour s'il en étoit besoin. Avant toutes choses je me portai sur les lieux, pour voir le dommage qui m'avoit été fait. Ces Harpies avoient à-la-verité fait du dégât, mais non pas aussi considérablement que je m'y étois attendu: la verdure des épis avoit temperé leur avidité; & si je pouvois sauver les restes, ils me promettoient encore une bonne & abondante moisson.

Je

Je restai-là quelques momens pour recharger mon fusil ; après quoi me retirant un peu à l'écart, rien n'étoit plus aisé que de voir mes voleurs en embuscade sur tous les arbres d'alentour, comme s'ils n'épioient, pour faire leur irruption, que l'heure de mon départ. L'événement ne me permettait point d'en douter : je m'éloignai de quelques pas, comme pour m'en aller tout-à-fait. A peine avois-je disparu, qu'ils descendoient derechef l'un après l'autre dans le champ de blé. J'en fus si irrité, que je n'eus pas la patience d'attendre qu'ils s'y fussent assemblés en plus grand nombre, d'autant plus qu'il me sembloit qu'on me rongeoit les entrailles, & que chaque grain qu'ils avaloient, me coutoit bien la valeur d'un pain entier. Je m'avançai donc près de la haye, tirai sur eux un second coup, & en tuai trois. C'étoit justement ce que je souhaitois passionnément ; car je les ramassai d'abord, pour rendre leur punition exemplaire, & les traiter comme on fait les infignes voleurs en Angleterre, qu'on condamne à rester attachés au gibet après leur exécution, afin de

donner de la terreur aux autres. Il n'est presque pas possible de s'imaginer le bon effet que cela produisit. Les Oiseaux, depuis ce tems-là, non seulement ne venoient plus dans mon blé, mais abandonnerent encore tout ce Canton de l'Ile, & je n'en vis plus aucun dans tout le voisinage, tout le tems que demeura l'épouventail. J'en eus une joye extrême, comme vous pouvez bien le croire, & je fis ma recolte sur la fin de Decembre, qui est dans ce Climat la saison propre pour la seconde moisson.

Avant de commencer cette contrée, je n'étois pas peu intrigué pour savoir comment je suppléerois à une faucille, car il m'en falloit une pour couper le blé. Je n'eus pas d'autre parti à prendre, que de m'en fabriquer une le mieux que je pourrois avec un des sabres, ou des coutelas que j'avois fauvés parmi les autres armes du Vaisseau. Comme ma recolte avoit été peu de chose, celle-ci me couta moins de peine à recueillir. D'ailleurs je n'y cherchai pas d'autre façon, ne me souciai point de couper autre chose que
les

les épis seuls, & ensuite je les égrenai entre mes mains. Ma moisson étant achevée, je trouvai que de mon demipicotin que j'avois semé, il m'étoit provenu près de deux boisseaux & demi d'Orge, autant du moins que je pouvois le conjecturer, parce que je n'avois alors aucune mesure.

Ceci ne laissa pas de me donner beaucoup de courage; c'en étoit assez pour me faire connoître que la Divine Providence voudroit bien un jour ne me pas laisser manquer de pain: néanmoins je me voyois encore dans un grand embarras; car je ne savois ni comment moudre ce grain pour en faire de la farine, ni comment pétrir cette farine pour faire du pain, ni comment cuire ce pain quand il seroit pétri. Toutes ces difficultés jointes au desir que j'avois d'amasser une bonne quantité de provisions, & d'avoir par devers moi un grenier qui m'assurât du pain pour l'avenir, je résolus de ne point tâter de cette recolte, mais de la conserver, & de l'employer toute entière en semence la saison prochaine: en attendant je voulus mettre toute mon industrie & toutes les heu-

res de mon travail à exécuter le grand dessein que j'avois de perfectionner l'Art de labourer, aussi-bien que celui de goûter avec usure les fruits de mon labourage.

Je pouvois bien dire alors dans un sens propre & literal, que je travaillois pour ma vie. Mais c'est une chose étonnante, & à laquelle je ne crois pas que beaucoup de gens fassent reflexion, que les préparatifs qu'il faut faire, le travail qu'il faut subir, & les formes différentes qu'il faut donner à son ouvrage, avant de pouvoir produire dans sa perfection ce qu'on appelle un morceau de pain.

C'est ce que je reconnus à mon grand dommage, moi qui étois réduit à un état de pure Nature : & chaque jour aidait à m'en convaincre de plus en plus, même depuis que j'eus recueilli le peu de blé qui avoit crû d'une manière si extraordinaire & si inattendue au pied du rocher, & que j'ai déjà racontée.

Premièrement, je n'avois point de charrue pour labourer la terre, point de bêche pour la foffoyer. Il est vrai que je suppléai à cela, en me faisant
une

une pèle de bois, dont j'ai déjà parlé ; mais aussi reconnoissoit-on aisément l'imperfection de cet outil dans mon ouvrage. Et quoiqu'il m'eût coûté plusieurs jours à faire, néanmoins, comme il n'étoit point garni de fer tout autour, non seulement il s'usa plutôt, mais encore cela étoit cause que j'en travaillois avec plus de difficulté & moins de succès.

Mais je me résignois à tout cela, & supportois avec une patience égale, & la difficulté du travail, & le peu de succès dont il étoit suivi. Après que mon blé étoit semé, j'aurois eu besoin d'une herse ; mais n'en ayant point, je me voyois obligé de passer par dessus ma terre avec une grosse branche d'arbre, que je traînois derrière moi, avec laquelle je gratois, pour ainsi dire, plutôt que je ne herfois.

Quand mon grain étoit en herbe, ou en épi, ou en nature, de combien de choses n'avois-je pas besoin, comme je l'ai déjà insinué, pour le fermer d'un enclos, en écarter les Bêtes & les Oiseaux, le faucher, le sécher, le voiturier, le battre, le vaner, & le fer-

rer ? Après cela il me falloit un moulin pour moudre , un tamis pour passer la farine , un levain & du sel pour faire fermenter , & un four pour cuire mon pain. Voilà bien des instrumens d'un côté , & de l'autre bien des ouvrages différens ; je ferai pourtant voir que tous ceux-là me manquerent , & que je ne manquai à aucun de ceux-ci. Mon blé m'exerçoit beaucoup , mais aussi il m'étoit d'un grand secours , & je le regardois comme le plus précieux de tous mes biens. Cependant , tant de choses à faire , & tant d'autres dont j'avois un besoin extrême , m'auroient fait perdre patience , n'eût été qu'il n'y avoit point de remède à cela : d'ailleurs , la perte de mon tems ne devoit point tant me tenir au cœur , parce que de la manière dont je l'avois divisé , il y avoit une certaine partie du jour affectée à ces sortes d'ouvrages : & comme je ne voulois employer aucune portion de mon blé à faire du pain , jusqu'à ce que j'en eusse une plus grande provision , j'avois par devers moi les six mois prochains pour tâcher de me fournir , par mon travail & par mon industrie , de tous les ustenciles
pro-

propres à tourner à profit les grains que je recueillerois.

Mais auparavant il me falloit préparer un plus grand espace de terre, parce que j'avois déjà une assez bonne quantité de semences pour ensemencer plus d'un arpent. Je ne pouvois préparer la terre sans me faire une bêche. C'est aussi par où je commençai, & il ne se passa pas moins d'une semaine entière avant que je l'eusse achevée; encore étoit-elle fort rude & mal fagotée, en sorte que mon ouvrage en devint une fois plus pénible. Mais tout cela ne fut point capable de me décourager, ni de m'empêcher de passer outre: & enfin je semai ma semence en deux pièces de terre plates & unies, les plus proches de ma maison que je pusse trouver. Je les entourai d'une bonne haye. Cette haye étoit composée du même bois que celle de ma maison: ainsi je savois qu'elle croîtroit, & que dans un an de tems elle formeroit une haye vive, qui ne demanderoit que peu de reparations. Cet ouvrage ne fut point si petit, qu'il ne m'occupât bien durant trois mois, parce qu'une partie de ce tems étoit de la saison plu-

pluvieuse, qui ne permettoit de sortir que rarement.

Pendant tout le tems que j'étois confiné dans ma maison par la continuation des pluies, je m'occupai de la maniere que je raconterai tout à l'heure : mais en même tems que je travaillois, je ne laissois pas de m'amuser à parler à mon Perroquet; ainsi il apprit à parler lui-même, & à dire son nom & son surnom, qui étoient *Perroquet Mignon*, & qui furent aussi les premières paroles que j'eusse ouï prononcer dans l'Île par une autre bouche que la mienne. Ce petit animal me servoit de compagnon dans mon travail; & les entretiens que j'avois avec lui, me delassoient souvent dans des occupations graves & importantes, comme vous l'allez voir. Il y avoit déjà longtems que je considérois à part moi, si je ne pourrois point me faire quelques vaisseaux de terre, parce que j'en avois un besoin extrême; mais j'ignorois la methode qu'il falloit prendre pour pourvoir à ce besoin. Néanmoins, quand je considérois la chaleur du Climat, je ne doutois presque pas, que si je pouvois
seule-

seulement trouver de l'argile propre , je ne pusse former un pot , qui étant seché au Soleil , seroit assez dur & assez fort pour être manié , & pour y mettre des choses seches de leur nature , & qui demanderoient d'être tenues telles : & comme je m'attendois bientôt à avoir une assez grande quantité de blé , de farine , & d'autres choses , je me proposois aussi de les ferrer de la maniere que je viens de dire : pour cet effet je résolus de me façonner quelques pots , mais de les faire aussi grands qu'il me seroit possible , afin qu'ils se pussent tenir fermés comme des jarres , & qu'ils fussent tout prêts à recevoir les différentes choses que je voudrois y mettre.

Le Lecteur auroit pitié de moi , ou plutôt il s'en riroit , si je lui disois de combien de manieres bizarres je m'y pris pour former ma matiere ; combien étrange & difforme fut la figure que je donnai à mes ouvrages ; combien il y en eut qui tomberent par morceaux , les uns en dedans , les autres en dehors , parce que l'argile n'étoit pas assez ferme pour soutenir son
pro-

propre poids ; combien qui se fêlerent à la trop grande ardeur du Soleil , pour y avoir été exposés trop précipitamment ; combien enfin se briserent en les changeant de place , & avant qu'ils fussent secs , & après qu'ils le furent : tellement que quand je me fus donné bien de la peine & du travail pour l'arracher de son sein , pour l'appréter , pour la mettre en œuvre , je ne pus faire plus de deux vastes & vilaines machines de terre , que je n'oserois appeller jarres , mais qui me couterent pourtant près de deux mois de travail.

Néanmoins , comme ces deux vases s'étoient bien cuits & durcis au Soleil , je les soulevai adroitement , & les mis dans deux grands paniers d'ozier , que j'avois faits exprès pour les empêcher de se casser : & comme il y avoit du vuide entre le pot & le panier , je le remplis tout-à-fait avec de la paille de ris & d'orge ; comptant que ces deux pots se tiendroient toujours secs , & que j'y pourrois premièrement ferrer mon blé , & peut-être aussi ma farine après l'avoir moulue.

Si j'avois mal réussi dans la combinaison

naïson des grands vases , je fus assez content du succès que j'eus à en faire bon nombre de petits , comme des pots ronds , des plats , des cruches , des terrines. L'argile prenoit sous ma main toute sorte de figures , & elle recevoit du Soleil une dureté surprenante.

Mais tout cela ne repondoit pas encore à la fin que je m'étois proposée , qui étoit d'avoir un pot de terre capable de contenir les choses liquides , & de souffrir le feu ; ce que ne pouvoit faire aucun des ustenciles dont j'étois déjà pourvu. Au bout de quelque tems il arriva , qu'ayant fait un bon feu pour apprêter mes viandes , je trouvai en fourgonnant dans le foyer un morceau de ma vaisselle de terre , qui étoit cuit , dur comme une pierre , & rouge comme une tuile. Je fus agréablement surpris de voir cela , & je dis en moi-même , qu'assurément mes pots se pourroient très-bien cuire étant entiers , puisqu'il s'en cuisoit des morceaux séparés dans une si grande perfection.

Cette découverte fut cause que je me mis à considérer comment je ferois
pour

pour disposer tellement mon feu, que j'y pussé cuire des pots. Je n'avois aucune idée, ni du genre de fourneau dont se servent les Potiers, ni du verni dont ils enduisent la vaisselle, ne sachant pas que le plomb que j'avois fût bon pour cela. Mais à tout hazard, je plaçai trois grandes cruches, sur lesquelles je mis trois pots, le tout en forme de pile, avec un gros tas de cendres par dessous. Je fis autour un feu de bois, qui flamboit si bien aux côtés & par dessus, que dans quelque tems je vis mes vases tout rouges de part en part, sans qu'il en parût aucun de fêlé. Je les laissai demeurer dans ce degré de chaleur environ cinq ou six heures, jusqu'à ce que j'en apperçus un, qui n'étoit pas fendu à-la-vérité, mais qui commençoit à fondre & à couler; car le gravier qui se trouva mêlé parmi l'argile, se liquéfioit par la violente ardeur du feu, & se feroit tourné en verre si j'eusse continué. Ainsi je temperai mon brazier par degrés, jusqu'à ce que les vases commençassent à perdre un peu de leur rouge; & je fus debout toute la nuit pour y avoir l'œil, de peur que le feu

ne

ne s'abattît trop soudainement. A la pointe du jour je me vis riche de trois cruches, qui étoient, je ne dirai pas belles mais très-bonnes, & de trois autres pots de terre aussi-bien cuits qu'on le fauroit souhaiter ; l'un desquels avoit reçu un parfait verni de la fonte du gravier.

Je n'ai pas besoin de dire, qu'après cette experience je ne me laissai plus manquer d'aucun vase de terre qui pût m'être utile. Mais je puis bien dire une chose, que tout le monde n'est pas obligé de savoir, c'est que leur forme étoit extrêmement difforme. Et c'est de quoi l'on ne s'étonnera point, si l'on considere que je n'avois aucun secours, ni aucune methode fixe pour un pareil travail ; me trouvant à peu près dans le cas des enfans, qui font des pâtés avec de la terre grasse ; ou, si vous voulez, d'une femme qui s'érigerait en pâtissiere, sans avoir jamais appris à manier la pâte.

Une chose si petite en elle-même, ne causa jamais de joye qui égalât celle que je ressentis lorsque je vis que j'avois fait un pot qui souffriroit le feu.

feu. Et à peine avois-je eu la patience d'attendre que mes vases fussent refroidis, lorsque j'en mis un sur le feu avec de l'eau dedans, pour faire bouillir de la viande; ce qui me réussit parfaitement bien; car un morceau de Bouc que j'avois mis dans le pot, me fit un bon bouillon, bien-que je manquasse de gruau, & de plusieurs autres ingrediens semblables, pour le rendre aussi bon que je l'aurois souhaité.

La chose que je desirois avec le plus d'ardeur après celle-là, c'étoit de me pourvoir d'un mortier de pierre, où je pusse piler ou battre du blé; car pour ce qui est d'un moulin, c'est une chose qui requiert tant d'art, qu'il ne m'entra pas seulement dans l'esprit d'y pouvoir atteindre. J'étois bien intrigué pour trouver comment je suppléerois à un besoin si indispensable: en effet, le metier de Tailleur de pierre est, de tous les métiers, celui pour lequel je me sentoís le moins de talent, outre que je n'avois aucun des outils qu'on y employe. Je cherchai pendant plusieurs jours une pierre qui fût grosse, & qui eût assez de diamètre, pour la
pouvoir

pouvoir creuser, ou pour en faire un mortier : mais je n'en trouvai aucune dans toute l'Île, excepté ce que renfermoit le corps de rochers, où faute d'instrumens je ne pouvois ni creuser, ni tailler, ni par conséquent en tirer quoi que ce soit. Ajoutez à cela que les rochers de l'Île n'étoient pas d'une dureté convenable, mais d'une pierre graveleuse, qui s'émiettoit aisément, & qui n'auroit pu souffrir les coups d'un pesant pilon, & où le blé n'auroit pu se briser sans qu'il s'y mêlât beaucoup de gravier. Ainsi, ayant perdu beaucoup de tems à chercher une pierre, je desespérai d'y réussir, & pris le parti de me mettre aux champs pour trouver quelque gros billot, qui fût d'un bois bien dur. C'est ce qu'il me fut aisé de trouver ; & prenant le plus gros que je pusse remuer, je l'arrondis, & le façonnai en dehors avec ma hache & ma doloire : ensuite je le creusai avec un travail infini, en y appliquant le feu, qui est le stratagème dont se servent les Sauvages pour former leurs Canots. Après cela je fis un gros & pesant pilon, du bois qu'on appelle *Bois de fer*. Je mis

à part ces préparatifs, en attendant le tems de ma seconde moisson, après laquelle je me proposois de moudre, ou plutôt de broyer mon blé pour le reduire en farine, & me faire du pain.

Cette difficulté surmontée, la premiere qui se présentoit, étoit de me faire un sas, ou un tamis, pour préparer ma farine, & la separer des cosses & du son, sans quoi je ne voyois pas qu'il fût possible d'avoir du pain. La chose étoit si difficile en elle-même, que je n'avois presque pas le courage d'y penser : en effet, j'étois bien éloigné d'avoir les choses requises pour faire un tamis ; car il ne me falloit pas moins qu'un beau canevas, ou bien quelqu'autre étoffe transparente pour passer la farine. Ce fut-là pour moi une vraie encloûre, qui me retint dans l'inaction & dans l'incertitude pendant plusieurs mois. Tout ce qui me restoit de toile, n'étoit que de guenilles : j'avois à-la-verité du poil de Bouc ; mais je ne savois comment le filer, ni travailler au métier ; & quand même je l'aurois su, il me manquoit les instrumens propres. Tout ce que
je

je pus faire pour remédier à ce mal, fut que je me rappelai enfin dans la mémoire, que parmi les hardes de nos mariniers que j'avois sauvées du Vaisseau, il y avoit quelques cravates de toile de coton. C'est à quoi j'eus recours, & avec quelques morceaux de cravates je me fis trois petits fas, mais assez propres pour mon travail. Je ne m'en servis pas d'autres pendant plusieurs années; & nous verrons en sa place ce que je leur substituai, quand la nécessité ou l'occasion se présenterent.

Ensuite venoit la Boulangerie, dont les fonctions devoient s'étendre, tant à pétrir, qu'à cuire au four. Mais premierement je n'avois point de levain, & même je n'entrevoiois aucune possibilité d'acquérir une chose de cette nature: c'est pourquoi je résolus de ne m'en mettre plus en peine, & d'en rejeter jusqu'à la moindre pensée. Pour ce qui est du four, mon esprit étoit en travail pour imaginer les moyens de m'en fabriquer un. A la fin je trouvai une invention qui repondoit assez à mon dessein, la voici. Je fis quelques vases de terre fort larges,
mais

mais peu profonds, c'est-à-dire qu'ils pouvoient avoir deux bons pieds de diamètre, sans fournir plus de neuf pouces de profondeur; je les cuisis au feu, comme j'avois fait les autres, & les mis ensuite à part. Or quand je voulois enfourner mon pain, mon début étoit de faire un grand feu sur mon foyer, qui étoit pavé de briques quarrées, formées & mises à ma façon; & j'avoue qu'elles n'étoient pas équarries selon les regles de Géométrie. Lorsque mon feu de bois étoit à peu près réduit en charbons ardents, j'étendois ces charbons au long & au large sur mon atre, en sorte qu'il en fut tout couvert, & le laissois demeurer jusqu'à ce qu'il fût devenu extrêmement chaud: alors j'en écartois les charbons & les cendres en le balayant bien proprement, puis je posois ma pâte, que je couvrois d'abord du vase de terre dont vous avez vu la description, & autour duquel je ramassois les charbons avec les cendres, pour y concentrer, ou même en augmenter la chaleur. De cette manière je cuisais mes pains d'orge tout aussi-bien que dans le meilleur four du monde,

de ; & non content de faire le Boulanger , je tranchois encore du Pâtissier , car je me fis plusieurs gâteaux & *poudins* de ris. A-la-verité je n'allai pas jusqu'à ce point de perfection que de faire des pâtés ; mais quand même je l'aurois entrepris , je ne fache pas ce que j'aurois pu y mettre , à moins que ce ne fût de la chair de Bouc ou de Volatiles : or l'un & l'autre auroient fait triste figure dans un pâté , à moins d'être bien assaisonné.

On ne doit pas s'étonner si j'avance que toutes ces choses m'occupèrent pendant la plus grande partie de la troisième année de mon séjour dans l'Ile ; car il est à remarquer qu'il y eut plusieurs intervalles de tems que j'employois à vaquer aux Moissons & à l'Agriculture. En effet , je coupai mon blé dans la bonne saison , je le transportai au logis du mieux que je pus , & j'en conservai les épis dans mes grands paniers , jusqu'à ce que j'eusse le loisir de les égrener entre mes mains ; parce que je n'avois ni aire , ni fléau pour les battre.

Mais à présent que la quantité de mes grains augmentoit , j'avois verita-

blement ~~besoin~~ d'élargir ma grange pour les loger ; car mes semailles avoient été suivies d'un si grand rapport, que ma dernière recolte monta à vingt boisseaux d'orge, & tout au moins à une pareille quantité de ris ; si bien que dès lors je me voyois en état de vivre à discrétion, moi qui depuis longtems faisois abstinence de pain, c'est-à-dire, depuis que je n'avois plus de biscuit. Je voulus voir aussi quelle quantité de blé me suffiroit pour une année, & si je ne pourrois pas me passer avec une seule semaille.

Tout bien considéré, je trouvai que quarante boisseaux étoient tout autant que j'en pouvois consommer dans un an. Ainsi je résolus de semer chaque année la même quantité que j'avois semée la dernière fois, espérant qu'elle me fourniroit du pain en assez grande abondance.

Tandis que ces choses se passaient, vous pouvez bien vous imaginer que mes pensées roulerent souvent sur la découverte que j'avois faite de la terre située vis à vis de l'Ile ; & je ne pouvois que sentir une secrète impulsion de m'y voir débarqué, considérant

derant que le Païs où je me voyois , étoit inhabité ; que celui auquel j'aspirerois , étoit dans le Continent ; & que de quelque nature qu'il fût , je pourrois de-là passer outre , & trouver quelque moyen de m'affranchir de ma misère.

Dans tous ces raisonnemens je ne faisois point entrer en ligne de compte les dangers auxquels m'exposeroit une telle entreprise ; celui entr'autres de tomber entre les mains des Sauvages , mais de Sauvages plus cruels que les Tigres & les Lions d'Afrique ; parce que ce seroit un miracle s'ils ne me massacroient point , ou s'ils ne me devoroient en cas qu'ils reconnussent mes traces. Je me ressouvenois encore d'avoir ouï dire que les Habitans des Côtes des Caribes étoient Antropophages , ou Mangeurs d'hommes ; & je savois par la Latitude , que je ne pouvois pas être fort éloigné de ce Païs-là. Que supposé que ces Peuples ne fussent point Antropophages , je n'en courrerois pas moins le danger d'en être tué , s'ils venoient à m'atraper ; puisque ç'avoit été le sort de plusieurs Européens avant moi ,

quoiqu'ils fussent au nombre de dix ; quelquefois même de vingt personnes : à plus forte raison devois-je craindre pour moi , qui me voyois seul , & incapable par conséquent de faire une longue defense. Toutes ces choses , dis-je , que j'aurois dû considérer mûrement , & qui dans la suite me firent faire bien des reflexions , ne m'entrèrent pas seulement dans l'esprit au commencement , mais j'étois entièrement possédé du desir de traverser la mer pour prendre terre de l'autre côté.

Ce fut alors que je regrettai mon garçon Xuri , & le grand Bateau qui singloit avec une voile latine ou triangulaire , sur lequel j'avois navigué environ onze cens milles le long des Côtes d'Afrique ; mais ces regrets n'aboutissoient à rien ; & il me vint en pensée d'aller visiter la chaloupe de notre Bâtiment , laquelle , après notre naufrage , avoit été portée par la tempête bien-avant sur le rivage , comme je l'ai déjà dit. Je la trouvai cette seconde fois à peu près dans la même situation , quoiqu'un peu plus loin que la première ; elle étoit presque tournée sens
dessus

deffus deffous , flanquée contre une longue éminence de gros fable , où la violence des vents & des flots l'avoit portée , & laissée tout-à-fait à sec.

Si j'avois eu quelqu'un pour m'aider à la radouber , & à la lancer ensuite dans la mer , elle auroit bien pu me servir , & me porter aisément au Brezil : mais j'aurois dû prévoir qu'il m'étoit aussi impossible de la retourner & de la poser sur sa quille , que de remuer l'Ile. Quoi qu'il en soit , je m'en fus dans les bois , où je coupai des leviers & des rouleaux , que j'apportai à l'endroit du Bateau , résolu d'essayer ce que je pourrois faire : me persuadant que si je le pouvois une fois degager de-là , il ne me seroit pas difficile de reparer les dommages qu'il avoit reçus , & d'en faire un bon Bateau , avec lequel je pourrois me hasarder sur mer sans scrupule.

A-la-verité je ne m'épargnai point dans ce travail infructueux , & je pense que je n'y consumai pas moins de trois ou quatre semaines. Mais enfin , voyant que mes forces étoient trop petites pour relever un si pesant

fardeau, je me mis à creuser par dessous, & à employer la voye de la sape pour la faire tomber, plaçant en même tems plusieurs pièces de bois pour le menager tellement dans sa chute, qu'il pût tomber sur son fond.

Mais j'eus beau faire tous mes efforts, il ne me fut possible, ni de le redresser, ni même de me pouvoir glisser dessous, bien éloigné de l'avancer vers l'eau; ainsi je me vis contraint de me desister de mon projet, & cependant, chose étrange! tandis que les espérances que j'avois conçues de mon Bateau s'évanouissoient, la demangeaison de m'exposer sur mer pour gagner le Continent, m'aiguillonnoit de plus en plus, à mesure que la chose paroïsoit le moins possible.

Sur cela je pensai si, sans le concours d'instrumens & de personnes, il ne me seroit pas possible de me faire, avec le tronc d'un arbre, un Canot, ou une Gondole, semblable à celles que font les Habitans originaires de ces Païs. La chose me parut non seulement praticable, mais encore facile; & l'idée seule d'un tel projet, jointe à ce que je m'imaginois d'a-

d'avoir plus de commodités que les Negres & les Americains pour une telle exécution , me repaissoit agréablement. Mais d'un autre côté je ne faisois nulle attention aux inconviniens particuliers qui me viendroient à la traverse de plus qu'aux Americains ; entr'autres , par exemple , le défaut d'assistance de qui que ce fût pour remuer mon Canot quand une fois il seroit achevé , & pour le transporter à la mer : obstacle beaucoup plus difficile pour moi à surmonter , que le manque de tous les outils ne l'étoit pour ces Sauvages. Car à quoi me servoit-il , qu'après avoir choisi dans les bois un arbre d'une vaste grandeur , je pusse l'abattre avec un travail infini , ensuite le charpenter & le façonner en dehors avec mes outils pour lui donner la figure d'un Bateau , de plus le bruler ou le tailler en dedans pour le rendre creux & complet ; à quoi , dis-je , me servoit tout cela , s'il me le falloit laisser à la fin précisément dans l'endroit où je l'avois trouvé , faute de le pouvoir lancer dans l'eau ?

Il semble d'abord que je ne pouvois

pas avoir présenté à mon esprit la moindre idée de l'état où je me trouvois , en travaillant à faire ce Bateau , à moins de considérer en même tems comment je le mettrois en mer. Mais le desir ardent de me mettre dessus , pour traverser jusqu'à la Terre-ferme qui paroissoit de l'autre côté , captivoit tellement tous mes sens , que je n'eus pas le loisir de songer une seule fois aux moyens de l'ôter de dessus la terre où il étoit. Et sans doute qu'il m'auroit été incomparablement plus aisé de lui faire faire l'espace de quarante-cinq milles sur mer , que celui d'environ quarante-cinq brasses , qu'il y avoit du lieu où il gisoit sur terre , à celui où il auroit pu être à flot.

Je fis l'action la plus insensée qu'un homme puisse faire , à moins que d'avoir perdu le sens-commun , lorsque je me mis à travailler à ce Bateau. Je m'applaudissois de former un tel dessein , sans penser si je serois capable de l'exécuter : non que je ne songeasse quelquefois à la difficulté de lancer mon Bateau ; mais c'étoit une matiere que je n'approfondissois point , & je terminois tous mes doutes par cette

te solution extravagante; *Ca, ça, dis-fois-je en moi-même, faisons-le seulement, & quand une fois il sera achevé, nous trouverons dans notre imaginative le moyen de le mouvoir, & de le mettre à flot.*

Cette méthode étoit diametralement opposée aux regles du Bon-sens; mais enfin mon entêtement avoit pris le dessus, & je me mis à travailler. Je commençai par couper un Cedre. Je doute si le Liban en fournit jamais un pareil à Salomon, lorsqu'il bâtissoit le Temple de Jerusalem. Le diamètre de cet arbre étoit par le bas & près du tronc de cinq pieds & dix pouces; de-là il prenoit quatre pieds & onze pouces sur la longueur de vingt-deux pieds, ensuite il alloit en diminuant jusqu'au branchage. Ce ne fut pas sans un travail immense que j'abattis cet arbre, car je fus assidu pendant vingt jours à hacher & à tailler au pied. Je fus quinze jours de plus à l'ébrancher & à en trancher le sommet vaste & spacieux; à quoi j'employai haches & besaigues, & tout ce que la charpenterie me pouvoit fournir de plus puissant, joint à toute la vigueur dont j'étois capable.

Il me couta un mois de travail à le façonner, & à le raboter avec mesure & proportion, afin d'en faire quelque chose de semblable au dos d'un Bateau, tellement qu'il pût flotter droit & comme il faut. Je ne mis gueres moins de trois mois à travailler le dedans, & à le creuser jusqu'au point d'en faire une parfaite chaloupe. Je vins même à bout de ce dernier article, sans me servir de feu ni d'aucune autre voye que celle du marteau, du ciseau, & d'une assiduité au travail que rien ne pouvoit ralentir, jusqu'à ce que je me visse possesseur d'un Canot fort beau, assez grand pour porter aisément vingt-six hommes, & par conséquent suffisant pour moi & pour toute ma cargaison.

Quand j'eus achevé cet ouvrage, j'en ressentis une joye extrême: & à-la-ve-rité c'étoit le plus grand Canot, ou la plus belle Gondole que j'eusse vue de ma vie, bâtie d'une seule pièce. Mais aussi je vous laisse à penser combien de rudes coups j'avois été obligé de frapper. La seule chose qui me restoit à faire, c'étoit de le mettre en mer; & s'il m'eût été possible d'exécuter ce
der-

dernier point , je ne fais nul doute que je n'eusse entrepris le voyage du monde le plus temeraire , & où il y auroit eu le moins d'apparence de pouvoir réussir.

Mais toutes les mesures que je pris pour le lancer à l'eau avortèrent , quoiqu'après m'avoir couté un travail infini. Il n'étoit cependant éloigné de la mer que de deux cens verges ; mais le premier inconvenient qui se présentoit, c'est qu'il y avoit une éminence sur mon chemin de-là à la Baye. Cet obstacle ne m'arrêta point ; je resolus de le lever entièrement avec la bêche , & même de faire tant que de reduire la hauteur en pente. J'entrepris la chose , & je ne saurois dire combien je me peinaï pour cela : il ne falloit pas avoir en vue un trésor moins précieux que celui de ma liberté , pour me soutenir dans une telle rencontre. Mais quand j'eus aplani cette difficulté , je ne m'en vis pas plus avancé ; car il m'étoit aussi impossible de remuer ce Canot , que l'autre Bateau dont j'ai déjà parlé.

Alors je mesurai la longueur du terrain ,

rein , & je formai le projet de creuser un bassin , ou un canal , pour faire venir la mer jusqu'à mon Canot , puisque je ne pouvois pas faire aller mon Canot jusqu'à la mer. Je commençai l'ouvrage sans délai , & dès le commencement , venant à calculer quelle en devoit être la profondeur , quelle la largeur , & quelle seroit ma méthode pour le vuidier , je trouvai qu'avec toutes les aides que je pouvois avoir , & que je ne devois pas aller chercher hors de moi-même , il me faudroit bien dix ou douze ans de peines & de travail avant de l'avoir achevé ; car le terrain étoit si élevé , que mon bassin projeté auroit dû être profond de vingt-deux pieds pour le moins dans l'endroit le plus distant de la mer. Ainsi je me désistai encore de ce projet , quoiqu'avec bien de la repugnance.

Cela me donna un chagrin sensible , & me fit sentir , mais un peu tard , quelle folie il y a à entreprendre un ouvrage avant d'en avoir calculé les fraix , & sans peser avec justesse si les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution ne sont pas au dessus de nos forces.

Au

Au milieu de cette dernière entreprise je finis la quatrième année de mon séjour dans l'Île, & j'en célébrai l'anniversaire avec la même dévotion, & avec autant de sujets de consolation, que je l'avois fait les années précédentes ; car par une étude constante de la Parole de Dieu, par l'application que je m'en faisois & à ma condition, par le secours de la grace j'acquis une science différente de celle que je possédois auparavant : déjà j'avois de tout autres notions des choses. Je regardois le Monde comme une terre étrangère, où il n'y avoit pour moi aucun établissement à faire, où rien ne pouvoit être l'objet de mes espérances, non plus que de mes desirs : en effet je n'avois plus de commerce avec ce Monde, & selon toutes les apparences je n'en devois jamais plus avoir. Il me sembloit que je le pouvois regarder dès lors comme nous le regarderons peut-être en l'autre Monde, je veux dire comme un lieu où j'avois vécu autrefois, mais d'où j'étois sorti : & véritablement je pouvois bien dire, ce qu'Abraham disoit au mauvais Riche dans la

Parabole de l'Evangile: *Il y a un grand abîme entre toi & moi.*

En premier lieu, je croyois me pouvoir féliciter à bon droit, de ce qu'une puissante barrière me garantissoit suffisamment des maux contagieux du siècle. Je ne redoutois ni la convoitise des yeux, ni l'orgueil de la vie. Je n'avois rien à convoiter, parce que je possédois déjà toutes les choses dont j'étois actuellement capable de jouir : j'étois le Seigneur du Lieu; je pouvois même, si bon me sembloit, me donner le titre de Roi, ou, si vous voulez, d'Empereur de tout le Païs; car tout étoit soumis à ma puissance, partout j'exerçois un empire despotique, point de rival, point de compétiteur pour me disputer le Commandement ou la Souveraineté: j'aurois pu amasser des magasins de blé, mais ils ne m'auroient été d'aucun usage, & c'est pour cela que je n'en faisois croître qu'autant que j'en avois besoin. Je pouvois avoir des Tortues à discrétion; mais il me suffisoit d'en prendre une de tems en tems, pour fournir abondamment à mon nécessaire. J'avois assez de mairrin pour construire une flotte
en.

entiere; & quand ma flotte auroit été bâtie, j'aurois pu faire d'assez copieuses vendanges pour la charger de vins & de raisins secs.

Mais les choses dont je pouvois faire usage, étoient les seules qui eussent de la valeur chez moi. Il ne me manquoit rien de tout ce qui étoit nécessaire pour ma nourriture & pour mon entretien. Eh! de quoi m'auroit servi le surplus? Si j'eusse tué plus de viande que je n'en pouvois manger, il auroit falu l'abandonner au chien, ou aux vers. Si j'eusse semé plus de blé que je n'en pouvois consumer, il se feroit gâté. Les arbres que j'avois abattus, restoient épars sur la terre pour y pourrir, car je n'avois besoin de feu que pour faire ma cuisine.

En un mot, la nature des choses & l'expérience même me convinquirent, après de justes réflexions, qu'en ce Monde-ci les choses ne nous sont bonnes que par rapport à l'usage que nous en faisons; & que nous n'en jouissons ni plus ni moins, qu'autant que nous nous en servons; à la réserve néanmoins de ce que l'on peut amasser en tems & lieu pour exercer
la

la libéralité envers les autres. Qu'on mette à la place où j'étois, par exemple, l'Harpagon du monde le plus complet, je soutiens qu'il sera bientôt guéri du péché d'avarice qui le possède. En effet j'avois du bien par dessus les yeux, & je ne savois qu'en faire. Je ne pouvois desirer que quelques petites bagatelles qui me manquoient, & qui m'auroient été d'un grand secours. J'ai déjà fait mention d'une somme que j'avois, tant en or qu'en argent, & qui montoit à peu près à trente-six livres sterling. Hélas ! que ce meuble m'étoit inutile ! qu'il attiroit peu mon attention ! c'étoit à mes yeux quelque chose de moins que la boue, & je n'en faisois pas plus de cas que d'usage. Je me disois souvent à moi-même, que je donnerois volontiers une poignée de cet argent pour un nombre de pipes à fumer du tabac, ou pour un moulinet à moudre mon blé. Que dis-je ? j'aurois donné le tout pour autant de semence de carotes qu'on en a pour six sols en Angleterre ; & j'aurois cru faire un excellent marché, si j'avois pu changer ces espèces contre
une

une poignée de pois, de fèves & une bouteille d'ancre ; car dans la conjoncture où je me trouvois, il ne m'en revenoit pas le moindre avantage ni la moindre douceur ; mais elles croupissoient dans un tiroir, où elles moisissoient à cause de l'humidité des saisons pluvieuses. Et quand même le tiroir eût été tout plein de Diamans, j'en aurois fait encore le même cas ; & ils n'auroient été de nulle valeur chez moi, parce qu'ils ne pouvoient m'être d'aucun service.

Je menois alors une beaucoup plus belle vie en elle-même, que je n'avois fait au commencement ; & cet amendement avoit une influence égale sur l'esprit & sur le corps. Souvent, lorsque j'étois assis pour prendre mon repas, je rendois mes très-humbles actions de grâces à la Providence Divine, & je l'admirois en même tems de m'avoir ainsi dressé une table au milieu du Désert. J'appris à donner plus d'attention au bon côté de ma condition, qu'au mauvais ; à considérer ce dont je jouissois, plutôt que ce dont je manquois ; & à trouver quelquefois dans
cette

cette methode une source de consolations secretes, dont je ne puis exprimer la force par mes foibles paroles. C'est ce que j'ai été bien aise de remarquer ici, pour en graver l'image dans la memoire de certaines gens, qui, toujours mécontents, n'ont point de goût pour les biens que Dieu leur a départis; parce qu'ils tournent leurs yeux & leurs desirs vers des choses qu'il ne leur a pas données. Enfin, il me paroissoit que les mécontentemens qui nous rongent sur ce que nous n'avons pas, émanent tous du manque de reconnoissance pour ce que nous avons.

Une autre réflexion qui m'étoit encore d'un grand usage, & qui sans doute ne le feroit pas moins à toute personne qui auroit le malheur de tomber dans un pareil cas que le mien, c'étoit de comparer ma condition presente à celle à laquelle je m'étois attendu dans le commencement, & dont j'aurois très-certainement subi toute la rigueur, si Dieu, par sa Providence admirable, n'eût procuré mon salut dans les suites de mon naufrage, en ordonnant que le Vaisseau fût porté si près
de

de terre, que je pusse non seulement aller à bord, mais encore en rapporter & débarquer quantité de choses, qui m'étoient d'une grande utilité & d'un grand secours; sans quoi j'aurois manqué d'outils pour travailler, d'armes pour me défendre, de poudre & de plomb pour aller à la chasse, & pourvoir par ce moyen à ma nourriture.

Je passois les heures, & quelquefois les jours entiers à me représenter, avec les couleurs les plus vives, la maniere dont j'aurois agi si je n'eusse rien tiré du Bâtiment; comme je n'aurois pas seulement pu attrapper quoi que ce soit pour ma nourriture, si ce n'est peut-être quelques Poissons & quelques Tortues; & comme il se passa un long tems avant de découvrir aucune de ces dernieres, il y a toute apparence que j'aurois péri sans faire cette découverte: que si j'eusse subsisté, j'aurois vécu comme un veritable Sauvage: si j'eusse tué un Bouc ou un Oiseau par quelque nouveau stratagème, je n'aurois pas su comment écorcher le premier, ni comment éventrer l'un & l'autre; enforte qu'il m'auroit fallu employer & mes ongles & mes dents,

dents , à la façon des animaux de proie.

Ces reflexions me rendoient très sensible à la bonté de la Providence à mon égard , & très-reconnoissant envers elle pour ma condition présente , quoique pas exempte de peines & de miseres. Je ne puis m'empêcher de recommander cet endroit de mon Histoire aux reflexions de ceux qui dans leur malheur sont sujets à faire des exclamations , comme qui diroit , *y a-t-il une affliction semblable à la mienne ?* que ces gens-là , dis-je , considerent combien pire est le sort de tant d'autres , & combien pire pourroit être le leur , si la Providence l'avoit jugé à propos.

Je faisois encore une autre reflexion , qui contribuoit beaucoup à fortifier mon esprit , & à remplir mon cœur d'esperances : c'étoit de comparer l'état où je me voyois , à ce que j'avois mérité , & à quoi par conséquent j'aurois dû m'attendre , comme à un juste salaire que j'aurois reçu de la main vengeresse de Dieu. J'avois mené une vie détestable , entièrement destituée de la connoissance & de la crainte de mon Créateur.

teur. Mes parens m'avoient donné de bonnes instructions ; ils n'avoient rien épargné dès ma plus tendre jeunesse , pour infuser dans mon ame des sentimens de Religion & de Christianisme , une sainte veneration pour tous mes devoirs , une connoissance parfaite de la fin à laquelle j'avois été destiné par l'Auteur de la Nature dans ma création. Mais pour mon malheur j'avois embrassé trop tôt la vie de Marinier , qui est de tous les états du monde celui où l'on a moins la crainte de Dieu en vue , quoiqu'on y ait plus de sujets de le craindre. Je dis donc que la Mer & les Matelots que je fréquentai dès ma premiere jeunesse ; les railleries profanes & impies de mes compagnons ; le mépris des dangers , que j'affrontois de gayeté de cœur ; la vue de la mort , avec laquelle je m'étois familiarisé par une longue habitude ; l'éloignement de toute occasion , ou de converser avec d'autres personnes que celles de ma trempe , ou d'entendre dire quelque chose qui fût bon , ou qui tendît au bien ; toutes ces choses , dis-je , compliquées ensemble , étoufferent en moi toute semence de Religion.

Je

Je songeois si peu, soit à ce que j'étois actuellement, soit à ce que je devois être un jour, & mon endurcissement étoit tel, que dans les plus merveilleuses délivrances dont le Ciel me favorisoit, comme lorsque je m'échappai de Salé, lorsque je fus reçu en haute mer par le Capitaine Portugais dans son bord, lorsque je possédois une belle plantation dans le *Brezil*, lorsque je reçus ma cargaison d'Angleterre & en plusieurs autres occasions, je ne rendis jamais à Dieu les actions de grâces que je lui devois. Je ne songeai jamais à l'invoquer dans mes grandes calamités. Je ne parlois de cet Etre Suprême, que pour avilir son nom, que pour jurer, que pour blasphémer.

Ma vie passée me fit naître plusieurs reflexions; j'avois vécu en scélérat, dans l'iniquité & le crime; & néanmoins ma conservation étoit l'effet de la Providence. Dieu avoit déployé à mon égard des bontés sans nombre. Il m'avoit puni au dessous de ce que mes iniquités meritoient, & avoit pourvu libéralement à ma subsistance. Toutes ces reflexions, dis-je, me donnerent

nerent lieu d'espérer que Dieu avoit accepté ma repentance, & que je n'avois pas encore épuisé les trésors infinis de sa miséricorde.

Toutes ces reflexions me porterent non seulement à une entière résignation à la volonté de Dieu, mais encore m'inspirerent pour lui de vifs sentimens de gratitude & de reconnoissance. J'étois encore au nombre des vivans, je n'avois pas reçu la juste punition de mes crimes, au contraire je jouissois de plusieurs avantages auxquels je n'aurois pas dû m'attendre : ainsi je n'avois pas à me plaindre, ni à murmurer davantage de ma condition ; j'avois tout lieu au contraire de me réjouir, & de remercier Dieu de ce que j'avois du pain par une suite continuelle de prodiges. Le miracle qu'il avoit opéré en faveur d'*Elie*, à qui les Corbeaux apportent à manger, n'étoit pas aussi grand que celui qu'il avoit opéré à mon égard. Ma conservation n'étoit qu'une longue suite de miracles. Je considérois d'ailleurs, qu'il n'y avoit peut-être aucun lieu dans tout le Monde habitable où j'eusse pu vivre avec autant de douceur.

Il est vrai que j'étois privé de tout commerce avec les hommes , mais aussi je n'avois à craindre , ni les Loups , ni les Tigres furieux , ni aucune Bête feroce ou venimeuse , ni la cruauté barbare des Cannibales. Ma vie étoit en sureté à tous ces égards.

En un mot , si ma vie étoit d'un côté une vie de tristesse & d'affliction , il faut avouer de l'autre , que j'y ressentais des effets bien sensibles de la miséricorde Divine à mon égard. Il ne me manquoit rien pour vivre avec douceur , que d'avoir un sentiment vif & continuel de la bonté de Dieu & de ses soins envers moi. Ces pensées , quand j'y réfléchissois , me consoloient entièrement , & faisoient évanouir mon chagrin & ma mélancolie.

Il y avoit déjà long-tems , ainsi que je l'ai dit ci-dessus , qu'il ne me restoit plus qu'un peu d'ancre ; je tâchois de la conserver , en y mettant de l'eau de tems en tems ; mais enfin elle devint si pâle , qu'à peine pouvois-je remarquer sa noirceur sur le papier. Tant qu'elle dura , je marquois les jours où il m'étoit arrivé quelque chose de remarquable.

ble. Il me souvient que ces jours extraordinaires tomboient presque tous sur les mêmes jours de l'année. Si j'avois eu quelque penchant superstitieux pour le sentiment qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux, je n'aurois pas manqué d'appuyer mon opinion sur un concours si curieux.

Le même jour de l'année que je m'enfuis de chez mon Pere, que j'arrivai à *Hull* & que je me fis Matelot; ce même jour de l'année, dis-je, je fus pris par un Vaisseau de guerre de *Salé* & fait Esclave.

Le même jour de l'année que j'échappai d'un naufrage dans la Rade de *Tainmouth*, je me sauvai aussi de *Salé* dans un Bateau.

Le même jour que je nâquis, & qui étoit le 30. *Septembre*, ce même jour, dis-je, 26. ans après, je fus miraculeusement sauvé lorsque la tempête me jeta sur cette Ile. Ainsi ma vie dépravée & ma vie solitaire ont commencé par le même jour de l'année.

La première chose qui me manqua après l'ancre, fut le pain, ou plutôt le biscuit que j'avois apporté du Vaisseau. Bienque je l'eusse menagé avec la der-

niere frugalité, ne m'en étant accordé, pendant l'espace de plus d'une année, qu'un petit gâteau par jour, cependant il me manqua tout-à-fait un an avant que je pusse en faire du blé que j'avois semé.

Mes habits commençoient aussi à dépérir. Il y avoit longtems que je n'avois plus de linge, hors quelques chemises bigarrées, que j'avois trouvées dans les coffres des Matelots, & que je conservois autant qu'il m'étoit possible, parce que très-souvent je ne pouvois souffrir que la chemise. Ce fut un grand bonheur pour moi, de ce que parmi les habits des Matelots je trouvai presque trois douzaines de chemises. Je sauvai aussi quelques surtoutis grossiers, mais ils me furent de peu d'usage, ils étoient trop chauds.

Bien-que les chaleurs fussent si violentes que je n'avois aucun besoin d'habits, cependant, quoique je fusse seul, je ne pus jamais me résoudre à aller nud. Je n'y avois aucune inclination; je n'en pouvois pas même supporter la pensée. D'ailleurs, la chaleur du Soleil m'étoit plus insupportable

ble

ble quand j'étois nud, que lorsque j'avois des habits sur moi. Elle me causoit souvent des vessies sur toute ma peau ; au-lieu que lorsque j'étois en chemise , l'air entrant par dessous , l'agitoit de façon que j'en étois deux fois plus au frais. De-même je ne pus jamais m'accoutumer à m'exposer au Soleil sans avoir la tête couverte : le Soleil dardoit ses rayons avec une telle violence , que lorsque j'étois tête nue , je ressentais à l'instant de grands maux de tête , mais qui me quitoient dès que je mettois un chapeau.

L'expérience de toutes ces choses me fit songer à employer les haillons que j'avois (& que j'appellois des habits) à un usage conforme à l'état où j'étois. Toutes mes vestes étoient usées. Je m'appliquai donc à faire une espèce de robe des gros surtouts, & de quelques autres matériaux de cette nature que j'avois sauvés du naufrage. J'exerçois donc le métier de Tailleur , ou plutôt de Ravauteur ; car mon travail étoit pitoyable, & je vins à bout , après bien des peines , de faire deux ou trois nouvelles vestes , des culottes , ou

des caleçons ; mais , comme je l'ai dit , mon travail étoit massacré d'une étrange façon.

J'ai dit que j'avois conservé les peaux de toutes les bêtes que j'avois tuées , j'entens les bêtes à quatre pieds. Mais comme je les avois étendues au Soleil , la plupart devinrent si seches & si dures , que je ne pus les employer à aucun usage. Mais de celles dont je pus me servir , j'en fis premierement un grand bonnet en tournant le poil en dehors , afin de me mettre mieux à couvert de la pluie , & ensuite je m'en fabriquai un habit entier , je veux dire une veste lâche & des culottes ouvertes , car mes habits devoient me servir plutôt contre la chaleur que contre le froid. La verité de l'Histoire veut que j'avoue ici qu'ils étoient massacrés de la plus pitoyable maniere. Si j'entendois peu le métier de Charpentier , j'entendois moins encore celui de Tailleur. Quoi qu'il en soit , ces habits me servirent très-bien , la pluie ne pouvoit les percer.

Tous ces travaux finis , j'employai beaucoup de tems & bien des peines à faire un parasol. J'en avois vu faire
dans

dans le *Brezil*, où ils font d'un grand usage contre les chaleurs extraordinaires. Or comme le Climat que j'habitois, étoit tout aussi chaud, ou même davantage, car j'étois plus près de l'Equateur; comme d'ailleurs mes nécessités m'obligeoient souvent de sortir par la pluie, je ne pouvois me passer d'une aussi grande commodité que celle-là. Cet ouvrage me couta extrêmement; car après avoir pris des peines infinies, il se passa bien du tems avant que je pusse faire quelque chose qui fût capable de me préserver de la pluie & des rayons du Soleil: encore cet ouvrage ne put-il me satisfaire, ni deux ou trois autres que je fis ensuite. Je pouvois bien les étendre, mais je ne pouvois pas les plier, ni les porter autrement que sur la tête, ce qui me causoit trop d'embarras. Enfin pourtant j'en fis un qui répondit assez à mes besoins, je le couvris de peaux en tournant le poil du côté d'en haut. J'y étois à l'abri de la pluie comme si j'eusse été sous un auvent, & je marchois par les chaleurs les plus brulantes avec plus d'agrément que je ne faisois auparavant dans les jours les plus frais.

Quand je n'en avois nul besoin, je le fermois & le portois sous mon bras.

Je vivois aussi avec beaucoup de douceur. Mon esprit étoit tranquille. Je m'étois resigné à la volonté de Dieu. Je m'étois entièrement soumis aux ordres de la Providence. Je préférois cette vie à celle que j'aurois pu mener dans le commerce du monde; car s'il m'arrivoit quelquefois de regretter la conversation des hommes, je me disois aussi-tôt à moi-même : *Ne converses-tu pas avec toi-même? Et pour parler ainsi, ne converses-tu pas avec Dieu lui-même par des éjaculations vers lui? la Société peut-elle te procurer d'aussi grands avantages?*

Après avoir fini les ouvrages dont j'ai parlé, il ne m'est arrivé rien d'extraordinaire pendant l'espace de cinq ans. Je vivois dans le train de vie que j'ai représenté ci-dessus. J'étois dans les mêmes circonstances & dans la même place que j'ai déjà dit. Ma principale occupation, outre celle de semer mon orge & mon ris, d'accommoder mes raisins & d'aller à la chasse, fut, pendant ces cinq années, celle de faire un Canot. Je l'a-

l'achevai, & en creusant un canal profond de six pieds, & large de quatre, je l'amenai dans la Baye. Pour le premier, qui étoit d'une prodigieuse grandeur, & que j'avois fait inconsidérément, je ne pus jamais ni le mettre à l'eau, ni faire un canal assez grand pour y conduire l'eau de la mer. Je fus obligé de le laisser dans sa place, comme s'il eût dû me servir de leçon pour être plus circonspect à l'avenir. Mais, comme on vient de le voir, ce mauvais succès ne me rebuta point. Je profitai de ma première inadvertence. Et bien-que l'arbre que j'avois coupé pour faire un second Canot, fût à un demi-mille de la mer, & qu'il étoit bien difficile d'y amener l'eau de si loin, cependant; comme la chose, n'étoit pas impraticable, je ne desespérai pas de la porter à son exécution. J'y travaillai pendant deux ans. Je ne plaignois point mon travail, tant étoit grand l'espoir de me remettre en mer.

Voilà donc mon petit Canot fini, mais sa grandeur ne répondoit point au dessein que j'avois, lorsque je commençai à y travailler; c'étoit de hasarder

un voyage en Terre-ferme, & qui auroit été de 40. milles. Je quitai donc mon travail, & me résolus au moins à faire le tour de l'Île. Je l'avois déjà traversée par terre, comme je l'ai dit; & les découvertes que j'avois faites alors, me donnoient un violent desir de voir les autres parties de mes Côtes. Je ne songeai donc qu'à mon voyage. Et afin d'agir avec plus de précaution, j'équipai mon Canot le mieux qu'il me fut possible, j'y fis un mât & une voile. J'en fis l'essai, & trouvant que mon Canot feroit très-bien voile, je fis des boulines, ou des layettés dans ses deux extrémités pour y préserver mes provisions & mes munitions contre la pluie & l'eau de la mer qui pourroit entrer dans le Canot. J'y fis encore un grand trou pour mes armes, & je le couvris du mieux que je pus, afin de le conserver sec.

Je plantai ensuite mon parasol à la poupe de mon Canot, pour m'y mettre à l'ombre. Je me promenois de tems en tems dans mon Canot sur la mer, mais sans m'écarter jamais de ma petite Baye. Enfin, impatient de voir la circonférence de mon
Royau-

Royaume , je me resolus entierement à en faire le tour. J'avitaillai pour cet effet mon Bateau. Je pris deux douzaines de mes pains d'orge , (je devois plutôt les appeller des gâteaux) un pot de terre plein de ris sec dont j'usois beaucoup , une petite bouteille de Rum , la moitié d'une chevre , de la poudre & de la dragée pour en tuer d'autres ; enfin , deux des gros surtout dont j'ai parlé ci-dessus , l'un pour m'y coucher & l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

C'étoit le six de Novembre , & l'an fixième de mon Regne où de ma Captivité , (vous l'appellerez comme il vous plaira) que je m'embarquai pour ce voyage , qui fut plus long que je ne m'y étois attendu. L'Isle en elle-même n'étoit pas fort large , mais elle avoit à son Est un grand rebord de rochers , qui s'étendoient deux lieues avant dans la mer : les uns s'élevoient au dessus de l'eau , & les autres étoient cachés : il y avoit outre cela au bout de ces rochers , un grand fond de sable qui étoit à sec , & avancé dans la mer d'une demi-lieue , tellement que pour doubler cette pointe , j'é-

tois obligé d'aller bien avant en mer.

A la premiere vue de toutes ces difficultés, j'allois renoncer à mon entreprise, fondé sur l'incertitude, soit du grand chemin qu'il me faudroit faire, soit de la maniere dont je pourrois revenir sur mes pas. Je revirai même mon Canot & me mis à l'ancre; car j'ai oublié de dire, que je m'en étois fait une d'une pièce rompue d'un grapin que j'avois sauvée du Vaisseau.

Mon Canot étant en sureté, je pris mon fusil & je débarquai; puis je montai sur une petite éminence, d'où je découvris toute cette pointe & toute son étendue, ce qui me fit résoudre à continuer mon voyage.

Entre autres observations que je fis sur la mer de ces endroits, j'observai un furieux courant qui portoit à l'Est, & qui touchoit la pointe de bien près. Je l'étudiai donc autant que je pus, car j'avois raison de craindre qu'il ne fût dangereux, & que si j'y tombois il ne me portât en pleine mer, d'où j'aurois eu peine à regagner mon Ile. La verité est, que les choses

les feroient arrivées comme je le dis , si je n'eusse eu la précaution de monter sur cette petite éminence ; car le même courant regnoit de l'autre côté de l'Ile ; avec cette différence pourtant qu'il s'en écartoit de beaucoup plus loin. Je remarquai aussi qu'il y avoit une grande barre au rivage , d'où je conclus que je franchirois aisément toutes ces difficultés si j'évitois le premier courant , car j'étois sûr de pouvoir profiter de cette barre.

Je couchai deux nuits sur cette colline , parce que le vent qui souffloit assez fort , étoit à l'Est-Sud-Est ; & que d'ailleurs , comme il portoit contre le courant , & qu'il caufoit divers brisemens de mer sur la pointe , il n'étoit pas sûr pour moi , ni de me tenir trop au rivage , ni de m'écarter loin en mer , car alors je risquois de tomber dans le courant.

Mais au troisième jour le vent étant tombé , & la mer calme , je recommençai mon voyage. Que les Pilotes teméraires & ignorans profitent de ce qui m'est arrivé en cette rencontre. Je n'eus pas plutôt atteint la pointe , que je me trouvai dans une mer

très-profonde, & dans un courant aussi violent que le pourroit être une écluse de moulin. Je n'étois pourtant pas plus éloigné de terre que de la longueur de mon Canot. Ce courant m'emporta moi & mon Canot avec une telle violence, que je ne pus jamais retenir mon Bateau auprès du rivage. Je me sentois emporté loin de la barre qui étoit à ma gauche. Le grand calme qui regnoit ne me laissoit rien à espérer des vents, & toute ma manœuvre n'aboutissoit à rien. Je me considèrai donc comme un homme mort ; car je savois bien que l'Île étoit entourée de deux courans, & que par conséquent ils devoient se rejoindre à la distance de quelques lieues. Je crus donc être irrevocablement perdu, je n'avois plus aucune espérance de vie, & je comptois sur une mort certaine : non que je craignisse d'être noyé, la mer étoit calme, mais je ne voyois pas que je pusse manquer de périr de faim. Toutes mes provisions n'étoient qu'un de mes pots de terre plein d'eau fraîche, & une grande tortue. Mais ces provisions ne pouvoient pas me suffire. Je prevoyois que ce cou-
rant

rant me jetteroit en pleine mer, où je n'avois pas d'esperance de rencontrer, après un voyage peut-être de plus de mille lieues, ni Rivage, ni Ile, ni Continent.

Qu'il est facile à la Providence, disois-je en moi-même, de changer la condition la plus triste en une autre plus déplorable encore ! Mon Ile me paroïssoit alors le lieu du monde le plus délicieux. Toute la felicité que je souhaitois, c'étoit d'y rentrer. „ Heu-
 „ reux Désert, m'écriai-je, en y tour-
 „ nant la vue, heureux Désert, je ne
 „ te verrai donc plus ! Que je suis
 „ misérable ! je ne sai où je fus porté.
 „ Malheureuse inquietude ! tu m'as
 „ fait quitter ce séjour charmant,
 „ souvent tu m'as fait murmurer con-
 „ tre ma solitude ; mais maintenant
 „ que ne donnerois-je point pour y
 „ retourner ? ” Telle est en effet no-
 tre nature, nous ne sentons les avan-
 tages d'un état qu'en éprouvant les in-
 commodités d'un autre.

Nous ne connoissons le prix des choses que par leur privation. Person-
 ne ne concevra jamais la consternation
 où j'étois, de me voir emporté de ma

chere Ile dans la haute mer. J'en étois alors éloigné de deux lieues, & je n'avois plus d'esperance de la revoir. Je travaillai cependant avec beaucoup de vigueur ; je dirigeois mon Canot vers le Nord autant qu'il m'étoit possible, c'est-à-dire vers le côté du courant où j'avois remarqué une barre. Sur le midi je crus sentir une brise qui me souffloit au visage, & qui venoit du Sud-Sud-Est. J'en ressentis quelque joye, qui augmenta beaucoup une demi-heure après, lorsqu'il s'éleva un vent qui m'étoit très-favorable. J'étois alors à une distance prodigieuse de mon Ile. A peine pouvois-je la découvrir ; & si le tems eût été chargé, c'étoit fait de moi, j'avois oublié mon compas de mer. Je n'avois par conséquent d'autre voye de rattraper mon Ile que par la vue. Mais le tems continuant au beau, je mis à la voile portant vers le Nord, & tâchant de sortir du courant.

Je n'eus pas plutôt mis à la voile, que j'apperçus, par la clarté de l'eau, qu'il alloit arriver quelque alteration au courant. Car lorsqu'il étoit dans toute sa force, les eaux en étoient fa-
les,

les; & elles devenoient claires à mesure qu'il diminuoit. Je rencontrai à un demi-mille plus loin, c'étoit à l'Est, un brisement de mer causé par quelques rochers. Ces rochers partageoient le courant en deux. La plus grande partie s'écouloit par le Sud, laissant les rochers au Nord-Est, & l'autre étant repoussée par les rocs, portoit avec force vers le Nord-Ouest.

Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que recevoir sa grace dans le tems qu'on alloit les exécuter, ou d'être sauvés de la main des Brigands qui alloient les égorger, sont seuls capables de concevoir la joye que je ressentis alors. Il est difficile de comprendre l'empressement avec lequel je mis à la voile, & profitai du vent qui m'étoit favorable, & du courant de la barre dont j'ai parlé.

Ce courant me servit pendant une heure, il portoit droit vers mon Ile, c'est-à-dire deux lieues plus au Nord que le courant qui m'en avoit éloigné. Ainsi, lorsque j'arrivai près de l'Ile, j'étois à son Nord; je veux dire que j'étois dans la partie de l'Ile qui étoit

toit opposée à celle d'où j'étois parti.

J'étois présentement entre deux courans, l'un du côté du Sud, c'est celui qui m'avoit emporté, & l'autre du côté du Nord, qui en étoit éloigné de la distance d'une lieue, & qui portoit d'un autre côté. La mer où j'étois étoit entièrement morte, les eaux étoient tranquilles & ne se mouvoient nulle part. Mais profitant de la brize fraîche qui souffloit vers mon Ile, j'y fis voile & m'en approchai, quoiqu'avec plus de lenteur que lorsque j'étois aidé par le courant.

Il étoit alors quatre heures du soir, & j'étois éloigné d'une lieue de mon Ile, quand je trouvai la pointe des rochers qui causoient tout ce desastre. Ils s'étendoient au Sud, & comme ils y avoient formé ce furieux courant, ils avoient aussi fait une barre qui portoit au Nord. Elle étoit forte, & ne me conduisoit pas directement à bord de mon Ile. Mais profitant du vent, je traversai cette barre le moins obliquement que je pus, & une heure après j'arrivai à un mille du bord. L'eau y étoit tranquille, & peu de
tems

tems après je regagnai le rivage.

Dès que je fus abordé, me jettant à genoux, je remerciai Dieu de ma délivrance, & résolus de ne plus courir les mêmes risques en vue de me sauver. Je me rafraîchis du mieux que je pus; je mis mon Canot dans un petit caveau que j'avois remarqué sous des arbres; & fatigué comme j'étois du travail & des fatigues de mon voyage je m'en dormis peu de tems après.

Étant éveillé, j'étois fort en peine comment je pourrois transporter mon Canot dans la Baye qui étoit près de ma maison. De l'y conduire par mer, c'étoit trop risquer; je connoissois les dangers qu'il y'avoit du côté de l'Est, & je n'osois me hazarder à prendre la route de l'Ouest. Je résolus donc de côtoyer les rivages de l'Ouest: j'espérois d'y rencontrer quelque Baye pour y mettre mon Canot, afin de pouvoir le retrouver en cas de besoin. J'en trouvai une après avoir côtoyé l'espace d'une lieue, elle me paroissoit fort bonne, & alloit en se retrecissant jusqu'à un petit ruisseau qui s'y déchargeoit. J'y mis mon Canot, je ne pouvois pas souhaiter de meilleur ha-

vire

vre pour ma Fregate. On auroit dit qu'il avoit été travaillé exprès pour la contenir.

Je m'occupai ensuite à connoître l'endroit où j'étois, je vis que je n'étois pas éloigné de celui où j'avois été lorsque je traversai mon Ile. Ainsi laissant toutes mes provisions dans le Canot hors le fusil & le parasol, car il faisoit fort chaud, je me mis en chemin. Bien-que je fusse très-fatigué, je marchai néanmoins avec assez de plaisir, j'arrivai sur le soir à la vieille treille que j'avois fait autrefois. Tout y étoit dans le même état : je l'ai toujours cultivée depuis avec beaucoup de soin : c'étoit, comme je l'ai dit, ma maison de campagne.

J'en sautai la haye & me couchai à l'ombre, car j'étois d'une lassitude extraordinaire ; je m'endormis d'abord. Lecteur qui lirez cette Histoire, jugez quelle fut ma surprise, de me voir reveiller par une voix qui m'appelloit à diverses fois par mon nom : *Robinson, Robinson, Robinson Crusoe, pauvre Robinson Crusoe, où avez-vous été, Robinson Crusoe, où êtes-vous Robinson, Robinson Crusoe, où avez-vous été ?*

Com-

Comme j'avois ramé tout le matin & marché tout l'après-midi, j'étois tellement fatigué que je ne m'éveillai pas entierement. J'étois assoupi, moitié endormi & moitié éveillé, & je croyois songer que quelqu'un me parloit. Mais la voix continuant de repeter, *Robinson Crusoe, Robinson Crusoe*, je m'éveillai enfin tout à fait, mais tout épouvanté & dans la dernière consternation. Je me remis néanmoins un peu après avoir vu mon Perroquet perché sur la haye; je connus d'abord que c'étoit lui qui m'avoit parlé, car je l'avois ainsi appris. Souvent il venoit se reposer sur mon doigt, & aprochant son bec de mon visage, se mettoit à crier : *Pauvre Robinson Crusoe, où êtes-vous, où avez-vous été, comment êtes-vous venu ici ? & autres choses semblables.*

Mais quoique je fusse certain que personne ne pouvoit m'avoir parlé que mon Perroquet, j'eus pourtant quelque peine à me remettre. „ Com-
 „ ment, *disois-je*, est-il venu ici ?
 „ pourquoi est-il venu dans cet en-
 „ droit plutôt que dans tout autre ?
 Comme néanmoins il n'y avoit que lui
 qui

qui pût m'avoir parlé, je quitai ces reflexions, & l'appellant par son nom, cet aimable oiseau vint se reposer sur mon pouce & me disoit, comme s'il eût été ravi de me recevoir, *Pauvre Robinson Crusoe, où avez-vous été ?* &c. Je l'emportai ensuite au logis.

J'avois maintenant assez couru sur mer, & j'avois grand besoin de me reposer & de réfléchir sur les dangers par où j'avois passé. J'aurois été ravi d'avoir mon Canot dans la Baye qui étoit près de ma maison, mais je ne voyois pas que cela fût possible. Je ne voulois plus me hasarder à faire le tour de l'Île du côté de l'Est. Mon cœur se resserroit à cette seule pensée, & mes veines devenoient toutes glacées. Pour l'autre côté de l'Île, je ne le connoissois point, mais j'avois tout lieu de croire que le courant dont j'ai parlé, y regnoit aussi-bien que dans l'Est, & qu'ainsi je courrois risque d'y être précipité, & d'être emporté bien loin de mon Île. Je me passai donc de Canot, & me résolus ainsi à perdre les fruits d'un travail de plusieurs mois.

Je vécus dans cet état pendant près
d'un

d'un an, menant une vie retirée, comme on peut bien se l'imaginer. J'étois tranquille par rapport à ma condition, je m'étois resigné aux ordres de la Providence; & hors la société, il ne me manquoit rien pour être parfaitement heureux.

Durant cet intervalle de tems, je me perfectionnai beaucoup dans les professions mécaniques, auxquelles mes nécessités m'obligeoient, & je conclus particulièrement, vu le manque où j'étois de plusieurs outils, que j'avois des dispositions toutes particulieres pour la Charpenterie.

Je devins aussi un excellent Maître-Potier, j'avois inventé une roue admirable, par laquelle je donnai à mes vaisselles, auparavant d'une étrange grossiereté, un tour & une forme très-commode. Je trouvai aussi le moyen de faire une pipe: cette invention me causa une joye extraordinaire, & si je l'ose dire, une si grande vanité, que je n'en ai jamais senti de pareille dans toute ma vie. Bien-qu'elle fût grossiere, & de la même couleur & matiere que mes autres ustenci-les de terre, cependant elle tiroit la
fu-

fumée , & servoit assez bien à mon plaisir. J'aimois à fumer , & dans la créance qu'il n'y avoit point de tabac dans mon Ile, j'avois négligé de prendre avec moi les pipes qui étoient dans le Vaisseau.

Je fis aussi des progrès très-considérables dans la profession de Vanier : je trouvai moyen de faire plusieurs corbeilles , qui bien-qu'elles fussent mal tournées ne laissoient pas de m'être très-utiles. Elles étoient aisées à porter , & propres à y serrer plusieurs choses , & à en aller chercher d'autres. Si, par exemple, je tuois une chevre, je la pendois à un arbre, je l'écorchois , l'accommodois & la découpais , & l'apportoais ainsi au logis. J'en faisois de-même à l'égard de la tortue ; je l'éventrois, en prenois les œufs & quelques morceaux de sa chair que j'apportoais au logis dans ma corbeille, laissant le superflu ou l'inutile. De profondes corbeilles me servoient de greniers pour mon blé, que j'accommodois dès qu'il étoit sec.

Ma poudre commençoit maintenant à diminuer : si elle m'avoit manqué , j'étois hors d'état d'y suppléer de
nou-

nouveau. Cette pensée me fit craindre pour l'avenir. Qu'aurois-je fait sans poudre ? comment aurois-je pu tuer des chevres ? Je nourrissois à-la-vérité une chevrette depuis huit ans, je l'avois apprivoisée dans l'espérance que j'attrapperois peut-être quelque bouc ; mais je ne pus le faire ; que lorsque ma chevrette fut devenue une vieille chevre. Je n'eus jamais le courage de la tuer, & la laissai mourir de vieillesse.

Mais étant présentement dans l'onzième année de ma résidence, & mes provisions étant fort diminuées, je commençai à songer aux moyens d'avoir les chevres par adresse. Je souhaitois fort d'en attraper qui fussent en vie, & s'il étoit possible d'avoir des chevrettes qui portassent.

Pour cet effet je tendis des filets, & je suis persuadé qu'il y en eut quelques-unes qui s'y prirent ; mais comme le fil en étoit très-foible, elles s'en échappèrent aisément. La vérité est que je trouvois toujours mes filets rompus & les amorces mangées ; je n'en pouvois pas faire de plus forts, manquant de fil-d'archal.

Enfin,

Enfin, j'essayai de les prendre par le moyen d'un trebuchet. Je fis donc plusieurs creux dans les égarbuits où elles avoient coutume de paître ; je couvris ces creux de clayes, que je chargeai de beaucoup de terre, en y parfemant des épis de ris & de blé. Mais mon projet ne réussit point : les chevres venoient manger mon grain, s'enfonçoient même dans le trebuchet, mais ensuite elles trouvoient moyen d'en sortir. Je m'avisai donc enfin de tendre une nuit trois trapes, je fus les visiter le lendemain matin, & je trouvais qu'elles étoient encore tendues, mais que les amorces en avoient été arrachées. Tout autre que moi se seroit rebuté, mais au contraire je travaillai à perfectionner ma trape, & pour ne vous pas arrêter trop longtemps, mon cher Lecteur, je vous dirai qu'allant un matin pour visiter mes trapes, je trouvai dans l'une un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, & dans l'autre trois chevreaux, l'un mâle & les deux autres femelles.

Le vieux bouc étoit si farouche, que je n'en savois que faire. Je n'osois
ni

ni entrer dans son trebuchet, ni par conséquent l'emmener en vie, ce que j'aurois néanmoins souhaité avec beaucoup d'ardeur. Il m'auroit été facile de le tuer, mais cela ne répondoit point à mon but. Je le dégageai donc, & le laissai dans une pleine liberté. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'animal s'enfuir avec plus de frayeur. Il ne me revint pas alors dans l'esprit, que l'on pouvoit apprivoiser même les Lions par la faim; autrement je l'aurois laissé dans son trebuchet, & là, le faisant jeûner pendant trois ou quatre jours, & lui apportant ensuite à boire & un peu de blé, je l'aurois apprivoisé avec la même facilité que les autres trois chevreux. Ces animaux sont fort dociles, lorsqu'on leur donne le nécessaire.

Pour les chevreux, je les tirai de leur fosse un par un, & les attachant tous trois à un même cordon, je les amenai chez moi; mais avec beaucoup de difficulté.

Il se passa quelque tems avant qu'ils voulussent manger; mais enfin, tentés par le bon grain, que je mettois devant eux, ils commencerent à man-

ger & à s'apprivoiser. Je commençai alors à espérer que je pourrois me nourrir de la chair de chevres, quand même la poudre & la dragée me manqueroient. Selon toutes les apparences, disois-je, j'aurai dans la suite & autour de ma maison un troupeau de boucs à ma disposition.

Il me vint dans la pensée, que je devois enfermer mes chevreaux dans un certain espace de terrain, que j'entourerois d'une haye très-épaisse, afin qu'ils ne pussent pas se sauver, & que les chevres sauvages ne pussent pas les approcher non plus ; car j'apprehendois que par ce mélange mes chevreaux ne devinssent sauvages.

Le projet étoit grand pour un seul homme, mais l'exécution en étoit d'une nécessité absolue. Je cherchai donc une pièce de terre propre au pâturage, où il y eût de l'eau pour les abreuver, & de l'ombre pour les garantir des chaleurs extraordinaires du Soleil.

Ceux qui entendent la manière de faire cette espèce d'enclos, me traiteront sans doute d'homme peu inventif, après qu'ils auront vu, qu'ayant trou-
vé

vé un lieu tel que je le desirois, c'étoit une plaine de pâturage que deux ou trois petits filets d'eaux traversoient, & qui d'un côté étoit toute ouverte, & de l'autre aboutissoit à de grands bois ; ils ne pourront, dis-je, s'empêcher de se jouer de ma grande prévoyance, quand je leur dirai que selon mon plan je devois faire une haye d'une circonference au moins de deux milles. Le ridicule de ce plan n'étoit pas en ce que la haye étoit disproportionnée à son enclos ; mais en ce que faisant un enclos d'une si grande étendue, les chevres y auroient pu devenir sauvages, presque ni plus, ni moins, que si je leur eusse donné la liberté de courir dans l'île. Et d'ailleurs je n'aurois jamais pu les attraper.

Ma haye étoit déjà avancée d'environ 50 aunes, lorsque cette pensée me vint. Je changeai donc le plan de mon enclos, & je résolus que sa longueur ne seroit que d'environ 120. aunes, & sa largeur que d'environ 200. Cela me suffisoit, cet espace étoit assez grand pour qu'un troupeau mediocre de boucs pût s'y maintenir. Que

s'il devenoit fort grand, il m'étoit aisé

fé d'étendre mon enclos.

Comme ce projet me paroïssoit bien inventé , j'y travaillai avec beaucoup de vigueur ; & pendant tout cet intervalle , je faisois paître mes chevreaux auprès de moi , avec des entraves aux jambes , crainte qu'ils ne s'enfuissent. Je leur donnois souvent des épis d'orge , & quelques poignées de ris. Ils les prenoient dans ma main , & de cette maniere je les apprivoisai tellement , que lorsque mon enclos fut fini , & que je les eus débarassés de leurs entraves , ils me suivoient par-tout , bêlant pour quelques poignées d'orge ou de ris.

Dans l'espace d'un an & demi , j'eus un troupeau de douze , tant boucs que chevres & chevreaux ; & deux ans après j'en eus quarante-trois , quoique j'en eusse tué plusieurs pour mon usage. Je travaillai après cela à faire cinq nouveaux enclos , mais plus petits que le premier. J'y fis plusieurs petits parcs pour y chasser les chevres afin de les prendre plus commodément , & des portes afin qu'elles pussent passer d'un enclos dans l'autre.

Ce ne fut qu'assez tard que je songeai

geai à profiter du lait de mes chevres. La premiere pensée que j'en eus, me causa un très-grand plaisir. Ainsi, sans balancer longtems, je fis une laiterie. Mes chevres me rendoient quelquefois huit ou dix pintes de lait par jour : je n'avois jamais trait ni vache ni chevre, & n'avois jamais vu faire le beurre ni le fromage : mais comme la Nature, en fournissant aux animaux tous les alimens qui leur sont necessaires, leur dicte aussi les moyens d'en faire usage, je vins à bout, après bien des essais & plusieurs fausses tentatives, de faire du beurre & du fromage, & depuis je n'en ai jamais manqué.

Que la bonté de Dieu paroît bien visiblement, en ce qu'il tempere les conditions qui semblent les plus affreuses, de marques toutes particulieres de son affection ! Par combien de manieres ne peut-il pas adoucir l'état le plus fâcheux, & fournir à ceux-là mêmes qui sont dans les plus noirs cachots de puissans motifs pour lui rendre leurs plus sinceres actions de grâces ! Quelle apparence pour moi que dans ce Désert, où je croyois perir de

P 3

faim,

faim, j'y dusse trouver une table aussi abondante!

Il n'y a point de Stoïcien qui ne se fût diverti de me voir diner avec toute ma famille. J'étois le Roi & le Seigneur de toute l'Ile. Maître absolu de tous mes Sujets, j'avois en ma puissance leur vie & leur mort. Je pouvois les prendre, les écarteler, les priver de leur liberté & la leur rendre. Point de rebelles dans mes Etats.

Je dinois comme un Roi à la vue de toute ma Cour. Mon Perroquet, comme s'il eût été mon favori, avoit seul la permission de parler. Mon Chien, qui présentement étoit devenu vieux & chagrin, & qui n'avoit pas trouvé d'animaux de son espèce pour la multiplier, étoit toujours assis à ma droite. Mes deux Chats étoient l'un à un bout de la table, & l'autre à l'autre bout, attendant que par une faveur spéciale je leur donnasse quelque morceaux de viande.

Ces deux chats n'étoient pas les mêmes que ceux que j'apportai avec moi du Vaisseau; il y avoit longtems qu'ils étoient morts, & enterrés de mes propres mains. Mais l'un ayant
fait

fait des petits, de je ne sai quelle espèce d'animal, j'apprivoisai ces deux ; car les autres s'enfuirent dans les bois, & devinrent sauvages. Ils s'étoient tellement multipliés, qu'ils me devinrent très-incommodes. Ils pilloient tout ce qu'ils pouvoient attraper de mes provisions, je ne pus m'en défai-
re tout-à-fait qu'en les tuant.

Je souhaitois fort d'avoir mon Canot, mais je ne pouvois me résoudre à m'exposer à de nouveaux hazards. Quelquefois je songeois aux moyens de l'amener en côtoyant dans ma Baye, & d'autres fois je m'en consolais. Mais il me prit un jour une si violente envie de faire un voyage à la pointe de l'Île où j'avois déjà été, & d'observer de nouveau les Côtes en montant sur la petite colline dont j'ai parlé ci-dessus, que je ne pus résister à mon panchant. Je m'y acheminai donc. Si dans la Province de *York* on rencontroit un homme dans l'équipage où j'étois alors, ou l'on s'épouvanteroit, ou l'on feroit des éclats de rire extraordinaires. Formez-vous une idée de ma figure, sur ce crayon abrégé que j'en vai faire.

Je portois un chapeau d'une hauteur effroyable & sans forme , fait de peaux de chevres. J'y avois attaché par derriere la moitié d'une peau de bouc, qui me couvroit tout le cou ; c'étoit afin de me préserver des chaleurs du Soleil, & que la pluye n'entrât pas sous mes habits ; car rien n'est plus dangereux dans ces Climats.

J'avois une espèce de robe courte , faite de peaux de chevres , comme mon chapeau. Les bords en descendoient jusques sous mes genoux : mes culottes étoient tout ouvertes , c'étoit la peau d'un vieux bouc. Le poil en étoit d'une longueur si extraordinaire , qu'il descendoit , comme font les pantalons, jusqu'au milieu de mes jambes. Je n'avois ni bas ni souliers , mais je m'étois fait pour couvrir mes jambes une paire de je ne sai quoi , qui ressembloit néanmoins assez à des bottines : je les attachois comme on fait les guêtres. Elles étoient d'une forme étrange & barbare, de-même que tous mes autres habits.

J'avois un ceinturon fait de la même étoffe que mes habits. Au lieu
d'une

d'une épée & d'un fabre, je portois une scie & une hache, l'une d'un côté, & l'autre de l'autre. Je portois un autre ceinturon, mais qui n'étoit pas aussi large; il pendoit par dessus mon cou, & à son extrémité qui étoit sous le bras gauche, pendoient deux poches faites de la même matiere que le reste; dans l'une je mettois ma poudre, & dans l'autre ma dragée. Sur mon dos je portois une corbeille, sur mes épaules un fusil, & sur ma tête un parasol assez grossièrement travaillé, mais qui pourtant, après mon fusil, étoit ce dont j'avois le plus de besoin.

Pour mon visage, il n'étoit pas aussi brûlé qu'on l'auroit pu croire d'un homme qui n'en prenoit aucun soin; & qui n'étoit éloigné de la Ligne équinoxiale que de huit à neuf degrés. Pour ma barbe, je l'avois une fois laissé croître jusqu'à la longueur d'un quart d'aune; mais comme j'avois des ciseaux & des rasoirs, je me la coupois ordinairement d'assez près, hors celle qui me croissoit sur la levre supérieure. Je m'étois fait un plaisir d'en faire une moustache à la Mahometane,

& telle que la portoient les Turcs que j'avois vu à *Salé* ; car les Maures n'en portent point. Je ne dirai pas ici que mes moustaches étoient si longues que j'y aurois pu pendre mon chapeau ; mais j'ose bien dire qu'elles étoient d'une longueur & d'une conformation si monstrueuse, qu'elles auroient paru effroyables en Angleterre.

Mais ceci soit dit en passant, je reviens au récit de mon voyage. J'y employai cinq ou six jours, marchant d'abord le long des Côtes, droit vers l'endroit où j'avois mis autrefois mon Canot à l'ancre. De-là je découvris aisément la colline où j'avois fait mes observations. J'y montai ; & quel ne fut pas mon étonnement, de voir la mer calme & tranquille ! Point de mouvement impétueux, point de courant, non plus que dans ma petite Baye.

Je donnai la torture à mon esprit, pour pénétrer les raisons de ce changement. Je me résolus à observer la mer pendant quelque tems ; car je conjecturois que le furieux courant dont j'ai parlé, n'avoit d'autre cause que le reflux de la marée. Je ne fus pas long-

longtems sans être au fait de cet étrange changement de la mer ; car je vis , à n'en pouvoir douter , que le reflux de la marée , partant de l'Ouest , & se joignant au cours de quelque riviere , étoit la cause du courant qui m'avoit emporté avec tant de violence. Et selon que les vents d'Ouest & de Nord étoient plus ou moins violens , le courant aussi s'étendoit jusques sur l'Ile , ou se perdoit à une moindre distance dans la mer. C'étoit avant midi que je faisois toutes ces observations ; mais celles que je fis sur le soir , me confirmèrent dans mon opinion. Je revis le courant , tout de-même que je l'avois vu autrefois , avec cette différence pourtant , qu'il ne portoit pas directement à mon Ile , il s'en éloignoit d'une demi-lieue.

De toutes ces observations je conclus , qu'en remarquant le tems du flux & du reflux de la marée , il me seroit très-aisé d'amener mon Canot auprès de ma maison. Mais le souvenir des dangers passés me causoit une frayeur si extraordinaire , que je n'osai jamais porter ce projet à son exécution. Je n'y pouvois songer sans frayeur. J'ai-

mai mieux prendre une autre résolution, qui étoit plus sûre, quoique plus laborieuse ; c'étoit de faire un autre Canot. Ainsi j'en aurois eu deux, l'un pour ce côté de l'île, & l'autre pour l'autre côté.

J'avois donc à présent deux plantations, s'il est permis de m'exprimer ainsi. L'une étoit ma tente ou ma petite forteresse, entourée de palissade & creusée dans le roc ; j'y avois plusieurs appartemens ou caves. Dans celle qui étoit la moins humide & la plus grande, & qui avoit une porte pour sortir hors de la palissade, j'y tenois les grands pots de terre dont j'ai fait la description ci-dessus, & quatorze ou quinze grandes corbeilles dont chacune contenoit cinq ou six boisseaux. Dans ces corbeilles je mettois mes provisions, & particulièrement mes grains ; les uns encore dans leurs épis, & les autres tout nus, les ayant froissés hors de leurs épis avec les mains.

Les pieux de ma palissade étoient devenus de grands arbres tellement touffus, qu'il étoit comme impossible d'appercevoir qu'ils renfermassent dans leur centre aucune espèce de lieu habité.

Tout

Tout auprès, mais dans un lieu moins élevé, j'avois comme une petite terre pour y semer mes grains. Et comme je la tenois toujours fort bien cultivée, j'en tirois chaque année une abondante recolte. S'il y avoit eu de la nécessité pour moi d'avoir plus de grains, j'aurois pu l'agrandir sans beaucoup de peine.

Outre cette plantation, j'en avois une autre assez considérable, je l'appellois ma maison de campagne. J'y avois un petit berceau, que j'entretenois avec beaucoup de soin; c'est-à-dire, que j'émondois la haye qui fermoit ma plantation, de manière qu'elle n'excédât pas sa hauteur ordinaire. Les arbres, qui au commencement n'étoient que des pieux, mais qui étoient devenus hauts & fermes, je les cultivois de façon qu'ils pussent étendre leurs branches, devenir touffus, & par-là jeter un agréable ombrage. J'avois ma tente au milieu de ce circuit; c'étoit une piece d'une voile que j'avois étendue sur des perches. Sous cette tente je plaçai un lit de repos, ou une petite couche faite de la peau des bêtes que j'a-

vois tuées, & d'autres choses molles. Une couverture de lit que j'avois sauvée du naufrage & un gros surtout servoient à me couvrir. Voilà quelle étoit la maison de campagne où je me retirois, lorsque mes affaires ne me retenoient point dans ma Capitale.

À côté, & tout aux environs de mon berceau, étoient les pâturages de mon bétail, c'est-à-dire de mes chèvres. Et comme j'avois pris des peines inconcevables à partager ces pâturages en divers enclos, j'étois aussi fort soigneux d'en préserver les hayes. Je portai même mon travail sur cet article, jusqu'à planter tout autour de mes hayes de petits pieux en très-grand nombre & fort ferrés. C'étoit une palissade plutôt qu'une haye. On n'y pouvoit pas fourrer la main, & dans la suite, ces pieux ayant pris racine, & étant crus, comme ils firent par le premier tems pluvieux, rendirent mes hayes aussi fortes & même plus fortes que les meilleures murailles.

Tous ces travaux témoignent bien que je n'étois pas paresseux, & que je n'épargnois ni soins, ni peines, pour
me

me procurer de quoi vivre avec quelque aisance. „ Le troupeau de boucs, dis-
 „ *sois-je en moi-même*, est pour toute
 „ ma vie, fût-elle de quarante années,
 „ un magasin vivant de viande, de
 „ lait, de beurre & de fromage. Je
 „ ne dois donc rien négliger pour
 „ ne les pas perdre.

Mes vignes étoient aussi dans ces quartiers; j'en tirois des provisions de raisins pour tout l'hiver; je les ménageois avec toute la précaution possible. C'étoient mes mets les plus délicieux. Ils me servoient de médecine, de nourriture, & de rafraîchissements.

D'ailleurs, cet endroit étoit justement à mi-chemin de ma forteresse, & de la Baye où j'avois mis mon Canot. Lorsque j'allois le visiter, je m'y arrêtois & y couchois une nuit. J'ai toujours eu grand soin de mon Canot: je prenois beaucoup de plaisir à me promener sur la mer, mais ce n'étoit que sur les bords. Je n'osois m'en éloigner tout au plus que de deux jets de pierre. J'apprehendois que le vent, quelque courant, ou quelque autre hazard ne m'emportât bien loin de mon fle-

Mais

Mais me voici insensiblement arrivé à une condition de vie bien différente de celle que j'ai dépeinte jusqu'ici.

Un jour, comme j'allois à mon Canot, je découvris très-distinctement sur le sable les marques d'un pied nud d'homme. Je n'eus jamais une plus grande frayeur, je m'arrêtai tout court, comme si j'eusse été frappé de la foudre, ou comme si j'eusse eu quelque apparition. Je me mis aux écoutes : je regardai tout autour de moi, mais je ne vis & n'entendis rien. Je montai sur une petite éminence pour étendre ma vue, j'en descendis & j'allai au rivage, mais je n'apperçus rien de nouveau, aucun autre vestige d'homme que celui dont j'ai parlé. J'y retournai, dans l'esperance que ma crainte n'étoit peut-être qu'une imagination sans fondement : mais je revis les mêmes marques d'un pied nud, les orteils, le talon, & tous les autres indices d'un pied d'homme ; je ne savois qu'en conjecturer. Il me vint une infinité de pensées effrayantes, je m'enfuis tout troublé à ma fortification, regardant derrière moi presque à chaque pas, & prenant pour des hommes tous les buissons
que

que je rencontrois. Il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets. Combien d'idées folles & de pensées bizarres ne m'est-il pas venu dans l'esprit, pendant que je m'enfuyois à ma forteresse ?

Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je m'y jettai comme un homme qu'on poursuit. Il ne me souvient pas si j'y entrai ou par l'échelle, ou par le trou qui étoit dans le roc, & que j'appellois une porte ; j'étois trop effrayé pour en garder le souvenir. Jamais lapin, ni renard, ne se terra avec plus de frayeur que je me sauvai dans mon château ; car c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Je ne pus dormir de toute la nuit ; à mesure que je m'éloignois de la cause de ma frayeur, mes craintes augmentoient aussi, bien opposé à cet égard à ce qui arrive ordinairement à tous les animaux qui ont peur. Mais mes idées effrayantes me troubloient tellement, que bien qu'éloigné de l'endroit où j'avois pris cette crainte, mon imagination ne me représentoit rien qui ne fût triste & affreux. Je

m'imaginois quelquefois que c'étoit le *Diable* ; j'en avois cette raison , qu'il étoit impossible pour un homme d'être venu dans cet endroit. Où étoit le Vaisseau qui l'avoit amené ? y avoit-il quelqu'autre marque d'aucun pied d'homme dans toute l'Ile ? Mais cependant , disois-je , quelle apparence que *Satan* se revête dans cette Ile d'une figure humaine ? quel pourroit être en cela son but ? pourquoi laisser une marque de son pied ? étoit-il sûr que je la rencontrais ? le Diable n'avoit-il pas d'autres moyens de m'effrayer ? Je vivois dans l'autre quartier de l'Ile , s'il eût eu le dessein de me donner de la terreur , il n'auroit pas été si simple que de laisser des vestiges si équivoques dans un lieu où il y avoit dix mille contre un que je ne les verrois pas ; dans un lieu qui étant sablonneux ne pouvoit pas conserver longtems ces marques , qui y étoient imprimées. En un mot , la conjecture que *Satan* avoit fait cette marque , ne pouvoit pas s'accorder avec les idées que nous avons de sa subtilité & de son adresse.

Toutes ces preuves étoient plus que
suffi-

suffisantes pour détourner mon esprit de la crainte du Diable, & pour me faire conclure que des Etres encore plus dangereux étoient la cause de ce que je venois d'appercevoir ; je m'imaginai que ce ne pouvoit être que des Sauvages du Continent, qui ayant mis en mer avec leurs Canots, avoient été portés dans l'Ile par les vents contraires ou par les courans, & qui avoient eu aussi peu d'envie de rester sur ce rivage desert, que j'en avois de les y voir.

Pendant que ces reflexions me rouloient dans l'esprit, je rendois grâces au Ciel, de ce que je n'avois pas été alors dans cet endroit de l'Ile, & de ce qu'ils n'avoient pas remarqué ma chaloupe, dont ils auroient certainement conclu que l'Ile étoit habitée, ce qui les auroit pu porter à me chercher & à me découvrir.

Dans certains momens je m'imaginai que ma chaloupe avoit été trouvée, & cette pensée m'agitoit de la maniere la plus cruelle ; je m'attendois à les voir revenir en plus grand nombre, & je craignois que quand même je pourrois me dérober à leur barbarie, ils

ils ne trouvassent mon enclos, ne détruisissent mon blé, n'emmenassent mon troupeau, & ne me forçassent à mourir de disette.

Ce fut alors que mes apprehensions bannirent de mon cœur toute ma confiance en Dieu, fondé sur l'expérience merveilleuse que j'avois faite de ses bontés pour moi, comme si celui qui jusqu'à ce jour m'avoit nourri par une espèce de miracle, manquoit de pouvoir pour me conserver les choses que j'avois reçues de ses mains paternelles. Dans cette situation je me reprochois la paresse de n'avoir semé qu'autant de grain qu'il m'en falloit jusqu'à la nouvelle saison ; & je trouvois ce reproche si juste, que je pris la résolution de me pourvoir toujours pour deux ou trois années, afin de n'être pas exposé à périr de faim, quelque accident qui pût m'arriver.

De combien de sources, secrètes opposées les unes aux autres, les différentes circonstances ne font-elles pas sortir nos passions ? Nous haïssons le soir, ce que nous avons cheri le matin ; nous évitons aujourd'hui, ce que nous avions cherché hier ; nous desirons un
objet

objet avec passion , & quelques momens après nous ne saurions seulement en soutenir l'idée. J'étois alors un triste & vif exemple de cette vérité. Autrefois je m'affligeois mortellement de me voir entouré du vaste Océan , condamné à la solitude , banni de la Société humaine ; je me regardois comme un homme que le Ciel trouvoit indigne d'être au nombre des vivans , & de tenir le moindre rang parmi ses Créatures. La seule vue d'un homme m'auroit paru une espèce de resurrection , & la plus grande grace , après le Salut , que je pusse obtenir de la Bonté Divine. A présent je tremble à la seule idée d'un Être de mon espèce ; l'ombre d'une Créature humaine , un seul de ses vestiges me cause les plus mortelles frayeurs..

Telles sont les vicissitudes de la vie humaine : source féconde de reflexions pour moi , quand je me trouvois dans une assiette plus calme..

Dès que je fus un peu remis de mes allarmes , je considèrai que ma triste situation étoit l'effet d'une Providence infiniment bonne , infiniment sage ; qu'incapable d'un côté de pénétrer dans

dans les vues de la Sagesse suprême à mon égard, je commettois de l'autre la plus haute injustice, en prétendant me soustraire à la Souveraineté d'un Etre, qui, comme mon Créateur, a un droit absolu de disposer de mon sort, & qui, comme mon Juge, est le maître de me punir comme il le trouve à propos; puisque je m'étois attiré son indignation par mes péchés, c'étoit à moi à plier sous ses châtimens. Je songai que Dieu, aussi puissant que juste, ayant trouvé bon de m'affliger, avoit le pouvoir de me tirer de mes malheurs, & que s'il continuoît à appesantir sa main sur moi, j'étois obligé à attendre dans une résignation parfaite, les directions de sa Providence, en continuant d'espérer en lui, & de lui adresser mes prières.

Ces réflexions m'occupèrent des heures, des jours, & même des semaines & des mois, & je ne saurois m'empêcher d'en rapporter une particularité qui me frappa beaucoup. Un matin étant dans mon lit, inquieté par mille pensées sur le danger que j'avois à craindre des Sauvages du Continent, je me trouvai dans l'accablement le plus

plus triste , quand tout d'un coup ce Passage me vint dans l'esprit : *Invoque-moi au jour de ta détresse , & je t'en délivrerai , & tu me glorifieras.*

La-dessus je me leve , non seulement rempli d'un nouveau courage , mais encore porté à demander à Dieu ma délivrance par les plus ferventes prières. Lorsqu'elles furent finies , je pris la Bible , & en l'ouvrant , les premières paroles qui frappèrent mes yeux , étoient celles-ci : *Attens-toi au Seigneur , & aye bon courage , & il fortifiera ton cœur , attens-toi , dis-je , au Seigneur.* La consolation que j'en tirai , est inexprimable. Elle remplit mon ame de reconnaissance pour la Divinité , & dissipa absolument mes frayeurs.

Parmi ce flux & reflux de pensées & d'inquietudes , je me mis un jour dans l'esprit , que le sujet de ma crainte n'étoit peut-être qu'une chimere , & que le vestige que j'avois remarqué , pourroit bien être la marque de mon propre pied. Peut-être , dis-je , en sortant de ma chaloupe ai-je pris le même chemin qu'en y rentrant , mes propres vestiges m'ont effrayé ; & j'ai joué le rôle de ces foux , qui font des
histoi-

histoires de Spectres & d'Apparitions , & qui ensuite font plus allarmés de leurs fables , que ceux devant qui ils les débitent.

Là-dessus je repris courage , & je sortis de ma retraite pour aller fureter par-tout à mon ordinaire : je n'étois pas sorti de mon château de trois jours & d'autant de nuits , & je commençois à languir de faim , n'ayant rien chez moi que quelques biscuits & de l'eau : je songeai d'ailleurs que mes chevres avoient grand besoin d'être traitées , ce qui étoit d'ordinaire mon amusement du soir. Je n'avois pas tort d'en être en peine ; les pauvres animaux avoient beaucoup souffert , plusieurs en étoient gâtés absolument , & le lait de la plupart étoit desséché.

Encouragé donc par la pensée que je n'avois eu peur que de ma propre ombre , je fus à ma maison de campagne pour traire mon troupeau ; mais on m'auroit pris pour un homme agité par la plus mauvaise conscience , à voir avec quelle crainte je marchois , combien de fois je regardois derrière moi , à me voir de tems en tems poser
à

à terre mon seau à lait , & courir comme s'il s'agissoit de me sauver la vie.

Cependant, y ayant été de cette manière pendant deux ou trois jours, je devins plus hardi, & je me confirmai dans le sentiment que j'avois été la dupe de mon imagination; je ne pouvois pourtant pas en être pleinement convaincu avant que de me transporter sur les lieux, & de mesurer le vestige qui m'avoit donné tant d'inquiétude. Dès que je fus dans l'endroit en question, je vis évidemment qu'il n'étoit pas possible que je fusse sorti de ma Barque près de-là: qui plus est je trouvai le vestige dont il s'agit bien plus grand que mon pied, ce qui remplit mon cœur de nouvelles agitations, & mon cerveau de nouvelles vapeurs; un frisson me faisoit, comme si j'avois eu la fièvre, & je m'en retournai chez moi, persuadé que des hommes étoient descendus sur ce rivage, ou bien que l'île étoit habitée, & que je courois risque d'être attaqué à l'improviste sans savoir comment me précautionner.

Dans quelles bizarres résolutions les

hommes ne donnent-ils pas quand ils sont agités par la crainte ! Cette passion les détourne de se servir des moyens que la Raison même leur offre pour les secourir. Je me proposai d'abord de jeter à bas mes enclos , de faire rentrer dans les bois mon troupeau apprivoisé , & d'aller chercher dans un autre coin de l'île des commodités pareilles à celles que je voulois sacrifier à ma conservation. Je résolus encore de renverser ma maison de campagne & ma hute , & de bouleverser mes deux terres couvertes de blé , afin d'ôter aux Sauvages jusqu'aux moindres soupçons capables de les animer à la découverte des habitans de l'île.

C'étoit-là le sujet de mes réflexions pendant la nuit suivante , quand les frayeurs qui avoient saisi mon ame , étoient encore dans toute leur force. C'est ainsi que la peur du danger est mille fois plus effrayante que le danger même , quand on le considère de près ; c'est ainsi que l'inquietude , que cause un mal éloigné , est souvent infiniment plus insupportable , que le mal même. Ce qu'il y avoit de plus affreux

affreux dans ma situation, c'est que je ne tirai aucun secours de la résignation qui m'avoit été si familière autrefois. Je me considérai comme un autre *Saül*, qui se plaignoit non seulement que les Philistins étoient sur lui, mais encore que Dieu l'avoit abandonné : je ne songeois point à me servir des véritables moyens de me tranquilliser, en criant à Dieu dans mes inquiétudes, & en me reposant sur sa Providence, comme j'avois fait autrefois. Si j'avois pris cette même route, je me serois roidi avec plus de fermeté contre mes nouvelles appréhensions, & je m'en serois débarrassé avec une plus grande résolution.

Cette confusion de pensées me tint éveillé pendant toute la nuit, mais à l'approche du jour je m'endormis, & la fatigue de mon ame, & l'épuisement de mes esprits me procurèrent un sommeil très-profond. Quand je me reveil-
lai, je me trouvai beaucoup plus tranquille, & je commençai à raisonner sur mon état avec beaucoup de calme. Après un long plaidoyé avec moi-même, je conclus qu'une Ile si agréable, si fertile, si voisine du Conti-

ment, ne devoit pas être tellement abandonnée que je l'avois cru. Qu'à-la-
 verité il n'y avoit point d'habitans
 fixes, mais qu'apparemment on y
 venoit quelquefois avec des chalou-
 pes, ou de propos delibéré, ou par
 la force des vents contraires. De l'ex-
 perience de quinze années, dans les-
 quelles je n'avois pas apperçu seule-
 ment l'ombre d'une Creature humai-
 ne, je croyois pouvoir inferer, que si
 de tems en tems les gens du Conti-
 nent étoient forcés d'y prendre terre,
 ils se rembarquoient dès qu'ils le pou-
 voient, puisque jusqu'ici ils n'avoient
 pas trouvé à propos de s'y établir. Je
 vis parfaitement bien que tout ce que
 j'avois à craindre, c'étoit des descen-
 tes accidentelles, contre lesquelles la
 prudence vouloit que je cherchasse
 une retraite sûre.

Je commençai alors à me repentir
 d'avoir percé ma caverne si avant, &
 de lui avoir donné une sortie dans
 l'endroit où ma fortification joignoit
 le rocher. Pour remédier à cet in-
 convenient, je résolus de me faire un
 second retranchement dans la même
 figure d'un demi-cercle, à quelque
 dis-

distance de mon rempart , justement là où douze ans auparavant j'avois planté une double rangée d'arbres. Je les avois mis si ferrés , qu'il ne me falloit qu'un petit nombre de palissades entre deux , pour en faire une fortification suffisante.

J'étois ainsi retranché dans deux remparts : celui de dehors étoit rembarré de pièces de bois , de vieux cables , & de tout ce que j'avois jugé propre à le renforcer ; & je le rendis épais de plus de dix pieds , à force d'y apporter de la terre , & de lui donner de la consistance en marchant dessus. J'y fis cinq ouvertures assez larges pour y passer le bras , dans lesquelles je mis les cinq mousquets que j'avois tiré du Vaisseau , comme je l'ai dit auparavant , & je les plaçai en guise de canon sur des espèces d'affuts , de façon que je pouvois faire feu de toute mon artillerie en deux minutes de tems ; je me fatiguai pendant plusieurs mois à mettre ce retranchement dans sa perfection , & je n'eus point de repos avant que de le voir fini.

Cet ouvrage étant achevé , je remplis

plis un grand espace de terre hors du rempart, de rejettons d'un bois semblable à de l'ozier, propre à s'affermir & à croître de tems en tems; je crois que j'en fichai en terre dans une seule année plus de vingt mille, de sorte que je laissois un vuide assez grand entre ces bois & mon rempart, afin de pouvoir découvrir l'ennemi, & qu'il ne pût me dresser des embuches au milieu de ces jeunes arbres.

Deux ans après ils formoient déjà un bôcage épais; & dans six ans j'avois devant ma demeure une forêt d'une telle épaisseur, & d'une si grande force, qu'elle étoit absolument impénétrable, & qu'ame qui vive ne se feroit mis dans l'esprit qu'elle cachât l'habitation d'une Créature humaine.

Comme je n'avois point laissé d'avenue à mon château, je me servois, pour y entrer & pour en sortir, de deux échelles; avec la première je montois jusqu'à un endroit du roc où il y avoit place pour poser la seconde; & quand je les avois retirées l'une & l'autre, il n'étoit pas possible à
ame

ame vivante de venir à moi, sans courir les plus grands dangers. D'ailleurs, quand quelqu'un auroit eu assez de bonheur pour descendre du roc, il se seroit encore trouvé au-delà de mon retranchement extérieur.

C'est ainsi que, pour ma conservation, je pris toutes les mesures que la prudence humaine étoit capable de me suggerer ; & l'on verra bientôt que ces précautions n'étoient pas absolument inutiles, quoique ce ne fût alors qu'une crainte vague qui me l'inspirât.

Pendant ces occupations je ne laissois pas d'avoir l'œil sur mes autres affaires, je m'interessois sur-tout à mon petit troupeau de chevres, qui commençoient non seulement à être d'une grande ressource pour moi dans les occasions présentes, mais qui pour l'avenir me faisoit espérer l'épargne de mon plomb, de ma poudre & de mes fatigues, que sans elles j'aurois dû employer à la chasse des chevres sauvages. J'aurois été au désespoir de perdre un avantage si considérable, & d'être obligé à la peine d'assembler & d'élever un nouveau troupeau.

Après une mûre délibération, je ne trouvai que deux moyens de les mettre hors d'insulte. Le premier étoit de creuser une autre caverne sous terre, & de les y faire entrer toutes les nuits; & le second, de faire deux ou trois autres petits enclos, éloignés les uns des autres, & les plus cachés qu'il fût possible, dans chacun desquels je pusse renfermer une demi-douzaine de jeunes chevres, afin que si quelque désastre arrivoit au troupeau en général, je pusse le remettre sur pied en peu de tems, & avec peu de peine : quoique ce dernier parti demandât beaucoup de fatigue & de tems, il me parut le plus raisonnable.

Pour exécuter ce dessein je me mis à parcourir tous les recoins de l'Ile, & je trouvai bientôt un endroit aussi détourné que je le souhaitois. C'étoit une pièce de terre unie au beau milieu des bois les plus épais, où, comme je l'ai dit, j'avois failli à me perdre un jour en revenant de la Partie Orientale de l'Ile. C'étoit déjà une espèce d'enclos dont la Nature avoit presque fait tous les fraix, & qui par conséquent n'exigeoit pas un travail si rude, que celui

celui que j'avois employé à mes autres enclos.

Je mis aussi-tôt la main à l'œuvre , & dans moins d'un mois j'avois si bien aidé la nature , que mes chevres , qui étoient déjà passablement bien apprivoisées , pouvoient être en sûreté dans cet azile : j'y conduisis d'abord deux femelles & deux mâles , après quoi je me mis à perfectionner mon ouvrage à loisir.

Le seul vestige d'un homme me coûta tout ce travail , & il y avoit déjà deux ans que je vivois dans ces tristes mortelles , qui répandoient une grande amertume sur ma vie , comme s'imagineroient sans peine tous ceux qui savent ce que c'est que d'être engagé perpétuellement dans les pièges d'une terreur panique. Je dois remarquer ici avec douleur , que les troubles de mon esprit dérangoient extrêmement ma piété ; car la crainte de tomber entre les mains des Antropophages , occupoit tellement mon imagination , que je me trouvois rarement en état de m'adresser à mon Créateur avec ce calme , & cette résignation , qui m'avoit été ordinaire autrefois. Je

ne priois Dieu qu'avec l'accablement d'un homme environné de dangers , & qui doit s'attendre chaque soir à être mis en pièces , & mangé avant la fin de la nuit ; & ma propre expérience m'oblige d'avouer , qu'un cœur rempli de tranquillité , d'amour & de reconnoissance pour son Créateur , est beaucoup plus propre à cet exercice de piété , qu'une ame faisie , & troublée par de continuelles apprehensions. A mon avis le dérangement d'esprit , causé par la crainte d'un malheur prochain , nous rend aussi incapables de former une bonne priere , qu'une maladie qui nous atterre dans un lit de mort , nous rend disposés à une véritable repentance.

La priere est un acte de l'esprit , & un esprit malade doit avoir bien de la peine à s'en acquiter comme il faut.

Après avoir mis ainsi en sûreté une partie de ma provision vivante , je parcourus toute l'île , pour chercher un second lieu propre à recevoir un pareil dépôt. Un jour , m'avancant davantage vers la pointe Occidentale de l'île que je n'avois encore fait ,

fait, je crus voir d'une hauteur où j'étois une chaloupe bien avant dans la mer; j'avois trouvé quelques lunettes d'approche dans un des coffres que j'avois sauvé du Vaisseau, mais par malheur je n'en avois pas alors sur moi, & je ne pus pas distinguer l'objet en question, quoique j'eusse fatigué mes yeux à force de les y fixer. Ainsi je restai dans l'incertitude si c'étoit une chaloupe ou non, & je pris la résolution de ne jamais plus sortir sans une de mes lunettes.

Etant descendu de la colline, & me trouvant dans un endroit où je n'avois jamais été auparavant, je fus pleinement convaincu, qu'un vestige d'homme n'étoit pas une chose fort rare dans mon Ile, & que si une Providence particulière ne m'avoit pas jeté du côté où les Sauvages ne venoient jamais, j'aurois su qu'il étoit très-ordinaire aux Canots du Continent de chercher une rade dans cette Ile, quand ils se trouvoient par hazard trop avant dans la haute mer. J'aurois appris encore qu'après quelque combat naval, les Vainqueurs menotent leurs prisonniers sur mon rivage, pour les tuer &

pour les manger en vrais Cannibales ; comme ils étoient.

Ce qui m'instruisit de ce que je viens de dire , étoit un spectacle que je vis alors sur le rivage du côté du Sud-Ouest , spectacle qui me remplit d'étonnement & d'horreur ; j'aperçus la terre parsemée de crânes , de mains , de pieds , & d'autres ossemens d'hommes ; j'observai près de-là les restes d'un feu , & un banc creusé dans la terre en forme de cercle , où sans doute ces abominables Sauvages s'étoient placés pour faire leur affreux festin.

Cette cruelle vue suspendit pour quelque tems les idées de mes propres dangers , toutes mes apprehensions étoient étouffées par les impressions que me donnoit cette brutalité infernale. J'en avois entendu parler souvent , & cependant la vue m'en choqua tout comme si la chose ne m'étoit jamais entrée dans l'imagination ; je détournai mes yeux de ces horreurs , je sentis de cruelles pensées , & je serois tombé en foiblesse si la nature ne m'avoit soulagé par un vomissement très-violent. Quoique revenue à moi-même, je ne pus
me

me refoudre à rester dans cet endroit , & je tournai mes pas du côté de ma demeure.

Quand je me fus éloigné de ce lieu horrible , je m'arrêtai tout court comme un homme frappé de la foudre , & quand j'eus repris mes sens j'élevai mes yeux au Ciel , & le cœur attendri , les yeux pleins de larmes , je rendis grâces à Dieu de ce qu'il m'avoit fait naître dans une partie du Monde éloignée d'un si abominable peuple ; je le remerciai de ce que dans ma condition , que j'avois trouvée si misérable , il m'avoit donné tant de différentes consolations ; sur-tout celle de le connoître , & d'avoir lieu d'espérer en ses bontés ; félicité qui contrebalançoit abondamment toute la misère que j'avois soufferte , & que je pouvois souffrir encore.

L'ame pleine de ces sentimens de reconnaissance , je revins chez moi plus tranquille que je n'avois jamais été auparavant ; parce que je remarquois que ces misérables n'abordoient jamais l'île dans le dessein de s'y mettre en possession de quelque chose , n'ayant pas besoin d'y rien chercher , ou ne

s'attendant pas apparemment d'y trouver grand'chose ; en quoi ils étoient peut-être confirmés par les courtes qu'ils pouvoient avoir faites dans les forêts.

J'avois déjà passé dix-huit ans sans rencontrer personne, & je pouvois espérer d'en passer encore autant avec le même bonheur, à moins de me découvrir moi-même ; ce qui n'étoit nullement mon dessein, à moins que de trouver l'occasion de faire connoissance avec une meilleure espèce d'hommes que les Cannibales.

Cependant, l'horreur qui me resta de leur brutale coutume, me jetta dans une espèce de mélancolie, qui me tint pendant deux ans renfermé dans mes propres domaines, j'entends par-là *mon château, ma maison de campagne, & mon nouvel enclos dans les bois.* Je n'allois dans ce dernier lieu, qui étoit la demeure de mes chevres, que quand il le faisoit absolument ; car la nature m'inspiroit une si grande aversion pour ces abominables Sauvages, que j'avois aussi peur de les voir, que de voir le Diable en propre personne. Je n'avois garde non plus d'aller examiner l'état de

de ma chaloupe , & je résolus plutôt d'en construire une autre ; car de faire le tour de l'Ile avec la vieille , pour l'approcher de mon habitation , il n'y falloit pas songer ; c'étoit le vrai moyen de les rencontrer en mer , & de tomber entre leurs mains.

Le tems & la certitude où j'étois que je ne courois aucun risque d'être déterré , me remit peu à peu dans ma maniere de vivre ordinaire , excepté que j'avois l'œil plus alerte qu'auparavant , & que je ne tirois plus mon fusil , de peur d'exciter la curiosité des Sauvages , si par hazard ils se trouvoient dans l'Ile. C'étoit par conséquent un grand bonheur pour moi , de m'être pourvu d'un troupeau de chèvres apprivoisées , de n'être pas contraint d'aller à la chasse des Sauvages ; si j'en attrapois quelqu'une , ce n'étoit que par le moyen de pièges & de trappes. Je ne sortois pourtant jamais sans mon mousquet , & comme j'avois sauvé trois pistolets du Vaisseau , j'en avois toujours deux pour le moins , que je portois dans ma ceinture de peau de chevre. J'y ajoutois un de mes grands coutelas que je m'étois mis

à

à fourbir , & pour lequel j'avois fait de la même peau un port-épée. On croira facilement que dans mes sorties j'avois l'air formidable, si l'on ajoute à la description que j'ai déjà faite de ma figure, les deux pistolets, & ce large sabre qui pendoit à mon côté sans fourreau.

Ces précautions nécessaires étoient la seule chose qui m'inquiétoit en quelque sorte, & considérant ma condition d'un œil tranquille, je commençai à ne la trouver gueres misérable en comparaison de bien d'autres. En réfléchissant là-dessus, je vis qu'il y auroit peu de murmure parmi les hommes dans quelque état qu'ils pussent se trouver, s'ils se portoit à la reconnaissance par la considération d'un état plus déplorable, plutôt que de nourrir leurs plaintes, en portant leurs yeux sur ceux qui sont plus heureux.

Quoiqu'il me manquât peu de choses, j'étois sûr pourtant que mes frayeurs, & les soins que j'avois eu de ma conservation, avoient émoussé ma subtilité ordinaire dans la recherche de mes commodités ; entr'autres choses j'avois négligé par-là un bon dessein qui m'a-

m'avoit occupé autrefois , savoir de secher une partie de mon grain , & de le rendre propre à faire de la bière.

Cette pensée me paroïssoit fort bizarre à moi-même , à cause d'un grand nombre de moyens qui me manquoient pour parvenir à mon but : je n'avois point de tonneaux pour conserver ma bière , & comme je l'ai déjà observé , j'avois employé autrefois le travail de plusieurs mois pour en construire , sans pouvoir en venir à bout : d'ailleurs , j'étois depourvu de houblon pour la rendre durable , de levure pour la faire fermenter , & de chaudiere pour la faire bouillir : malgré tous ces inconveniens , je suis persuadé que sans les apprehensions que les Sauvages m'avoient causées , je l'aurois entrepris , & peut-être avec succès ; puisque j'abandonnois rarement un dessein quand je me l'étois une fois fourré dans la tête , & que j'avois commencé à y mettre la main.

Mais à présent mon esprit inventif s'étoit tourné d'un tout autre côté , & je ne faisois que ruminer nuit & jour sur les moyens de détruire quelques-uns de ces monstres au milieu de leurs
di-

divertissemens sanguinaires, & de sauver leur victime, s'il étoit possible. Je remplirois un plus grand volume que celui-ci, de toutes les pensées qui me rouloient dans l'esprit sur la manière de tuer une troupe de ces Sauvages, ou du moins de leur donner une alarme assez chaude pour les détourner de remettre jamais les pieds dans l'île ; mais tout n'aboutissoit à rien, toute ma ressource étoit en moi-même ; & que pouvoit faire un seul homme au milieu d'une trentaine de gens armés de javelots, de dards & de flèches, dont les coups étoient aussi furs que ceux de mes armes à feu ?

Quelquefois je songeois à creuser une mine sous l'endroit où ils faisoient leur feu, & d'y placer cinq ou six livres de poudre à canon, qui s'allumant dès que leur feu y pénétreroit, feroit sauter en l'air tout ce qui se trouveroit aux environs. Mais j'étois fâché de perdre tout d'un coup tant de poudre de ma provision, qui ne consistoit plus que dans un seul baril : de plus, je ne pouvois avoir aucune certitude du bon effet de ma mine, qui peut-être n'auroit fait que leur griller les oreilles sans leur

leur donner assez de frayeur pour abandonner l'île pour toujours. Je renonçai donc à cette entreprise, & je me proposai plutôt de me mettre en embuscade dans un lieu convenable avec mes trois fusils chargés à double charge, & de tirer sur eux au milieu de leur cérémonie sanguinaire ; sûr d'en tuer ou d'en blesser du moins deux ou trois à chaque coup, & de venir facilement à bout du reste, quand même ils seroient une vingtaine, en tombant sur eux avec mes trois pistolets & mon sabre.

J'employai plusieurs jours à chercher un endroit propre à mon entreprise, & je descendis même fréquemment vers le lieu de leur festin, avec lequel je commençai à me familiariser ; sur-tout dans le tems que mon esprit étoit plein d'idées de vengeance & de carnage, je n'étois que plus animé à l'exécution de mon dessein, par les marques de la barbarie de ces cruels Anthropophages.

A la fin je trouvai un lieu dans un des côtés de la colline, où je pouvois attendre en sûreté l'arrivée de leurs Barques ; & d'où, pendant qu'ils débarqueroient,

queroient, je pouvois me glisser dans le plus épais du bois ; j'y avois découvert un arbre creux , capable de me cacher entierement ; de-là je pouvois épier toutes leurs actions , & viser sur eux , quand en mangeant ils seroient si ferrés , qu'il seroit presque impossible de n'en pas mettre trois ou quatre hors de combat du premier coup.

Content de cet endroit , & résolu d'exécuter mon entreprise tout de bon , je préparai deux mousquets & mon fusil de chasse ; je chargeai chacun des premiers de ferraille , & de quatre ou cinq bales de pistolet , & l'autre , d'une poignée de la plus grosse dragée ; je laissai couler aussi quatre bales sur chaque pistolet , & dans cette posture , fourni de munition pour une seconde & troisième decharge , je me préparai au combat.

Dans cette résolution je ne manquai pas de me trouver tous les matins au haut de la colline , éloignée de mon château d'un peu plus d'une lieue ; mais je fus plus de deux mois en sentinelle de cette maniere , sans faire la moindre découverte , & sans voir la moindre Barque , non seulement auprès du riva-
ge,

ge, mais même dans tout l'Océan autant que ma vue, aidée par mes lunettes, pouvoit s'étendre.

Pendant tout ce tems-là mon dessein subsistoit dans toute sa vigueur, & je continuai à être dans toute la disposition nécessaire pour massacrer une trentaine de ces Sauvages, pour un crime où je n'étois intéressé que par la chaleur d'un faux zèle animé par la coutume inhumaine de ces Barbares. Il ne me venoit pas seulement dans l'esprit, que la Providence, dans sa direction infiniment sage de ce Monde, avoit souffert que ces pauvres gens n'eussent pas d'autre guide pour leur conduite que leurs propres passions corrompues, & que par une tradition malheureuse ils s'étoient familiarisés avec une coutume affreuse, où rien n'auroit pu les porter que la corruption humaine, abandonnée du Ciel, & soutenue par des instigations infernales.

A la fin, la fatigue de tenter si longtems envain la même entreprise, me fit raisonner avec justesse sur l'action que j'allois commettre. Quelle autorité, dis-je, quelle vocation

tion ai-je pour m'établir Juge & Bourreau sur ces gens, que depuis plusieurs siècles le Ciel a permis d'être les exécuteurs de sa Justice les uns envers les autres? Quel droit ai-je de venger le sang qu'ils repandent tour à tour? Comment fai-je ce que la Divinité elle-même juge de cette action, qui me paroît si criminelle? Du moins est-il certain que ces Peuples, en la commettant, ne péchent point contre les lumières de leurs consciences, & qu'ils sont fort éloignés de la considérer comme un crime. Ils n'ont pas le moindre dessein de braver la Justice Divine, comme nous faisons nous autres dans la plupart de nos péchés. Ils ne se font pas une plus grande affaire de tuer un prisonnier & de le manger, que nous de tuer un bœuf, ou de manger un mouton.

Il suivoit de-là, que mon entreprise n'étoit rien moins que légitime, & que ces Sauvages ne devoient non plus passer pour meurtriers, que les Chrétiens qui dans un combat font passer sans quartier au fil de l'épée des troupes entières de leurs ennemis, quoiqu'ils aient mis bas les armes.

Enfin,

Enfin, supposé que rien ne fût plus criminel que la brutalité de ces Peuples, ce n'étoit pas mon affaire; ils ne m'avoient jamais offensé personnellement; & ce que j'entreprendois, ne pouvoit être excusé que par la nécessité de me défendre moi-même contre leurs attaques, desquelles je n'avois rien à craindre; ces gens ne me connoissant pas seulement, bien loin de former des desseins contre ma vie. En former contre la leur, c'étoit justifier la barbarie par laquelle les Espagnols avoient détruit des millions d'Africains, qui, bien que Barbares & Idolâtres, coupables des ceremonies les plus horribles, comme celle par exemple d'immoler des hommes à leurs Idoles, étoient pourtant un Peuple fort innocent par rapport à leurs bourreaux.

Aussi est-il certain que les Espagnols eux-mêmes conspirent avec tous les autres Chrétiens à parler de cette destruction comme d'un carnage abominable, qu'il n'est possible de justifier ni devant Dieu ni devant les Hommes. Le nom même d'*Espagnols* est devenu par-là terrible à tous les
 Peu-

Peuples , comme si les Royaumes d'Espagne produisoient une race particuliere d'hommes dépourvus de ces principes de tendresse & de pitié , qui forment le caractere d'une ame genereuse.

Ces considerations calmerent ma fureur , & peu à peu je renonçai à mes mesures , en concluant qu'elles étoient injustes , & qu'il falloit attendre à les exécuter , jusqu'à ce qu'ils eussent commencé les hostilités.

Je pris d'autant plus cette resolution , que le premier parti , loin d'être un moyen de me conserver , tendoit absolument à ma ruine ; car c'étoit assez d'un seul Sauvage de toute une troupe échappé à mes mains , pour donner de mes nouvelles à tout un Peuple , & pour l'attirer dans l'Ile afin de venger la mort de leurs compatriotes , & je pouvois fort bien me passer d'une pareille visite.

Je conclus donc que la Raison & la Politique devoient me détourner également de me mêler des actions des Sauvages , & que mon unique affaire étoit de me tenir à l'écart , & de ne pas faire soupçonner par la moindre

mar-

marque, qu'il y avoit des Etres raisonnables dans l'Île.

Cette prudence étoit soutenue par la Religion, qui me défendoit de tremper mes mains dans le sang innocent; innocent, dis-je, par rapport à moi; car pour les crimes que l'habitude avoit rendu communs à tous ces Peuples, je devois les abandonner à la Justice de Dieu, qui est le Roi des Nations, & qui fait punir les crimes des Nations entières par des punitions Nationales.

Je trouvois tant d'évidence dans toutes ces reflexions, que j'eus une satisfaction inexprimable de n'avoir pas commis une action, que la Raison me dépeignoit aussi noire qu'un meurtre volontaire; & je rendis grâces à Dieu à genoux, d'avoir délivré mes mains de sang, en le suppliant de me sauver par sa Providence de la main des Barbares, & de m'empêcher de rien tenter contre eux, que dans la nécessité d'une défense légitime.

Je restai dans cette disposition pendant tout un an, si éloigné de chercher le moyen d'attaquer les Sauvages, que je ne daignois pas monter une

seule fois sur la colline, pour en découvrir, ou pour examiner s'ils s'étoient débarqués ou non, craignant toujours d'être tenté par quelque occasion avantageuse de renouveler mes desseins contre eux. Je ne fis qu'en éloigner ma Barque, & la mener du côté Oriental de l'Île, où je la plaçai dans une cavité, que je trouvai sous des rochers élevés, & que les courans rendoient impraticables aux Canots des Sauvages.

Je vécus depuis ce tems-là plus retiré que jamais, en ne sortant que pour m'acquiescer de mes devoirs ordinaires, savoir pour traire mes chevres femelles, & pour nourrir le petit troupeau, que j'avois caché dans le bois, qui étant tout-à-fait de l'autre côté de l'Île, étoit entièrement hors d'insulte : car, selon toutes les apparences, les Cannibales n'étoient pas d'humeur à abandonner jamais le rivage, & ils y avoient été souvent, aussi-bien avant que j'eusse pris toutes mes précautions, qu'après. Quand j'y pensois, je réfléchissois avec horreur sur la situation où j'aurois été, si je les avois rencontrés autrefois, quand nud & des-

armé,

armé, je n'avois pour ma défense qu'un seul fusil chargé de dragée. Dans ce tems-là je parcourois sans cesse toute l'île : & quelle auroit été ma frayeur, si au-lieu de voir un seul vestige, j'avois trouvé une vingtaine de Sauvages, qui n'auroient pas manqué de me donner la chasse, & de m'atteindre bientôt par la vitesse extraordinaire de leur course !

Je frissonnois en songeant qu'il n'y auroit eu aucune ressource pour moi dans cette occasion, & que même je n'aurois pas eu la présence d'esprit nécessaire pour m'aider des moyens qui auroient pu être en mon pouvoir ; moyens bien inferieurs à ceux que mes précautions m'avoient fourni à la fin. Ces idées me jettoient souvent dans un profond abattement, qui étoit suivi par des sentimens de reconnoissance pour Dieu, qui m'avoit délivré de tant de dangers inconnus, & de tant de malheurs dont j'aurois été incapable de me sauver, n'ayant pas la moindre notion de leur possibilité.

Tout ceci renouvella dans mon esprit une reflexion que j'avois faite sou-

vent , quand je commençai à remarquer les benignes dispositions du Ciel à l'égard des dangers qui nous environnent dans cette vie. Combien de fois en sommes-nous délivrés comme par miracle , sans le savoir ? Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'en hésitant si nous irons par un chemin ou par un autre , un motif secret nous détermine vers une autre route que celle où nous portoient notre dessein , notre inclination , & nos affaires ? Nous ignorons quel Pouvoir nous dirige de cette manière ; mais nous découvrons ensuite , que si nous avons pris le chemin où notre intérêt apparent sembloit nous appeller , nous aurions pris le chemin de notre ruine.

Après plusieurs experiences de cette verité , je me suis fait une regle de suivre constamment les ordres de ce Pouvoir inconnu , sans en avoir d'autre raison , que l'impression même que je sens alors dans mon ame. Je pourrois donner plusieurs exemples du succès de cette conduite dans tout le cours de ma vie , tirés sur-tout des dernières années de mon séjour dans cette Ile ; j'y aurois plus réfléchi , si je les avois
con-

contemplées de l'œil dont je les regarde à présent ; mais il n'est jamais trop tard pour devenir sage , & je ne puis qu'avertir tout homme capable de prudence , dont la vie est sujette à des incidens extraordinaires , de ne pas négliger de pareils avertissemens secrets de la Providence , de quelque Intelligence invisible qu'ils puissent venir. Pour moi je les regarde comme une preuve certaine du commerce & de la communication secrète des Esprits purs avec ceux qui sont unis à des Corps : preuve incontestable que j'aurai occasion de confirmer par plusieurs exemples , dans le recit du reste de mes Aventures dans cette solitude.

Le Lecteur ne trouvera pas étrange , si je confesse que les inquiétudes & les dangers où je passois ma vie , m'avoient détourné entièrement du soin de mes commodités , & que je songeois plus à vivre , qu'à vivre agréablement : je ne me souciois plus de mettre un clou nulle part , ou d'affermir un morceau de bois , crainte de faire du bruit ; beaucoup moins avois-je le cœur de tirer un coup de fusil , &

c'étoit avec toute l'inquiétude possible que je me hasardai à allumer du feu, dont la fumée visible à une grande distance auroit pu aisément me trahir. Pour cette raison je transportai mes affaires qui demandoient du feu du côté de mon nouvel appartement dans le bois, où je trouvai enfin, après plusieurs allées & venues, avec tout le ravissement imaginable, une cavé naturelle d'une grande étendue, dont je suis sûr que jamais Sauvage n'avoit vu l'ouverture, bien loin d'être assez hardi pour y entrer; ce que peu d'hommes eussent osé hasarder, à moins que d'avoir, comme moi, un besoin extrême d'une retraite assurée.

L'entrée de cet antre étoit derrière un grand rocher, & je la découvris par hazard, ou, pour parler plus sagement, par un effet particulier de la Providence, en coupant quelques grosses branches d'arbres pour les brûler & en conserver le charbon; moyen dont je m'étois avisé, pour éviter de faire de la fumée en cuisant mon pain, & en préparant mes autres mets.

Dès

Dès que j'eus trouvé cette ouverture derrière quelques broussailles épaisses, ma curiosité me porta à y entrer, ce que je fis avec peine. J'en trouvai le dedans suffisamment large pour m'y tenir debout, mais j'avoue que j'en sortis avec plus de précipitation que je n'y étois entré; après que, portant mes regards plus loin dans cet antre obscur, j'y eus apperçu deux grands yeux brillans comme deux Etoiles, sans savoir si c'étoit les yeux d'un Homme ou d'un Démon.

Après quelques momens de délibération, je revins à moi, & je me reprochai la foiblesse de craindre le Diable, moi qui avois vécu vingt ans dans ce Desert, & qui avois l'air plus effroyable peut-être que tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus affreux dans la caverne. Là-dessus je repris courage, & me saisissant d'un tison enflammé, je rentrai dans l'antre d'une manière brusque; mais à peine eus-je fait trois pas en avant, que ma frayeur redoubla par un grand soupir que j'entendis, suivi d'un son semblable à des paroles mal articulées, & d'un autre soupir encore plus terrible. Une

fueur froide fortit de tous côtés de mon corps , & si j'avois eu un chapeau sur la tête, je crois que mes cheveux , à force de se dresser , l'auroient fait tomber à terre. Je fis cependant tous mes efforts pour dissiper ma crainte, par la pensée que la Puissance Divine , qui étoit présente ici comme ailleurs , étoit capable de me protéger contre les plus grands perils ; & avançant avec intrepidité , je découvris bientôt une vieille Chevre mâle d'une grandeur extraordinaire , couchée à terre , & prête à mourir de vieillesse.

Je la pouffai un peu , pour essayer si je pouvois la faire sortir de-là ; elle fit quelque effort pour se lever sans y pouvoir réussir. Je m'en mettois peu en peine , persuadé que tant qu'elle seroit en vie , elle seroit la même peur à quelque Sauvage , s'il étoit assez hardi pour se fourrer dans cet antre.

Pleinement tranquilisé alors , je portai mes yeux de tous côtés , & je trouvai la caverne assez étroite & sans figure régulière , puisque la Nature seule y avoit travaillé sans aucun secours de l'industrie humaine. Je découvris
dans

dans l'enfoncement une seconde ouverture, mais si basse qu'il étoit impossible d'y entrer qu'à quatre pieds, ce que je diffèrai jusqu'à ce que je pusse tenter l'avanture, muni de chandelles & d'un fusil à faire du feu. J'y revins le jour après avec une provision de six grosses chandelles, que j'avois faites de graisse de chevre, & après avoir rampé par cette étroite ouverture l'espace de dix aunes, je me mis beaucoup plus au large. Je me trouvais sous une voute élevée à peu près à la hauteur de vingt pieds, & je puis protester que dans toute l'Ile il n'y avoit rien de si beau, & de si digne d'être considéré que ce souterrain; la lumière de deux chandelles que j'avois allumées, étoit réfléchie de plus de cent mille manieres, par les murailles qui étoient à l'entour. Je ne saurois dire ce qui étoit la cause d'un objet si brillant; si c'étoient des Diamans, d'autres Pierres précieuses, ou bien de l'Or: le dernier me paroît le plus vraisemblable.

En un mot, c'étoit la plus charmante Grotte qu'on puisse imaginer: quoique parfaitement obscure, le fond en

étoit uni & sec, couvert d'un gravier fin & délié: on n'y voyoit aucune trace de quelque animal venimeux, aucune vapeur, aucune humidité ne paroïssoit sur les murailles.

Le seul désagrément qu'il y avoit, c'étoit la difficulté de l'entrée; mais ce désagrément même en faisoit la sûreté. J'étois charmé de ma découverte, & je résolus d'abord de porter dans cette Grotte, tout ce dont la conservation m'inquiétoit le plus; sur-tout mes munitions & mes armes de réserve.

Ce dessein me donna occasion d'ouvrir mon baril de poudre que j'avois sauvé de la mer. Je trouvai que l'eau y avoit pénétré de tous côtés à peu près à la profondeur de trois ou quatre pouces, & que la poudre mouillée avoit formé une espèce de croûte, qui avoit conservé le reste, comme une noix est conservée dans sa coque: de cette manière il me restoit au centre du baril une soixantaine de livres de fort bonne poudre à canon, que je portai toute dans ma Grotte avec tout le plomb que j'avois encore, & je n'en gardai dans mon château que ce qui m'étoit

toit nécessaire pour me défendre , en cas de surprise.

Dans cette situation je me comparois aux Géans de l'Antiquité, qui habitoient des antres inaccessibles, persuadé que quand les Sauvages me donneroient la chasse, quelque nombreux qu'ils fussent, ils ne m'attrapperoient pas, ou du moins n'oseroient pas m'attaquer dans ma nouvelle Grotte.

La vieille Chevre mourut le jour après ma découverte, à l'entrée de la caverne, où je trouvai plus à propos de l'enterrer, que de m'efforcer à en tirer le cadavre dehors.

J'étois alors dans la vingt-troisième année de ma résidence dans cette Ile, & si accoutumé à ma manière d'y vivre, que sans la crainte des Sauvages j'aurois été content d'y passer le reste de mes jours, & de mourir dans la Grotte, où j'avois donné sépulture à la Chevre. Je m'étois même ménagé de quoi m'amuser & me divertir, ce qui m'avoit manqué autrefois; j'avois enseigné à parler à mon Perroquet, comme je l'ai dit auparavant, & il s'en acquitoit si bien, que sa conversation a été d'un grand agrément pour moi

pendant vingt-six ans que nous avons vécu ensemble. On debite dans le Brézil que ces animaux vivent un siècle entier. Il vit donc peut-être encore, & il appelle, selon sa coutume, le *pauvre Robinson Crusoe*. Certainement si quelque Anglois avoit le malheur d'aborder à cette Ile, & l'entendoit causer, il le prendroit pour le Diable. Mon Chien me fut encore un agréable & fidèle compagnon pendant seize ans, après lesquels il mourut de pure vieillesse. Pour mes Chats, ils s'étoient tellement multipliés, comme je l'ai déjà dit, que de peur qu'ils ne me devorassent avec tout ce que je possédois, j'avois été obligé d'en tuer plusieurs à coups de fusil: mais j'eus du repos de ce côté-là, dès que j'eus forcé les vieux à déserter faute d'alimens, & à se jeter dans les bois avec toute leur race. Je n'en avois gardé que deux ou trois favoris, dont j'avois grand soin de noyer les petits dès qu'ils venoient au monde: le reste de mon domestique consistoit en deux Chevreaux que j'avois accoutumés à manger de ma main, & deux autres Perroquets, qui ja-

soient

soient assez bien pour prononcer *Robinson Crusoe*, mais qui étoient bien éloignés de la perfection de l'autre, pour lequel j'avois aussi pris beaucoup plus de peine. J'avois encore quelques Oiseaux de mer, dont j'ignore les noms; je les avois attrapés sur le rivage, & leur avois coupé les ailes; ils habitoient & pondoient dans le jeune bois que j'avois planté devant le retranchement de mon château, & ils contribuoient beaucoup à mon divertissement. J'étois content encore un coup, pourvu que les Sauvages ne vinssent pas troubler ma tranquillité.

Mais le Ciel en avoit ordonné autrement; & je conseille à tous ceux qui liront mon Histoire, d'en tirer la reflexion suivante. Combien de fois n'arrive-t-il pas, dans le cours de notre vie, que le mal que nous évitons avec le plus de soin, & qui nous paroît le plus terrible quand nous y sommes tombés, soit, pour ainsi dire, la porte de notre délivrance & l'unique moyen de finir tous nos malheurs? Cette vérité a été sur-tout remarquable dans les dernières années de ma vie solitaire

dans cette Ile, comme le Lecteur le verra bientôt.

C'étoit dans le mois de Decembre, le tems ordinaire de ma moisson, qui m'obligeoit à être presque les jours entiers en campagne, quand sortant un matin un peu avant le lever du Soleil, je fus surpris par la vue d'une lumiere sur le rivage, à une grande demi-lieue de moi: ce n'étoit pas du côté où j'avois observé que les Sauvages abordoient d'ordinaire; je vis avec la dernière douleur, que c'étoit du côté de mon habitation.

La peur d'être surpris me fit entrer bien vite dans ma Grotte, où j'avois beaucoup de peine à me croire en sûreté, à cause que mon grain à moitié coupé pouvoit découvrir aux Sauvages que l'Ile étoit habitée, & les porter à me chercher par-tout jusqu'à ce qu'ils m'eussent déterré.

Dans cette apprehension je retournai vers mon château, & ayant retiré mon échelle après moi, je me préparai à la défense, je chargeai tous mes pistolets aussi-bien que l'artillerie que j'avois placée dans mon nouveau retranchement, résolu de me battre jusqu'à
mon

mon dernier soupir, sans oublier d'implorer la Protection Divine ; & dans cette posture j'attendis l'ennemi pendant deux heures, fort impatient de savoir ce qui se passoit au dehors, mais n'ayant personne pour aller reconnoître.

Incapable de soutenir plus longtemps une si cruelle incertitude, je m'enhardis à monter sur le haut du rocher par le moyen de mes deux échelles, & me mettant ventre à terre je me servis de ma lunette d'approche pour découvrir de quoi il s'agissoit. Je vis d'abord neuf Sauvages assis en rond autour d'un petit feu, non pas pour se chauffer, car il faisoit une chaleur extrême, mais apparemment pour préparer quelques mets de chair humaine, qu'ils avoient apportée avec eux, morte ou en vie, c'est ce que je ne pouvois pas savoir.

Ils avoient avec eux deux Canots qu'ils avoient tirés sur le rivage ; & comme c'étoit alors le tems du flux, ils paroïssent attendre le reflux pour s'en retourner, ce qui calma un peu mon trouble ; puisque je conclus de-là qu'ils venoient & retournoient toujours

ours de la même manière, & que je pouvois battre la campagne sans danger durant le flux, pourvu que je n'en eusse pas découvert auparavant sur le rivage. Observation qui me fit continuer ma moisson dans la fuite avec assez de tranquillité.

La chose arriva précisément comme je l'avois conjecturé. Dès que la marée commença à aller du côté de l'Occident, je les vis se jeter dans leurs barques, & faire force de rames: ce n'étoit pas sans s'être divertis auparavant par des danses, comme je remarquai par leurs postures & par leurs gesticulations. Quelque forte que fût mon attention à les examiner, ils m'avoient paru absolument nus, mais il me fut impossible de distinguer leur sexe.

Aussi-tôt que je les vis embarqués, je sortis avec deux fusils sur mes épaules, deux pistolets à ma ceinture, & mon large sabre à mon côté, & avec tout l'empressement possible je gagnai la colline d'où j'avois vu pour la première fois les marques des festins horribles de ces Cannibales; & là je m'aperçus qu'il y avoit eu de ce côté

côté trois autres Canots , qui étoient tous en mer , aussi-bien que les autres , pour regagner le Continent.

Descendu sur le rivage je vis de nouveau les marques horribles de leur brutalité , & j'en conçus tant d'indignation , que je résolus pour la seconde fois de tomber sur la premiere troupe que je rencontrerois , quelque nombreuse qu'elle pût être.

Les visites qu'ils faisoient dans l'Île devoient être fort rares , puisqu'il se passa plus de quinze mois avant que j'en revisse le moindre vestige ; je vivois pourtant pendant tout ce tems dans les plus cruelles apprehensions , dont je ne voyois aucun moyen de me délivrer.

Je continuois cependant toujours dans mon humeur meurtriere , & j'employois presque toutes les heures du jour dont j'aurois pu faire un meilleur usage , à dresser le plan de mon attaque la premiere fois que j'en aurois l'occasion , sur-tout si je trouvois leurs forces divisées , comme la derniere fois. Je ne considerois pas seulement qu'en tuant tantôt un de leurs partis , & tantôt un autre , ce seroit toujours à recommencer ,

mencer, & qu'à la fin je deviendrois un plus grand meurtrier, que ceux même dont je voulois punir la barbarie.

Mes inquiétudes renouvelées par cette dernière rencontre, répandoient beaucoup d'amertume sur ma vie : quand je me hazardois à sortir de ma retraite, c'étoit avec toute la précaution possible, & en tournant continuellement mes yeux sur tous les objets dont j'étois environné. Quel bonheur pour moi d'avoir mis mon troupeau en sûreté, & d'être dispensé de faire feu sur les chèvres sauvages ! Il est vrai que le bruit auroit pu mettre en fuite un petit nombre de Sauvages effrayés ; mais je devois être convaincu qu'ils reviendroient avec plusieurs centaines de Canots, & je savois ce que j'avois alors à attendre de leur inhumanité. Cependant je fus assez heureux pour n'en voir plus jusqu'au mois de Mai de la vingt-quatrième année de ma vie solitaire, dans lequel j'eus avec eux une rencontre très-surprenante, que je rapporterai dans son lieu.

Durant ces quinze mois, je passois les jours dans des pensées inquiétantes, & les nuits j'avois des songes effrayans, qui

qui me réveilloient souvent en sursaut ; je révois souvent que je tuois des Sauvages , & que je pesois les raisons qui m'autorisoient à ce carnage.

C'étoit à peu près le milieu du mois de Mai (selon le poteau où je marquois chaque jour , & qui me servoit de Calendrier ,) quand il fit une tempeête terrible accompagnée de tonnerre & d'éclairs. La nuit suivante ne fut pas moins épouvantable , & dans le tems que j'étois occupé à lire dans la Bible , & à faire de sérieuses réflexions sur ma lecture , je fus surpris d'un bruit comme celui d'un canon tiré en mer.

Cette surprise étoit bien différente de celles qui m'avoient saisi jusqu'alors ; je me levai avec tout l'empressement possible , & en moins de rien je parvins au haut du rocher , par le moyen de mes échelles. Dans le même moment une lumière me prépara à entendre un second coup de canon , qui frappa mes oreilles une demi-minute après , & dont le son devoit venir de ce côté de la mer , où j'avois été emporté dans ma chaloupe par les courans.

Je

Je jugeai d'abord que ce devoit être quelque Vaisseau en peril, qui par ces signaux demandoit du secours à quelqu'autre Bâtiment qui alloit avec lui de conserve. Je songeai là-dessus que si j'étois incapable de lui donner du secours, il m'en pouvoit donner peut-être à moi; & dans cette vue je ramassai tout le bois sec qui étoit aux environs, j'y mis le feu au haut de la colline; & quoique le vent fût violent il ne laissa pas de s'enflammer à merveille; & j'étois sûr qu'il devoit être apperçu par ceux du Vaisseau, si mes conjectures là-dessus étoient justes. Ils le virent sans doute, car à peine mon feu fut-il dans toute sa force, que j'entendis un troisiéme coup de canon suivi de plusieurs autres, venant tous du même endroit. J'entretins mon feu pendant toute la nuit, & quand il fit jour, & que l'air se fut éclairci, je vis quelque chose à une grande distance à l'Est de l'Ile, sans pouvoir le distinguer même avec mes lunettes.

J'y fixai constamment mes yeux pendant tout le jour; & comme je voyois toujours l'objet dans le même lieu,

lieu, je crus que c'étoit un Vaisseau à l'ancre. Ayant grande envie de satisfaire pleinement ma curiosité là-dessus, je pris mon fusil à la main, & je m'avançai en courant du côté de la Partie Meridionale de l'Ile, où les courans m'avoient porté autrefois au pied de quelques rochers: je montai sur le plus élevé de tous, & le tems étant alors serein, je vis clairement à mon grand regret le corps d'un Vaisseau, qui s'étoit brisé pendant la nuit sur des rocs cachés, que j'avois trouvés quand je mis en mer avec ma chaloupe, & qui résistant à la violence de la marée, faisoient une espèce de contre-marée, par laquelle j'avois été délivré du plus grand danger que j'aye couru de ma vie.

C'est ainsi que ce qui cause la délivrance de l'un, est la destruction de l'autre; car il semble que ces gens n'ayant aucune connoissance de ces rochers entièrement cachés sous l'eau, y avoient été portés pendant la nuit, par un vent qui étoit tantôt Est, & tantôt Est-Nord-Est. S'ils avoient découvert l'Ile, ce qu'apparemment ils ne firent point, ils auroient sans doute tâché de se sauver à terre dans leur cha-

chaloupe ; mais les coups de canon qu'ils avoient tiré en voyant mon feu, firent naître un grand nombre de pensées différentes dans mon imagination. Tantôt je croyois qu'apercevant cette lumière , ils s'étoient mis dans leur chaloupe pour gagner le rivage, mais que les ondes extrêmement agitées les avoient emportés. Tantôt je m'imaginois qu'ils avoient commencé par perdre leur chaloupe, ce qui arrive souvent , quand les flots entrant dans le Vaisseau, forcent les Matelots à mettre la chaloupe en pièces, ou à la jeter dans la mer. D'autres fois je trouvois vraisemblable que les Vaisseaux qui alloient avec celui-ci de conserve, avertis par ces signaux, en avoient sauvé l'Equipage. Dans d'autres momens je pensois qu'ils étoient entrés tous ensemble dans la chaloupe, & que les courans les avoient emportés dans le vaste Océan, où il n'y avoit aucun bonheur à attendre pour eux, & où ils mourroient peut-être de faim, & moins que de se manger les uns les autres.

Tout cela n'étoit què conjectures ; & dans l'état où j'étois, tout ce que je

je pouvois faire, c'étoit de jeter un oeil pitoyable sur la misere de ces pauvres gens, dont je tirois, par rapport à moi, cet avantage, que j'en devins de plus en plus reconnoissant envers Dieu, qui m'avoit donné tant de consolations dans ma situation déplorable, & qui des deux Equipages qui étoient peris sur ces Côtes, avoit trouvé bon de sauver ma vie seule. J'appris par-là à remarquer de nouveau, qu'il n'y a point d'état si bas, point de misere si grande, où l'on ne trouve quelque sujet de reconnoissance, en voyant au dessous de soi des situations encore plus malheureuses.

Telle étoit la condition de ce malheureux Equipage, dont la conservation me sembloit hors de toute vraisemblance, à moins qu'il ne fût sauvé par quelque autre Bâtiment ; mais ce n'étoit-là tout au plus qu'une possibilité destituée de toute certitude par rapport à moi.

Je ne trouve point de paroles assez énergiques pour exprimer le desir que j'avois d'en voir au moins un seul homme sauvé, afin de trouver un compagnon unique, du commer-

ce

ce duquel je pusse jouir : dans tout le tems de ma solitude je n'avois jamais tant languï après la société des hommes, ni senti si vivement le malheur d'en être privé.

Il y a dans nos passions certaines sources secretes, qui vivifiées, pour ainsi dire, par des objets réellement présens, ou seulement présens à l'imagination, se repandent vers cet objet avec tant de force, que l'absence en devient la chose du monde la plus insupportable.

De cette nature étoient mes souhaits pour la conservation d'un seul de ces hommes. Je repetai mille fois de suite, *Plût à Dieu qu'un seul fût échappé !* & en prononçant ces mots, mes passions étoient si vives, que mes mains se joignoient avec une force terrible ; mes dents se ferroient tellement dans ma bouche, que je fus un tems considerable avant que de les pouvoir separer.

Que les Naturalistes expliquent de pareils phenomenes, pour moi je me contente d'exposer le fait dont j'ai été moi-même surpris, & qui étoit sans doute causé par les fortes idées qui représentoient à mon imagination comme

me réelle & présente , la consolation que j'aurois tirée du commerce de quelque Chrétien.

Mais ce n'étoit pas-là le fort de ces malheureux , ni le mien ; car jusqu'à la dernière année de mon séjour dans cette Ile , j'ai ignoré si quelqu'un s'étoit sauvé de ce naufrage : quelques jours après , j'eus seulement la douleur de voir sur le sable le cadavre d'un Mouffe noyé : il avoit pour tout habillement une veste de matelot ; une mauvaise paire de culottes & une chemise de toile blanche , de manière qu'il m'étoit impossible de deviner de quelle Nation il pouvoit être : tout ce qu'il avoit dans ses poches consistoit en deux piéces de huit , & une pipe à tabac , qui étoit pour moi d'une valeur infiniment plus considérable que l'argent.

La mer étoit cependant devenue calme , & j'avois grande envie de visiter le Vaisseau , moins pour y trouver quelque chose d'utile pour moi , que pour voir s'il n'y avoit pas quelque Créature vivante , dont je pusse sauver la vie , & rendre par-là la mienne infiniment plus agréable.

Cette pensée faisoit de si fortes impressions sur moi, que je n'avois repos ni jour ni nuit avant que d'exécuter mon dessein; je ne doutois point qu'elles ne me vinssent du Ciel, & que ce ne fût s'opposer à mon propre bonheur que de n'y pas obéir.

Dans cette persuasion, je préparai tout pour mon voyage; je pris une bonne quantité de pain, un pot rempli d'eau fraîche, une bouteille de ma liqueur forte, dont j'étois encore suffisamment pourvu, & un panier plein de raisins secs. Chargé de ces provisions, je descendis vers ma chaloupe, je la nettoyai, je la mis à flot, & j'y portai toute cette cargaison; ensuite je retournai pour chercher le reste de ce qui m'étoit nécessaire, savoir du ris, un parasol, deux douzaines de mes gâteaux, un fromage, & un pot de lait de chevre. Mon petit Bâtiment étant ainsi chargé, je priai Dieu de benir mon voyage, & rasant le rivage, je vins à la dernière pointe de l'Île du côté du Nord-Est, d'où il falloit entrer dans l'Océan, si j'étois assez hardi pour poursuivre mon entreprise. Je regardai avec frayeur les courans, qui a-

voient

voient autrefois failli à me perdre, & ce souvenir ne pouvoit que me décourager; car si j'avois eu le malheur d'y donner, ils m'auroient emporté à coup sûr bien avant dans la mer, hors de la vue de mon Ile; & si un vent un peu gaillard se fût levé, c'en eût été fait de moi.

J'en étois si effrayé, que je commençai à abandonner ma résolution, & ayant tiré ma chaloupe dans une petite sinuosité du rivage, je me mis sur un petit tertre, fort balancé entre la crainte & le desir d'achever mon voyage: j'y restai jusqu'à ce que la marée changeât, & que le flux commençât à venir, ce qui rendoit mon dessein impraticable pendant quelques heures. Là-dessus je me mis dans l'esprit de monter sur la dune la plus élevée, pour observer quelle route prenoient les courans pendant le flux, pour juger si, emporté par un des courans en mettant en mer, il n'y en avoit pas un autre qui pût me ramener avec la même rapidité. Je trouvai bientôt une hauteur, d'où l'on pouvoit observer la mer de côté & d'autre, & de-là je vis clairement que

comme le courant du reflux sortoit du côté de la pointe Meridionale de l'Ile, ainsi le courant du flux rentroit du côté du Nord, & qu'il étoit fort propre à me reconduire chez moi.

Enhardi par cette observation, je résolus de sortir le lendemain avec le commencement de la marée, & je le fis après avoir reposé la nuit dans ma barque. Je dirigeai d'abord mon cours vers le Nord, jusqu'à ce que je commençai à sentir la faveur du courant, qui m'emporta bien avant du côté de l'Est, sans se rendre assez maîtres pour m'ôter toute la direction de mon Bâtiment, qui avoit un bon gouvernail, & que j'aidois encore par ma rame : de cette maniere je fus droit vers le Vaisseau, & j'y arrivai en moins de deux heures.

C'étoit un fort triste spectacle : le Vaisseau qui paroïssoit Espagnol par sa structure, étoit comme cloué entre deux rocs ; la poupe & une partie du corps du Vaisseau étoit fracassé par la mer ; & comme la proue avoit donné contre les rochers avec une grande violence, le grand mât & le mât d'artimon s'étoient brisés par la baze ;
mais

mais le beaupré étoit resté en bon état, & paroissoit ferme vers la pointe de l'éperon.

Lorsque j'en fus tout près, un chien parut sur le tillac, qui me voyant venir se mit à aboyer. Dès que je l'appelai il sauta dans la mer, & je l'aidai à entrer dans ma barque, le trouvant à moitié mort de faim & de soif: je lui donnai un morceau de mon pain, qu'il engloutit comme un loup qui auroit languï pendant quinze jours dans la neige; je le fis boire ensuite de mon eau fraîche, & si je l'avois laissé faire il se seroit crevé.

Le premier spectacle qui s'offrit à mes yeux dans le Vaisseau, étoit deux hommes noyés dans la chambre de proue, qui se tenoient embrassés l'un l'autre. Il est probable que lorsque le Bâtiment toucha, la mer y étoit entrée si fréquemment & avec tant de violence, que ces pauvres gens en avoient été étouffés, tout comme s'ils avoient été continuellement sous l'eau. Excepté le chien, il n'y avoit rien de vivant dans tout le Bâtiment, & presque toute la charge me parut abîmée par l'eau. Je vis pourtant quelques

tonneaux remplis apparemment de vin ou d'eau-de-vie, mais ils étoient trop gros pour en tirer le moindre usage. Il y avoit encore plusieurs coffres, dont j'en mis deux dans ma chaloupe, sans examiner ce qu'il y avoit. Je jugeai ensuite par ce que j'y trouvai, que le Vaisseau devoit être richement chargé, & si je puis tirer quelques conjectures par le cours qu'il prenoit, il y a apparence qu'il étoit destiné pour *Buenos-Ayres*, ou bien pour *Rio de la Plata* dans le Sud de l'Amerique au-delà du *Brezil*, de-là pour la *Havana*, & ensuite pour l'*Espagne*.

Outre ces deux coffres, j'y trouvai un petit tonneau rempli d'environ vingt pots, & je le mis avec bien de la peine dans ma chaloupe. J'apperçus dans une des chambres plusieurs fusils, & un grand cornet à poudre, où il y en avoit à peu près quatre livres; je m'en faisis, mais je laissai-là les armes, parce que j'en avois suffisamment; je m'appropriai encore une pêle à feu & des pincettes dont j'avois un extrême besoin, comme aussi deux chaudrons de cuivre, un gril, & une chocolatiere. Je m'en fus avec cette charge, &
avec

avec le chien, voyant venir la marée, qui devoit me ramener chez moi, & le même soir je revins à l'île fort fatigué de ma course.

Après avoir reposé cette nuit dans la chaloupe, je résolus de porter mes nouvelles acquisitions dans ma grotte, & non dans mon château, mais je trouvais bon d'en faire auparavant l'examen. Le petit tonneau étoit rempli d'une espèce de liqueur nommée *Rum*, qui n'étoit point de la bonté de celle qu'on trouve dans le Brésil. Pour les deux coffres ils étoient pleins de plusieurs choses d'un grand usage pour moi; j'y trouvai, par exemple, un petit cabaret plein de liqueurs cordiales excellentes, & en grande quantité; elle étoit dans des bouteilles ornées d'argent, & qui contenoient chacune trois pintes. J'y vis encore deux pots de confitures si bien fermés que l'eau n'avoit pu y pénétrer, & deux autres qui étoient gâtés par la mer; il y avoit de plus de fort bonnes chemises, quelques cravates de différentes couleurs, une demi-douzaine de mouchoirs de toile blanche, fort propres à essuyer mon visage dans

les grandes chaleurs : toute cette trouvaille me fut fort agréable.

Quand je vins au fond du coffre , j'y trouvai trois grands sacs de pièces de huit , au nombre à peu près d'onze cens , outre un petit papier qui renfermoit six doubles pistoles , & quelques autres petits bijoux d'or , qui tous ensemble pouvoient peser environ une livre.

Dans l'autre coffre il y avoit quelques habits , mais de peu de valeur , & trois flacons d'une poudre à canon fort fine , destinée apparemment pour en charger les fusils de chasse dans l'occasion. A tout compter , je tirai peu de fruit de mon voyage ; dans la situation où j'étois l'argent m'étoit de peu de valeur , & j'aurois donné tout ce que j'en avois trouvé pour trois ou quatre paires de bas & de souliers d'Angleterre ; j'en avois bon besoin , & il y avoit un grand nombre d'années que j'avois été obligé de m'en passer.

Il est vrai que je m'étois approprié deux paires de souliers des pauvres matelots que j'avois trouvé noyés dans le Vaisseau , mais ils ne valoient pas sou-

fouliers Anglois, ni pour la commodité, ni pour le service. Afin de finir, je trouvai encore dans le second coffre une cinquantaine de pieces de huit, mais point d'or; d'où je pouvois facilement inferer qu'il avoit appartenu à un plus pauvre Maître que le premier, qui avoit été apparemment quelque Officier.

Je ne laissai pas de porter tout cet argent dans ma grotte, auprès de celui que j'avois sauvé de notre propre Vaisseau. C'étoit dommage que je n'eusse pas trouvé accessible le fond du Bâtiment, j'en aurois pu tirer de quoi charger plus d'une fois ma chaloupe, & j'aurois amassé un tresor considerable, qui auroit été en grande sureté dans ma grotte; & que j'aurois pu faire venir aisément dans ma patrie, si la bonté du Ciel me permettoit un jour de me tirer de l'Ile.

Après avoir mis de cette maniere toutes mes acquisitions en lieu sûr, je remis ma barque dans sa rade ordinaire, & je m'en revins à ma demeure, où je trouvai tout dans l'état où je l'avois laissé; je me remis à vivre à ma maniere accoutumée, & à m'appli-

quer à mes affaires domestiques. Pendant un tems je jouïs d'un assez grand repos, excepté que j'étois toujours fort sur mes gardes, & que je fortois rarement, toujours avec beaucoup d'inquiétude, à moins que de tourner mes pas du côté de l'Ouest, où j'étois sûr que les Sauvages ne venoient jamais ; ce qui m'exemptoit de me charger dans cette promenade de ce fardeau d'armes, qui m'accabloit toujours dans les autres routes.

C'est ainsi que je vécus deux ans de suite passablement heureux, si mon esprit, qui paroissoit être fait pour rendre mon corps misérable, ne s'étoit rempli de mille projets de me sauver de mon Ile. Quelquefois je voulois faire un second tour au Vaisseau échoué, où je ne devois pas m'attendre à rien trouver qui valût la peine du voyage : tantôt je songeois à m'échapper d'un côté, tantôt d'un autre : & je crois fermement, que si j'avois eu en ma possession la chaloupe avec laquelle j'avois quité *Salé*, je me ferois mis en mer à tout hazard.

J'ai été dans toutes les circonstances
de

de ma vie un exemple de la misere qui se repand sur les hommes, du mépris qu'ils ont pour leur état présent, où Dieu & la Nature les ont placés; car sans parler de ma condition primitive, & des excellens conseils de mon pere, que j'avois négligés avec tant d'opiniâtreté, n'étoit-ce pas une folie de la même nature qui m'avoit jetté dans ce triste Désert? Si la Providence, qui m'avoit établi si heureusement dans le Brezil, m'avoit donné des desirs limités; si je m'étois contenté d'aller pas à pas à la Fortune, ma Plantation seroit devenue sans doute une des plus considerables de tout le Païs, & auroit pu monter dans quelques années jusqu'à la valeur de cent mille *Moidores*.

J'avois en verité bien affaire de laisser-là un établissement sûr, pour aller dans la Guinée chercher moi-même des Nègres, qui auroient pu m'être amenés chez moi par des gens qui en font leur seul Negoce. Il est vrai qu'il m'en auroit couté un peu davantage, mais cette différence valoit-elle la peine de m'exposer à de pareils hazards?

La folie est le sort de la Jeunesse , & celui d'un âge plus mûr est la reflexion sur les folies passées , achetée bien cher par une longue & triste expérience. J'étois alors dans ce cas , & cependant l'extravagance particulière dont je viens de parler , avoit jetté de si profondes racines dans mon cœur , que toutes mes pensées rouloient sur les desagrémens de ma situation présente , & sur les moyens de m'en délivrer.

Pour que le reste de mon Histoire donne plus de plaisir au Lecteur , il fera bon , je crois , d'entrer ici dans le détail de tous mes plans ridicules que je formois alors pour sortir de l'île , & des motifs qui m'y excitoient. Qu'on me suppose à présent retiré dans mon château , ma barque est mise en sureté , & ma condition est la même qu'elle étoit avant mon voyage vers le Vaisseau échoué ; mon bien s'est augmenté , mais je n'en suis pas plus riche , & mon or m'est aussi inutile , qu'il étoit aux Habitans du Perou avant l'arrivée des Espagnols.

Pendant une nuit du mois de Mars de la vingt-quatrième année de ma vie
foli-

solitaire, j'étois dans mon lit, me portant fort bien de corps & d'esprit, & cependant il m'étoit impossible de fermer l'œil. Après que mille idées eurent roulé dans ma tête, mon imagination se fixa à la fin sur les événemens de ma vie passée, avant que d'arriver à mon Ile, desquels je me representois l'histoire comme en miniature.

Passant de-là à ce qui m'étoit arrivé dans l'Ile même, j'entrai dans une comparaison affligeante des premières années de mon exil, avec celles que j'avois passées dans la crainte, dans l'inquiétude, & dans la précaution, depuis le moment que j'avois vu le pied d'un homme imprimé dans le sable. Les Sauvages pouvoient y être venus avant ce moment-là, comme après: je n'en doutois point, mais alors je n'en avois rien su, & ma tranquillité avoit été parfaite au milieu des plus grands dangers: les ignorer avoit été pour moi un bonheur égal à celui de n'y être point exposé du tout.

Cette vérité me donna lieu de réfléchir sur la bonté que Dieu a pour l'homme, même en limitant sa vue,

& ses connoissances. En faveur de ce double aveuglement, il est calme & tranquille au milieu de mille perils qui l'environnent, & qu'il ne pourroit envisager sans horreur, & sans tomber dans le desespoir, s'il perdoit l'heureuse ignorance qui les derobe à ses yeux.

Ces pensées tournerent naturellement mes reflexions sur les dangers où j'avois été exposé à mon insu pendant un si grand nombre d'années, lorsque je m'étois promené par-tout avec la plus grande sécurité, dans le tems qu'entre moi & la mort la plus terrible, il n'y avoit bien souvent que la pointe d'une colline, un gros arbre, une legere vapeur: c'étoit des moyens si peu considerables, si dépendans du hazard qui m'avoient preservé de la fureur des Cannibales, qui ne se feroient pas fait un plus grand crime de me tuer & de me dévorer, que je m'en faisois de manger un pigeon tué de mes propres mains. Cet affreux souvenir me remplit de sentimens de reconnoissance envers Dieu; & je reconnus avec humilité que c'étoit à sa seule protection que je devois attribuer tant de secours qui m'avoient dé-

délivrés, sans que je m'apperçusse de la brutalité des Sauvages.

Cette brutalité même devint alors le sujet de mon raisonnement; j'avois de la peine à comprendre par quel motif le sage Directeur de toutes choses avoit pu livrer des créatures raisonnables à un excès d'inhumanité qui les met au dessous des brutes mêmes, dont la faim épargne les animaux de leur propre espèce. Ayant peine à sortir de cet embarras, je me mis à examiner dans quelle partie du Monde ces malheureux Peuples pouvoient vivre; combien leur demeure étoit éloignée de l'Île; par quelle raison ils se hazardoient à y aborder; de quelle structure étoient leurs Bâtimens; & si je ne pouvois pas aller à eux aussi facilement qu'ils venoient à moi.

Je ne daignois pas songer seulement au sort qui m'attendoit dans le Continent, si j'étois assez heureux pour y parvenir sans tomber parmi les Canots des Sauvages. Il ne me venoit pas seulement dans l'esprit, de penser comment en ce cas je trouverois des provisions, & de quel côté je dirigerois mon cours. Tout ce qui m'occupoit, c'étoit

c'étoit de gagner le Continent. Je confiderois mon état présent comme tellement misérable, qu'il m'étoit impossible de faire un mauvais troc, à moins que de le changer contre la mort. Je me flatois d'ailleurs de trouver quelque secours inespéré au Continent, ou de réussir, comme j'avois fait en Afrique en suivant le rivage, à trouver quelque terre habitée, & la fin de mes misères. Peut-être, dis-je, rencontrerai-je quelque Vaisseau Chrétien qui voudra bien me prendre: en tout cas le pis qui peut m'arriver, c'est de mourir, & de finir tout d'un coup mes malheurs.

Cette résolution bizarre étoit l'effet d'un esprit naturellement impatient, poussé jusqu'au desespoir par une longue & continuelle souffrance, & sur-tout par le malheur d'avoir été trompé dans mon espérance de trouver à bord du Vaisseau quelque homme vivant, qui auroit pu m'informer où étoit situé l'endroit de ma demeure, & par quels moyens je pouvois m'en tirer.

Toutes ces pensées m'agiterent d'une telle force, qu'ils suspendirent pour
un

un tems la tranquillité que m'avoit donné autrefois ma resignation à la Providence. Il n'étoit pas en mon pouvoir de détourner mon esprit du projet de mon voyage , qui excitoit dans mon ame des desirs si impetueux , que ma raison étoit incapable d'y résister.

Pendant deux heures entieres cette passion m'emporta avec tant de violence , qu'elle me fit bouillonner le sang , comme si j'avois eu la fièvre : mais un épuisement d'esprit succedant à cette agitation , me jetta dans un profond sommeil.

Il est naturel de penser , que mes songes doivent avoir roulé sur le même sujet ; cependant , à peine y avoit-il la moindre circonstance qui s'y rapportât. Je songeai , que quitant le matin mon château à mon ordinaire , je voyois près du rivage deux Canots , d'où sortoient onze Sauvages avec un prisonnier destiné à leur servir de nourriture. Ce malheureux , dans le moment qu'il alloit être tué , s'échappe , & se met à courir de mon côté dans le dessein de se cacher dans le bôcage épais qui couvroit mon retranchement ;
le

le voyant tout seul sans être poursuivi , je me decouvre , & le regardant d'un visage riant , je lui donne courage , je l'aide à monter mon échelle , je le mène avec moi dans mon habitation , & il devint mon esclave. J'étois charmé de cette rencontre , persuadé d'avoir trouvé un homme capable de me servir de Pilote dans mon entreprise , & de me donner les conseils necessaires pour éviter toutes sortes de dangers.

Voilà mon songe , qui pendant qu'il duroit , me remplit d'une joye inexprimable , mais qui fut suivi d'une douleur également extravagante , dès que je me fus reveillé.

J'inferai pourtant de mon songe , que le seul moyen d'exécuter mon dessein avec succès , étoit d'attraper quelque Sauvage ; sur-tout , s'il étoit possible , quelque prisonnier qui me fût gré de sa délivrance : mais j'y voyois cette terrible difficulté , que pour y réussir il falloit absolument massacrer une Caravane entiere ; entreprise desesperée , qui pouvoit très-facilement manquer. D'un autre côté je frissonnois en songeant aux raisons dont j'ai déjà parlé , & qui me faisoient considerer cette ac-
tion

tion comme extrêmement criminelle. Il est vrai que j'avois dans l'esprit quelques autres preuves qui plaidoient pour l'innocence de mon projet ; savoir , que ces Sauvages étoient réellement mes ennemis , puisqu'il étoit certain qu'ils me devoreroient dès qu'il leur seroit possible ; que par conséquent les attaquer c'étoit proprement travailler à ma propre conservation sans sortir des bornes d'une défense légitime ; d'autant plus que c'étoit l'unique moyen de me délivrer d'une maniere de vivre qu'on pouvoit appeller une espece de mort. Ces argumens pourtant ne me tranquillisoiént pas , & j'avois de la peine à me familiariser avec la résolution de me procurer ma délivrance au prix de tant de sang.

Néanmoins , avec plusieurs délibérations inquiètes , après avoir pesé long-tems le pour & le contre , ma passion prévalut sur mon humanité , & je me déterminai à faire tout mon possible pour m'emparer de quelque Sauvage , à quelque prix que ce fût. La question étoit de quelle maniere en venir à bout ; mais comme il ne m'étoit pas faisable de prendre là-dessus des mesures plausibles ,
je

je reſolus ſeulement de me mettre en ſentinelle pour découvrir mes ennemis quand ils débarqueroient, & de former alors mon plan, conformément aux circonſtances qui s'offriroient à mes yeux.

Dans cette vue, je ne manquois pas un jour d'aller reconnoître ; mais je ne découvris rien dans l'eſpace de dix-huit mois, quoique pendant tout ce tems j'allaiſſe ſans relâche tantôt du côté de l'Oueſt de l'Ile, tantôt du côté du Sud-Oueſt, les deux parties les plus fréquentées par les Sauvages. La fatigue que me donnoient ces forties inutiles, bien loin de me dégoûter, comme autrefois, de mon entrepriſe, & d'émouſſer ma paſſion, ne fit que l'enflammer davantage, & je ſouhaitois auſſi ardemment de rencontrer les Cannibales, que j'avois deſiré de les éviter.

J'avois même alors tant de confiance en moi-même, que je me faiſois fort de menager aſſez bien juſqu'à trois de ces Sauvages, pour me les aſſujettir entièrement, & pour leur ôter tout moyen de me nuire. Je me plaiſois fort dans cette idée avantageuſe de mon ſavoir-faire, & rien ne me manquoit, ſelon moi, que l'occaſion de l'employer.

Elle

Elle parut à la fin se présenter un matin, que je vis sur le rivage jusqu'à six Canots, dont les Sauvages étoient déjà à terre, & hors de la portée de ma vue. Je savois qu'ils venoient d'ordinaire du moins cinq ou six dans chaque barque, & par conséquent leur nombre rompoit toutes mes mesures. Quelle possibilité pour un seul homme d'en venir aux mains contre une trentaine ? Cependant, après avoir été irresolu pendant quelques momens, je préparai tout pour le combat, j'écoutai avec attention si j'entendois quelque bruit; ensuite, laissant mes deux fusils au pied de mon échelle, je montai sur le rocher, où pourtant je me plaçai de façon que ma tête n'en passoit pas le sommet. De-là j'aperçus, par le moyen de mes lunettes, qu'ils étoient trente tout au moins, qu'ils avoient allumé du feu pour préparer leur festin, & qu'ils dansoient autour avec mille postures & mille gesticulations bizarres, selon la coutume de leur Païs.

Un moment après, je les vis qui tiroient d'une barque deux misérables pour les mettre en pièces. Un des
deux

deux tomba bientôt à terre , affommé , à ce que je crois , d'un coup de massue ou d'un sabre de bois , & sans délai deux ou trois de ces bourreaux se jetterent dessus , lui ouvrirent le corps , & en préparèrent les morceaux pour leur infernale cuisine , tandis que l'autre victime se tenoit-là auprès , attendant son tour d'être immolée. Ce malheureux se trouvant alors un peu en liberté , la Nature lui inspira quelque esperance de se sauver ; il se mit à courir avec toute la vitesse imaginable droit de mon côté , je veux dire du côté du rivage qui menoit à mon habitation.

J'avoue que je fus terriblement effrayé en le voyant enfiler ce chemin , sur-tout parce que je m'imaginois qu'il étoit poursuivi par toute la troupe , & je m'attendis à le voir verifier mon songe en cherchant un azile dans mon bôcage , sans avoir lieu de croire que le reste de mon songe se verifieroit aussi , & que les Sauvages ne l'y trouveroient pas. Je restai néanmoins dans le même endroit , & j'eus bientôt de quoi me rassurer , en voyant qu'il n'y avoit que trois hommes qui le poursuivoient ,

suivoient , & qu'il gaignoit considérablement de terrain sur eux , de maniere qu'il devoit leur échapper indubitablement , s'il soutenoit seulement cette course pendant une demi-heure.

Il y avoit dans le rivage , entre lui & mon château , une petite Baye , où il devoit être attrapé de nécessité à moins que de la passer à la nage : mais quand il fut venu jusques-là , il ne s'en mit pas fort en peine , & quoique la marée fût venue jusques-là , il s'y jetta à corps perdu , & gagna l'autre bord dans une trentaine d'élangs tout au plus , après quoi il se remit à courir avec la même force qu'auparavant. Quand ses trois ennemis vinrent dans le même endroit , je remarquai qu'il n'y en avoit que deux qui fussent nager , & que le troisieme , après s'être arrêté un peu sur le bord , s'en retourna à petits pas vers le lieu du festin , ce qui n'étoit pas un petit bonheur pour celui qui fuyoit. J'observai encore que les deux qui nageoient , mettoient à passer cette eau le double du tems que leur prisonnier y avoit employé.

Je

Je fus alors pleinement convaincu , que l'occasion étoit favorable pour acquérir un compagnon & un domestique , & que j'étois appelé évidemment par le Ciel à sauver la vie du misérable en question. Dans cette persuasion , je descendis précipitamment du rocher pour prendre mes fusils , & remontant avec la même ardeur je m'avançai vers la mer , je n'avois pas grand chemin à faire , & bientôt je me jetai entre les poursuivans , & le poursuivis en tâchant de lui faire entendre par mes cris de s'arrêter. Je lui fis encore signe de la main , mais je crois qu'au commencement il avoit tout aussi grand' peur de moi que de ceux dont il tâchoit de s'échapper. J'avancai cependant sur eux à pas lents , & ensuite me jettant brusquement sur le premier , je l'assommaï d'un coup de crosse. J'aimois mieux m'en défaire de cette manière , que de faire feu sur lui , de peur d'être entendu des autres , quoique la chose fût fort difficile à une si grande distance , & qu'il eût été impossible aux Sauvages de savoir ce que signifioit ce bruit inconnu.

Le

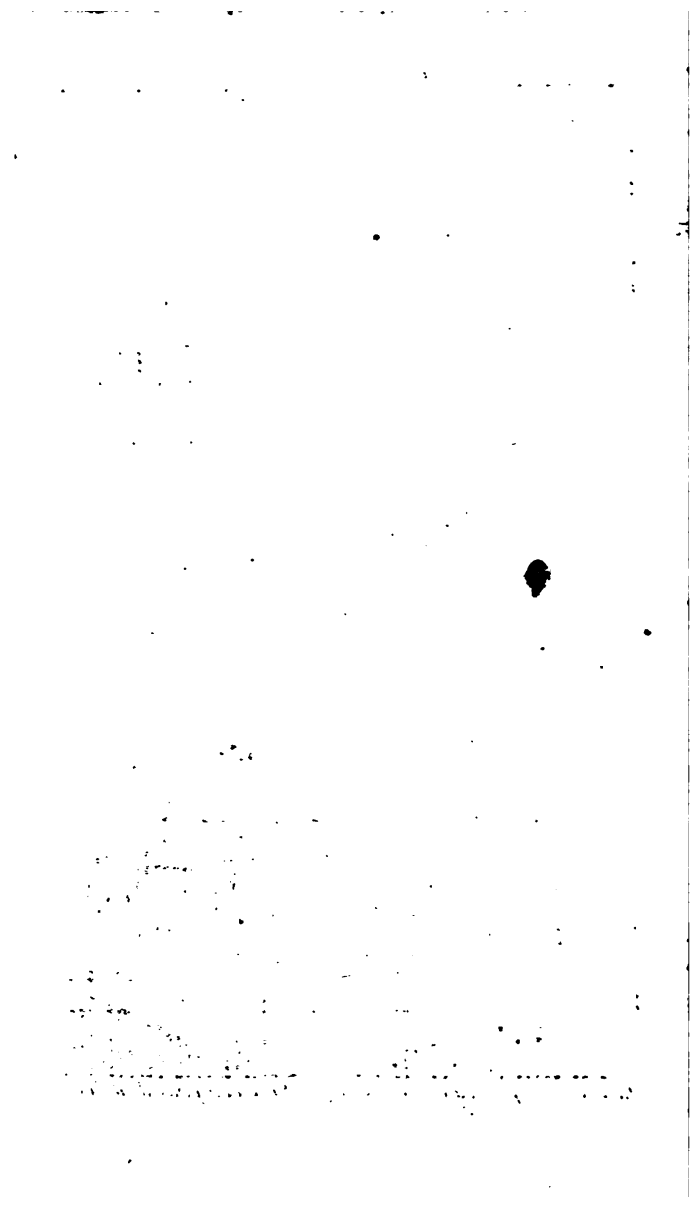
Le second voyant tomber son camarade , s'arrête tout court comme effrayé ; je continue à aller droit à lui ; mais en l'approchant je le vois armé d'un arc , & qu'il y met la flèche , ce qui m'oblige à le prévenir , & je le jette à terre roide mort du premier coup. Pour le pauvre fuyard , quoiqu'il vît ses deux ennemis hors de combat , il étoit si épouvanté du feu & du bruit qui l'avoient frappé , qu'il s'arrêta tout court sans bouger du même endroit , & je vis dans son air effaré plus d'envie de s'enfuir de plus belle que d'approcher. Je lui fais signe de nouveau de venir à moi , il fait quelques pas , puis il s'arrête encore , & continue ce même manége pendant quelques momens. Il s'imaginait sans doute qu'il étoit devenu prisonnier une seconde fois , & qu'il alloit être tué comme ses deux ennemis. Enfin , après lui avoir fait signe d'approcher pour la troisième fois , de la manière la plus propre à le rassurer , il s'y hazarda , en se mettant à genoux , à chaque dix ou douze pas , pour me témoigner sa reconnoissance. Pendant tout ce tems je lui souriois aussi gra-

cieusement qu'il m'étoit possible. Enfin, étant arrivé auprès de moi, il se jette à mes genoux, il baise la terre, il prend un de mes pieds & le pose sur sa tête, pour me faire comprendre sans doute qu'il me juroit fidélité, & qu'il me faisoit hommage en qualité de mon Esclave. Je le levai de terre en lui faisant des caresses, pour l'encourager de plus en plus. Mais l'affaire n'étoit pas encore finie ; je vis bientôt que le Sauvage que j'avois fait tomber d'un coup de crosse n'étoit pas mort, & qu'il n'avoit été qu'étourdi ; je le fis remarquer à mon Esclave, qui là-dessus prononça quelques mots que je n'entendis pas, & qui ne laisserent point de me charmer, comme le premier son d'une voix humaine qui avoit frappé mes oreilles dans l'espace de vingt-cinq ans.

Mais il n'étoit pas tems encore de m'abandonner à ce plaisir, le Sauvage en question avoit déjà assez repris de forces pour se mettre sur son séant, & la frayeur recommença à paroître dans l'air de mon Esclave ; mais dès qu'il me vit faire mine de lâcher mon second fusil sur ce malheureux, il me fit entendre



Le Sauvage apres sa delivrance se prosterne aux pieds de Robin



tendre par signes qu'il souhaitoit de m'emprunter mon sabre, ce que je lui accordai. A peine s'en est-il faisi, qu'il se jette sur son ennemi, & qu'il lui tranche la tête d'un seul coup, aussi vite & aussi adroitement que pourroit faire le plus habile bourreau de toute l'Allemagne. C'étoit pourtant la première fois de sa vie qu'il avoit vu une épée, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux sabres de bois, qui sont les armes ordinaires de ces Peuples. J'ai pourtant appris dans la suite que ces sabres sont d'un bois si dur & si pesant, & qu'ils savent si bien les affiler, que d'un seul coup ils font voler de dessus un corps la tête avec les épaules.

Après avoir fait cette expedition il revint à moi en sautant, & en faisant des éclats de rire pour célébrer son triomphe, & avec mille gestes, dont j'ignorois le sens : il mit mon sabre à mes pieds, avec la tête du Sauvage.

Ce qui l'embarassa extraordinairement, fut la manière dont j'avois tué l'autre Indien à une si grande distance ; & me le montrant il me demanda par si-

gnes la permission de le voir de près. En étant tout proche, sa surprise augmente, il le regarde, le tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : il examine la blessure que la bale avoit faite justement dans la poitrine, & qui ne paroïssoit pas avoir saigné beaucoup, à cause que le sang s'étoit répandu en dedans. Après avoir considéré tout cela assez de tems, il revint à moi avec l'arc & les flèches du mort; & moi résolu de m'en aller, je lui ordonne de me suivre, en lui faisant entendre que je craignois que les Sauvages ne fussent bientôt suivis d'un plus grand nombre.

Il me fit signe ensuite qu'il alloit les enterrer, de peur qu'ils ne nous découvriissent : je le lui permis, & dans un instant il eut creusé deux trous dans le sable, où il les enterra l'un après l'autre. Cette précaution étant prise, je l'emmenai avec moi, non dans mon château, mais dans la grotte que j'avois plus avant dans l'île; ce qui démentit mon songe, qui avoit donné mon bôcage pour azile à mon Esclave.

C'est dans cette grotte que je lui don-

donnai du pain, une grappe de raisins secs, & de l'eau dont il avoit sur-tout grand besoin, étant fort alteré par la fatigue d'une si longue & si rude course: je lui fis signe d'aller dormir, en lui montrant un tas de paille de ris avec une couverture, qui me servoit assez souvent de lit à moi-même.

C'étoit un grand garçon, bien découpé, de vingt-cinq ans à peu près; il étoit parfaitement bien fait; tous ses membres sans être fort gros, marquoient qu'il étoit adroit & robuste; son air étoit mâle sans aucun mélange de ferocité: au contraire on voyoit dans ses traits, sur-tout quand il sourioit, cette douceur & cet agrément qui sont particuliers aux Européens. Il n'avoit pas les cheveux semblables à de la laine frisée, mais longs & noirs; son front étoit grand & élevé, ses yeux brillans & pleins de feu. Son teint n'étoit pas noir, mais fort bazané, sans avoir rien de cette desagréable couleur tanée des Habitans du Brezil & de la Virginie. Il approchoit plutôt d'une légère couleur d'olive, dont il n'est pas aisé de donner une idée juste, mais qui me paroissoit avoir quelque chose

de fort revenant. Il avoit le visage rond & le nez bien fait, la bouche belle, les levres minces, les dents bien rangées, & blanches comme de l'ivoire.

Après avoir plutôt sommeillé que dormi pendant une demi-heure, il se reveille, sort de la grotte pour me rejoindre (car dans cet intervalle j'avois été traire mes chevres, qui étoient dans mon enclos tout près de-là) il vient à moi en courant, se jette à mes pieds avec toutes les marques d'une ame véritablement reconnoissante, renouvelle la ceremonie de me jurer fidelité en posant mon pied sur sa tête; en un mot, il fait tous les gestes imaginables pour m'exprimer son desir de s'affujeter à moi pour toujours. J'entendois la plupart de ces signes, & je fis de mon mieux pour lui faire connoître que j'étois content de lui. Dans peu de tems je commençai à lui parler, & il apprit à me parler à son tour. Je lui enseignai d'abord qu'il s'appellerait *Vendredi*, nom que je lui donnai en memoire du jour qu'il étoit venu dans mon pouvoir. Je lui appris encore à me nommer *mon Maître*, & à dire

dire à propos *oui & non*. Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre, j'en bus le premier, & j'y trempai mon pain ; en quoi m'ayant imité, il me fit signe qu'il le trouvoit bon.

Je restai avec lui toute la nuit suivante dans la grotte ; mais dès que le jour parut je lui fis comprendre de me suivre, & que je lui donneroie des habits, ce qui parut le rejouir, car il étoit absolument nud. En passant par l'endroit où il avoit enterré les Sauvages, il me le montra exactement, aussi-bien que les marques qu'il avoit laissées pour le reconnoître, en me faisant signe qu'il falloit déterrer ces corps & les manger. Je me donnai là-dessus l'air d'un homme fort en colere, je lui exprimai l'horreur que j'avois d'une pareille pensée, en faisant comme si j'allois vomir, & je lui ordonnai de s'en aller, ce qu'il fit dans ce moment avec beaucoup de soumission. Je le menai ensuite avec moi au haut de la colline, pour voir si les ennemis étoient partis, & en me servant de ma lunette je ne découvris que la place où ils avoient été, sans appercevoir ni eux,

ni leurs Bâtimens ; marque certaine qu'ils s'étoient embarqués.

Je n'étois pas encore satisfait de cette découverte, & me trouvant à présent plus de courage, & par conséquent plus de curiosité, je pris mon Esclave avec moi armé de mon épée, & l'arc avec les flèches sur le dos ; je lui fis porter un de mes mousquets, j'en gardai moi-même deux, & de cette maniere nous marchâmes vers le lieu du festin.

En y arrivant mon sang se glaça par l'horreur du spectacle, qui ne fit pas le même effet sur *Vendredi* ; tout l'endroit étoit couvert d'ossements & de chair à moitié mangée ; en un mot, de toutes les marques du *repas de triomphe* par lequel les Sauvages avoient célébré la victoire qu'ils avoient obtenue sur leurs ennemis. Je vis à terre trois cranes, cinq mains, & les os de deux ou trois jambes & d'autant de pieds : & *Vendredi* me fit entendre par les signes, qu'ils avoient emmené avec eux quatre prisonniers, dont ils en avoient mangé trois, lui-même étant le quatrième ; qu'il y avoit eu une grande bataille entre eux & le Roi dont il étoit
sujet,

fujet, & qu'il y avoit eu beaucoup de prisonniers de part & d'autre, qui avoient été destinés au même sort que ceux dont je voyois les restes.

Je fis en sorte que mon Esclave les ramassât tous dans un monceau, & que mettant un grand feu à l'entour, il les réduisît en cendres. Je voyois bien que son estomac étoit avide de cette chair, & que dans le cœur il étoit encore un vrai Cannibale ; mais je lui marquai tant d'horreur pour un appetit si dénaturé, qu'il n'osoit pas le découvrir, crainte que je ne le tuasse.

La chose étant faite, nous nous en retournâmes dans mon château, où je me mis à travailler aux habits de *Vendredi*. Je lui donnai d'abord une paire de culottes de toile, que j'avois trouvée dans le coffre d'un des Matelots, & qui changée un peu lui alloit passablement bien. J'y ajoutai une veste de peau de chevre ; & comme j'étois devenu tailleur dans les formes, je lui fis encore un bonnet de la peau d'un lièvre, dont la façon n'étoit pas tant mauvaise. Il étoit charmé de se voir presque tout aussi brave que son Maître, quoique dans le commen-

cement il eût un air fort grotesque dans ces habillemens, auxquels il n'étoit pas accoutumé. Les culottes l'incommodoient fort, & les manches de la veste lui faisoient mal aux épaules & sous les bras; mais tout cela étant élargi un peu dans les endroits nécessaires, commença bientôt à lui devenir familier.

Le jour après je me mis à délibérer où loger mon domestique d'une manière commode pour lui, sans que j'en eusse rien à craindre pour moi, s'il étoit assez méchant pour attenter sur ma vie. Je ne trouvai rien de plus convenable, que de lui faire une hute entre mes deux retranchemens, & je pris toute la précaution nécessaire pour l'empêcher de venir dans mon château malgré moi; de plus je résolus d'emporter toutes les nuits avec moi, dans ma demeure, tout ce que j'avois d'armes.

Heureusement toute cette prudence n'étoit pas fort nécessaire; jamais homme n'eut un valet plus fidèle, plus rempli de candeur & d'amour pour son Maître; il s'attachoit à moi avec une tendresse véritablement filiale; il étoit sans fantaisies, sans opiniâtreté, inca-

incapable d'empoiement , & en toute occasion il auroit sacrifié sa vie pour sauver la mienne. Il m'en donna en peu de tems un si grand nombre de preuves , qu'il me fut impossible de douter de son mérite & de l'inutilité de mes précautions à son égard.

Les bonnes qualités de mon Esclave me faisoient remarquer souvent , que s'il avoit plû à Dieu dans sa sagesse , de priver un si grand nombre d'hommes du véritable usage de leurs facultés naturelles , qu'il leur avoit pourtant donné les mêmes principes de raisonnement qu'à nous , les mêmes desirs , les mêmes sentimens de tendresse & de reconnoissance , la même sincérité , la même fidélité ; & que ces pauvres Barbares employoient toutes ces facultés tout aussi bien que nous , dès qu'il plaisoit à la Divinité de leur donner l'occasion de s'appercevoir eux-mêmes de l'excellence de leur nature.

Cette reflexion me rendoit fort mélancolique , quand je songeois jusqu'à quel point nous nous servons mal nous-mêmes de toutes les facultés de notre raison , quoiqu'éclairée par l'Esprit de Dieu & par la Connoissance de sa Parole,

& je ne pouvois pas comprendre pourquoi la Providence avoit refusé le même secours à tant de millions d'ames, qui en auroient fait un meilleur usage que nous, si j'en puis juger par la conduite de mon Sauvage. Ma raison étoit quelquefois assez insolente pour s'en prendre à la Souveraineté de Dieu même, ne pouvant pas concilier avec la Justice Divine cette disposition arbitraire de la Providence, qui éclaire l'esprit des uns, laisse celui des autres dans les tenebres, & exige pourtant les mêmes devoirs de tous les deux. Tout ce que je pouvois imaginer pour me tirer de cette difficulté embarrassante, c'est que Dieu étant infiniment saint & juste, ne puniroit ces créatures, que pour avoir péché contre *les lumières qui leur servent de Loi*; & qu'il ne les condamneroit que par des règles de Justice, qui passent pour telles dans leurs propres consciences. Qu'enfin, nous sommes l'argile entre les mains du Potier, à qui aucun vaisseau n'a droit de dire, *pourquoi m'as-tu fait ainsi?*

Mais pour retourner à mon nouveau compagnon, j'étois charmé de lui, & je me faisois une affaire de l'instruire ;

re ; je m'efforçois sur-tout à lui enseigner à parler , & je le trouvai le meilleur écolier du monde ; il étoit si gai , si ravi , quand il pouvoit m'entendre , ou faire enforte que je l'entendisse , qu'il me communiquoit sa joye & me faisoit trouver un plaisir piquant dans nos conversations. Mes jours se couloient alors dans une douce tranquillité , & pourvu que les Sauvages me laissent en paix , j'étois content de finir ma vie dans ces lieux.

Trois ou quatre jours après que j'avois commencé à vivre avec *Vendredi* , je résolus de le détourner de son appetit *Cannibale* , en lui faisant goûter d'autres viandes. Je le conduisis donc un matin dans les bois , où j'avois dessein de tuer un de mes propres chevreaux pour l'en régaler ; mais en y entrant , je découvris par hazard une chevre femelle couchée à l'ombre , & accompagnée de deux de ses petits : là-dessus j'arrêtai *Vendredi* , en lui faisant signe de ne pas bouger , & en même tems je fis feu sur un des chevreaux , & le tuai. Le pauvre Sauvage , qui m'avoit vu terrasser de loin un de ses ennemis , sans pouvoir comprendre la possibilité

de la chose, effrayé de nouveau trembloit comme la feuille. Sans tourner les yeux du côté du chevreau, pour voir si je l'avois tué ou non, il ne songea qu'à ouvrir sa veste pour examiner s'il n'étoit pas blessé lui-même. Il craignoit sans doute que j'avois résolu de m'en défaire, car il vint se mettre à genoux devant moi, & embrassant les miens, il me tint d'assez longs discours, où je ne comprenois rien, sinon qu'il me supplioit de ne le pas tuer.

Pour le defabuier, je le pris par la main en souriant, je le fis lever, & lui montrant du doigt le chevreau, je lui fis signe de l'aller chercher, ce qu'il fit; & dans le tems qu'il étoit occupé à decouvrir comment cet animal avoit été tué, je chargeai mon fusil de nouveau. Dans le moment même j'apperçus sur un arbre à la portée du fusil un oiseau, que je pris d'abord pour un oiseau de proie, mais qui dans la suite se trouva être un Perroquet. Là-dessus j'appelle mon Sauvage, & lui montrant du doigt mon fusil, le Perroquet, & la terre qui étoit sous l'arbre, je lui fais entendre mon dessein d'abattre l'oiseau. Je le fis tom-
ber

ber effectivement, & je vis mon Sauvage effrayé de nouveau, malgré tout ce que j'avois tâché de lui faire comprendre. Ne m'ayant rien vu mettre dans mon fusil, il le regarda comme une source inépuisable de ruine & de destruction. De longtems il ne put revenir de sa surprise, & si je l'avois laissé faire, je crois qu'il auroit adoré mon fusil, aussi-bien que moi : il n'osa pas y toucher pendant plusieurs jours, mais il lui parloit, comme si cet instrument étoit capable de lui répondre ; c'étoit, comme je l'ai appris dans la suite, pour le prier de ne lui pas ôter la vie.

Quand je le vis un peu revenu de sa frayeur, je lui fis signe d'aller chercher l'oiseau, ce qu'il fit ; mais voyant qu'il avoit de la peine à le trouver, parce que la bête n'étant pas tout-à-fait morte s'étoit traînée assez loin de-là, je pris ce tems pour recharger mon fusil à l'insu de mon Sauvage ; il revint bientôt après avec ma proie ; & moi, ne trouvant plus l'occasion de l'étonner encore, je m'en retournai avec lui dans ma demeure.

Le même soir j'écorchai le chevreau, je le coupai en pièces, & j'en mis
quel.

quelques morceaux sur le feu, dans un pot que j'avois ; je les fis étuver, j'en fis un bon bouillon, & je donnai une partie de cette viande ainsi préparée à mon valet, qui voyant que j'en mangeois, se mit à le goûter aussi. Il me fit signe qu'il y prenoit plaisir ; mais ce qui lui parut étrange, c'est que je mangeois du sel avec mon bouilli. Il me fit comprendre que le sel n'étoit pas bon, & après en avoir mis quelques brins dans la bouche, il le cracha, & fit une grimace comme s'il en avoit mal au cœur, & ensuite se lava la bouche avec de l'eau fraîche. Pour moi au contraire, je fis les mêmes grimaces, en prenant une bouchée de viande sans sel, mais je ne pus pas le porter à en faire de même, & il fut fort longtems sans pouvoir s'y accoutumer.

Après l'avoir ainsi apprivoisé avec cette nourriture, je voulus le jour après le regaler d'un plat de rôti, ce que je fis en attachant un morceau de mon chevreau à une corde, & en le faisant tourner continuellement devant le feu, comme je l'avois vu pratiquer quelquefois en Angleterre. Dès que *Vendredi* en eut goûté, il fit tant de
diffe-

differentes grimaces pour me dire qu'il le trouvoit excellent . & qu'il ne mangeroit plus de chair humaine, qu'il y auroit eu bien de la stupidité à ne le pas entendre.

Le jour après je l'occupai à battre du blé & à le vaner à ma maniere , ce qu'il fit en peu de tems aussi-bien que moi ; il apprit de-même à faire du pain ; en un mot , il ne lui falut que peu de jours d'apprentissage pour être capable de me servir de toutes les manieres.

J'avois à présent deux bouches à nourrir , & il me faloit une plus grande quantité de grain que par le passé. C'est pourquoi je choisis un champ plus étendu , & je me mis à l'enclore , comme j'avois fait par rapport à mes autres terres , en quoi *Vendredi* m'aida, non seulement avec beaucoup d'adresse & de diligence , mais encore avec beaucoup de plaisir , sachant que c'étoit pour augmenter mes provisions , & pour être en état de les partager avec lui. Il parut fort sensible à mes soins , & il me fit entendre que sa reconnaissance l'animeroit à travailler avec
d'au-

d'autant plus d'affiduité. C'est-là l'année la plus agréable que j'aye passé dans l'Ile. *Vendredi* commençoit à parler fort joliment, il savoit déjà les noms de presque toutes les choses dont je pouvois avoir besoin, & de tous les lieux où j'avois à l'envoyer ; ce qui me rendoit l'usage de ma langue, qui m'avoit été si longtems inutile, du moins par rapport au discours. Ce n'étoit pas seulement par sa conversation qu'il me plaisoit, j'étois charmé de plus en plus de sa probité, & je commençois à l'aimer avec passion, voyant que de son côté il avoit pour moi tout l'attachement & toute la tendresse possible.

Un jour j'eus envie de savoir de lui s'il regrettoit beaucoup sa Patrie ; & comme il savoit assez d'Anglois pour répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai si sa Nation n'étoit jamais victorieuse dans les combats, & se mettant à sourire, *Oui*, me dit-il, *nous toujours combattre le meilleur, c'est-à-dire nous remportons toujours la victoire.* Là-dessus nous eûmes l'entretien suivant, que je range ici en forme de Dialogue.

LE MAITRE. Votre Nation combat toujours le meilleur ? D'où vient donc que vous avez été fait prisonnier ?

VENDREDI. Ma Nation pourtant combattre beaucoup.

LE MAITRE. Mais comment donc avez-vous été pris ?

VENDREDI. Eux plus beaucoup que ma Nation, où moi être. Eux prendre un, deux, trois, & moi ; ma Nation battre eux dans l'autre place, où moi n'être pas ; là ma Nation prendre, un, deux, grand mille.

LE MAITRE. Pourquoi donc vos gens ne vous ont-ils pas repris sur les ennemis ?

VENDREDI. Eux porter un, deux, trois & moi, dans le canot. Ma Nation n'avoir point canots alors.

LE MAITRE. Eh bien, *Vendredi*, dites-moi que fait votre Nation des prisonniers qu'elle fait, les emmène-t-elle pour les manger ?

VENDREDI. Oui, ma Nation aussi manger hommes, manger tout-à-fait.

LE MAITRE. Où les mène-t-elle ?

VEN-

VENDREDI. Les mener par-tout, où trouver bon.

LE MAITRE. Les mene-t-elle quelquefois ici ?

VENDREDI. Oui ici, & beaucoup autres places.

LE MAITRE. Avez-vous été ici avec vos gens ?

VENDREDI. Oui, moi venir ici, dit-il, en montrant du doigt le Nord-Ouest de l'Ile.

Par-là je compris que mon Sauvage avoit été par le passé dans l'Ile à l'occasion de quelque festin Cannibale, sur le rivage le plus éloigné de moi ; & quelque temps après, lorsque je me hazardai d'aller de ce côté-là avec lui, il reconnut d'abord l'endroit, & me conta qu'il avoit aidé un jour à manger vingt hommes, deux femmes, & un enfant. Il ne savoit pas compter jusqu'à vingt, mais il mit autant de pierres sur le fable, & me pria de les compter.

Ce discours me donna occasion de lui demander, combien il y avoit de l'Ile au Continent, & si dans ce trajet les canots ne périssent pas souvent ? Il me répondit qu'il n'y avoit point

point de danger, & qu'un peu avant dans la mer on trouvoit tous les matins le même vent & le même courant, & tous les après-diner un vent & un courant directement opposés.

Je crus d'abord que ce n'étoit autre chose que le flux & le reflux ; mais je compris dans la suite, que ce phénomène étoit causé par la grande Riviere *Oroonoque*, dans l'embouchure de laquelle mon Ile étoit située ; & que la terre que je decouvris à l'Ouest & au Nord-Ouest, étoit la grande Ile de la *Trinité*, située au Septentrion de la Riviere. Je fis mille questions à *Vendredi* touchant le païs, les habitans, la mer, les côtes, & les peuples qui en étoient voisins, & il me donna sur tout cela toutes les ouvertures qu'il pouvoit : mais j'avois beau lui demander les noms des differens Peuples des environs, il ne me répondit rien sinon *Caribs* : d'où j'inferois que c'étoit les Iles *Caribes*, que nos Cartes placent du côté de l'Amerique, qui s'étend de la Riviere *Oroonoque* vers *Guiana* & *Ste. Marthe*. Il me dit encore que bien loin derriere la Lune (il vouloit dire vers le couchant de la

la Lune, ce qui doit être à l'Ouest de leur Païs) il y avoit des hommes blancs & barbus comme moi, & qu'ils avoient tué *grand beaucoup hommes*, c'étoit-là sa maniere de s'exprimer. Il étoit aisé de comprendre, qu'il designoit par-là les Espagnols, dont les cruautés se sont répandues dans tous ces Païs, & que les habitans detestent par tradition.

Je m'informai de lui là-dessus, comment je pouvois faire pour venir parmi ces hommes blancs. Il me repartit que j'y pouvois aller *en deux canots*, ce que je ne compris pas d'abord; mais quand il se fut expliqué par signes, je vis qu'il entendoit par-là un canot aussi grand que deux autres.

Cet entretien me fit grand plaisir, & me donna esperance de me tirer quelque jour de l'Ile, & de trouver pour cela un secours considerable dans mon fidèle Sauvage.

Je ne negligois pas, parmi mes différentes conversations, de poser dans son ame les bazes de la Religion Chrétienne. Un jour entre autres, je lui demandai qui l'avoit fait? Le pauvre garçon ne me comprenant pas, crut que je lui demandois qui étoit son

son Pere. Je donnai donc un autre tour à ma question, & je lui demandai qui avoit formé la Mer, la Terre, les Collines, les Forêts? Il me dit que c'étoit un Vieillard nommé Benamuckée, *qui survivoit à toutes choses*. Tout ce qu'il en favoit dire, c'est qu'il étoit fort âgé, plus âgé que la Mer, la Lune & les Etoiles. Je lui demandai encore, pourquoi, puisque ce Vieillard avoit fait toutes choses, elles ne l'adoroient pas? Il me repartit avec un air de simplicité, que toutes les Créatures lui disoient O! c'est-à-dire dans son stile, lui rendoient hommage. Mais, lui dis-je, où vont les gens de votre Païs après leur mort? Ils vont tous chez *Benamuckée*, me repliqua-t-il; & il me donna la même réponse à la même question, que je lui fis touchant leurs ennemis qu'ils mangeoient.

Je tirai de-là occasion de l'instruire dans la connoissance du vrai Dieu; je lui dis, que le grand Créateur de tous les Etres vit dans le Ciel, qu'il gouverne tout par le même pouvoir & la même sagesse par lesquels il a tout formé; qu'il est tout-puissant,

capa-

capable de faire tout pour nous , de nous donner tout , de nous ôter tout , & de cette maniere je lui ouvris les yeux par degrés. Il m'écouloit avec attention , & paroissoit recevoir avec plaisir la notion de Jesus-Christ envoyé au Monde pour nous racheter , & de la veritable maniere d'adresser nos prieres à Dieu , qui pouvoit les entendre , quoiqu'il fût dans le Ciel.

Il me dit là-dessus , que puisque notre Dieu pouvoit nous entendre , quoiqu'il demeurât au-delà du Soleil , il devoit être un plus grand Dieu que leur *Benamuckée* , qui n'étoit pas si éloigné d'eux , & qui cependant ne pouvoit les entendre , à moins qu'ils ne vinssent lui parler sur les hautes montagnes où il avoit sa demeure. Y avez-vous été quelquefois , lui dis-je , pour avoir une pareille conférence ? Il me répondit , *que les Jeunes-gens n'y alloient jamais , & que c'étoit l'affaire des Ookakées , qui lui vont dire O ! & qui leur rapportent sa réponse.* Par ces Ookakées , il entendoit certains Vieillards , qui leur tiennent lieu de Prêtres.

Je compris par-là qu'il y a des
frau-

fraudes pieuses même parmi les aveugles Payens; & que la Politique de se réserver certains Mistères du Culte Religieux, ne se trouve pas seulement chez le Clergé Papiste, mais encore chez celui de toutes les Communions, quelque absurdes & quelque barbares qu'ils puissent être.

Je fis mes efforts pour rendre sensible à mon Sauvage la fraude de leurs Prêtres, en lui disant que leur prétention d'aller parler à *Benamuckée* & d'en rapporter les réponses, étoit une fourberie; ou bien, s'ils avoient réellement de pareilles conférences, que ce ne devoit être qu'avec quelque mauvais Génie. J'eus par-là occasion d'entrer dans un discours détaillé concernant le Diable, son origine, sa rebellion contre Dieu, sa haine pour les hommes, qui le porte à se placer parmi les Peuples les plus ignorans pour s'en faire adorer, les stratagèmes qu'il employe pour nous duper, la communication secrète qu'il se ménage avec nos passions & nos panchans, & sa subtilité à accommoder si bien ses pièges à nos inclinations naturelles, que nous devenons nos propres tentateurs, & que

nous coupons à notre perte de notre propre gré.

Les idées justes que je m'efforçois à lui donner du Diable, ne faisoient pas sur son esprit les mêmes impressions, que les notions de la Divinité. La Nature même l'aidoit à sentir l'évidence de mes argumens, touchant la nécessité d'une première Cause, & d'une Providence, comme aussi touchant la justice qu'il y a à rendre hommage à celui à qui nous devons notre existence & notre conservation. Mais il étoit fort éloigné de trouver les mêmes secours pour se former l'idée du Démon, de son origine, de son inclination à faire du mal, & à porter le Genre-humain à l'imiter.

Le pauvre garçon m'embarassa un jour terriblement là-dessus, par une question qu'il me fit sans malice, & à laquelle pourtant je ne fis que lui répondre. En voici l'occasion.

Je venois de lui parler d'une manière étendue de la Toute-puissance de Dieu, de son aversion pour le péché, par laquelle il devient un feu consumant pour les *Ouvriers d'iniquité*; & de

de son pouvoir de nous détruire dans un moment, comme il nous a créés dans un moment. Il avoit écouté tout cela d'un air fort sérieux, & fort attentif.

J'en étois venu ensuite à lui conter, que le Diable étoit l'ennemi de Dieu dans le cœur des hommes, & qu'il se servoit de toute sa subtilité malicieuse pour détruire les bons desseins de la Providence, & pour ruiner le Royaume de Jesus-Christ. *Comment !* dit là-dessus Vendredi, *Dieu être si grand, si puissant, n'être pas lui grand, plus puissant que le Diable.* Certainement, lui dis-je, & c'est pour cette raison que nous prions Dieu, de pouvoir fouler le Diable sous nos pieds, résister à ses tentations, & éteindre ses dards enflammés. *Mais,* repliqua-t-il, *si Dieu plus puissant, plus grand que le Diable, pourquoi Dieu ne pas tuer le Diable, pour le Diable non plus faire mauvais.*

La question me surprit, j'étois un homme d'âge, mais fort jeune Docteur, & peu qualifié pour résoudre ses difficultés. Comme je ne savois que dire, je fis semblant de ne le pas entendre, & je lui demandai ce qu'il vou-

loit dire. Mais il fouhaitoit trop ferieusement une reponse, pour oublier sa question, & il la répéta dans le même mauvais stile. Pour moi, ayant eu le tems de me reconnoître, je lui repondis qu'à la fin Dieu puniroit le Diable severement, qu'il étoit reservé pour le Jugement dernier, qui le condamneroit au feu éternel. Ma solution ne satisfit pas mon Sauvage, & repétant mes paroles: *A la fin, dit-il, reservé pour le Jugement, moi non entendre; pourquoi non tuer le Diable à present, pourquoi non tuer grand auparavant?* Il vaudroit autant me demander, repartis-je, pourquoi Dieu ne nous tue pas vous & moi quand nous l'offensons: il nous conserve pour que nous nous repentions, & qu'il puisse nous pardonner. Après avoir un peu ruminé là-dessus: *Bon, bon, dit-il avec une espèce de passion; ainsi, vous, moi, Diable, tous mauvais: tous préserver, tous repentir, Dieu tous pardonner à la fin.*

Me voila atterré pour la seconde fois; marque certaine que les simples notions de la Nature peuvent conduire les Créatures raisonnables à connoître la Divinité & à lui adresser un cul-

culte religieux ; mais que la Revelation seule nous peut mener à la connoissance d'un Christ, Redempteur du Genre-humain, Mediateur de la nouvelle Alliance , & notre Intercesseur au Trône de Dieu. Il n'y a , dis-je , qu'une Revelation Divine qui puisse imprimer de telles notions dans notre ame , & par conséquent la Sainte Ecriture seule , accompagnée de l'Esprit de Dieu , nous peut instruire dans la *Science du Salut*.

Cette reflexion me fit interrompre mon entretien avec *Vendredi* , & me levant avec précipitation , je fis semblant d'avoir des affaires , je trouvai même moyen de l'envoyer bien loin de-là sous quelque prétexte , & dans cet intervalle je priai Dieu ardemment de préparer le cœur de ce malheureux Sauvage par son Saint Esprit , pour le rendre accessible à la connoissance de l'Evangile , qui seule pouvoit le réconcilier avec son Créateur ; je le suppliai de guider tellement ma langue , quand je lui parlerois de sa Sainte Parole , que ses yeux pussent s'ouvrir , son esprit être convaincu , & son ame sauvée.

Dès qu'il fut de retour, je me mis à lui parler fort au long de la Redemption du Genre-humain par notre Divin Sauveur, de la Doctrine de l'Evangile, qui nous a été prêchée par le Ciel même, & dont les principaux points sont la Repentance & la Foi en Jesus-Christ. Je lui expliquai de mon mieux, pourquoi il n'avoit pas revêtu la nature d'un Ange, mais celle d'un Homme, & comment pour cette raison, la Redemption ne regardoit pas les Anges tombés, mais uniquement *les Brebis égarées de la Maison d'Israël*.

Il y avoit beaucoup plus de bonne volonté, que de connoissance, dans ma methode d'instruire mon pauvre *Vendredi*; & j'avoue qu'il m'arriva, ce qui arrive en pareil cas à bien d'autres. En travaillant à son instruction, je m'instruisois moi-même sur plusieurs points, qui m'avoient été inconnus auparavant, ou du moins que je n'avois pas considérés avec assez d'attention, mais qui se présentoient naturellement à mon esprit lorsque j'en avois besoin. Je me trouvois même plus animé à la recherche des Verités salu-

salutaires que je ne l'avois été de ma vie : ainsi, que j'aye réussi avec mon Sauvage, ou non, du moins est-il sûr que j'avois de fortes raisons pour rendre graces au Ciel de me l'avoir fait rencontrer. Quel bonheur pour moi, dans l'exil auquel j'étois condamné, d'être non seulement porté par les châtimens de Dieu à tourner mes yeux du côté du Ciel pour chercher la main qui me frappoit, mais sur-tout de me trouver un instrument de la Providence pour sauver le corps d'un malheureux Sauvage, & peut-être aussi son ame, en le conduisant à la connoissance de Jesus-Christ qui est la *Vir éternelle*.

Quand je réfléchissois sur toutes ces choses, une joye secrète & calme s'emparoit de mon cœur, & j'étois ravi d'être conduit par la Providence, dans un lieu que j'avois si souvent regardé comme la source de mes plus cruels malheurs.

Dans cette agréable disposition de mon cœur, entretenue par les conversations de mon cher Sauvage, je passai trois années entières parfaitement heureux, s'il est permis d'appeller bon-

heur parfait, aucune situation de l'homme dans cette vie. Mon Esclave étoit déjà aussi bon Chrétien que moi, & peut-être meilleur ; nous pouvions jouir ensemble de la lecture de la Parole de Dieu, & son esprit n'étoit pas plus éloigné de nous, que si nous nous étions trouvés en Angleterre.

Je m'appliquois sans relâche à cette lecture, & à lui en expliquer le sens selon mes foibles lumieres ; & à son tour il aiguisoit mon esprit par ses demandes sensées, & me rendoit plus habile dans les Verités salutaires, que je ne le serois devenu en lisant en mon particulier. L'experience m'apprit alors, que par une benediction inexprimable, la connoissance de Dieu, & la Doctrine necessaire à Salut, sont si clairement exposées dans la Sainte Ecriture, que la simple lecture en suffit pour nous faire comprendre nos devoirs, pour nous exciter à nous mettre en possession d'un Sauveur, & à reformer entièrement notre vie, en nous soumettant avec obéissance à tous les Commandemens de Dieu. Tel étoit mon sort, je n'avois aucun secours, du moins aucun secours humain, pour contribuer

à mon instruction : & les mêmes moyens se trouverent suffisans pour éclairer mon Sauvage, & pour en faire un aussi bon Chrétien que j'en aye jamais rencontré.

Pour la connoissance des disputes & des controverses qui sont si fréquentes dans le monde, & qui roulent sur le Gouvernement Ecclesiastique, ou sur quelque subtilité en matière de Doctrine, elle nous étoit parfaitement inutile, comme à mon avis elle l'est à tout le reste du Genre-humain. Nous avions un Guide sûr pour le Salut, savoir la Parole de Dieu ; &, graces au Seigneur, nous sentions d'une manière très-consolante les graces de son Saint Esprit, qui nous menoit en toute verité, & qui nous rendoit soumis aux ordres & aux préceptes de sa Parole. A quoi nous auroient servi de démêler l'embarras des *Points disputés*, qui ont produit tant de desordre dans le Monde, quand même nous aurions eu assez d'habileté pour y parvenir ? Mais il est tems de revenir aux suites de mon Histoire.

Dès que *Vendredi* & moi fûmes en état de conferer ensemble, & qu'il

commença à parler couramment du mauvais Anglois, je lui fis le recit de mes Aventures, au moins de celles qui avoient quelque relation avec mon séjour dans cette Ile, & avec la maniere dont j'y avois vécu; je le fis entrer dans le mystère de la poudre à canon & des bales, & je lui enseignai la maniere de tirer; de plus je lui donnai un couteau, dont il se faisoit un plaisir extraordinaire; & je lui fis un ceinturon avec une gaine suspendue, comme celles où l'on met en Angleterre les couteaux de chasse, mais appropriée pour y mettre une hache, dont l'utilité est beaucoup plus générale.

Je lui fis encore une description de l'Europe, & principalement de l'Angleterre ma patrie; je lui dépeignis notre maniere de vivre, notre Culte Religieux, le Commerce que nous faisons par tout l'Univers par le moyen de nos Vaisseaux; je n'oubliai pas de lui donner une idée du Vaisseau que j'avois été visiter, & de l'endroit où il s'étoit échoué. Il est vrai que cette particularité étoit peu nécessaire, puisque, selon toutes les apparences, la

la mer l'avoit si bien ruiné qu'il n'en restoit pas la moindre trace.

Je lui fis remarquer aussi les restes de la chaloupe que nous perdîmes quand je m'échappai du naufrage. A peine y eut-il jetté les yeux, qu'il se mit à penser avec un air d'étonnement sans dire un seul mot. Je lui demandai quel étoit le sujet de sa méditation ; à quoi il ne répondit, sinon, *moi voir telle chaloupe ainsi chez ma Nation.*

Je ne savois pas pendant assez longtemps ce qu'il vouloit dire ; mais après un plus mûr examen, je compris qu'il vouloit faire entendre, qu'une semblable chaloupe avoit été portée par un orage sur le rivage de sa Nation. Je conclus de-là que quelque Vaisseau Européen devoit avoir fait naufrage sur ces Côtes, & que peut-être les vents ayant détaché la chaloupe, l'avoient poussée sur le sable ; mais je fus assez stupide pour ne me mettre pas seulement dans l'esprit, que des hommes s'étoient sauvés du naufrage par ce moyen. La seule chose à quoi je songeois, c'étoit de demander à mon Sauvage une description de la chaloupe en question.

Il s'en acquitta assez bien ; mais il

me fit entrer tout-à-fait dans sa pensée ; en ajoutant , *Nous sauver les blancs hommes de noyer.* Je lui demandai d'abord s'il y avoit donc quelques hommes blancs dans cette chaloupe. *Oui* , dit-il , *la chaloupe pleine d'hommes blancs.* Et en comptant par ses doigts il me fit comprendre qu'il y en avoit eu jusqu'à dix-sept , & qu'ils demeuroident chez sa Nation.

Ce discours remplit mon cerveau de nouvelles chimères ; je m'imaginai d'abord que c'étoient les gens du Vaisseau échoué à la vue de mon Ile , qui d'abord que le Bâtiment avoit donné contre les rochers , & qu'ils s'étoient cru perdus , s'étoient jettés dans la barque , & que par bonheur ils s'étoient sauvés sur les Côtes des Sauvages. Cette imagination m'excita à demander avec plus d'exactitude ce que ces gens étoient devenus. Il m'assura qu'ils étoient encore-là ; qu'ils y avoient demeuré pendant quatre ans , subsistant des vivres qui leur ont été fournis par sa Nation ; & lorsque je lui demandai pourquoi ils n'avoient pas été mangés , il me répondit : *Ils faire frere avec eux , non manger hommes , que quand*

quand la guerre faire battre. C'est-à-dire, que sa Nation avoit fait la paix avec eux, & qu'elle ne mangeoit que les Prisonniers de guerre.

Il arriva assez longtems après, qu'étant au haut d'une colline du côté de l'Est, d'où, comme je l'ai dit, on pouvoit découvrir, dans un tems serein, le Continent de l'Afrique, après avoir regardé attentivement de ce côté-là, il parut tout extasié. Il se mit à sauter & à gambader, je lui en demandai le sujet, & il commença à crier de toutes ses forces : *O joye , ô plaisant , là voir mon Païs , là ma Nation !*

Le sentiment de sa joye étoit répandu sur tout son visage, & je crus lire dans le feu de ses yeux un desir violent de retourner dans sa Patrie. Cette découverte me rendit moins tranquille sur son chapitre, & je ne doutai point que si jamais il trouvoit une occasion d'y venir, il n'oubliât absolument, & ce que je lui avois enseigné sur la Religion, & toutes les obligations qu'il pouvoit m'avoir. Je craignis même qu'il ne fût capable de me découvrir à ses Compatriotes, & d'en mener dans l'Île quelques centaines, pour les regaler

ler de ma chair avec la même gayeté , qui lui avoit été ordinaire autrefois , en mangeant quelqu'un de ses Ennemis.

Mais je faisois grand tort au pauvre garçon , dont je fus fort mortifié après. Cependant, durant quelques semaines que la jalousie me possédoit, je fus plus circonspect à son égard, & je lui fis moins de caresses, dans le tems que cet honnête Sauvage fondoit toute sa conduite sur les plus excellens principes du Christianisme, & d'une Nature bien dirigée.

On croira facilement que je ne négligeois rien pour pénétrer les desseins dont je le soupçonnois ; mais je trouvois dans toutes ses paroles tant de candeur , tant de probité , que mes soupçons devoient nécessairement tomber à la fin. Il ne s'appercevoit pas seulement que mes manieres étoient changées à son égard, preuve évidente qu'il ne songeoit à rien moins qu'à me tromper.

Un jour me promenant avec lui sur la colline, dont j'ai déjà fait plusieurs fois mention, dans un tems trop chargé pour découvrir le Continent, je lui de-

demandois s'il ne se feroit pas dans son Païs au milieu de sa Nation ? *Oui*, répondit-il, *moi fort joyeux voir ma Nation*. Eh ! qu'y feriez-vous, lui dis-je, voudriez-vous redevenir Sauvage, & manger encore de la chair humaine ? Il parut chagrin à cette question, & branlant la tête : *Non, non*, repliqua-t-il ; *Vendredi leur conter vivre bons, prier Dieu, manger pain de bled, chair de bêtes, lait, non plus manger hommes*. Mais ils vous mangeront, repartis-je : *Non*, dit-il, *eux non tuer moi, volontiers aimer apprendre* ; à quoi il ajouta qu'ils avoient appris beaucoup de choses des hommes barbus qui y étoient venus dans la chaloupe. Je lui demandai alors s'il avoit envie d'y retourner, & lorsqu'il m'eut répondu en souriant qu'il ne pouvoit pas nager jusques-là, je lui promis de lui faire un canot. Il me dit alors qu'il le vouloit bien, pourvu que je fusse de la partie ; & il m'assura que bien loin de me manger, ils feroient grand cas de moi, lorsqu'il leur auroit conté que j'avois sauvé sa vie, & tué ses ennemis ; & pour me tranquilliser là-dessus, il me fit un grand détail de toutes les bontés qu'ils avoient

avoient eu pour les hommes barbus , que la tempête avoit jettés sur leur rivage.

Depuis ce tems-là je pris la résolution de hazarder le passage, dans le dessein de joindre ces Etrangers, qui devoient être, selon moi, des Espagnols ou des Portugais, ne doutant point que je ne regagnasse ma Patrie, si j'avois une fois le bonheur de me trouver sur le Continent avec une si nombreuse compagnie ; ce que je ne pouvois gueres esperer, si je demeurois dans une Ile éloignée de la Terre-ferme de plus de quarante lieues.

Dans cette vue je résolus de mettre *Vendredi* au travail, & je le menai de l'autre côté de l'Ile pour lui montrer ma chaloupe, & l'ayant tirée de l'eau sous laquelle je la conservois, je la mis à flot, & nous y entrâmes tous deux. Voyant qu'il la manioit avec beaucoup d'adresse & de force, & qu'il la faisoit avancer le double de ce que j'étois capable de faire: Eh bien, lui dis-je, *Vendredi*, nous en irons-nous chez votre Nation? Mais quand je le vis tout stupefait par la crainte que la barque ne fût trop foible pour ce voyage, je
lui

lui fis voir l'autre, que j'avois faite autrefois, & qui étant demeurée à sec depuis vingt-trois ans, étoit fendue par-tout, & presque entièrement pourrie. Il me fit entendre que ce Bâtiment étoit grand de reste pour passer la mer avec toutes les provisions qui nous étoient nécessaires.

Déterminé à exécuter mon dessein, je lui dis que nous devions en aller faire un de cette grandeur, afin qu'il pût s'en servir pour s'en retourner chez lui. A cette proposition il baissa la tête d'un air fort chagrin sans répondre un seul mot, & quand je lui demandai la raison de son silence, il me dit d'un ton lamentable : *Pourquoi vous en colere contre Vendredi, quoi moi faire contre vous ?* Je lui repondis qu'il se trompoit, & que je n'étois point du tout en colere. *Point colere !* repliqua-t-il, en répétant plusieurs fois les mêmes paroles, *point colere, pourquoi donc envoyer Vendredi auprès ma Nation ?* Quoi, dis-je, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez d'y être ? *Oui, oui*, repartit-il, *souhaiter tous deux-là, non Vendredi-là, & point Maître-là.* En un mot, il ne vouloit pas entendre par-là d'entreprendre

treprendre le passage sans moi.

Après l'avoir questionné sur l'utilité qui me reviendrait d'un pareil voyage, il me répondit avec vivacité : *Vous ferez grand beaucoup bien , vous enseigner hommes Sauvages être bons hommes apprivoisés , leur enseigner connoître Dieu , prier Dieu , vivre nouvelle vie. Helas ! mon enfant , lui dis-je , vous ne savez pas ce que vous dites , je ne suis moi-même qu'un pauvre ignorant. Oui , oui ,* repliqua-t-il , *vous moi enseigner bonnes choses , vous enseigner eux bonnes choses aussi.*

Malgré ces marques de son attachement pour moi , je fis semblant de continuer dans mon dessein de le renvoyer , ce qui le desespera si fort , que courant à une des haches qu'il portoit d'ordinaire , il me la presenta , en me disant : *Vous prendre , vous tuer Vendredi , non envoyer Vendredi chez ma Nation.* Il prononça ces mots les yeux pleins de larmes , & d'une manière si touchante , que je fus convaincu de sa constante tendresse pour moi , & que je lui promis de ne le renvoyer jamais contre son gré.

Tout ce qui portoit mon Sauvage
au

au desir de me mener avec lui dans sa Patrie, c'étoit son amour pour ses Compatriotes, auxquels il croyoit mes instructions utiles. Pour moi, mes vues étoient d'une autre nature, je ne songeois qu'à joindre les hommes barbus, & sans differer davantage je me mis à choisir un grand arbre, pour en faire un grand canot propre pour notre voyage. Il y en avoit assez dans l'Ile, mais je souhaitois d'en trouver un assez près de la mer, pour pouvoir le lancer sans beaucoup de peine, dès qu'il seroit transformé en barque.

Mon Sauvage en trouva bientôt un d'un bois qui m'étoit inconnu, mais qu'il connoissoit propre pour notre dessein. Il étoit d'avis de le creuser, en brulant le dedans; mais après que je lui eus enseigné la maniere de la faire par le moyen de coins de fer, il s'y prit fort adroitement, & après un mois d'un rude travail, il perfectionna son ouvrage. La barque étoit fort bien tournée, sur-tout quand par le moyen de nos haches nous lui, eûmes donné par dehors la véritable tournure d'une chaloupe; après quoi nous fîmes encore occupés une quinzaine de jours à la

la mettre à l'eau , ce que nous fîmes pouce après pouce par le moyen de quelques rouleaux.

J'étois surpris de voir avec quelle adresse mon Sauvage savoit la manier & la tourner, quelque grande qu'elle fût. Je lui demandai si elle étoit assez bonne pour y hazarder le passage , & il m'assura que nous le pouvions , même dans un grand vent. J'avois pourtant encore un dessein qui lui étoit inconnu , c'étoit d'y ajouter un mât , une voile , une ancre , & un cable. Pour cet effet je choisis un jeune cèdre fort droit , & j'employai *Vendredi* à l'abattre , & à lui donner la figure nécessaire. Pour moi je fis mon affaire de la voile ; je savois qu'il me restoit un bon nombre de morceaux de vieilles voiles ; mais comme je n'avois été gueres soigneux de les conserver pendant vingt-six ans , je craignois qu'elles ne fussent absolument pourries. J'en trouvai pourtant deux lambeaux passablement bons , je me mis à y travailler , & après la fatigue d'une couture longue & pénible , faite d'éguilles , j'en fis enfin une mauvaise voile triangulaire , que nous appellons en Angle-

Angleterre une *Epaule de mouton*, & qu'on employe d'ordinaire dans les chaloupes de nos Vaisseaux: c'étoit celle dont la manœuvre m'étoit la plus familiere, puisqu'avec une pareille voile, je m'étois échappé autrefois de *Barbarie*, comme le Lecteur l'a vu ci-devant.

Je mis près de deux mois à funer & à dresser mon mât & mes voiles, & à mettre la derniere main à tout ce qui étoit necessaire à la barque. J'y ajoutai un petit *étai*, & une *mizaine*, pour aider le Bâtiment, en cas qu'il fût trop emporté par la marée. Qui plus est, j'attachai un gouvernail à la poupe, & quoique je fusse un assez mauvais Charpentier, comme je savois l'utilité, & même la necessité de cette pièce, je travaillai avec tant d'application, qu'enfin j'en vins à bout. Mais quand je considere toutes les inventions dont je me servis pour suppléer à ce qui me manquoit, je suis persuadé que le gouvernail seul me couta autant de peine que toute la barque.

Il s'agissoit alors d'enseigner la manœuvre à mon Sauvage; car quoiqu'il fût parfaitement comment faire aller
un

un canot à force de rames , il étoit fort ignorant dans le maniment d'une voile & d'un gouvernail. Il étoit dans un étonnement inexprimable , quand il me voyoit tourner & virer ma barque à ma fantaisie , & les voiles changer & s'enfler du côté que je voulois faire cours. Cependant , un peu d'usage lui rendit toutes ces choses familières , & en peu de tems il devint un parfaitement bon Matelot , excepté qu'il me fut impossible de lui faire comprendre la Bouffole. Ce n'étoit pas un grand malheur , car nous avions rarement un tems couvert & jamais des brouillards ; de manière que la Bouffole nous étoit assez inutile , puisque pendant la nuit nous pouvions voir les Etoiles , & découvrir le Continent même pendant le jour , hormis dans les saisons pluvieuses , dans lesquelles personne ne s'avisoit de mettre en mer.

J'étois alors entré dans la vingt-septième année de mon exil dans cette Ile , quoique je ne puisse gueres appeller exil les trois dernières années où j'ai joui de la compagnie de mon fidèle Sauvage. Je continuois toujours à cele-

celebrer l'anniversaire de mon débarquement dans l'Île, avec la même reconnoissance envers Dieu, dont j'avois été animé dans le commencement. Il est certain même que dans ma situation présente, cette reconnoissance devoit redoubler par les nouveaux bienfaits dont la Providence me combloit, & sur-tout par l'esperance prochaine qu'elle me faisoit concevoir de ma délivrance. J'étois persuadé que l'année ne se passeroit pas sans voir mes vœux accomplis; mais cette persuasion ne me faisoit rien négliger de mon économie ordinaire, je remuois la terre comme de coutume, je plantois, je faisois des enclos, je séchois mes raisins, en un mot j'agissois comme si j'eusse dû finir ma vie dans l'Île.

La saison pluvieuse étant survenue, j'étois obligé de garder la maison plus qu'en d'autres tems; j'avois déjà pris auparavant mes mesures, pour mettre notre petit Bâtiment en sûreté, je l'avois fait entrer dans la petite Baye dont j'ai fait plusieurs fois mention; je l'avois tiré sur le rivage pendant la haute marée, & *Vendredi* lui avoit creusé un petit chantier, justement assez

sez grand pour la contenir , & assez profond pour pouvoir lui donner autant d'eau qu'il en faloit pour le mettre à flot ; & pendant la basse-marée , nous avons pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'eau de la mer d'entrer malgré nous dans ce chantier. Pour mettre la chaloupe à l'abri de la pluie , nous la couvrîmes d'un si grand nombre de branches d'arbres , qu'un toit de chaume n'est pas plus impénétrable. De cette maniere nous attendîmes les mois de Novembre & de Decembre , dans l'un desquels je m'étois déterminé à hazarder le passage.

Mon desir d'exécuter mon entreprise s'affermir avec le retour du tems stable , & j'étois continuellement occupé à préparer tout , principalement à assembler les provisions nécessaires pour le voyage , ayant dessein de mettre en mer dans une quinzaine de jours. Un matin , pendant que je travaillois de cette maniere à nos préparatifs , j'ordonnai à *Vendredi* d'aller sur le bord de la mer , pour chercher quelque Tortue , dont la trouvaille nous étoit fort agréable , tant à cause des œufs , qu'à cause de la viande. Il n'y avoit qu'un
mo-

moment qu'il étoit sorti, quand je le vis revenir à toutes jambes, & voler par dessus mon retranchement extérieur, comme si ses pieds ne touchoient pas à terre. Sans me donner le tems de lui faire des questions, il se mit à crier : *O Maître , Maître ! ô douleur ! ô mauvais !* Qu'y a-t-il , *Vendredi ?* lui dis-je : *O.*, répondit-il, *là-bas un, deux, trois Canots, un, deux, trois.* Je conclus de sa maniere de s'exprimer, qu'il devoit y avoir six Canots, mais je trouvai dans la suite qu'il n'y en avoit que trois.

J'avois beau tâcher de le rassurer , le pauvre garçon continuoit à être dans des tranfes mortelles, se persuadant que les Sauvages étoient venus exprès pour le découvrir, pour le mettre en pièces, pour le dévorer. Courage , *Vendredi*, lui dis-je , je suis dans un aussi grand danger que toi ; s'ils nous attrapent, ils n'épargneront pas plus ma chair que la tienne ; c'est pourquoi il faut que nous nous résolvions à les combattre. Sais-tu te battre, mon enfant ? *Moi tirer*, repliqua-t-il , *mais venir-là plusieurs grand nombre.* Ce n'est pas une affaire, lui

dis-je, nos armes à feu effrayeront ceux qu'elles ne tueront pas : je suis résolu de hazarder ma vie pour toi, pourvu que tu m'en promettes autant, & que tu veuilles suivre exactement mes ordres : *Oui*, répondit-il, *moi mourir, quand mon Maître ordonne mourir.*

Là-dessus je lui fis boire un bon coup de mon *Rum* pour lui fortifier le cœur ; je lui fis prendre mes deux fusils de chasse, que je chargeai de la plus grosse dragée : je pris encore quatre mousquets, sur chacun desquels je mis deux clous & cinq petites bales ; je chargeai mes pistolets à proportion ; je mis à mon côté mon grand sabre tout nud, & j'ordonnai à *Vendredi* de prendre sa hache.

M'étant préparé de cette manière, je pris une de mes lunettes, & je montai au haut de la colline, pour découvrir ce qui se passoit sur le rivage : j'apperçus bientôt que nos ennemis y étoient au nombre de vingt-un, avec trois prisonniers ; qu'ils étoient venus en trois Canots, & qu'ils avoient dessein de faire un festin de triomphe, par le moyen de ces trois corps humains.

J'ob-

J'observai encore qu'ils étoient débarqués, non dans l'endroit où *Vendredi* leur étoit échappé, mais plus près de ma petite Baye, où le rivage étoit bas, & où un bois épais s'étendoit presque jusqu'à la mer. Cette découverte m'anima d'un nouveau courage, & retournant vers mon Esclave, je lui dis que j'étois déterminé à les tuer tous, s'il vouloit m'assister avec vigueur : sa peur étant alors passée, & le *Rum* ayant mis ses esprits en mouvement, il parut plein de feu, & répéta avec un air ferme, *moi mourir quand vous ordonne mourir.*

Pour mettre à profit ce moment de noble fureur, je partageai les armes entre nous deux ; je lui donnai un pistolet pour mettre à sa ceinture, je lui mis trois fusils sur l'épaule, j'en pris autant pour moi, & nous nous mêmes en marche. Outre mes armes, je m'étois pourvu d'une bouteille de *Rum*, & j'avois chargé mon Esclave d'un sac plein de poudre & de bales. Le seul ordre qu'il avoit à suivre, étoit de marcher sur mes pas, de ne faire aucun mouvement, de ne pas dire un mot, sans mes ordres.

Dans cette posture je cherchai à main droite un détour, pour venir de l'autre côté de la *Baye*, & pour gagner le bois, afin d'avoir les Cannibales à portée du fusil, avant qu'ils m'eussent découvert. Je vins aisément à bout de trouver cette route par le moyen de mes lunettes d'approche.

Tout en marchant je ralentis beaucoup, par mes reflexions, l'ardeur qui m'avoit porté à cette entreprise : ce n'étoit pas que le nombre des ennemis me fît peur, ils étoient nuds, & certainement j'avois lieu de nous croire plus forts qu'eux : mais les mêmes raisons qui m'avoient donné autrefois de l'horreur pour un pareil massacre, faisoient encore de vives impressions sur mon esprit. *Quelle nécessité, dis-je en moi-même, me porte à tremper mes mains dans le sang d'un Peuple qui n'a jamais eu la moindre intention de m'offenser ? Leurs coutumes barbares font leur propre malheur, & sont une preuve que Dieu les a livrés, aussi-bien que tant d'autres Nations, à leur stupide brutalité, sans m'établir juge de leurs actions, & exécuter de sa Justice : il l'exercera lui-même*
sur

fur eux quand il le voudra, & de la maniere qu'il le trouvera bon. C'est une autre affaire par rapport à Vendredi, qui est leur ennemi déclaré, & dans un état de guerre légitime avec eux ; mais il n'y a rien de tel entr'eux & moi.

Ces pensées me jetterent dans une grande incertitude, dont je sortis enfin, en resolvant d'approcher seulement du lieu de leur barbare festin, & d'agir selon que le Ciel m'inspireroit ; mais de ne me point mêler de leurs affaires, à moins que quelque chose ne se présentât à mes yeux, comme une vocation plus particuliere.

Dans cette vue j'entrai dans le bois avec toute la précaution & tout le silence possible, ayant *Vendredi* sur mes talons, & je m'avançai jusqu'à ce qu'il n'y eût qu'une petite pointe du bois entre nous & les Sauvages : apercevant alors un arbre fort élevé, j'appelle *Vendredi* tout doucement, & je lui ordonne de percer jusques-là, pour découvrir à quoi les Sauvages s'occupoient. Il le fit, & vint bientôt me rapporter qu'on les voyoit de-là distinctément ; qu'ils étoient tous autour de leur feu, se regalant de la

chair d'un de leurs prisonniers, & qu'à quelques pas de-là il y en avoit un autre garotté & étendu sur le sable, qui auroit bientôt le même sort; que ce dernier n'étoit pas de leur Nation, mais un des hommes barbus qui s'étoient sauvés dans son País avec une chaloupe. Ce rapport, & sur-tout la particularité du *Prisonnier barbu*, ranima toute ma fureur : je m'avançai vers l'arbre, & j'y vis clairement un homme blanc couché sur le sable, les mains & les pieds garottés; les habits, dont je le vis couvert, ne me laisserent pas douter un moment que ce ne fût un Européen.

Il y avoit un autre arbre revêtu d'un petit buisson plus près de leur horrible festin d'environ cinquante verges, où, si je pouvois parvenir sans être apperçu, je vis que je les aurois à demi-portée de fusil. Cette découverte me donna assez de prudence pour maîtriser ma passion pendant quelques momens, quoique ma rage fût montée au plus haut degré, & me glissant derrière quelques broussailles, je parvins à cet endroit, où je trouvai une petite élévation, d'où je découvris

à quatre-vingts verges de moi tout ce qui se passoit.

Je vis qu'il n'y avoit pas un instant à perdre, dix-neuf de ces Barbares étoient assis à terre, ferrés les uns contre les autres, ayant détaché deux Bouchers, pour leur apporter apparemment le pauvre Chrétien membre à membre. Ils étoient déjà occupés à lui délier les pieds, quand me tournant vers mon Esclave. Allons, *Vendredi*, lui dis-je, suis exactement mes ordres, fais précisément ce que tu me verras faire sans manquer dans le moindre point. Il me le promit, & là-dessus posant à terre un de mes mousquets, & un de mes fusils de chasse, je le vis m'imiter avec exactitude. Avec mon autre mousquet je couchai les Sauvages en joue, en lui ordonnant d'en faire autant. *Es-tu prêt ?* lui dis-je. *Oui*, répondit-il, & en même tems nous fîmes feu l'un & l'autre.

Vendredi m'avoit tellement surpassé à viser juste, qu'il en tua deux, & en blessa trois; au-lieu que je n'en blessai que deux, & ne donnai la mort qu'à un seul. On peut juger si les autres étoient dans une terrible consternation :

tous ceux qui n'étoient pas blessés , se leverent precipitamment sans savoir de quel côté tourner leurs pas pour éviter le danger , dont la source leur étoit inconnue. *Vendredi* cependant avoit toujours les yeux fixés sur moi , pour observer & pour imiter mes mouvemens. Après avoir vu l'effet de notre première décharge , je jettai mon mousquet pour prendre le fusil de chasse , & mon Esclave en fit de-même. Il coucha en joue comme moi : *Es-tu prêt* , lui demandai-je encore , & dès qu'il m'eût dit , qu'*oui : feu donc* , lui dis-je , *au nom de Dieu* , & en même tems nous tirâmes encore parmi la troupe effrayée : & comme nos armes étoient chargées d'une grosse dragée , comme de petites bales de pistolet , il n'en tomba que deux ; mais il y en avoit tant de blessés , que nous les vîmes courir la plupart çà & là , tout couverts de sang , & qu'un moment après il en tomba encore trois à demi-morts.

Ayant jetté alors à terre les armes déchargées , je saisis mon second mousquet ; j'ordonnai à *Vendredi* de me suivre , ce qu'il fit avec beaucoup d'intrepidité.

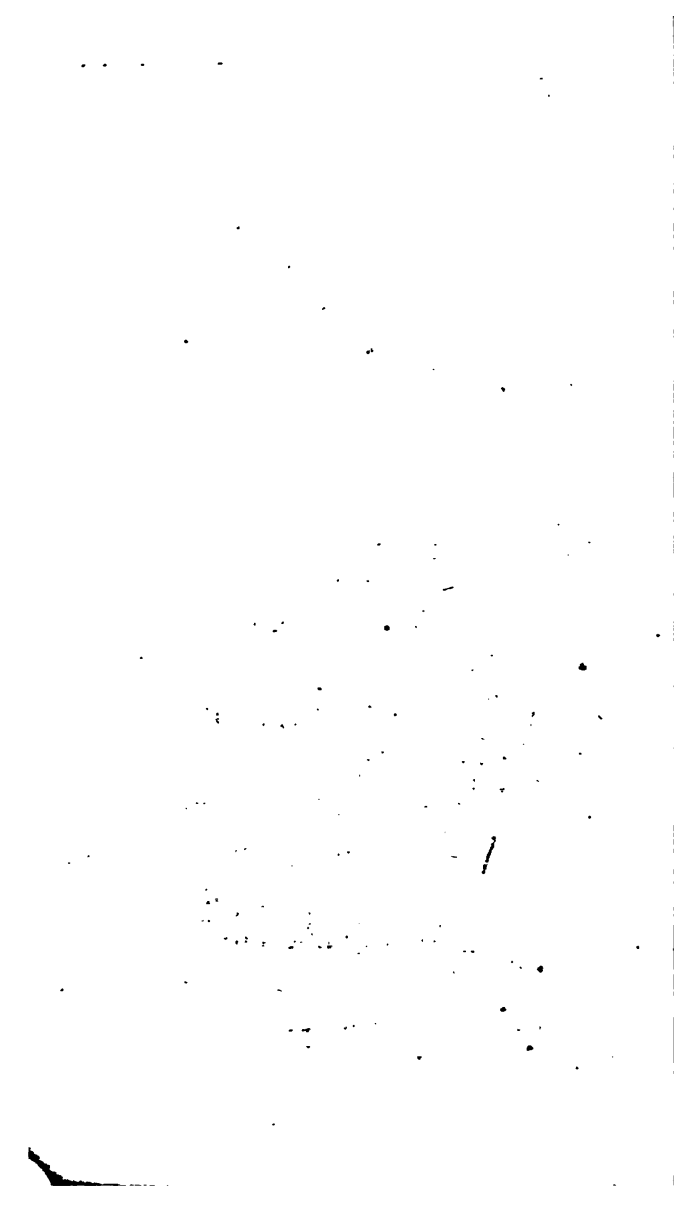
trepidité. Je sortis brusquement du bois avec *Vendredi* sur mes talons, & dès que je fus découvert, je poussai un grand cri, comme il fit aussi de son côté: ensuite je me mis à courir de toutes mes forces, autant que me le permettoit le fardeau d'armes que je portois, vers la pauvre victime, qui étoit étendue sur le sable, entre ce lieu du festin & la mer. Les Bouchers, qui alloient exercer leur art sur ce pauvre malheureux, l'avoient abandonné au bruit de notre première décharge, & prenant la fuite avec une terrible frayeur du côté de la mer, s'étoient jettés dans un des Canots, où ils furent suivis par trois autres. Je criai à *Vendredi* de courir de ce côté-là, & de tirer dessus. Il m'entendit d'abord, & s'étant avancé sur eux d'une quarantaine de verges, il fit feu sur eux. Je crus au commencement qu'il les avoit tous tués, les voyant tomber les uns sur les autres, mais j'en revis bientôt deux sur pied: il en avoit pourtant tué deux, & blessé un troisième de façon qu'il resta comme mort au fond de la barque.

Pendant que mon Sauvage s'atta-

choit ainsi à la destruction de ses ennemis , je tirai mon couteau pour couper les liens du pauvre prisonnier , & ayant mis en liberté ses pieds & ses mains , je le mis sur son séant , & je lui demandai en Portugais qui il étoit. Il me répondit en Latin , *Christianus* ; mais le voyant si foible qu'il avoit de la peine à se tenir debout & à parler , je lui donnai ma bouteille , & lui fis signe de boire : il le fit , & mangea encore un morceau de pain , que je lui avois donné aussi. Après avoir un peu repris ses esprits , il me fit entendre qu'il étoit Espagnol , & qu'il m'avoit toutes les obligations imaginables pour l'important service que je venois de lui rendre : je me servis de tout l'Espagnol que je pouvois rassembler , & je lui dis , *Senor* , nous parlerons une autre fois ; mais à présent il faut combattre , s'il vous reste quelque force ; prenez ce pistolet & cette épée , & faites-en un bon usage. Il le prit d'un air reconnoissant , & il sembloit que ces armes lui fissent revenir toute sa vigueur. Il tomba dans le moment sur ses ennemis comme une Furie , & dans un tour de main il en



Combat contre les sauvages, délivrance d'un Espagnol.



en dépêcha deux à coups de sabre. Il est vrai qu'ils ne se défendoient gueres. Ces pauvres Barbares étoient si effrayés du bruit de nos fusils , qu'ils étoient aussi peu en état de songer à leur conservation , que leur chair avoit été capable de résister à nos bales. Je m'en étois bien apperçu , lorsque *Vendredi* avoit fait feu sur ceux qui étoient dans la barque , dont les uns avoient été terrassés par la peur , aussi-bien que les autres par les blessures.

Je tenois toujours mon dernier fusil sans le tirer , afin de n'être pas pris à dépourvu. C'étoit tout ce que j'avois pour me défendre , ayant donné mon pistolet & mon sabre à l'Espagnol. J'ordonnai cependant à *Vendredi* de retourner à l'arbre où nous avions commencé le combat , & d'y chercher nos armes déchargées , ce qu'il fit avec une grande rapidité. Pendant que je m'étois mis à terre pour les charger de nouveau , je vis un combat très-vigoureux entre l'Espagnol & un des Sauvages , qui étoit allé sur lui avec un de ces sabres de bois , qui avoient été destinés à le priver de la vie , si je ne l'avois empêché.

L'Espagnol , qui quoique foible étoit aussi brave & aussi hardi qu'il est possible de l'être , avoit déjà combattu l'Indien pendant quelque tems , & lui avoit fait deux blessures à la tête , quand l'autre l'ayant saisi par le milieu du corps , le jetta à terre , & fit tous ses efforts pour lui arracher mon épée. L'Espagnol ne perdit pas son sang-froid dans cette extrémité ; il quita sagement le sabre , mit la main au pistolet , & tua son ennemi sur le champ. *Vendredi* , qui n'étoit plus à portée de recevoir mes ordres , se voyant en pleine liberté , poursuivit les autres Sauvages avec sa hache , de laquelle il dépêcha d'abord trois de ceux qui avoient été jettés à terre par nos décharges , & ensuite tous les autres qu'il put attraper. De l'autre côté l'Espagnol ayant pris un de mes fusils , se mit à la poursuite de deux autres , qu'il blessa tous deux ; mais comme il n'avoit pas la force de courir , ils se fauverent dans le bois , où *Vendredi* en tua encore un ; pour le second , qui étoit d'une agilité extrême , il lui échappa , se jetta à corps perdu dans la mer , & gagna à la nage le Canot , où il y avoit trois
de

de ses camarades, dont l'un, comme je l'ai déjà dit, étoit blessé: ces quatre furent les seuls de toute la troupe qui se sauverent de nos mains, comme il est aisé de le voir par la liste suivante.

Trois tués par notre première décharge.	3
Deux tués par la seconde.	2
Deux tués par <i>Vendredi</i> dans le Canot.	2
Deux tués par le même, de ceux qui avoient été d'abord bles- sés.	2
Un tué par le même dans le bois.	1
Trois tués par l'Espagnol.	3
Quatre tués par <i>Vendredi</i> dans le bois, où leurs blessures les a- voient fait tomber çà & là.	4
Quatre sauvés dans le Canot, parmi lesquels il y en avoit un de blessé.	4

En tout 21

Ceux qui étoient dans le Canot, fai-
soient force de rames pour se mettre
hors de la portée du fusil; & quoique
mon Esclave leur tirât encore deux ou

trois coups , je n'en vis pas un faire mine d'en être touché. Il souhaitoit fort que nous prissions un des Canots pour leur donner la chasse : ce n'étoit pas sans raison. Il étoit fort à craindre , s'ils échappoient , qu'ils ne fissent le recit de leur triste aventure à leurs compatriotes , & qu'ils ne revinssent avec quelques centaines de barques , pour nous accabler par leur nombre. J'y consentis donc , je me jettai dans un de leurs Canots , en commandant à *Vendredi* de me suivre : mais je fus bien surpris en y voyant un troisième prisonnier garotté de la même manière que l'avoit été l'Espagnol , & presque mort de peur , n'ayant pas su ce dont il s'agissoit ; car il étoit tellement lié , qu'il avoit été incapable de lever la tête , & qu'il lui restoit à peine un souffle de vie.

Je me mis d'abord à couper les cordes qui l'incommodoient si fort , je m'efforçai à le lever , mais il n'avoit pas la force de se soutenir , ou de parler. Il jetta seulement des cris sourds mais lamentables , craignant sans doute qu'on ne le déliât que pour lui ôter la vie.

Dès

Dès que *Vendredi* fut entré dans la barque , je lui dis de l'assurer de sa délivrance , & de lui donner un coup de mon *Rum* ; ce qui joint à la bonne nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas , le fit revivre , & lui donna assez de force pour se mettre sur son séant.

Dès que *Vendredi* l'eut bien regardé , & l'eut entendu parler , c'étoit une chose propre à tirer des larmes des yeux à l'homme le plus insensible , de le voir baisser , embrasser ce Sauvage ; de le voir pleurer , rire , sauter , danser à l'entour , ensuite se tordre les mains , se battre le visage , puis chanter , sauter , danser de nouveau , enfin se comporter comme s'il eût été hors du sens. Pendant quelques momens , il n'avoit pas la force de m'expliquer la cause de tant de mouvemens opposés ; mais étant un peu revenu à lui , il me dit que ce Sauvage étoit son pere.

Il m'est impossible d'exprimer à quel degré je fus touché des transports que l'amour filial produisoit dans le cœur du pauvre garçon , à la vue de son pere délivré des mains de ses bourreaux. Il m'est tout aussi difficile de bien dépeindre toutes les tendres

dres extravagances où ce spectacle le jettoit : tantôt il entroit dans le Canot, tantôt il en sortoit, tantôt il y ren-
troit de nouveau, il s'asséyoit auprès de son pere, & pour le rechauffer il en tenoit la tête serrée contre sa poitrine pendant des demi-heures entieres ; il lui prenoit les mains & les pieds roidis par la force dont ils avoient été liés, & tâchoit de les amollir en les frottant. Voyant son dessein je lui donnai de mon *Rum*, pour rendre ce frottement plus utile, ce qui fit beaucoup de bien au pauvre Vieillard.

Cet accident nous fit oublier de poursuivre le Canot des Sauvages, qui étoient déjà hors de notre vue : ce fut un bonheur pour nous, car deux heures après, lorsqu'ils ne pouvoient pas encore avoir fait le quart du chemin, il se leva un vent terrible, qui continua pendant toute la nuit ; & comme il venoit du Nord-Ouest, & qu'il leur étoit contraire, il ne me parut alors gueres possible qu'ils pussent gagner leurs Côtes.

Pour revenir à *Vendredi*, il étoit tellement occupé autour de son Pere,

re , que pendant assez long-tems je n'eus pas le cœur de le tirer de-là ; mais quand je crus qu'il avoit suffisamment satisfait ses transports , je l'appelai , il vint en sautant , en riant & en marquant la joye la plus vive. Je lui demandai s'il avoit donné du pain à son pere : *Non*, dit-il, *moi vilain chien manger tout moi-même*. Là-dessus je lui donnai un de mes gâteaux d'orge que j'avois dans ma poche , & j'y ajoutai un coup de *Rum* pour lui-même. Il n'en goûta pas seulement , mais alla porter le tout à son pere , avec une poignée de raisins secs , que je lui avois donné encore pour ce bon-homme.

Un moment après je le vis sortir de la barque & se mettre à courir vers mon habitation avec une telle rapidité , que je le perdís de vue dans un instant ; car c'étoit le garçon le plus agile & le plus léger que j'aye vu de mes jours. J'avois beau crier , il n'entendoit rien ; mais environ un quart-d'heure après , je le vis revenir avec moins de vitesse , parce qu'il portoit quelque chose.

C'étoit un pot rempli d'eau fraîche & de quelques morceaux de pain , qu'il me don-

donnoit : pour l'eau il la porta à son pere, après que j'en eus bu un petit coup pour me defalterer. Elle ranima entièrement le pauvre Vieillard, & lui fit plus de bien, que toute la liqueur forte qu'il avoit prise ; car il mouroit de soif.

Quand il eut bu, & que je vis qu'il y avoit encore de l'eau de reste, j'ordonnai à *Vendredi* de la porter à l'Espagnol, avec un des gâteaux qu'il m'avoit été chercher. Celui-ci étoit aussi extrêmement foible, & s'étoit couché sur l'herbe à l'ombre d'un arbre : il se releva pourtant pour manger & pour boire, & je m'en approchai moi-même pour lui donner une poignée de raisins. Il me regarda d'un air tendre, & plein de la plus vive reconnoissance ; mais il avoit si peu de force, quoiqu'il eût marqué tant de vigueur dans le combat, qu'il ne pouvoit pas se tenir sur ses jambes ; il l'essaya deux ou trois fois, mais envain ; ses pieds enflés prodigieusement à force d'avoir été garrottés, lui causoient trop de douleur. Pour le soulager j'ordonnai à *Vendredi* de les lui frotter avec du *Rum*, comme il avoit fait à son Pere.

Quoi-

Quoique mon pauvre Sauvage s'acquît de ce devoir avec affection, il ne pouvoit pas s'empêcher de moment à autre, de tourner ses yeux vers son pere, pour voir s'il étoit toujours dans le même endroit & dans la même posture : une fois entr'autres, ne le voyant pas, il se leva avec précipitation, & courut de ce côté-là avec tant de vitesse, qu'il étoit difficile de voir si ses pieds touchoient à terre; mais en entrant dans le Canot, il vit qu'il n'y avoit rien à craindre, & que son pere s'étoit couché seulement pour se reposer. Dès que je le vis de retour, je priai l'Espagnol de souffrir que *Vendredi* l'aidât à se lever, & le conduisît vers la barque, pour le mener de-là à mon habitation, où j'aurois de lui tout le soin possible. Mon Sauvage n'attendit pas que l'Espagnol fît le moindre effort : comme il étoit aussi robuste qu'agile, il le chargea sur ses épaules, le porta jusqu'à la barque, & le fit asseoir sur un des côtés du Canot; ensuite il le plaça auprès de son pere; puis sortant de la barque, il la lança à l'eau, & quoiqu'il fît un grand vent, il lui fit suivre le rivage,

plus

plus vite que je n'étois capable de marcher. Après l'avoir fait entrer dans la Baye, il se met de nouveau à courir pour chercher l'autre Canot des Sauvages qui nous étoit resté, & il y arriva avec cette barque aussi vite que j'y étois venu par terre. Il me fit passer la Baye, & ensuite il alla aider nos nouveaux compagnons à sortir du Canot où ils étoient ; mais ils n'étoient ni l'un ni l'autre en état de marcher, desorte que *Vendredi* ne favoit comment faire.

Après avoir medité sur les moyens de remedier à cet inconvenient, je priai mon Sauvage de s'asseoir & de se reposer ; pour moi je me mis à travailler, en attendant, à une espèce de *Civiere*. Nous les posâmes tous deux, & les portâmes jusqu'à notre retranchement exterieur. Mais nous voila dans un plus grand embarras qu'auparavant : je n'avois nulle envie d'abattre ce rempart, & je ne voyois pas comment on pourroit les faire passer par dessus. Le seul parti qu'il y avoit à prendre, c'étoit de travailler de nouveau, & avec l'aide de *Vendredi* je dressai en moins de deux heures une jolie petite tente,

tente, couverte de ramée & de vieilles voiles, entre mon retranchement extérieur & le bûchage, que j'avois eu soin de planter à quelques pas de-là. Dans cette hute, je leur fis deux lits de quelques bottes de paille, sur chacun desquels je mis une couverture pour coucher dessous, & une autre couverture pour les tenir chauds.

Voilà mon Ile peuplée, je me croyois alors riche en Sujets, & c'étoit une idée fort flatteuse pour moi, de me considérer comme un petit Monarque : toute cette Ile étoit mon domaine à des titres incontestables. Mes Sujets m'étoient parfaitement soumis ; j'étois leur Législateur & leur Seigneur Despotique ; ils m'étoient tous redevables de la vie, & tous ils étoient prêts à la risquer pour mon service dès que l'occasion s'en présenteroit. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est qu'il y avoit dans mes Etats trois Religions différentes ; *Vendredi* étoit Protestant ; son pere étoit Payen & un Cannibale ; l'Espagnol étoit Catholique-Romain ; & moi, comme un Prince sage & équitable, j'établissois la Liberté de Conscience dans tout mon

mon Royaume. Cela soit dit en passant.

Dès que j'eus logé mes deux nouveaux compagnons, je songeai à rétablir leurs forces par un bon repas. Je commandai d'abord à *Vendredi* d'aller prendre parmi mon troupeau apprivoisé un chevreau d'un an ; je le tuai , & en ayant coupé un quartier de derriere, je le mis en petites pièces , je le fis bouillir & étuver , & je vous assure que je leur accommodai un fort bon plat de viande & de bouillon, où j'avois mis de l'orge & du ris. Je portai le tout dans la nouvelle tente, & ayant servi, je me mis à table avec mes nouveaux hôtes , que je regalai, & encourageai de mon mieux, me servant de *Vendredi* comme de mon Interprète, non seulement auprès de son pere , mais encore auprès de l'Espagnol, qui parloit fort joliment la Langue des Sauvages.

Après avoir diné , ou pour mieux dire soupé , j'ordonnai à mon Esclave de prendre un des Canots, & d'aller chercher nos armes à feu que nous avions laissées sur le champ de bataille ; & le jour après je lui dis d'enterrer les
morts.

morts, qui étant exposés au Soleil, nous auroient bientôt incommodés par leur mauvaise odeur, & d'enfvelir en même tems les restes affreux du festin, qui étoient répandus en quantité sur le rivage. J'étois si éloigné de le faire moi-même, que je ne pouvois y penser sans horreur, & que j'en détournais les yeux quand j'étois obligé de passer par cet endroit. Pour mon Sauvage il s'en acquita si bien, qu'il ne resta pas seulement l'apparence ni du combat ni du festin, & que je n'aurois pu reconnoître le lieu même, sans la pointe du bois qui s'avançoit de ce côté-là.

Je crus alors qu'il étoit tems d'entrer en conversation avec mes nouveaux Sujets. Je commençai par le pere de *Vendredi*, à qui je demandai ce qu'il pensoit des Sauvages qui nous étoient échappés, & si nous devions craindre qu'ils ne retournassent avec des forces capables de nous accabler ? Son sentiment étoit, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils eussent pu résister à la tempête, & qu'ils devoient être tous peris, à moins que d'avoir été portés du côté du Sud sur certaines Côtes,
où

où ils feroient dévorés immancablement. A l'égard de ce qui pourroit arriver en cas qu'ils eussent été assez heureux pour regagner leur rivage, il me dit qu'il les croyoit si fort effrayés par la maniere dont ils avoient été attaqués, si étourdis par le bruit & par le feu de nos armes, qu'ils ne manqueroient pas de raconter à leur Peuple, que leurs compagnons avoient été tués par la foudre & par le tonnerre, & que les deux ennemis qui leur avoient apparu, étoient sans doute des Esprits descendus du Ciel pour les détruire. Il étoit confirmé dans cette opinion, parce qu'il avoit entendu dire aux fuyards, qu'ils ne pouvoient pas comprendre que des hommes pussent *souffler foudre, parler tonnerre*, & tuer à une grande distance, sans lever seulement la main.

Ce vieux Sauvage avoit raison; car j'ai appris ensuite, que ceux qui s'étoient sauvés dans le Canot, étoient revenus chez eux, & avoient donné une telle épouvante à leurs compatriotes, qu'ils s'étoient mis dans l'esprit, que quiconque oseroit approcher de cette *Ile enchantée*, seroit détruit par
le

le feu du Ciel : on peut juger s'ils furent assez hardis pour s'y exposer. Mais comme alors ces circonstances m'étoient inconnues , je fus pendant quelque tems dans des apprehensions continuelles , qui m'obligerent à être sur mes gardes , & à tenir toutes mes troupes sous les armes. Nous étions alors quatre , & je n'aurois pas craint d'affronter une centaine de nos ennemis en rase campagne.

Cependant , ne voyant pas arriver un seul Canot sur mon rivage pendant assez de tems , mes frayeurs s'apaisèrent , & je commençai à délibérer sur mon voyage vers le Continent , où le pere de *Vendredi* m'assuroit que je serois bien reçu par les Sauvages pour l'amour de lui.

L'exécution de mon dessein fut un peu suspendue par un entretien fort sérieux que j'eus avec l'Espagnol. Il m'apprit qu'il avoit laissé au Continent seize autres Chrétiens , tant Espagnols que Portugais , qui ayant fait naufrage , & s'étant sauvés sur ces Côtes , y vivoient à-la-verbatim en paix avec les Sauvages , mais avoient à peine assez de vivres pour ne pas mourir de faim.

Je lui demandai toutes les particularités de leur voyage , & je découvris qu'ils avoient monté un Vaisseau Espagnol, venant de *Rio de la Plata*, pour porter à la *Havana* des peaux & de l'argent, & pour s'y charger de toutes les Marchandises Européennes qu'ils y pourroient trouver ; qu'ils avoient sauvé d'un autre Vaisseau cinq Matelots Portugais ; qu'en récompense ils en avoient perdu cinq des leurs, & que les autres à travers une infinité de dangers, étoient arrivés à demi-morts de faim sur le rivage des Cannibales, saisis de la crainte d'être dévorés aussi-tôt qu'on les auroit aperçus.

Il me conta encore qu'ils avoient quelques armes avec eux, mais qu'elles leur étoient absolument inutiles, faute de bales & de poudre, dont ils n'avoient sauvé qu'une très-petite quantité, qu'ils avoient consumée les premiers jours de leur débarquement, en allant à la chasse.

Mais, lui dis-je, que deviendront-ils à la fin, n'ont-ils jamais formé le dessein de se tirer de-là ? Il me répondit qu'ils y avoient pensé plus d'une fois, mais que

que n'ayant ni Vaisseau, ni instrumens nécessaires pour en construire un, ni aucune provision, toutes leurs délibérations là-dessus avoient été terminées par des larmes & par le desespoir.

Je lui demandai de quelle maniere il croyoit qu'ils pouvoient recevoir une proposition de ma part tendante à leur délivrance, & s'il ne jugeroit pas qu'elle seroit aisée à exécuter, si on pouvoit les faire venir tous dans mon Ile. Mais, ajoutai-je, je vous avoue franchement que je crains fort quelque coup de traitre de leur façon. La gratitude n'est pas une vertu fort familiere aux hommes, qui d'ordinaire conformément moins leur conduite aux services qu'ils ont reçus, qu'aux avantages qu'ils peuvent esperer. Ce seroit pour moi une chose bien dure, continuai-je, si pour prix d'avoir été l'instrument de leur délivrance, ils m'amenoient comme leur prisonnier dans la Nouvelle Espagne, où tout Anglois, par quelque accident qu'il y puisse venir, ne doit s'attendre qu'à la plus cruelle destinée. Je vous assure que j'aurois mieux être dévoré tout vivant par les Sauvages, que de tomber entre les mains impitoyables de l'Inquisition. Sans cette

Y 2

diffi-

difficulté, ajoutai-je, je croirois mon dessein fort aisé; Et s'ils se trouvoient tous ici, on pourroit facilement construire un Bâtiment assez grand pour nous mener, ou du côté du Sud dans le Brezil, ou du côté du Nord dans les Iles Espagnoles.

Après avoir écouté mon discours avec attention, il me répondit avec un air de candeur, que ces gens-là sentoient avec tant de vivacité tout ce qu'il y avoit de misérable dans leur situation, qu'il étoit sûr qu'ils auroient horreur de la pensée seule de maltraiter un homme qui contribueroit à les en délivrer. Si vous voulez, poursuivit-il, j'irai les voir avec le vieux Sauvage, je leur communiquerai votre intention, Et je vous apporterai leur réponse: je n'entrerais point en traité avec eux sans qu'ils m'assurent de la garder, par les sermens les plus solennels. Je veux stipuler qu'ils vous reconnoîtront pour leur Commandant, Et je les ferai jurer par les Sacremens Et par l'Evangile, de vous suivre dans quelque Pays Chrétien que vous trouverez à propos, Et de vous obéir exactement jusqu'à ce que nous y soyons arrivés: Et je prétendas vous apporter sur tout cela un Contrat formel signé par toute la Troupe.

Pour

Pour me donner plus de confiance en lui, il me proposa de me prêter serment lui-même avant son départ, & il me jura qu'il ne me quitteroit jamais sans mes ordres, & qu'il me défendrait jusqu'à la dernière goutte de son sang, si ses compatriotes étoient assez lâches pour manquer à leurs promesses dans le moindre point. Au reste, il m'assura que c'étoient tous de fort honnêtes gens, qu'ils étoient accablés de toute la misère imaginable, destitués d'armes & d'habits, & n'ayant d'autres vivres que ceux que leur fournissoit la pitié des Sauvages; qu'ils étoient privés de tout espoir de revenir jamais dans leur Patrie, & que si je voulois bien songer à finir leurs malheurs, ils étoient gens à vivre & à mourir avec moi.

Sur ces assurances je résolus fermement de travailler à leur bonheur, & d'envoyer pour traiter avec eux l'Espagnol avec le vieux Sauvage; mais quand tout étoit prêt pour leur départ, mon Espagnol lui-même me fit une difficulté, où je trouvai tant de prudence & tant de sincérité, que je fus très satisfait de lui, & que je suivis

le conseil qu'il me donnoir, de différer cette affaire pour cinq ou six mois. Voici le fait.

Il y avoit déjà un mois qu'il étoit avec nous, & je lui avois montré toutes les provisions que j'avois rassemblées par le secours de la Providence. Il comprenoit parfaitement bien que ce que j'avois amassé de blé & de ris, quoique suffisant de reste pour moi-même, ne suffiroit pas pour ma nouvelle famille, à moins d'une fort grande économie, bien loin de pouvoir fournir aux besoins de ses camarades, qui étoient encore au nombre de seize. D'ailleurs, il en faloit une bonne quantité pour avitailler le Vaisseau que je voulois faire, pour passer dans quelque Colonie Chrétienne : & son avis étoit de défricher d'autres champs, d'y semer tout le grain dont je pouvois me passer, & d'attendre une nouvelle moisson, avant que de faire venir ses compatriotes. *La disette*, me dit-il, *pourroit les porter à la revolte, en leur faisant voir qu'ils ne sont sortis d'un malheur, que pour tomber dans un autre. Vous savez*, poursuivit-il, *que les Enfans d'Israël, quoique ravis d'abord d'être délivrés*
de

de la Servitude d'Egypte , se rebellerent contre Dieu leur Libérateur , quand ils manquèrent de pain dans le Désert.

Son conseil me parut si raisonnable , & j'y trouvai tant de preuves de sa fidélité , que j'en fus charmé , & que je me déterminai à le suivre. Nous nous mettons donc tous quatre à remuer la terre , aussi-bien que nos instrumens de bois nous le permettoient ; & dans l'espace d'un mois le tems d'ensemencer les terres étant venu , nous en avions assez défriché pour y semer vingt-deux boisseaux d'orge , & seize jarres de ris , qui étoit tout le grain que nous pouvions épargner. A peine nous en resta-t-il pour vivre pendant les six mois , qui devoient s'écouler avant la nouvelle récolté ; car le grain est six mois en terre dans ce Pais-là.

Etant alors assez forts pour ne rien craindre des Sauvages , à moins qu'ils ne vinssent en très-grand nombre , nous nous promenions par toute l'île sans aucune inquiétude ; & comme nous avions tous l'esprit plein de notre délivrance , il m'étoit impossible de ne

pas songer aux moyens. Entre autres choses je marquai plusieurs arbres, qui me paroissoient propres pour mes vues; j'employai *Vendredi* & son pere à les couper, & je leur donnai l'Espagnol pour inspecteur. Je leur montrai avec quel travail infatigable j'avois fait des planches d'un arbre fort épais, & je leur ordonnai d'agir de-même. Ils me firent une douzaine de bonnes planches de chêne d'à peu près deux pieds de large, de trente-cinq de long, & épaisses depuis deux pouces jusqu'à quatre. On peut comprendre quelle peine il falloit pour en venir à bout.

Je songeois en même tems à augmenter mon troupeau; tantôt j'allois moi-même à la chasse avec *Vendredi*, tantôt je l'envoyois avec l'Espagnol; & de cette maniere nous attrapâmes vingt-deux chevreaux, que nous joignîmes à notre troupeau apprivoisé; car quand il nous arrivoit de tuer une chevre, nous ne manquions jamais d'en conserver les petits. Outre cela, la saison étant venue de cueillir le raisin, je fis secher une si grande quantité de grapes, qu'il y en avoit de quoi remplir

plir plus de soixante barils. Ce fruit faisoit avec notre pain une grande partie de nos alimens, & je puis vous assurer que c'est quelque chose d'extraordinairement nourrissant.

C'étoit alors le tems de la moisson, & notre grain étoit en fort bon état, quoique j'aye vu des années plus fertiles dans l'Ile. La recolte fut pourtant assez bonne, pour répondre à nos fins; de 22 boisseaux d'orge que nous avions semés, il nous en vint 220, & notre ris s'étoit multiplié à proportion, ce qui étoit une provision suffisante pour nous, & pour les hôtes que nous attendions, jusqu'à notre moisson prochaine: ou bien, s'il s'agissoit de faire le voyage projeté, il y en avoit assez pour avitailler abondamment notre Vaisseau, de quelque côté de l'Amérique que nous voulussions diriger notre cours.

Après avoir recueilli ainsi nos grains, nous nous mîmes à travailler en osier, & à faire quatre grands paniers pour l'y conserver. L'Espagnol étoit extrêmement habile à ces sortes d'ouvrages, & il me blâmoit souvent de n'avoir pas employé cet art à faire mes

enclos & mes retranchemens. Mais par bonheur la chose n'étoit plus nécessaire alors.

Tous ces préparatifs étant faits, je permis à mon Espagnol de passer en Terre-ferme, pour voir s'il y avoit quelque chose à faire avec ses compatriotes : & je lui donnai un ordre par écrit, de ne pas emmener un seul homme avec lui sans lui avoir fait jurer devant lui, & devant le vieux Sauvage, que bien loin d'attaquer le Maître de l'Ile, & de faire le moindre chagrin à un homme qui avoit la bonté de travailler à sa délivrance, il ne negligeroit rien pour le défendre contre toutes sortes d'attentats, & qu'il se soumettroit entièrement à ses commandemens, de quelque côté qu'il trouvât bon de le mener. J'ordonnai encore à l'Espagnol de m'en rapporter un traité formel par écrit, signé de toute la troupe, sans songer que selon toutes les apparences elle n'avoit ni papier ni ancre.

Muni de ces instructions, il partit avec le vieux Sauvage dans le même Canot qui avoit servi à les conduire dans l'Ile, pour y être dévorés par les Cannibales leurs ennemis. Je leur donnai à cha-

cun

cun un mousquet à rouet, & environ huit charges de poudre & de bales ; en leur enjoignant d'en être bons menagers, & de ne les employer que dans les occasions pressantes.

Voilà les premières mesures que je pris pour ma délivrance depuis vingt-sept ans & quelques jours que j'avois été dans l'île. Aussi ne négligeai-je aucunes précautions nécessaires pour les rendre justes. Je donnai à mes Voyageurs une provision de pain & de grappes de raisins secs pour plusieurs jours, & une autre provision pour huit jours destinée aux Espagnols. Je convins encore avec eux d'un signal qu'ils mettroient à leur retour à leur Canot, pour pouvoir les reconnoître par-là avant qu'ils abordassent, & là-dessus je leur souhaitai un heureux voyage.

Ils mirent en mer avec un vent frais pendant la Pleine-Lune. C'étoit au mois d'Octobre, selon mon calcul ; car pour un compte exact des jours, je ne pus jamais m'assurer de l'avoir juste, depuis que je l'eus une fois perdu ; je n'étois pas tout à fait sûr, même d'avoir compté exactement les années, quoique dans la suite je vis que mon

calcul s'accordoit parfaitement avec la vérité.

J'avois déjà attendu pendant huit jours le retour de mes Députés, quand il m'arriva à l'improviste une aventure, qui n'a peut-être pas sa semblable dans aucune Histoire. C'étoit le matin, & j'étois encore profondément endormi, lorsque *Vendredi* approcha de mon lit avec précipitation, en criant, *Maître, Maître, ils sont venus, ils sont venus!*

Je me leve, & m'étant habillé je me mets à traverser mon bocage, qui étoit déjà devenu alors un bois épais, songeant si peu au moindre danger, que j'étois sans armes contre ma coutume; mais je fus bien surpris en tournant mes yeux vers la mer, de voir à une lieue & demie de distance une chaloupe avec une voile, que nous appelons *Epaule de Mouton*, faisant cours du côté de mon rivage, & poussée par un vent favorable. Je vis d'abord qu'elle ne venoit pas du côté directement opposé à mon rivage, mais du côté du Sud de l'Ile. Là-dessus je dis à *Vendredi* de ne se pas donner le moindre mouvement, puisque ce n'é-

toit

toit pas-là les gens que nous attendions, & que nous ne pouvions pas savoir encore s'ils étoient amis ou ennemis.

Pour en être mieux éclairci, je fus chercher malunette d'approche, & par le moyen de mon échelle je montai au haut du rocher, comme j'avois accoutumé de faire quand j'apprehendois quelque chose, & que je voulois le découvrir sans être découvert moi-même.

A peine avois-je mis le pied sur le haut de la colline, que je vis clairement un Vaisseau à l'ancre, à peu près à deux lieues & demie au Sud-Ouest de moi, & je crus observer par la structure du Bâtiment, que le Vaisseau étoit Anglois, aussi-bien que la chaloupe.

Je ne saurois exprimer les impressions confuses que cette vue fit sur mon imagination. Quoique ma joye de voir un Navire, dont l'équipage devoit être sans doute de ma Nation, fût extrême, je ne laissois pas de sentir quelques mouvemens secrets, dont j'ignorois la cause, qui m'inspiroient de la circonspection. Je ne pouvois pas concevoir quelles affaires un Vais-

seau Anglois pouvoit avoir dans cette partie du Monde, puisque ce n'étoit pas la route vers aucun des Païs où ils ont établi leur Commerce: de plus, je savois qu'il n'y avoit eu aucune tempête capable de les porter de ce côté-là malgré eux: par conséquent j'avois lieu de croire qu'ils n'avoient pas de bons desseins, & qu'il valoit mieux pour moi demeurer dans ma solitude, que de tomber entre les mains de voleurs & de meurtriers.

Je l'ai déjà dit, qu'aucun homme ne méprise ces avertissemens secrets, qui lui seront inspirés quelquefois, quoiqu'il n'en sente pas la vraisemblance. Je crois que peu de gens capables de reflexion peuvent nier, que ces sortes d'avertissemens ne nous soient données quelquefois; je crois encore qu'il est incontestable, que ce sont des marques de l'existence d'un Monde invisible, & du commerce de certains Esprits avec nous, qui tend à nous détourner du danger. Il n'y a rien de plus naturel, à mon sens, que d'attribuer ces avertissemens à quelque Intelligence, qui nous est favorable, soit suprême, soit inférieure

re & subordonnée à la Divinité.

Le cas dont je vai parler , prouve évidemment la verité de mon opinion ; car si je n'avois pas obéi à ces mouvemens secrets, c'étoit fait de moi, & ma condition seroit devenue infiniment plus malheureuse.

Je ne m'étois pas tenu longtems dans cette posture , sans voir la chaloupe approcher du rivage, comme si elle cherchoit une Baye , pour la commodité du débarquement ; mais ne découvrant pas celle dont j'ai parle souvent, ils poussèrent leur chaloupe sur le sable , environ à un demi-quart de lieue de moi : j'en étois ravi , car sans cela ils auroient débarqué précisément devant ma porte, ils m'auroient chassé sans doute de mon château , & auroient pillé tout mon bien.

Lorsqu'ils furent sur le rivage , je vis clairement qu'ils étoient Anglois , hormis un ou deux que je pris pour des Hollandois , mais qui ne l'étoient pas. Ils étoient onze en tout , mais il y en avoit trois sans armes , & garrottés , comme je crus m'en appercevoir. Dès que cinq ou six d'entre eux

eurent sauté sur le rivage, ils firent sortir les autres de la chaloupe, comme des prisonniers: je vis un des trois marquer par ses gestes une affliction & un desespoir qui alloient jusqu'à l'extravagance; les autres deux levoient quelquefois les mains au Ciel, & paroissoient être fort affligés, mais leur douleur me sembloit pourtant plus modérée.

Dans le tems que j'étois dans une grande incertitude, sans concevoir ce que signifioit un pareil spectacle, *Vendredi* s'écria dans son mauvais Anglois: *O Maître, vous voyez hommes Anglois manger prisonniers aussi-bien qu'hommes Sauvages; voyez, eux les vouloir manger. Non, non, dis-je, Vendredi, je crains seulement qu'ils ne les massacrent., mais sois sûr qu'ils ne les mangeront pas.* Je tremblois cependant à cette vue, & à chaque moment je m'attendois à les voir assassiner; même je vis une fois un de ces scélérats lever déjà un grand fabre pour frapper un de ces malheureux, & je crus que je l'allois voir tomber à terre, ce qui glaça tout mon sang dans mes veines.

Dans

Dans ces circonstances je regrettois extrêmement mon Espagnol & mon vieux Sauvage , & je souhaitois fort de pouvoir attraper ces indignes Anglois sans être découvert , à la portée du fusil , pour délivrer les prisonniers de leurs cruelles mains ; car je ne leur vis point d'armes à feu , mais il plut à la Providence de me faire réussir dans mon dessein d'une autre manière.

Pendant que ces insolens Matelots rodoient par toute l'Ile , comme s'ils eussent voulu aller à la découverte du Pais , j'observai que les trois prisonniers étoient en liberté d'aller où ils vouloient , mais ils n'en eurent pas le cœur. Ils se mirent à terre d'un air pensif & desespéré.

Leur triste contenance me fit ressouvenir de celle que j'avois autrefois en abordant le même rivage , me croyant perdu , tournant mes yeux de tous côtés , rempli de la crainte d'être la proie des bêtes sauvages , & réduit par mes frayeurs à passer une nuit entière dans un arbre.

Comme alors je ne m'étois attendu à rien moins qu'à voir notre Vaisseau
porté

porté plus près du rivage par la tempête & par la marée , & de trouver par-là occasion d'en tirer les moyens de subsister , de-même ces malheureux prisonniers n'avoient pas la moindre idée de la délivrance prochaine , que le Ciel leur préparoit dans le tems qu'ils croyoient tout secours impossible.

Combien de fortes raisons n'avons-nous pas dans ce Monde, de nous reposer avec joye sur la bonté de notre Createur , puisque nous sommes rarement dans d'assez malheureuses circonstances pour ne pas trouver quelque sujet de consolation , & puisque nous sommes fort souvent portés à notre délivrance par les mêmes moyens qui sembloient nous conduire à notre ruïne ?

La marée étoit justement au plus haut , quand ces gens vinrent à terre ; & en partie en parlant avec leurs prisonniers , en partie en rodant par tous les coins de l'Ile , ils s'étoient amusés jusqu'à ce que la mer s'étant retirée par le reflux , avoit laissé leur chaloupe à sec.

Ils y avoient laissé deux hommes ,
qui

qui à force de boire de l'eau-de-vie s'étoient endormis : cependant, l'un s'éveillant plutôt que l'autre, & trouvant la chaloupe trop enfoncée dans le sable pour l'en tirer tout seul, il fit approcher les autres par ses cris ; mais ils n'eurent pas assez de force tous ensemble pour la tirer de-là, parce qu'elle étoit extrêmement pesante, & que le rivage de ce côté-là étoit mou comme un sable mouvant.

Voyant cette difficulté, comme véritables gens de mer, les plus negligens de tous les hommes peut-être, ils résolurent de n'y plus songer, & ils se remirent à parcourir l'île. J'en entendis un, qui appelant un de ses camarades pour le faire venir à terre : *Hé Jean, lui cria-t-il, laisse-la en repos si tu peux, la marée prochaine la remettra bien à flot.* Ce discours me confirma encore dans l'opinion qu'ils étoient mes compatriotes.

Pendant tout ce tems-là je me tins dans l'enceinte de mon château, sans aller plus loin que mon *Observatoire*, & j'étois bien-aïse d'avoir eu la prudence de fortifier si bien mon habitation ; je savois que la chaloupe ne pou-
voit

voit pas être à flot avant dix heures du soir , qu'alors il feroit-obscur , & que je pourrois observer leurs discours en toute sureté.

En attendant je me préparois pour le combat , mais avec plus de précaution que jamais , persuadé que j'aurois à faire avec d'autres ennemis que par le passé. J'ordonnai à *Vendredi* d'en faire de-même , & je m'en promettois de grands secours , puisqu'il tiroit d'une justesse étonnante ; je lui donnai trois mousquets , & je pris moi-même deux fusils. Ma figure étoit effroyable , j'avois sur la tête mon terrible bonnet de peau de chevre , à mon côté pendoit mon grand sabre tout nud , & j'avois deux pistolets à ma ceinture , & un fusil sur chaque épaule.

Mon dessein étoit de ne rien entreprendre avant la nuit ; mais environ à deux heures après-midi , au plus chaud du jour , je trouvai que mes drolles étoient allés tous dans les bois , apparemment pour s'y reposer ; & quoique les prisonniers ne fussent pas en état de dormir , je les vis pourtant , qui s'étoient couchés à l'ombre d'un grand
ar-

arbre assez près de moi, & hors de la vue des autres.

Là-dessus je résolus de me découvrir à eux, pour être instruit de leur situation; & dans le moment je me mis en marche, *Vendredi* me suivant d'assez loin, armé aussi formidablement que moi, mais ne ressemblant pourtant pas si fort à un Spectre.

Après que je m'en fus approché sans être découvert, autant qu'il me fut possible, je leur dis d'un ton élevé en Espagnol, *qui êtes-vous, Messieurs?* Ils ne me répondirent rien; & je les vis sur le point de s'enfuir, quand je me mis à leur parler Anglois. „ Messieurs, leur „ dis-je, n'ayez pas peur, peut-être a- „ vez-vous trouvé ici un ami sans vous „ y attendre. *Il nous devoit donc être envoyé du Ciel*, répondit un d'entre eux d'une manière grave & le chapeau à la main, *car nos malheurs sont au dessus de tout secours humain.* „ Tout secours „ est du Ciel, Monsieur, lui dis-je; „ mais ne voudriez-vous pas enseigner à „ un Etranger le moyen de vous secourir? car vous paroissez accablés d'une „ grande affliction: je vous ai vu débar- „ quer, & quand vous vous êtes entrete- „ nus

„ nus avec les brutaux qui vous ont conduits ici, j'en ai vu un tirer le sabre, & faire mine de vouloir vous tuer.

Le pauvre homme tremblant, & les yeux pleins de larmes, me repartit d'un air étonné: *Parlai-je à un homme, à un Dieu, ou à un Ange?* „ Tranquilisez-vous là-dessus, Monsieur, lui dis-je; „ si Dieu avoit envoyé un Ange à votre secours, il paroîtroit à vos yeux sous de meilleurs habits, & avec d'autres armes. Je suis réellement un homme, „ je suis même un Anglois, & tout disposé à vous rendre service. Je n'ai „ avec moi qu'un seul Esclave; nous avons des armes & des munitions; dites librement si nous pouvons vous „ rendre service, & expliquez-moi la „ nature de vos malheurs:

Hélas, Monsieur, dit-il, le récit en est trop long, pour vous être fait pendant que nos ennemis sont si proche; il suffira de vous dire que j'ai été Commandant du Vaisseau que vous voyez; mes gens se sont revoltés contre moi, peu s'en faut qu'ils ne m'aient massacré; mais ce qui vaut presque tout autant, ils veulent m'abandonner dans ce Désert, avec ces deux hommes, dont l'un est mon Contre-Maître, & l'autre

l'autre un Passager. Nous nous sommes attendus à périr ici dans peu de jours , croyant l'Île inhabitée , & nous ne sommes pas encore rassurés là-dessus.

Mais, lui dis-je, que sont devenus vos coquins de rebelles ? *Les voilà couchés*, répondit-il en montrant du doigt une touffe d'arbres fort épaisse ; *je tremble de peur qu'ils ne vous aient entendu parler ; si cela est , il est certain qu'ils nous massacreront tous.*

Je lui demandai là-dessus, si les mutins avoient des armes à feu, & j'appris qu'ils n'avoient avec eux que deux fusils, & qu'ils en avoient laissé un dans la chaloupe. Laissez-moi donc faire, lui répondis-je, ils sont tous endormis; rien n'est plus aisé que de les tuer, à moins que vous n'aimiez mieux les faire prisonniers. Il me conta alors, qu'il y avoit parmi eux deux coquins, dont il n'y avoit rien de bon à espérer; & que si l'on mettoit ceux-là hors d'état de nuire, il croyoit que le reste retourneroit facilement à son devoir: il ajouta qu'il ne pouvoit pas me les indiquer de si loin, & qu'il étoit tout prêt à suivre mes ordres en tout. „ Eh bien, dis-je, commençons „ par

„ par nous tirer d'ici , de peur qu'ils ne
„ nous apperçoivent en s'éveillant , &
„ suivez-moi vers un lieu où nous
„ pourrons delibérer à notre aise sur
„ nos affaires.

Après que nous nous fûmes mis à couvert dans le bois : Ecoutez donc , Monsieur , lui dis-je , je veux hazarder tout pour votre délivrance , mais sous deux conditions. Il m'interrompit pour m'assurer que si je lui rendois sa liberté & son Vaisseau , il employeroit l'un & l'autre à me témoigner sa reconnoissance ; & que si je ne pouvois lui rendre que la moitié de ce service , il étoit résolu de vivre & de mourir avec moi , dans quelque partie du Monde que je voulusse le conduire. Ses deux compagnons me donnerent les mêmes assurances.

Ecoutez mes conditions , leur dis-je , il n'y en a que deux. 1. *Pendant que vous serez avec moi dans cette Ile , vous renoncerez à toute sorte d'autorité ; & si je vous mets les armes à la main , vous me les rendrez dès que je le trouverai bon : vous serez entièrement soumis à mes ordres , sans songer jamais à me causer le*
moin-

moindre préjudice. 2. Si nous réussissons à reprendre le Vaisseau, vous me menerez en Angleterre avec mon Esclave, sans rien demander pour le passage.

Il me le promit dans les termes les plus forts qu'un cœur reconnoissant pouvoit lui dicter.

Je leur donnai alors trois mousquets avec des bales & de la poudre, & je demandai au Capitaine de quelle maniere il jugeoit à propos de diriger notre entreprise. Il me temoigna toute la gratitude imaginable, & me dit qu'il se contenteroit de suivre exactement mes ordres, & qu'il me laissoit avec plaisir toute la conduite de l'affaire. Je lui répondis qu'elle me paroissoit assez épineuse; que cependant le meilleur parti étoit, selon moi, de faire feu sur eux tous en même tems pendant qu'ils étoient couchés, & que si quelqu'un échappant à notre premiere décharge vouloit se rendre, nous pourrions lui sauver la vie.

Il me repliqua avec beaucoup de moderation qu'il seroit fâché de les tuer, s'il y avoit moyen de faire autrement : mais pour ces deux scélérats incorrigibles,

Tome I.

Z

dont

dont je vous ai parlé , continua-t-il , & qui ont été les auteurs de la revolte , s'ils nous échappent nous sommes perdus , ils retourneront à bord du Vaisseau , & ils ameneront tout l'Equipage pour nous détruire à coup sûr.

Cela étant , repartis-je , il faut s'en tenir à mon premier avis , une nécessité absolue rend l'action legitime. Cependant , lui voyant toujours de l'averfion pour le dessein de répandre tant de sang , je lui dis , à lui & à ses compagnons , de prendre les devans , & d'agir fuivant les circonstances.

Au milieu de cet entretien , nous en vîmes deux se lever , & se tirer de-là. Je demandai au Capitaine si c'étoient les Chefs de la rebellion desquels il m'avoit parlé. Il me dit que non. Eh bien donc , lui dis-je , laissons-les échapper , puisque la Providence semble les avoir éveillés exprès pour leur sauver la vie : pour les autres , s'ils ne font pas à vous , c'est votre faute.

Animé par ces paroles , il s'avance vers les mutins un mousquet sur le bras , & un de mes pistolets à la ceinture. Ses deux compagnons le devançant

çant de quelques pas, font d'abord un peu de bruit qui reveille un des Matelots. Celui-là se met à crier pour éveiller ses camarades; mais en même tems ils font feu tous deux; le Capitaine gardant son coup avec beaucoup de prudence, & visant avec toute la justesse possible aux Chefs des mutins, ils en tuent un sur la place. L'autre, quoique dangereusement blessé, se leve avec précipitation, & se met à crier au secours: mais le Capitaine le joint, en lui disant qu'il n'étoit plus tems de demander du secours, & qu'il n'avoit qu'à prier Dieu de lui pardonner sa trahison: il l'assomme aussi-tôt d'un coup de crosse.

Il en restoit encore trois, dont l'un étoit légèrement blessé; mais me voyant arriver encore, & qu'il leur étoit impossible de résister, ils demandèrent quartier. Le Capitaine y consentit, à condition qu'ils lui marqueroient l'horreur qu'ils devoient avoir de leur crime, en l'aidant fidèlement à recouvrer le Vaisseau, & à le ramener à la *Jamaïque* d'où il venoit. Ils lui donnerent toutes les assurances de leur

repentir & de leur bonne volonté qu'il pouvoit desirer, & il resolut de leur sauver la vie, ce que je ne desapprouvois pas ; je l'obligeai seulement à les garder pieds & poings liés, tant qu'ils seroient dans l'Île.

Dans ces entrefaites j'envoyai *Vendredi* avec le Contremaître vers la chaloupe, avec ordre de la mettre en sûreté, & d'en ôter les rames & les voiles, ce qu'ils firent : en même tems trois Matelots, qui pour leur bonheur s'étoient écartés de la troupe, revinrent au bruit des mousquets, & voyant leur Capitaine, de leur prisonnier devenu leur vainqueur, ils se soumirent à lui, & consentirent à se laisser garotter comme les autres.

Voyant alors tous nos ennemis hors de combat, j'eus le tems de faire au Capitaine le récit de toutes mes aventures : il l'écouta avec une attention qui alloit jusqu'à l'extase, sur-tout la maniere miraculeuse dont j'avois été fourni de munitions & de vivres. Comme toute mon Histoire est un tissu de prodiges, elle fit de fortes impressions sur lui ; mais quand de-là il réfléchissoit sur son propre sort,

&

& qu'il confideroit que la Providence ne paroiffoit m'avoir confervé que pour lui fauver la vie ; il étoit fi touché , qu'il répandoit un ruiſſeau de larmes , & qu'il étoit incapable de prononcer une feule parole.

Notre converſation étant finie , je le conduifis avec ſes deux compagnons dans mon château , je lui donnai tous les rafraîchiſſemens que j'étois en état de lui fournir , & je lui montrai toutes les inventions dont je m'étois aviſé pendant mon ſéjour dans l'Ile.

Tout ce que je diſois au Capitaine , tout ce que je lui montrois , lui paroiffoit également ſurprenant : il admiroit ſur-tout ma fortification , & la maniere dont j'avois caché ma retraite , par le moyen du bocage que j'avois planté il y avoit déjà vingt ans. Comme les arbres croiſſent dans ce Païs bien plus vite qu'en *Angleterre* , ce petit bois étoit devenu d'une épaiſſeur impenetrable de toutes parts , hormis d'un côté , où je m'étois ménagé un petit paſſage tortueux. Je lui diſ que ce qu'il voyoit étoit mon château , le lieu de ma réſidence ; mais que j'avois encore , à l'exemple

d'autres Princes, une maison de campagne, que je lui montrerois une autre fois, mais qu'à présent il falloit songer aux moyens de nous rendre maîtres du Vaisseau. Il en convint, mais il m'avoua qu'il ne voyoit pas quelles mesures prendre. Il y a encore, dit-il, vingt-six hommes à bord, qui sachant que par leur conspiration ils ont mérité de perdre la vie, s'y opiniâtreront par desespoir. Car ils sont persuadés sans doute, qu'en cas qu'ils se rendent ils seront pendus, dès qu'ils arriveront en *Angleterre*, ou dans quelque Colonie de la Nation: le moyen donc de songer à les attaquer avec un nombre si fort inférieur au leur ?

Je ne trouvai ce raisonnement que trop juste, & je vis qu'il n'y avoit rien à faire, que de tendre quelque piège à l'Equipage, & de l'empêcher au moins de débarquer & de nous détruire. J'étois sûr qu'en peu de tems les gens du Vaisseau, étonnés du retardement de leurs camarades, mettroient leur autre chaloupe en mer, pour aller voir ce qu'ils étoient devenus; & je craignois fort qu'ils ne vinssent armés

més & en trop grand nombre , pour pouvoir leur résister.

Là-dessus je dis au Capitaine , que la premiere chose que nous avions à faire , c'étoit de couler la chaloupe à fond , pour qu'ils ne pussent pas l'emmener , ce qu'il approuva. Nous mettons d'abord la main à l'œuvre , nous commençons à ôter de la chaloupe tout ce qu'il y avoit de reste , c'est-à-dire une bouteille d'eau-de-vie , & une autre pleine de *Rum* ; quelques biscuits , un cornet rempli de poudre , & un pain de sucre d'environ fix livres enveloppé d'une piece de canevas. Toute cette trouvaille m'étoit fort agréable , sur tout l'eau-de-vie & le sucre , dont j'avois presque eu le tems d'oublier le goût.

Après avoir porté tout cela à terre , nous fîmes un grand trou au fond de la chaloupe , afin que s'ils débarquoient en assez grand nombre pour nous être superieurs , ils ne pussent pas faire usage de cette barque & l'emmenner.

A dire la verité , je ne pensois gueres serieusement à recouvrer le Vaisseau ; ma seule vue étoit , en cas qu'ils

fissent cours en nous laissant la chaloupe, de la reboucher, & de la mettre en état de nous mener vers mes amis les Espagnols, dont je n'avois pas perdu l'idée.

Non contents d'avoir fait dans la chaloupe un trou assez grand pour n'être pas aisément bouché, nous mîmes toutes nos forces à la pousser assez haut sur le rivage, pour que la marée même ne pût pas la mettre à flot. Mais au milieu de cette occupation pénible, nous entendîmes un coup de canon, & nous vîmes en même tems sur le Vaisseau le signal ordinaire pour faire venir la chaloupe à bord : mais ils avoient beau faire des signaux, & redoubler leurs coups de canon, la chaloupe n'avoit garde d'obéir.

Dans le même instant nous les vîmes, par le moyen de nos lunettes, mettre leur autre chaloupe en mer, & aller vers le rivage à force de rames ; & quand ils furent à la portée de notre vue, nous apperçûmes distinctement qu'ils étoient au nombre de dix, & qu'ils avoient des armes à feu. Nous en distinguâmes jusqu'aux villages pendant assez longtems, parce qu'ayant
été

été dérivés par la marée , ils étoient obligés de suivre le rivage pour débarquer dans le même endroit où ils découvroient leur première chaloupe.

Le Capitaine pouvoit ainsi les examiner à loisir : il n'y manquoit pas , & il me dit qu'il voyoit parmi eux trois fort braves garçons , & qu'il étoit sûr que les autres les avoient entraînés par force dans la conspiration ; mais que pour le *Bosseman* qui commandoit la chaloupe , & pour les autres , c'étoient les plus grands scélérats de tout l'Equipage , qui n'auroient garde de se désister de leur entreprise , & qu'il craignoit bien qu'ils ne fussent trop forts pour nous.

Jé lui répondis en souriant , que des gens dans notre situation devoient être au dessus de la peur ; que voyant toutes les conditions presque meilleures que la nôtre , nous devions considérer la mort même comme une espèce de délivrance , & qu'une vie comme la mienne , qui avoit été sujette à tant de revers , meritoit bien que je hasardasse quelque chose pour la rendre plus heureuse. „ Qu'est devenu , conti-
„ nuai-je , votre persuasion , que la Pro-

„ vidence ne m'avoit conservé ici que
 „ pour vous sauver la vie ? Ayez bon
 „ courage, je ne vois pour nous dans
 „ toute cette affaire, qu'une seule cir-
 „ constance embarrassante". *Quelle donc,*
 me dit-il ? „ C'est, répondis-je, qu'il
 „ y a parmi cette petite troupe, trois
 „ ou quatre honnêtes-gens, qu'il faut
 „ songer à conserver. S'ils étoient tous
 „ les plus grands coquins de l'Equipa-
 „ ge, je croirois que la Providence les
 „ auroit séparés du reste, pour les livrer
 „ entre nos mains. Car, fiez-vous-en
 „ à moi ; tout ce qui débarquera sera
 „ à notre disposition, & nous serons
 „ les maîtres de leur vie & de leur
 „ mort.

Ces paroles prononcées d'une voix
 ferme, & d'une contenance gaye, lui
 donnerent courage, & il se mit à m'ai-
 der vigoureusement à faire nos prépa-
 ratifs. A la première apparence de la
 chaloupe qui venoit à nous, nous a-
 vions déjà songé à séparer nos prison-
 niers, & à les mettre en lieu sûr.

Il y en avoit deux, dont le Capitai-
 ne étoit moins assuré que des autres ;
 je les avois fait conduire par *Vendreas*,
 & par un des compagnons du Capitai-
 ne,

né, dans ma grotte, d'où ils n'avoient garde de se faire voir ou de se faire entendre, ni de trouver le chemin au travers des bois, quand même ils seroient assez industrieux pour se débarrasser de leurs liens. Je leur avois donné quelques provisions, en les assurant que s'ils se tenoient en repos, je les remettrois dans quelques jours en pleine liberté; mais que s'ils faisoient la moindre tentative pour se sauver, il n'y auroit point de quartier pour eux. Ils me promirent de souffrir leur prison patiemment, & ils me marquerent une vive reconnoissance de la bonté que j'avois de leur donner des provisions & de la lumière; car *Vendredi* leur avoit donné quelques chandelles, & ils s'imaginoient qu'il devoit rester en sentinelle devant la grotte.

Nos autres prisonniers étoient plus heureux. A-la-vérité nous en avions garotté deux, qui étoient un peu suspects; mais pour les trois autres, je les avois pris à mon service à la recommandation du Capitaine, & sur leur serment solennel de nous être fidèles jusqu'à la mort. De cette manière nous étions sept bien armés, & j'étois

persuadé que nous étions en état de venir à bout de nos ennemis, sur-tout à cause des trois ou quatre honnêtes-gens, que le Capitaine m'assuroit avoir decouvert parmi eux.

Dès qu'ils furent parvenus à l'endroit où étoit leur première chaloupe, ils poussèrent sur le sable celle où ils étoient, & la quittant tous en même tems, ils la titerent après eux sur le rivage, ce qui me faisoit plaisir; car je craignois qu'ils ne la laissassent à l'ancre à quelque distance avec quelques-uns d'entre eux pour la garder, & qu'ainsi il ne nous fût impossible de nous en saisir.

La première chose qu'ils firent, ce fut de courir vers leur autre chaloupe, & nous nous apperçûmes aisément de la surprise avec laquelle ils la voyoient percée par le fond, & destituée de tous ses agrès. Un moment après ils poussèrent tous en même tems deux ou trois grands cris, pour se faire entendre de leurs compagnons; mais voyant que c'étoit peine perdue, ils se mirent dans un cercle, & firent une décharge générale de leurs armes, dont le bruit fit retentir tout le bois :

nous

nous étions bien sûrs pourtant que les prisonniers de la grotte ne s'entendoient pas ; & que ceux que nous gardions nous-mêmes , n'avoient pas le courage d'y répondre.

Ceux de la chaloupe n'entendant pas le moindre signe de vie de la part de leurs compagnons , étoient dans une telle surprise , comme nous l'appri-mes d'eux dans la suite , qu'ils prirent la résolution de retourner tous à bord du Vaisseau , pour y aller raconter que l'esquif étoit coulé à fond , & que leurs camarades devoient être massacrés. Aussi les vîmes-nous lancer leur chaloupe en mer ; & y entrer tous.

A peine avoient-ils quité le rivage , que nous les vîmes revenir , après avoir délibéré apparemment sur quelques nouvelles mesures pour trouver leurs compagnons , & il en resta trois dans la chaloupe , & les autres entrerent dans le Païs , pour aller à la découverte.

Je considérois le parti qu'ils venoient de prendre , comme un grand inconvénient pour nous : en vain nous rendrions-nous maîtres des sept qui étoient à terre , si la chaloupe nous échappoit ;

poit ; car en ce cas-là ceux qui y étoient, l'auroient regagné certainement leur Navire, qui n'auroit pas manqué de faire voile, ce qui nous auroit ôté tout moyen possible de le recouvrer.

Cependant le mal étoit sans remède, d'autant plus que nous vîmes la barque s'éloigner du rivage & y jeter l'ancre à quelque distance de-là. Tout ce qui nous restoit à faire, c'étoit d'attendre l'événement.

Les sept qui étoient débarqués, se tenoient serrés ensemble en marchant du côté de la colline sous laquelle étoit mon habitation, & nous les pouvions voir clairement sans en être aperçus. Nous souhaitions fort qu'ils approchassent davantage, afin de faire feu sur eux ; ou bien qu'ils s'éloignassent, pour que nous pussions sortir de notre retraite sans être découverts.

Quand ils furent au haut de la colline, d'où ils pouvoient découvrir une grande partie des bois & des vallées de l'île, sur-tout du côté du Nord-Est, où le terrain est le plus bas, ils se mirent de nouveau à crier jusqu'à n'en pouvoir plus ; & n'osant pas, ce sem-
ble

ble, se hasarder à peine tirer plus avant dans le Pais, ils s'affrent pour consulter ensemble. S'ils avoient trouvé bon de s'endormir, comme avoit fait le premier Parti que nous avions défait, ils nous auroient rendu un bon service; mais ils étoient trop remplis de frayeur pour le risquer, quoiqu'assurément ils n'eussent aucune idée du danger qu'ils craignoient.

Le Capitaine croyant deviner le sujet de leur délibération, & s'imaginant qu'ils alloient faire une seconde décharge pour se faire entendre de leurs camarades, me proposa de tomber sur eux tous à la fois dès qu'ils auroient tiré, & de les forcer par-là à se rendre, sans que nous fussions obligés de répandre du sang. Je goûtai fort ce conseil, pourvu qu'il fût exécuté avec justesse, & que nous fussions assez près d'eux, pour qu'ils n'eussent pas le tems de recharger leurs armes.

Mais ce dessein s'évanouit faute d'occasion, & nous fûmes fort long-tems sans savoir quel parti prendre. Enfin je dis à mes gens qu'il n'y avoit rien à faire avant la nuit, & que si alors ils n'étoient pas rembarqués, nous
pour-

pourrions trouver moyen de nous mettre entre eux & le rivage, & nous servir de quelque stratagème pour entrer avec eux dans la barque, & pour les forcer à regagner la terre.

Après avoir attendu longtems le resultat de leur délibération, nous les vîmes à notre grand regret se lever & marcher vers la mer : ils avoient apparemment une idée si affreuse des dangers qui les attendoient dans cet endroit, qu'ils étoient résolus, comptant leurs compagnons perdus sans ressource, de retourner à bord du Vaisseau, pour poursuivre leur voyage.

Le Capitaine voyant qu'ils s'en retournoient tout de bon, en étoit au desespoir ; mais je m'avisai d'un stratagème pour les faire revenir sur leurs pas, dont le succès répondit exactement à mes vœux.

J'ordonnai au Contremaître, & à *Vendredi*, de passer la petite Baye du côté de l'Ouest, vers l'endroit où j'avois sauvé le dernier de la fureur de ses ennemis ; qu'aussi-tôt qu'ils seroient parvenus à quelque colline, ils se mis-
sent à crier de toutes leurs forces ;
qu'ils restassent-là jusqu'à ce qu'ils fus-
sent

sent assurés d'avoir été entendus par les Matelots, & qu'ils pouffassent un nouveau cri, dès que les autres leur auroient répondu; qu'après cela se tenant toujours hors de la vue de ces gens, ils tournaient en cercle, en continuant de pousser des cris de chaque colline qu'ils rencontroient, afin de les attirer par-là bien avant dans ces bois, & qu'ensuite ils revinssent à moi par les chemins que je leur indiquois.

Ils mettoient justement le pied dans la chaloupe, quand mes gens poussèrent leur premier cri. Ils l'entendirent d'abord, & courant vers le rivage du côté de l'Ouest; d'où ils avoient entendu la voix, ils furent arrêtés par la Baye, laquelle, les eaux étant hautes, il leur fut impossible de passer; ce qui les porta à faire venir la chaloupe, comme je l'avois bien prévu. Quand elle les eut mis de l'autre côté, j'observai qu'on la faisoit monter plus haut dans la Baye, comme dans une bonne rade; & qu'un des Matelots en sortoit, n'y laissant que deux autres, qui attachèrent la barque au tronc d'un arbre.

C'étoit justement ce que je souhaitois,

tois, & laissant *Vendredi* & le Contre-maître exécuter tranquillement mes ordres, je pris les autres avec moi, & faisant un détour pour venir de l'autre côté de la Baye, nous surprîmes ceux de la chaloupe à l'improviste. L'un y étoit resté, l'autre étoit couché sur le sable à moitié endormi, & se reveilla en sursaut à notre approche. Le Capitaine, qui étoit le plus avancé, sauta sur lui, lui cassa la tête d'un coup de crosse, & cria ensuite à celui qui étoit dans l'esquif de se rendre, ou qu'il étoit mort.

Il ne fallut pas beaucoup de peine pour l'y résoudre. Il se voyoit attaqué par cinq hommes, son camarade étoit assommé, & d'ailleurs c'étoit un de ceux dont le Capitaine m'avoit dit du bien. Aussi ne se rendit-il pas seulement, mais il s'engagea encore avec nous, & nous servit avec beaucoup de fidélité.

Dans ces entrefaites, *Vendredi* & le Contre-maître menagèrent si bien leurs affaires, qu'en criant & en répondant aux cris des Matelots, ils les menerent de colline en colline, jusqu'à les avoir
mis

mis sur les dents. Ils ne les laisserent en repos qu'après les avoir attirés assez avant dans les bois, pour ne pouvoir pas regagner leur chaloupe, avant qu'il fût tout-à-fait obscur.

Ils étoient bien fatigués en revenant à moi. Il est vrai qu'ils avoient du tems pour se reposer, puisque le plus sûr pour nous, étoit d'attaquer les ennemis pendant l'obscurité.

Ils ne revinrent à leur chaloupe, que quelques heures après le retour de *Vendredi*, & nous pouvions entendre distinctement les plus avancés crier aux autres de se presser; à quoi les autres répondoient; qu'ils étoient à moitié morts de lassitude: nouvelle fort agreable pour nous.

Il n'est pas possible d'exprimer leur étonnement, quand ils virent la marée écoulée, la chaloupe engagée dans le sable & sans gardes. Nous les entendions crier les uns aux autres de la maniere la plus lamentable, qu'ils étoient dans une Ile enchantée; que si elle étoit habitée par des hommes, ils seroient tous massacrés; & si c'étoit par des
Es-

Esprits , qu'ils feroient enlevés & dévorés.

Ils se mirent à crier de nouveau , & à appeller leurs deux camarades par leur nom , mais point de réponse. Nous les vîmes alors , par le peu de jour qui restoit encore , courir çà & là , & se tordre les mains , comme des gens désespérés. Tantôt ils entroient dans la chaloupe pour s'y reposer , tantôt ils en sortoient pour courir sur le rivage , & ils continuèrent ce manège sans relâche pendant assez de tems.

Mes gens avoient grande envie de donner tous ensemble dessus , mais mon dessein étoit de les prendre à mon avantage , afin d'en tuer le moins qu'il me seroit possible , & de ne pas hazarder la vie d'un seul d'entre nous. Je résolus donc d'attendre , dans l'espérance qu'ils se sépareroient ; & pour qu'ils ne m'échappassent pas , je fis approcher davantage mon embuscade , & j'ordonnai à *Vendredi* & au Capitaine , de se traîner à quatre pieds pour se placer aussi près d'eux qu'il seroit possible , sans se découvrir.

Ils n'avoient pas été longtems dans cette posture , quand le Bosseman ,
le

le chef principal de la mutinerie, & qui se montrait dans son malheur plus lâche & plus désespéré qu'aucun autre, tourna ses pas de ce côté-là avec deux autres. Le Capitaine étoit si passionné contre ce scélérat, qu'il avoit de la peine à le laisser approcher assez pour en être sûr. Il se retint pourtant ; mais après s'être donné encore un peu de patience, il se lève tout d'un coup avec *Vendredi*, & fait feu dessus.

Le Bosseman fut tué sur la place, un autre fut blessé dans le ventre, mais il n'en mourut que deux heures après, & le troisième gagna au pied.

Au bruit de ces coups j'avancai brusquement avec toute mon armée, qui consistoit en huit hommes ; j'étois moi-même Généralissime, *Vendredi* étoit mon Lieutenant-Général, & nous avions pour soldats le Capitaine avec ses deux compagnons, & les trois prisonniers à qui j'avois confié des armes.

La nuit étoit fort obscure, de sorte qu'il leur fut impossible de savoir combien nous étions. C'est pourquoi j'ordonnai à celui que nous avions trouvé dans l'esquif, & qui étoit alors un de
mes

mes soldats , de les appeller par leur nom , pour voir s'ils vouloient capituler : ce qui me réussit , comme il est assez aisé à croire.

Il se mit donc à crier tout haut , *Hé Thomas Smith , Thomas Smith !* Celui-là répondit d'abord , *Est-ce toi Robinson ,* car il le reconnut à la voix. *Oui , oui ,* repartit l'autre , *au nom de Dieu , Thomas ; mettez bas les armes ; & rendez-vous , sans cela vous êtes morts dans le moment tous tant que vous êtes.*

A qui faut-il nous rendre , dit Smith , *où sont-ils ?* Ils sont ici , répondit Robinson , *c'est notre Capitaine avec cinquante hommes , qui vous ont déjà cherché pendant deux heures ; le Bosséman est tué , Guillaume Frye est blessé dangereusement , je suis prisonnier de guerre moi ; & si vous ne voulez pas vous rendre , vous êtes perdus.*

T'aura-t-il quartier , repliqua Smith , *si nous mettons les armes bas ?* Je m'en vai le demander au Capitaine , dit Robinson. Le Capitaine se mit alors à parler lui-même à Smith. *Vous connoissez ma voix , Smith ,* lui cria-t-il ; *si vous jetez vos armes , vous aurez tous la vie sauve , excepté Guillaume Atkins.*

Au

Au nom de Dieu, Capitaine, s'écria là-dessus Atkins, donnez-moi quartier ; qu'est-ce que j'ai fait plus que les autres ? ils sont tous aussi coupables que moi. Il ne disoit pas la vérité, car cet Atkins avoit été le premier à maltraiter le Capitaine. Il lui avoit lié les mains, en lui disant les injures les plus outrageantes.

Aussi le Capitaine lui dit qu'il ne lui promettoit rien, qu'il devoit se rendre à discretion, & avoir recours à la bonté du Gouverneur. C'étoit moi qu'il désignoit par ce beau titre.

En un mot, ils mirent tous les armes bas en demandant la vie, & j'envoyai Robinson & deux autres pour les lier tous ; ensuite ma grande armée prétendue de cinquante hommes, qui réellement n'étoit que de huit avec le détachement, s'avança, & se saisit d'eux & de leur chaloupe. Pour moi, je me tins à l'écart avec un seul de mes gens, pour des raisons d'Etat.

Le Capitaine eut alors loisir de parler avec les prisonniers. Il leur reprocha aigrement leur trahison, & les autres mauvaises actions dont elle auroit été

été suivie apparemment, & qui sans doute les auroient entraînés dans les derniers malheurs, & peut-être conduits à la potence.

Ils parurent tous fort repentans, & demandèrent la vie d'un air très-soumis. Il leur répondit qu'ils n'étoient pas ses prisonniers, mais du Gouverneur de l'Ile. Vous avez cru, continua-t-il, me releguer dans une Ile déserte, mais il a plu à Dieu de vous diriger de façon que cet endroit se trouve habité, & même gouverné par un Anglois. Ce Gouverneur est le maître de vous pendre tous, mais vous ayant donné quartier, il pourroit bien vous envoyer en Angleterre, pour être livrés entre les mains de la Justice : excepté pourtant *Atkins*, à qui j'ai ordre de dire de sa part, de se préparer à la mort, car il doit être pendu demain matin.

Cette fiction produisit tout l'effet imaginable. *Atkins* se jeta à genoux pour prier le Capitaine d'interceder pour lui auprès du Gouverneur, & les autres le conjurèrent, au nom de Dieu, de faire enforte qu'ils ne fussent pas envoyés en Angleterre.

Com-

Comme je m'étois mis dans l'esprit que le tems de ma délivrance alloit venir, je me persuadai que tous ces Matelots pourroient être portés aisément à s'employer de tout leur cœur à recouvrer le Vaisseau. Pour les duper davantage, je m'éloignai d'eux, afin de ne leur pas faire voir quel personnage ils avoient pour Gouverneur. J'ordonnai alors qu'on fît venir le Capitaine, & là-dessus un de mes gens, qui étoit à quelque distance de moi, se mit à crier, *Capitaine, le Gouverneur veut vous parler. Dites à Son Excellence,* répondit d'abord le Capitaine, *que je m'en vai venir dans le moment.* Ils donnerent dans ce panneau à merveille, & ne douterent pas un moment que le Gouverneur ne fût près de-là avec ses cinquante soldats.

Quand le Capitaine fut venu, je lui communiquai le dessein que j'avois formé pour nous emparer du Vaisseau. Il l'approuva fort, & résolut de le mettre en exécution dès le lendemain. Pour nous y prendre d'une manière plus sûre, je crus qu'il falloit separer nos prisonniers, & j'ordonnai au Capitaine & à ses deux compagnons, de prendre

dre Atkins avec deux autres des plus criminels de la troupe ; pour les mener dans la grotte , où il y en avoit déjà deux autres , & qui certainement n'étoit pas un lieu fort agréable , sur-tout pour des gens effrayés.

J'envoyai les autres à ma maison de campagne , qui étoit entourée d'un enclos ; & comme ils étoient gartottés , & que leur sort dépendoit de leur conduite , je pouvois être sûr qu'ils ne m'échapperoient pas.

C'est à ceux-là que j'envoyai le lendemain le Capitaine , pour tâcher d'approfondir leurs sentimens , & pour voir s'il étoit de la prudence de les employer dans l'exécution de notre projet. - Il leur parla , & de leur mauvaise conduite , & du triste sort où elle les avoit réduits ; & il leur repeta , que quoique le Gouverneur leur eût donné quartier , certainement ils ne laisseroient pas d'être pendus , si on les envoyoit en Angleterre. Cependant , ajouta-t-il , si vous voulez me promettre de m'aider fidèlement dans une entreprise aussi juste que celle de m'emparer de mon Vaisseau , le Gouverneur s'engagera formellement à obtenir votre pardon.

- On

On peut juger quel effet une pareille proposition devoit produire sur ces malheureux. Ils se mirent à genoux devant le Capitaine, & lui promirent avec les plus horribles imprécations, qu'ils lui seroient fidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang, qu'ils le suivroient par-tout où il voudroit les mener, & qu'ils le considereroient toujours comme leur pere, puisqu'ils lui seroient redevables de la vie.

Eh bien, dit le Capitaine, je vais communiquer vos promesses au Gouverneur, & je ferai tous mes efforts pour vous le rendre favorable. Là-dessus il me vint rapporter leur reponse, & il me dit qu'il ne doutoit pas de leur sincerité.

Cependant, afin de ne rien negliger pour notre sureté, je le priai d'y retourner, & de leur dire qu'il consentoit à en choisir cinq d'entre eux, pour les employer dans son entreprise; mais que le Gouverneur garderoit comme otages les deux autres, avec les trois prisonniers qu'il avoit dans son château, & qu'il feroit pendre sur le bord de la mer ces cinq otages, si les autres étoient assez perfides pour

manquer à la foi de leurs sermens.

Il y avoit là-dedans un air de severité , qui faisoit voir que le Gouverneur ne badinoit pas. Les cinq , dont j'avois parlé , acceptèrent le parti avec joye , & c'étoit autant l'affaire des ôtages que du Capitaine , de les exhorter à faire leur devoir.

L'état des forces que nous avions alors , étoit tel. 1. Le Capitaine , son Contremaître , & son Passager. 2. Deux Prisonniers , faits dans la premiere rencontre , auxquels , à la recommandation du Capitaine , j'avois donné la liberté , & mis les armes à la main. 3. Les deux que j'avois tenus garrottés jusqu'alors dans ma maison de campagne , mais que je venois de relâcher à la priere du Capitaine. 4. Les cinq que j'avois mis les derniers en liberté. Selon ce calcul ils étoient douze en tout , outre les cinq ôtages.

C'étoit-là tout ce que le Capitaine pouvoit employer pour se rendre maître du Vaisseau ; car pour *Vendredi* & moi , nous ne pouvions pas abandonner l'île , où nous avions sept prisonniers , que nous devions tenir séparés , & pourvoir de vivres.

Pour

Pour les cinq ôtages qui étoient dans la grotte , je trouvai bon de les tenir garrottés , mais *Vendredi* avoit ordre de leur apporter à manger deux fois par jour. Quant aux autres deux , je m'en servis pour porter les provisions à une certaine distance , où *Vendredi* devoit les recevoir d'eux.

La première fois que je m'étois montré à ces derniers , c'étoit en compagnie du Capitaine , qui leur dit que j'étois l'homme que le Gouverneur avoit destiné pour avoir l'œil sur leur conduite , avec ordre de n'aller nulle part sans ma permission , sous peine d'être menés dans le château & mis aux fers.

Comme ils ne me connoissoient point en qualité de Gouverneur , je pouvois jouer un autre personnage en leur présence ; ce que je fis à merveille , en parlant toujours avec beaucoup d'ostentation du château , du Gouverneur & de la garnison.

La seule chose qui restoit encore à faire au Capitaine , pour se mettre en état d'exécuter son dessein , c'étoit d'arranger les deux chaloupes , & de les équiper. Dans l'une il mit son Passager

pour Capitaine , avec quatre autres hommes. Il monta lui-même dans l'autre avec son Contremaître , & cinq autres ; & il menagea son entreprise dans la perfection.

Il étoit environ minuit quand il découvrit le Vaisseau , & dès qu'il le vit à la portée de la voix , il ordonna à Robinson de crier , & de dire à l'Equipage , qu'ils amenoient la première chaloupe avec les Matelots , mais qu'ils avoient été longtems avant que de les trouver. Robinson amusa les mutins de ces discours , & d'autres semblables , jusqu'à ce que l'esquif fût sous le Navire. Le Capitaine & le Contremaître y monterent les premiers avec leurs armes , ils assommerent d'abord à coups de crosse le second Contremaître & le Charpentier ; & fidèlement secondés par les autres , ils se rendirent maîtres de tout ce qu'ils trouverent sur les ponts. Ils étoient déjà occupés à fermer les écoutilles , afin d'empêcher ceux d'embas de venir au secours de leurs camarades , lorsque les gens de la seconde chaloupe monterent du côté de la proue , nettoyerent tout le château d'avant , & s'emparerent de l'écoutille , qui
me-

menoit à la chambre du cuisinier, où ils firent prisonniers trois des mutins.

Etant ainsi maître de tout le tillac, le Capitaine commanda au Contremaître de prendre trois hommes avec lui, & de forcer la chambre où étoit le nouveau Commandant. Celui-là, ayant pris l'alarme, s'étoit levé, & assisté de deux Matelots & d'un Mouffe, s'étoit saisi d'armes à feu. Dès que le Contremaître eut ouvert la porte par le moyen d'un levier, ces quatre mutins firent courageusement feu sur lui & sur ses compagnons, sans en tuer un seul; mais ils en blessèrent deux légèrement, & cassèrent le bras au Contremaître, qui ne laissa pas, tout blessé qu'il étoit, de casser la tête au nouveau Capitaine d'un coup de pistolet. La balle lui entra dans la bouche, & sortit derrière l'oreille; & ses compagnons le voyant roide mort, prirent le parti de se rendre. Le combat finit par-là, & le Capitaine recouvra son Vaisseau, sans être obligé de répandre plus de sang.

Il m'instruisit d'abord du succès de son entreprise, en faisant tirer sept coups de canon, ce qui étoit le signal

dont nous étions convenus On peut juger si j'étois charmé de les entendre , puisque je m'étois tenu sur le rivage , depuis le départ des chaloupes jusqu'à deux heures après minuit.

Dès que je fus sûr de cette heureuse nouvelle je me mis sur mon lit , & ayant extrêmement fatigué le jour précédent , je dormis profondément , jusqu'à ce que je fus réveillé par un coup de canon. A peine me fus-je levé pour en apprendre la cause , que je m'entendis appeler par mon nom de *Gouverneur*. Je reconnus d'abord la voix du Capitaine , & dès que je fus monté au haut du rocher où il m'attendoit , il me serra dans ses bras de la manière la plus tendre , & tendant la main vers le Vaisseau : *Mon cher Ami* , me dit-il , *mon cher Libérateur* , voilà votre Vaisseau , il vous appartient , aussi-bien que nous , & tout ce que nous possédons.

Là-dessus je tournai les yeux vers la mer , & je vis effectivement le Vaisseau qui étoit à l'ancre à un petit quart de lieue du rivage ; car le Capitaine avoit fait voile dès qu'il eut exécuté son entreprise ; & comme le

tems

tems étoit beau, il avoit fait avancer le Navire jusqu'à l'embouchure de ma petite-Baye; & la marée étant haute, il étoit venu avec sa *Pinace*, pour ainsi dire, jusqu'à ma porte.

Je considérois alors ma délivrance comme sûre, les moyens en étoient aisés, un bon Vaisseau m'attendoit pour me conduire où je trouverois bon. Mais j'étois si saisi de la joye que me donnoit un bonheur si inespéré, que je fus longtems hors d'état de prononcer une parole, & que je serois tombé à terre, si les embrassemens du Capitaine ne m'avoient soutenu.

Me voyant prêt à tomber en foiblesse, il me fit prendre un verre d'une liqueur cordiale, qu'il avoit apportée exprès pour moi. Après avoir bu, je me mis à terre, & revins à moi peu à peu; mais je fus encore assez longtems, avant que de pouvoir lui parler.

Le pauvre homme n'étoit pas moins ravi de joye que moi, quoiqu'il n'en sentît pas les mêmes effets: il me dit, pour me tranquiliser, une infinité de choses tendres & obligeantes, qui firent enfin finir mon extase par un ruis-

seau de larmes, & peu après je repris l'usage de la parole.

Je l'embrassai alors à mon tour comme mon libérateur, en lui disant que je le regardois comme un homme envoyé du Ciel à mon secours, & que je trouvois dans tout le cours de notre aventure un enchaînement de merveilles, qui me paroissoit une preuve évidente que l'Univers est gouverné par une Providence, qui fait chercher dans les coins les plus reculés du Monde des ressources inespérées pour les malheureux qu'il veut honorer des marques de sa bonté infinie.

On peut bien croire que je n'oubliai pas aussi d'élever mon cœur reconnoissant vers le Ciel : j'aurois dû être la dureté même, si je n'avois pas benî le nom d'un Dieu, qui non seulement avoit pourvu si longtems à ma subsistance d'une manière miraculeuse, mais qui vouloit bien me tirer de ce triste Désert d'une manière plus miraculeuse encore.

Après ces protestations mutuelles, le Capitaine me dit qu'il m'avoit apporté quelques rafraichissemens, selon qu'un Vaisseau en pouvoit fournir, &

un Vaisseau encore, qui venoit d'être pillé par les mutins. Là-dessus il cria aux gens de la chaloupe de mettre à terre les presens destinés pour le Gouverneur : c'étoit en effet un vrai present pour un Gouverneur, & pour un Gouverneur qui devoit rester dans l'Île, & non pas qui fût prêt à s'embarquer, comme c'étoit ma résolution.

Ce présent consistoit dans un petit cabaret rempli de quelques bouteilles d'eau cordiale, en six bouteilles de vin de *Madere*, contenant chacune deux bonnes pintes, deux livres d'excellent tabac, deux grandes pièces de bœuf, six pièces de cochon, un sac de pois, & environ cent livres de biscuit. Il y avoit ajouté une boîte pleine de sucre, & une autre remplie de fleur de muscade, deux bouteilles de jus de limon, & un grand nombre d'autres choses utiles & agréables. Mais ce qui me fit infiniment plus de plaisir, c'étoit six chemises toutes neuves, autant de cravates fort bonnes, deux paires de gants, une paire de souliers, une paire de bas, un chapeau, & un habit complet tiré de sa propre garde-robe, mais qu'il n'avoit gueres porté. En

an mot, il m'apporta tout ce qu'il me faisoit pour m'équiper depuis les pieds jusqu'à la tête. On s'imaginera sans peine l'air que je devois avoir dans ces habits, & l'incommodité qu'ils me causèrent la première fois que je les mis, après m'en être passé pendant un si grand nombre d'années.

Après avoir fait porter tous ces presents dans ma demeure, je me mis à délibérer avec le Capitaine sur ce que nous devions faire avec nos prisonniers; la chose en valoit la peine, surtout à l'égard des deux chefs des mutins dont nous connoissions la méchanceté opiniâtre & incorrigible. Le Capitaine m'assuroit que les bienfaits étoient aussi peu capables de les réduire que les punitions, & que s'il s'en chargeoit, ce ne seroit que pour les conduire, les fers aux pieds, en Angleterre, ou à la première Colonie Angloise, afin de les mettre entre les mains de la Justice.

Comme je voyois le Capitaine assez humain pour ne prendre ce parti qu'à regret, je lui dis que je savois un moyen de porter ces deux scélérats à lui demander, comme une grâce, la permission

DE ROBINSON CRUSOE. 565
mission de demeurer dans l'Ile, & il y
consentit de tout son cœur.

J'envoyai là-dessus *Vendredi* & deux
des ôtages, que je venois de mettre
en liberté, à cause que leurs compa-
gnons avoient fait leur devoir; je les
envoyai, dis-je, à la grotte, pour em-
mener les cinq Matelots garrottés à ma
maison de campagne, & pour les y
garder jusqu'à mon arrivée.

J'y vins quelque tems après, paré
de mon habit neuf, en compagnie du
Capitaine, & c'est alors qu'on me trai-
ta ouvertement de Gouverneur. Je
me fis d'abord amener les prisonniers,
& je leur dis que j'étois parfaitement
instruit de leur conspiration contre le
Capitaine, & des mesures qu'ils avoient
prises ensemble pour commettre des
pirateries avec le Vaisseau dont ils
s'étoient emparés; mais que par bon-
heur ils étoient tombés eux-mêmes
dans le puits qu'ils avoient creusé pour
les autres, puisque le Vaisseau venoit
d'être recouvert par ma direction, &
qu'ils verroient dans le moment leur
nouveau Capitaine, pour prix de sa tra-
hison, pendu à la grande vergue: que
quant à eux, je voudrois bien savoir
quel

quelles raisons ils avoient à m'alleguer assez fortes pour m'empêcher de les punir, comme j'étois en droit de le faire, en qualité de Pirates pris sur le fait.

Un d'eux me répondit, qu'ils n'avoient rien à dire en leur faveur, sinon que le Capitaine, en les prenant, leur avoit promis la vie, & qu'ils demandoient grace. Je leur repartis que je ne savois pas trop bien quelle grace j'étois en état de leur faire, puisque j'allois quitter l'Ile, & m'embarquer pour l'Angleterre; & qu'à l'égard du Capitaine, il ne pouvoit les emmener que garrottés, & dans le dessein de les livrer à la Justice comme mutins & comme pirates, ce qui les conduiroit droit à la potence; qu'ainsi je ne trouvois pas de meilleur parti pour eux, que de rester dans l'Ile, que j'avois permission d'abandonner avec tous mes gens, & que j'étois assez porté à leur pardonner, s'ils vouloient se contenter du fort qu'ils pouvoient se ménager dans l'Ile.

Ils parurent recevoir ma proposition avec reconnoissance, en me disant qu'ils préféreroient infiniment ce séjour

à la destinée qui les attendoit en Angleterre ; mais le Capitaine fit semblant de ne la point approuver, & de n'oser pas y consentir. Sur quoi j'affectai de lui dire d'un air fâché, qu'ils étoient mes prisonniers, & non pas les siens, & que leur ayant offert leur grace, je n'étois pas homme à leur manquer de parole ; & que s'il y trouvoit à redire, je les remettrois en liberté, comme je les avois trouvés, permis à lui de courir après eux, & de les rattraper s'il pouvoit.

Je le fis comme je l'avois dit, & leur ayant fait ôter les liens, je leur dis de gagner les bois, & je leur promis de leur laisser des armes à feu, des munitions, & les directions nécessaires pour vivre à leur aise, s'ils vouloient les suivre. Ensuite, je communiquai au Capitaine mon dessein de rester encore cette nuit dans l'Île, pour préparer tout pour mon voyage, & je le priai de retourner cependant au Vaisseau pour y tenir tout en ordre, & d'envoyer le lendemain sa chaloupe. Je l'avertis aussi de ne pas manquer à faire pendre à la vergue le nouveau Capitaine qui avoit été tué, afin
que

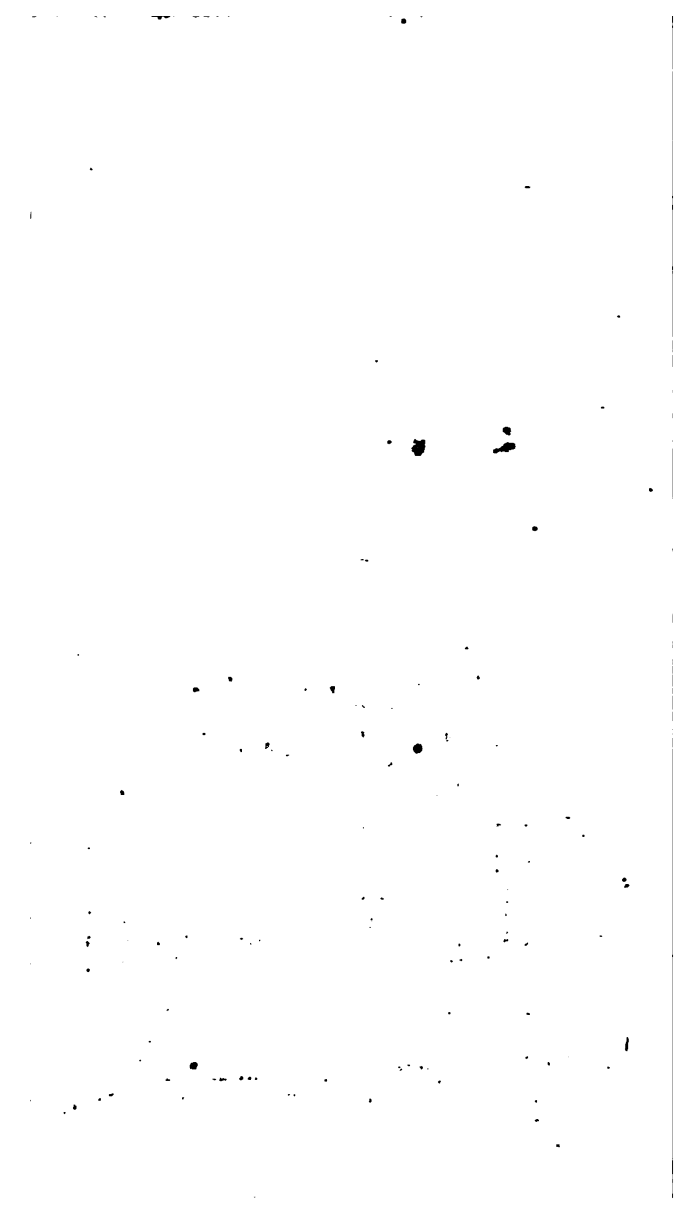
que nos prisonniers l'y pussent voir. Dès que le Capitaine fut parti, je les fis venir à mon habitation, & j'entrai avec eux dans une conversation très-serieuse touchant leur situation. Je les louai du choix qu'ils avoient fait, puisque le Capitaine, s'il les avoit fait conduire à bord du Vaisseau, les auroit fait pendre certainement, aussi bien que le nouveau Capitaine, que je leur montrai attaché à la grande vergue.

Quand je les vis déterminés à rester dans l'Ile, je leur donnai tout le détail de cet endroit, & de la manière de faire du pain, d'ensemencer mes terres, & de secher mes raisins; en un mot, je les instruisis de tout ce qui pouvoit rendre leur vie agréable & commode. Je leur parlai encore des seize Espagnols qu'ils avoient à attendre, je leur laissai une Lettre pour eux, & leur fis promettre de vivre avec eux en bonne

amitié. Je leur laissai mes armes, savoir, cinq mousquets, trois fusils de chasse, & trois sabres; j'avois encore outre cela un baril & demi de poudre, car j'en avois consumé fort peu. Je leur enseignai



Robinson s'embarque et quitte l'Ile, ou il avoit été plus de 28. Ans.



seignai aussi ma maniere d'élever mes chevres, de les traire, de les engraisser, & de faire du beurre & du fromage. De plus, je leur promis de faire enforte que le Capitaine leur laissât une plus grande provision de poudre, & quelques graines pour les jardins potagers, dont j'avois été ravi d'être fourni moi-même, quand j'étois dans leur cas. Je leur fis encore present du sac plein de pois que le Capitaine m'avoit donné, & je les informai jusqu'à quel point ils se multiplieroient, s'ils avoient soin de les semer.

Le jour après je les laissai-là, & je m'embarquai, mais nous ne pûmes pas faire voile ce jour-là, ni la nuit suivante. Il étoit environ cinq heures du matin, quand nous vîmes deux de ceux que j'avois laissés dans l'Île venant à nous à la nage, & priant, au nom de Dieu, qu'on les laissât entrer dans le Vaisseau, quand même ils devroient être pendus un quart-d'heure après, puisque certainement les autres trois scélérats les massacreroient s'ils restoient parmi eux.

Le Capitaine fit quelque difficulté de les recevoir sous prétexte qu'il n'en avoit

avoit pas le pouvoir sans moi ; mais il se laissa gagner à la fin , par les promesses qu'ils lui firent de se bien conduire ; & effectivement , après avoir été soumettés d'importance , ils devinrent de fort braves garçons.

Quelque tems après , la chaloupe fut envoyée à terre , avec les provisions que le Capitaine avoit promis aux *Exilés* , & où il avoit fait ajouter , en ma faveur , leurs coffres & leurs habits , qu'ils reçurent avec beaucoup de gratitude. Je leur promis encore , que , si je pouvois leur envoyer un Vaisseau pour les prendre , je ne les oublierois pas.

En prenant congé de l'Ile , je pris avec moi , pour m'en souvenir , mon grand bonnet de peau de chevre , mon parasol , & mon perroquet : je n'oubliai pas non plus l'argent dont j'ai fait mention , & qui étoit resté inutile pendant si longtems , qu'il étoit tout rouillé , sans pouvoir être reconnu pour ce que c'étoit , avant d'avoir été un peu manié & frotté : je n'y laissai pas non plus la petite somme que j'avois tirée du Vaisseau Espagnol qui avoit fait naufrage.

C'est

C'est ainsi que j'abandonnai l'Île , le 19 Decembre de l'an 1686 , selon le calcul du Vaisseau , après y avoir demeuré vingt-huit ans, deux mois & dix-neuf jours, étant delivré de cette triste vie le même jour du mois que je m'étois échappé autrefois dans une Barque longue des Maures de *Salt*. Mon voyage fut heureux, & j'arrivai en Angleterre l'II de Juin de l'an 1687, ayant été trente-cinq ans hors de ma patrie.

Quand j'y arrivai, je m'y trouvai aussi étranger que si je n'y avois jamais mis les pieds. Ma fidelle Gouvernante, à qui j'avois confié mon petit trésor, étoit encore en vie, mais elle avoit eu de grands malheurs dans le Monde, & étoit devenue veuve pour la seconde fois. Je la soulageai beaucoup par rapport à l'inquiétude qu'elle avoit sur ce dont elle m'étoit redevable, & non seulement je lui protestai que je ne l'inquietterois pas là-dessus, mais encore, pour la recompenser de sa fidélité dans l'administration de mes affaires, je lui fis autant de bien que ma situation pouvoit me le permettre, en lui donnant ma parole que je n'oublierois pas

pas ses bontés passées; aussi lui en ai-je marqué mon souvenir, quand j'en ai eu le moyen, comme on le verra dans la suite.

Je m'en fus ensuite dans la Province d'York, mais mon pere & ma mere étoient morts, & toute ma famille éteinte, excepté deux sœurs, & deux enfans d'un de mes freres; & comme je passois pour mort depuis long-tems, on m'avoit oublié dans le partage des biens, desorte que je n'avois d'autres ressources que mon petit trésor, qui ne suffisoit pas pour me procurer un établissement.

A-la-verification je reçus un bienfait auquel je ne m'attendois pas. Le Capitaine que j'avois si heureusement sauvé avec son Vaisseau & sa cargaison, ayant donné aux Propriétaires une information favorable de ma conduite à cet égard, ils me firent venir, m'honorèrent d'un compliment fort gracieux, & d'un présent d'à peu près deux cens livres sterling.

Cependant, en faisant reflexion sur les différentes circonstances de ma vie, & sur le peu de moyens que j'avois de m'établir dans le Monde, je résolus de
m'en

m'en aller à Lisbonne, pour voir si je ne pourrois pas m'y informer au julte de l'état de ma Plantation dans le Brezil, & de ce que pouvoit être devenu mon Associé, qui sans doute devoit me mettre au nombre des morts.

Dans cette vue je m'embarquai pour Lisbonne, & j'y arrivai au mois de Septembre suivant avec mon valet *Vendredi*, qui m'accompagnoit dans toutes mes courses, & qui me donnoit de plus en plus des marques de sa fidélité & de sa probité.

Arrivé dans cette ville, je trouvai, après plusieurs perquisitions, à mon grand contentement, mon vieux Capitaine, qui m'avoit fait entrer dans son Vaisseau au milieu de la mer, quand je me salvois des Côtes de Barbarie.

Il étoit fort vieilli, & avoit abandonné la mer, ayant mis à sa place son fils, qui dès sa premiere jeunesse l'avoit accompagné dans ses voyages, & qui pouissoit pour lui son Negoce du Brezil. Je le reconnus à peine, & il ne me reconnut pas non plus; mais en lui disant qui j'étois, je lui retraçai bientôt mon idée, & je me remis aussi bientôt la sienne.

Après

Après avoir renouvelé la vieille connoissance, on peut bien croire que je m'informai de ma Plantation, & de mon *Associé*. Le bon-homme me dit là-dessus, que depuis neuf ans il n'avoit point été dans le Brésil; mais qu'il pouvoit m'assurer que quand il y avoit été la dernière fois, mon *Associé* étoit encore en vie, mais que mes *Facteurs*, que j'avois joint à lui dans l'administration de mes affaires, étoient morts tous deux; qu'il croyoit pourtant que je pourrois avoir une information fort juste de mes affaires, puisque la nouvelle de ma mort s'étant répandue partout, mes *Facteurs* avoient été obligés de donner le compte des revenus de ma portion au Procureur-Fiscal, qui se l'étoit appropriée, en cas que je ne revinisse jamais pour la réclamer, en ayant assigné un tiers au Roi, & deux tiers au Monastère de St. Augustin, pour être employés au soulagement des Pauvres, & à la conversion des Indiens à la Foi Catholique. Que cependant, si moi ou quelqu'un de ma part réclamoit mon bien, il devoit être remis à son Propriétaire; excepté seulement les revenus, qui seroient réellement

ment employés pour des usages charitables.

Il m'assura en même tems, que l'Intendant des revenus des Rois par rapport aux Biens immeubles, & celui du Monastère, avoient eu grand soin de tirer de mon Associé, tous les ans, un compte fidèle du revenu total, dont ils recevoient toujours la juste moitié.

Je lui demandai s'il croyoit que ma Plantation se fût assez accrue pour valoir, la peine d'y jeter les yeux, & que je ne trouverois point de difficulté pour me remettre en possession de la juste moitié.

Il me répondit qu'il ne pouvoit pas me dire exactement à quel point ma Plantation s'étoit augmentée : que ce qu'il savoit, c'est que mon Associé étoit devenu extrêmement riche en jouissant de sa moitié, & que le tiers de ma portion, qui avoit été au Roi, & ensuite donnée à quelques autres Monastères, alloit au-delà de deux cens Moldores. Qu'au reste, il n'y avoit point de doute qu'on ne me remit en possession de mon bien, puis que mon Associé vivant encore, pouvoit

voit être témoin de mes droits, & que mon nom étoit placé dans le catalogue de ceux qui avoient des Plantations dans ce Pays. Il m'assuroit de plus, que les successeurs de mes Facteurs étoient de fort honnêtes-gens, & fort à leur aise, qui non seulement pouvoient m'aider à entrer en possession de mes terres, mais qui devoient encore avoir en main pour mon compte une bonne somme, qui étoit le revenu de ma Plantation pendant que leurs peres en avoient eu soin, & avant que, faute de ma présence, le Roi & le Monastère dont j'ai parlé, se le fussent approprié, ce qui étoit arrivé il y avoit environ douze ans.

A ce récit je parus un peu mortifié, & je demandai à mon vieux Ami, comment il étoit possible que mes Facteurs eussent ainsi disposé de mes effets, dans le tems qu'ils savoient que j'avois fait un testament en sa faveur, c'est-à-dire du vieux Capitaine Portugais, comme mon héritier universel.

Il me dit que cela étoit vrai, mais que n'ayant point de preuve de ma mort, il n'avoit pas été en état d'agir
en

en qualité d'Exécuteur Testamentaire ; & d'ailleurs qu'il n'avoit pas trouvé à propos de se mêler d'une affaire si embarrassée ; que cependant il avoit fait enregistrer mon testament , & qu'il s'en étoit mis en possession ; que s'il avoit pu donner quelque assurance de ma mort ou de ma vie , il auroit agi pour moi comme par procuration , & se feroit emparé de l'*Ingenio* , c'est-à-dire de l'endroit où l'on prépare le Sucre ; & que même il avoit donné ordre à son fils de le faire en son nom.

Mais, dit le bon Vieillard, j'ai une autre nouvelle à vous apprendre, qui ne vous fera peut-être pas si agréable ; c'est que tout le monde vous croyant mort, votre Associé & vos Facteurs m'ont offert de s'accommoder avec moi par rapport au revenu des sept ou huit premières années, lequel j'ai effectivement reçu. Mais, continua-t-il, ces revenus n'étoient pas grand' chose alors, à cause des grands déboursemens qu'il falut faire pour augmenter la Plantation, pour bâtir un *Ingenio*, & pour acheter des Esclaves. Cependant je vous donnerai un compte fidelle de tout ce que j'ai reçu,

& de la disposition que j'en ai faite.

Après avoir conféré encore pendant quelques jours avec mon vieux Ami , il me donna le compte des six premières années de mes revenus , signé par mon Associé & par mes deux Facteurs. Le tout lui avoit été délivré en marchandises : savoir , du Tabac en rouleau , du Sucre en caisse , du *Rum* , du *Molassus* , & tout ce qui provient d'un Moulin à sucre ; & je trouvai par-là que le revenu de ma Plantation avoit augmenté toutes les années considérablement. Mais, comme il a été déjà dit , les déboursemens ayant été grands , les sommes se trouvoient fort médiocres. Le bon-homme me fit voir pourtant qu'il me devoit 470 *Moidores* d'or , outre 60 Caisses de Sucre , & 15. Rouleaux de Tabac , qui avoient été perdus dans un naufrage qu'il avoit fait en retournant à Lisbonne , environ onze ans après mon départ du Brésil.

Cet honnête Vieillard commença alors à se plaindre de ses desastres , qui l'avoient obligé à se servir de mon argent , pour acquérir quelque portion dans un autre Vaisseau. Cependant ,
mon

mon cher Ami , continua-t-il , vous ne manquerez point de ressource dans votre necessité , & vous serez pleinement satisfait dès que mon fils sera de retour.

Là-dessus il tira un vieux sac de cuir & me donna 160 *Moidores Portugais* en or , avec le titre qu'il avoit par écrit du droit qu'il avoit dans la charge du Vaisseau , avec lequel son fils étoit allé au Brezil , & où il avoit un quart , & son fils un autre. Il me remit ces papiers pour ma sûreté.

J'étois extrêmement touché de la probité du pauvre Vieillard , & me ressouvenant de tout ce qu'il avoit fait pour moi , comme il m'avoit pris dans son Vaisseau , comme il m'avoit donné en toutes occasions des marques de sa générosité , dont je venois de recevoir encore des preuves nouvelles , j'avois de la peine à retenir mes larmes : c'est pourquoi je lui demandai d'abord , s'il étoit dans une situation à se passer de la somme qu'il me restituoit , & si ce remboursement ne le mettroit pas à l'étroit. Il me répondit qu'en effet il en seroit un peu incommodé , mais que dans le fond c'étoit mon ar-

gent, & que peut-être j'en avois plus grand besoin que lui.

Tout ce que me disoit cet honnête homme étoit si plein de bonté & de tendresse, que je ne pouvois m'empêcher de m'attendrir. Je pris cependant cent *Moldores*, & je lui en donnai ma quittance, en lui rendant le reste, & en l'assurant que si jamais je ren-trois dans la possession de mon Bien, je lui rendrois encore le reste, comme je fis aussi dans la suite; que pour le certificat qu'il vouloit me donner de sa portion, & de celle de son fils dans le Vaisseau, j'étois fort éloigné de le vouloir prendre, sachant que si j'étois dans le besoin, il étoit assez honnête homme pour me payer; que si je n'en avois pas besoin, & si je parvenois à mon but dans le Brezil, je ne lui dem- manderois pas un sou.

Lorsque le Capitaine Portugais me vit resolu de passer moi-même dans le Brezil, il ne le désapprouva pas; mais il me dit qu'il y avoit d'autres moyens pour faire valoir mes droits, & pour jouir de mes revenus; & comme il y avoit des Vaisseaux prêts à partir pour le

le Brezil dans la Riviere de Lisbonne, il me fit mettre mon nom dans un Registre public, avec une déposition de sa part, dans laquelle il déclaroit sous serment que j'étois en vie, & que j'étois la même personne qui avoit entrepris & commencé la Plantation dont il s'agissoit. Il me conseilla d'envoyer cette déposition faite dans les formes par devant Notaire, avec une Procuration à un Marchand de sa connoissance qui étoit sur les lieux, & de rester avec lui jusqu'à ce qu'on m'eût rendu compte de l'état de mes affaires.

Ces mesures réussirent au-delà de mes esperances; car en sept mois de tems il me vint un grand paquet de la part des heritiers de mes Facteurs, qui contenoit les papiers suivans.

1. Il y avoit un *Compte courant* du produit de ma Plantation pendant six ans, depuis que leurs peres avoient fait leur balance avec le *vieux Capitaine*. Par ledit compte il me revenoit une somme de 1174 *Moïdores*.

2. Il y avoit un autre *Compte* des quatre dernieres années, avant que le Gouvernement se fût saisi de l'administration de mes effets, comme appartenant

à une personne, qui n'étant pas à trouver, pouvoit être considérée comme civilement morte. Le revenu de ma Plantation s'étant alors considérablement accru, il me revenoit, selon la balance de ce Compte, la somme de 3241 *Moidores*.

3. Il y avoit un Compte du Prieur du Monastere, qui avoit joui de mon revenu pendant plus de quatorze ans, & qui n'étant pas obligé de me restituer ce dont il avoit disposé en faveur de l'Hôpital, déclara avec beaucoup de probité, qu'il avoit encore entre les mains 872 *Moidores*, qu'il étoit prêt à me rendre. Mais pour le tiers que le Roi s'étoit approprié, je n'en tirai rien du tout.

Ledit Paquet contenoit outre cela, une Lettre de congratulation de mon Associé, sur ce que j'étois encore en vie, avec un détail de l'accroissement de ma Plantation, de ses revenus annuels, du nombre d'acres de terre qui la composoient, & de celui des esclaves qui y étoient employés : il y avoit ajouté 22 *Croix* en guise de bénédictions ; & il m'assuroit qu'il avoit dit autant d'*Ave Maria*, pour remercier la

la Sainte Vierge de ce qu'elle m'avoit conservé. Il me prioit en même tems avec beaucoup de tendresse, de venir moi-même prendre possession de mes effets, ou du moins de l'informer à qui je souhaitois qu'il les remît.

Cette Lettre, qui finissoit par des protestations pathétiques de son amitié & de celle de toute sa famille, étoit accompagnée d'un beau present, qui consistoit en six belles peaux de Leopard (qu'il avoit reçues apparemment d'Afrique par quelqu'un de ses Vaisseaux, dont le voyage avoit été plus heureux que le mien) en six caisses d'excellentes confitures, & dans une centaine de pieces d'or non monnoyées, un peu plus petites que des *Moïdores*.

Je reçus dans le même tems, de la part des Heritiers de mes Facteurs, 1200 Caisses de Sucre, 800 Rouleaux de Tabac, & le reste de ce qui me revenoit en or.

J'avois grande raison de dire alors que la fin de Job étoit meilleure que le commencement, & j'ai de la peine à exprimer les différentes pensées qui m'agiterent, en me voyant environné de tant de biens: car comme les Vais-

seaux du Brezil viennent toujours en flotte , les mêmes Navires qui m'avoient apporté mes Lettres , avoient aussi été chargés de mes effets , & ils avoient été en sûreté dans la riviere , avant que j'eusse entre les mains les nouvelles de leur départ. Cette joye subite me faisit d'une telle force , que le cœur me manqua , & je serois peut-être mort sur le champ , si le bon Vieillard ne s'étoit hâté de me chercher un verre d'eau cordiale.

Je continuai pourtant à être assez mal pendant quelques heures , jusqu'à ce qu'on fit chercher un Medecin , qui , instruit de la cause de mon indisposition , me fit saigner , ce qui me remit entierement.

Je me voyois alors tout d'un coup maître de plus de 50000 livres sterling en argent , & d'un Bien dans le Brezil de plus de mille livres sterling de revenu , dont j'étois aussi sûr , qu'aucun Anglois peut l'être d'un Bien qu'il possède dans sa propre patrie. En un mot , je me voyois dans un bonheur que j'avois de la peine à comprendre moi-même , & je ne savois pas trop bien comment me
con-

conduire pour en jouir à mon aise.

La premiere chose à laquelle je songeai, c'étoit à recompenser mon Bienfaiteur le Capitaine Portugais, qui m'avoit donné tant de marques de sa charité dans mes malheurs, & tant de preuves de sa probité dans ma bonne fortune.

Je lui montrai tout ce que je venois de recevoir, en l'assurant qu'après la Providence Divine, c'étoit lui que je considerois comme la source de toute ma richesse, & que j'étois charmé de pouvoir le recompenser au centuple de toutes les bontés qu'il avoit eues pour moi. Je commençai d'abord par lui rendre les cent *Moidores* qu'il m'avoit donnés, & ayant fait venir un Notaire, je lui donnai une décharge dans les formes des quatre cens soixante-dix qu'il avoit reconnu me devoir : ensuite je lui donnai une Procuration pour être le Receveur des revenus annuels de ma Plantation, avec ordre à mon Associé de les lui envoyer par les flottes ordinaires. Je m'engageai encore à lui faire present de cent *Moidores* par an pendant toute sa vie, & de cinquante par an après

la mort pour son fils : & c'est ainsi que je trouvai juste de témoigner à ce bon Vieillard la reconnoissance que j'avois de tous les services qu'il m'avoit rendus.

Il ne me restoit plus qu'à délibérer ce que je ferois du Bien dont la Providence m'avoit rendu possesseur : ce qui certainement me donnoit plus d'embarras, que je n'en avois jamais eu dans la vie solitaire que j'avois menée autrefois dans mon Ile, où je n'avois rien que ce dont j'avois besoin, & où je n'avois besoin que de ce que j'avois : au-lieu que dans ma nouvelle situation mon bonheur même m'étoit à charge, par l'inquiétude que me donnoit l'envie de mettre mes richesses en sureté. Je n'avois plus cette grotte, où je pouvois conserver mon trésor sans ferrure & sans clé, & où il pouvoit se rouiller dans un long repos sans être utile à personne. Il est vrai que le vieux Capitaine étoit un homme parfaitement integre, c'étoit-là aussi mon unique ressource. Ce qui augmentoit mon embarras, c'est que mon intérêt m'appelloit dans le Brezil, & que je ne pouvois pas songer à entreprendre
ce

ce voyage, avant que d'avoir mis mon argent comptant en mains sûres. Je pensai d'abord à le confier à ma bonne Veuve, dont l'intégrité m'étoit connue; mais elle étoit déjà avancée en âge, mal dans ses affaires, & peut-être endettée. Ainsi il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, que de retourner en Angleterre, & de prendre mes effets avec moi.

Plusieurs mois s'écoulèrent pourtant avant que de prendre une résolution fixe là-dessus; & pendant ce tems-là, après avoir satisfait pleinement aux obligations que j'avois au vieux Capitaine Portugais, je pensai aussi à témoigner ma reconnoissance à ma pauvre Veuve, dont le mari avoit été mon premier Bienfaiteur; & qu'elle-même avoit été ma fidelle Gouvernante, & la sage Directrice de mes affaires. Dans ce dessein je trouvai un Marchand à Lisbonne, à qui je donnai ordre d'écrire à son Correspondant à Londres de chercher cette bonne femme, pour lui donner de ma part cent livres sterling, & pour l'assurer que pendant ma vie elle ne manqueroit jamais de rien. En même tems j'envoyai cent

livres sterling à chacune de mes sœurs, qui vivoient à la campagne, & qui, quoiqu'elles ne fussent pas dans une nécessité absolue, étoient bien éloignées pourtant d'être à leur aise, l'une étant veuve, & l'autre ayant un mari dont elle n'avoit pas lieu d'être fort contente. Mais parmi tous mes parens & toutes mes connoissances, je ne trouvais personne à qui confier le gros de mes affaires d'une manière à être tranquille là-dessus avant que de passer dans le Brezil, ce qui me donna bien de l'inquiétude.

J'avois quelquefois assez d'envie de m'établir entierement dans le Brezil, où j'étois comme naturalisé; mais j'étois retenu par quelques scrupules de conscience. Il est vrai qu'autrefois j'avois eu assez peu de délicatesse, pour professer exterieurement la Religion dominante du Païs, & que je ne voyois pas encore qu'il y avoit-là un si grand crime; mais pourtant, en y pensant plus mûrement, je jugeois qu'il n'étoit pas sûr pour moi de mourir dans une pareille dissimulation, & je me repentois d'en avoir jamais été capable.

Ce-

Cependant, ce n'étoit pas-là le plus grand obstacle qui s'opposoit à mon voyage; c'étoit, comme je l'ai déjà dit, la difficulté que je trouvois à disposer de mes effets d'une manière sûre. Je me déterminai donc à retourner en Angleterre avec mon argent, dans l'espérance d'y trouver un ami, ou un parent digne de toute ma confiance, & j'exécutai ce dessein peu de tems après.

Mais avant que de partir, la Flotte du Brezil étant prête à faire voile, je donnai les réponses convenables aux Lettres obligeantes que j'avois reçues de ce Païs. J'écrivis au Prieur une Lettre pleine de reconnoissance, pour le remercier de l'intégrité dont il avoit agi avec moi, & pour lui faire présent des 872 *Moidores* qu'il avoit à moi, avec priere d'en donner cinq cens au Monastere, & d'en distribuer 372 aux Pauvres, selon qu'il le trouveroit bon. Au reste, je me recommandois à ses prieres & à celles des autres Religieux.

J'écrivis une Lettre semblable à mes Facteurs sans l'accompagner d'aucun present, sachant bien qu'ils n'avoient pas besoin des effets de ma liberalité.

On peut bien croire que je n'oubliai pas non plus de remercier mon Associé des soins qu'il avoit pris pour l'accroissement de notre Plantation , & de lui donner mes instructions sur la maniere dont je souhaitois qu'il dirigeât mes affaires. Je le priai d'envoyer régulièrement les revenus de ma moitié au vieux Capitaine , & je l'assurai que non seulement je viendrois le voir , mais que j'avois encore dessein de me fixer dans le Brezil pour tout le reste de ma vie : j'ajoutai à ces promesses un joli present de quelques pieces d'étoffes de soye d'Italie , de deux pieces de drap d'Angleterre aussi beau que je pus en trouver à Lisbonne , de cinq pieces de baye noire , & de quelques pieces de ruban de Flandre d'un assez grand prix.

Ayant mis ainsi ordre à mes affaires , vendu ma cargaison , & réduit toutes mes marchandises en argent , je ne trouvois plus rien d'embarassant , que le choix de la route que je devois prendre pour passer en Angleterre. J'étois fort accoutumé à la mer , & cependant je me sentoís une aversion extraordinaire pour m'y hasarder ; & quoique je fusse incapable d'en alleguer la
 moín-

moindre raison, cette aversion redou-
bloit de jour en jour d'une telle force,
que je fis remettre à terre jusqu'à deux
ou trois fois mon bagage, que j'avois
déjà fait embarquer.

J'avoue que j'avois effuyé assez de
malheurs sur cet Elément pour le crain-
dre; mais cette raison faisoit des im-
pressions moins fortes sur mon esprit,
que ces mouvemens secrets dont je me
sentois saisi, & que j'avois grande rai-
son de ne pas négliger, comme il pa-
rut par l'événement. Deux de ces Vais-
seaux dans lesquels j'avois voulu m'em-
barquer en differens tems, furent très-
malheureux dans leur voyage: l'un fut
pris par les Algeriens, & l'autre fit
naufrage près de Torbay, sans qu'il
s'en sauvât au-delà de trois person-
nes, par conséquent, dans lequel des
deux que je me fusse embarqué, j'au-
rois été également malheureux.

Mon vieux Ami, sachant l'embarras
où je me trouvois par rapport à mon
voyage, m'exhorta fort de n'aller
point par mer, il me conseilla plutôt
d'aller par terre jusqu'à la Corogne, &
de passer de-là à la Rochelle par le
Golphe de Biscaye, d'où il étoit aisé
de

de continuer mon chemin par terre jusqu'à Paris, & de venir de-là par Calais à Douvres; ou bien d'aller à Madrid, & de traverser toute la France par terre.

Mon aversion prodigieuse pour la mer me fit suivre ce dernier parti, qui me la faisoit éviter par-tout, excepté le petit passage de Calais à Douvres. Je n'étois pas fort pressé, je craignois peu la dépense, la route étant agréable; & pour que je ne m'y ennuyasse pas, mon vieux Capitaine me procura la compagnie d'un Anglois, fils d'un Marchand de Lisbonne, qui me fit trouver deux autres compagnons de voyage de la même Nation, auxquels se joignirent encore deux Cavaliers Portugais, qui devoient s'arrêter à Paris, de maniere que nous étions six Maîtres & cinq valets. Les deux Marchands & les deux Portugais se contentoient d'avoir deux valets à eux quatre, mais pour moi j'avois trouvé bon d'augmenter mon domestique d'un Matelot Anglois, qui devoit me tenir lieu de laquais pendant le voyage, parce que *Vendredi* n'étoit gueres capable de me servir comme il fa-
loit,

loit, dans des Païs dont il avoit à peine une idée.

De cette maniere nous quitâmes Lisbonne bien montés & bien armés, faisant une petite troupe assez leste, qui me faisoit l'honneur de m'appeller son Capitaine, non seulement à cause de mon âge, mais encore parce que j'avois deux valets, & que j'étois l'entrepreneur de tout le voyage.

Comme je ne suis pas entré dans le détail d'aucun de mes voyages par mer, je ne ferai pas non plus un Journal exact de mon voyage par terre. Je m'arrêterai seulement à quelques aventures, qui me paroissent dignes de l'attention du Lecteur.

Quand nous vinmes à Madrid, nous résolûmes de nous y arrêter quelque tems pour voir la Cour d'Espagne & tout ce qu'il y a de plus remarquable; mais l'Automme commençant à approcher, nous nous pressâmes de sortir de ce Païs, & nous abandonnâmes Madrid environ au milieu d'Octobre. En arrivant sur les Frontieres de la Navarre, nous fûmes fort allarmés en apprenant qu'une si grande quantité de neige y étoit tombée du côté de la
Fran-

France , que plusieurs Voyageurs avoient été obligés de retourner à Pampelune , après avoir tenté de passer les Montagnes en s'exposant aux plus grands hazards.

Arrivés à Pampelune , nous trouvâmes que cette nouvelle n'étoit que trop fondée : nous y sentîmes un froid insupportable , sur-tout pour moi , qui étois accoutumé à vivre dans des Climats si chauds , qu'à peine y peut-on souffrir des habits. J'y étois d'autant plus sensible , que dix jours auparavant nous avions passé par la Vieille-Castille dans un tems extraordinairement chaud. On peut croire si c'étoit un grand plaisir pour moi d'être exposé aux vents qui venoient des Pyrénées , & qui caufoient un froid assez rude pour engourdir nos doigts & nos oreilles , & pour nous les faire perdre.

Le pauvre *Vendredi* étoit encore le plus malheureux de nous tous , en voyant pour la première fois de sa vie les montagnes couvertes de neige , & en sentant le froid , chose inconnue pour lui jusqu'alors.

La neige cependant continuoit toujours

jours à tomber avec tant de violence & pendant si longtems, que l'Hiver étoit venu avant son tems, & que les passages, qui jusqu'alors avoient été difficiles, en devinrent absolument impraticables. La neige étoit d'une épaisseur terrible, & n'ayant point acquis de fermeté par une forte gelée comme dans les Pais Septentrionaux, elle faisoit courir risque aux Voyageurs d'y être enterrés tout vifs à chaque pas.

Nous nous arrêtàmes pour le moins une vingtaine de jours à Pampelune; mais persuadés que l'approche de l'Hiver ne mettroit pas nos affaires en meilleur état (aussi étoit-ce par toute l'Europe l'hiver le plus cruel qu'il y eût eu de memoire d'homme) je proposai à mes compagnons d'aller à Fontarabie, & de passer de-là par mer à Bourdeaux, ce qui n'étoit qu'un très-petit voyage.

Pendant que nous étions à délibérer là-dessus, nous vîmes entrer dans notre auberge quatre Gentilshommes François, qui ayant été arrêtés du côté de la France, comme nous du côté de l'Espagne, avoient eu le bonheur

heur de trouver un Guide , qui traversant le País du côté de Languedoc , leur avoit fait passer les montagnes par des chemins où il y avoit peu de neige , du moins où elle étoit assez durcie par le froid pour soutenir les hommes & les chevaux.

Nous fîmes chercher ce Guide , qui nous assura qu'il nous meneroit par le même chemin sans avoir rien à craindre de la neige , mais que nous devions être assez bien armés , pour pouvoir nous défendre contre les bêtes féroces , sur-tout contre les Loups , qui devenus enragés faute de nourriture , se faisoient voir par troupes aux pieds des montagnes. Nous lui dîmes que nous ne craignons rien de ces animaux , pourvu qu'il pût nous mettre l'esprit en repos sur certains Loups à deux jambes , que nous étions en grand danger de rencontrer , à ce qu'on nous avoit assuré , du côté des montagnes qui regarde la France.

Il nous répondit que nous ne serions pas exposés à ce danger dans la route par laquelle il nous meneroit ; & là-dessus nous nous déterminâmes à le suivre , & le même parti fut pris par douze

ze Cavaliers François avec leurs valets, qui avoient été obligés de revenir sur leurs pas.

Nous sortîmes de Pampelune le 15. de Novembre, & nous fûmes d'abord bien surpris de voir notre Guide, au lieu de nous mener en avant, nous faire retourner l'espace de vingt miles Anglois, par le même chemin par lequel nous étions venus de Madrid; mais ayant passé deux rivières, & traversé un Climat fort chaud & fort agréable, où l'on ne découvroit pas la moindre neige, il tourna tout d'un coup du côté gauche, & nous fit rentrer dans les montagnes par un autre chemin. Nous y appercûmes des precipices dont la vue nous faisoit frissonner; mais il sut nous conduire par tant de détours & de méandres, qu'il nous fit passer la hauteur des montagnes sans que nous en fussions rien, & sans être fort incommodés de la neige; & tout d'un coup il nous montra les agréables & fertiles Provinces du Languedoc & de la Gascogne, qui frapportoient nos yeux par une charmante verdure. Il est vrai que nous les voyions à une grande distance de

de nous , & qu'il falloit encore faire bien du chemin avant que d'y entrer. -

Nous fûmes pourtant bien mortifiés un jour, en voyant tomber la neige dans une telle abondance qu'il nous fut impossible d'avancer ; mais notre Guide nous donna courage , en nous assurant que toutes les difficultés de la route seroient bientôt surmontées. Nous trouvâmes effectivement que chaque jour nous descendions de plus en plus , & que nous avançons du côté du Nord , ce qui nous donna assez de confiance en notre Guide pour pousser hardiment notre voyage.

Voici une aventure assez remarquable qui nous arriva un jour. Nous avions encore à peu près deux heures de jour , quand nous hâtant vers notre gîte, nous vîmes sortir d'un chemin creux à côté d'un bois épais trois Loups monstrueux , suivis d'un Ours. Comme notre Guide nous avoit assez devancé pour être hors de notre vue , deux de ces Loups se jetèrent sur lui , & si nous avions été seulement éloignés d'un demi-mile Anglois , il auroit été certainement dévoré

voré avant que nous eussions été en état de lui donner du secours. L'un de ces animaux s'attacha au cheval, & l'autre attaqua l'homme avec tant de fureur, qu'il n'eut ni le tems, ni la présence d'esprit de se saisir de ses armes à feu; il se contenta de pousser des cris épouvantables. Comme *Vendredi* étoit le plus avancé de nous tous, je lui dis d'aller à toute bride voir ce que c'étoit. Dès qu'il découvrit de loin ce dont il s'agissoit, il se mit à crier de toutes ses forces, *O Maître, Maître!* mais il ne laissa pas de continuer son chemin tout droit vers le pauvre Guide, & comme un garçon plein de courage, il appuya son pistolet contre la tête du Loup qui s'étoit attaché à l'homme, & le fit tomber à terre roide mort.

C'étoit un grand bonheur pour le pauvre Guide, que *Vendredi* étant accoutumé, dans sa Patrie, à ces sortes de bêtes, ne les craignoit gueres, ce qui l'avoit rendu assez hardi pour tirer son coup de près; au-lieu que quelqu'un de nous tirant de plus loin, auroit couru risque, ou de manquer le Loup, ou de tuer l'homme.

Aussi-

Aussi-tôt que le Loup, qui avoit attaqué le cheval, vit son camarade à terre, il abandonna sa proie & s'enfuit. Il s'étoit heureusement attaché à la tête du cheval, où ses dents rencontrant les bossettes de la bride, n'avoient pu porter des coups bien dangereux. Il n'en étoit pas ainsi de l'homme, qui avoit reçu deux morsures cruelles, l'une dans le bras, & l'autre au dessus du genou, & qui avoit été sur le point de tomber de son cheval qui se cabroit, dans le moment que *Vendredi* étoit venu si heureusement à son secours.

On croira facilement qu'au bruit du coup de pistolet de mon Sauvage nous doublions tous le pas, autant qu'un chemin extrêmement raboteux pouvoit nous le permettre.

A peine nous fûmes-nous débarassés des arbres qui nous barroient la vue, que nous vîmes distinctement ce qui venoit d'arriver, sans pourtant pouvoir distinguer d'abord quelle espèce d'animal c'étoit que *Vendredi* venoit de tuer.

Mais voici un second combat bien plus surprenant : il se donna entre le même

même Sauvage & l'Ours dont je viens de parler, & nous divertit fort, quoique nous en fussions fort allarmés au commencement. Il sera bon pour l'intelligence de cette aventure, de la faire précéder d'une courte description du caractère de Messieurs les Ours. On sait que l'Ours est un animal grossier & pesant, & fort éloigné de pouvoir galopper comme un Loup, qui est fort léger & très alerte; mais on ignore peut-être qu'il a deux qualités essentielles, qui font la règle générale de la plupart de ses actions.

Premièrement, comme il ne considère pas l'homme comme sa proie, à moins qu'une faim excessive ne le fasse sortir de son naturel, il ne l'attaque pas s'il n'en est attaqué le premier. Si vous le rencontrez dans un bois, & si vous ne vous mêlez pas de ses affaires, il ne se mêlera pas des vôtres: mais ayez bien soin de le traiter avec beaucoup de politesse, & de lui laisser le chemin libre; car c'est un Cavalier fort pointilleux, qui ne fera pas un seul pas hors de sa route pour un Monarque. S'il vous fait peur, le meilleur parti que vous puissiez prendre,

dre, c'est d'en détourner les yeux, & de continuer votre chemin ; car si vous vouliez vous arrêter pour le regarder fixement, il pourroit bien s'en offenser : mais si vous étiez assez hardi pour lui jeter quelque chose, & qu'elle le touchât, ne fût-ce qu'un morceau grand comme le doigt, soyez sûr qu'il le prendroit pour un affront sanglant, & qu'il abandonneroit toutes ses autres affaires pour en tirer vengeance ; car il est extrêmement délicat sur le point d'honneur : c'est-là sa première qualité. Il en a encore une autre, qui est tout aussi remarquable : c'est que s'il se fourre dans l'esprit que vous l'avez offensé, il ne vous abandonnera, ni de nuit, ni de jour, jusqu'à ce qu'il en ait satisfaction, & que l'affront soit lavé dans votre sang.

Je reviens au combat, dont j'ai promis la relation. A peine *Vendredi* eut-il aidé à descendre de cheval notre Guide, encore plus effrayé qu'il n'étoit blessé, que nous vîmes l'Ours sortir du bois, & je puis protester que je n'en ai jamais vu d'une taille plus monstrueuse.

Nous étions tous un peu effrayés à
sa

sa vue , hormis *Vendredi* , qui marquant dans toute sa contenance beaucoup de joie & de courage , s'écria : *O Maître , Maître , vous me donner congé , moi lui toucher dans la main , moi vous faire bon rire !* Que voulez-vous dire , grand fou que vous êtes , lui dis-je , il vous mangera ? *Lui manger moi , lui manger moi !* répondit-il , *moi manger lui , vous tous rester-là , moi vous donner bon rire !* Aussi-tôt le voilà à bas de son cheval , il ôte ses bottes dans le moment , chauffe une paire d'escarpins qu'il avoit dans sa poche , donne son cheval à garder à mon autre laquais , se saisit d'un fusil , & se met à courir comme le vent.

L'Ours , se promenant cependant au petit pas sans songer à malice , jusqu'à ce que *Vendredi* s'en étant approché , commença à lier conversation avec lui , comme si l'animal étoit capable de l'entendre : *Ecoute donc , écoute donc* , lui cria-t-il , *moi te vouloir parler un peu.* Pour nous , nous le suivions à quelque distance. Nous étions déjà descendus des montagnes du côté de la Gascogne , & nous nous trouvions dans une vaste plaine , où pourtant il y avoit

une assez grande quantité d'arbres répandus par-ci par-là.

Vendredi étant, pour ainsi dire, sur les talons de l'Ours, ramasse une grande pierre, la jette à cet affreux animal & l'attrape justement à la tête, sans pourtant lui faire plus de mal que si le caillou avoit donné contre une muraille. Aussi mon drolle n'avoit d'autre but que de se faire suivre par l'Ours, & de nous donner *bon rire*, selon sa manière de s'exprimer. L'Ours, selon sa louable coutume, ne manqua pas d'aller droit à lui, en faisant des pas si terribles, que pour le suivre on auroit dû mettre son cheval à un médiocre galop.

Il n'avoit garde pourtant d'attraper *Vendredi*, que je vis, à mon grand étonnement, prendre sa course de notre côté, comme s'il avoit besoin de notre secours, ce qui nous détermina à faire feu sur la bête tous en même tems pour délivrer mon valet de ses griffes; j'étois pourtant dans une furieuse colère contre lui pour avoir attiré l'Ours sur nous, dans le tems qu'il ne fongeoit qu'à aller droit son chemin. Cela s'appelle-t-il nous faire rire, maraut ?

lu-

lui dis-je, viens vite, & prends ton cheval, afin que nous puissions tuer ce diable d'animal que tu as mis à nos trousses. *Point, point*, répondit-il tout en courant, *non tirer, non tirer, vous point bouger, vous avoir grand rire*. Comme mon drolle couroit deux fois plus vite que l'Ours, & qu'il y avoit encore un assez grand espace entre l'un & l'autre, il prend tout d'un coup à côté de nous, où il voyoit un grand chêne très-propre à l'exécution de son projet, & nous faisant signe de le suivre, il met bas son fusil à quelques pas de l'arbre, & y grimpe avec une adresse étonnante. Nous suivions cependant à quelque distance l'Ours irrité, qui prenoit le même chemin. Etant proche de l'arbre, il s'arrête auprès du fusil, le flaire, & le laissant-là il se met à grimper contre le tronc de l'arbre à la maniere des chats, quoiqu'il fût d'une pesanteur extraordinaire.

J'étois surpris de la folie de mon valet, & jusques-là je ne voyois pas le mot pour rire dans toute cette affaire. L'Ours avoit déjà gagné les branches de l'arbre, & il avoit fait la moitié du

chemin depuis le tronc jusqu'à l'endroit où *Vendredi* s'étoit mis sur l'extrémité foible d'une grosse branche. Dès que l'animal eut mis les pattes sur la même branche, & qu'il se fût mis en devoir d'aller jusqu'à mon valet, il nous cria qu'il alloit apprendre à danser à l'Ours, & en même tems il se met à sauter sur la branche, & à la remuer de toutes ses forces, ce qui fit chanceler l'Ours, qui regardoit déjà en arriere pour voir de comment il se tireroit de-là, ce qui nous fit rire en effet de tout notre cœur. Mais la farce n'étoit pas encore jouée jusqu'au bout. Quand *Vendredi* vit l'animal s'arrêter, il lui parla de nouveau, comme s'il avoit été sûr de lui faire entendre son mauvais Anglois: *Quoi !* lui dit-il, *toi ne pas venir plus loin, toi prié encore un peu venir*: en même tems il cesse de remuer la branche, & l'Ours, comme s'il étoit sensible à son invitation, fait effectivement quelques pas en avant, & aussi souvent qu'il plaisoit à mon drolle de remuer la branche, l'Ours trouvoit à propos d'arrêter tout court.

Je crus alors qu'il étoit tems de
lui

lui casser la tête, & pour cette raison je criai à *Vendredi* de se tenir en repos; mais il me pria de n'en rien faire, & de lui permettre de le tuer lui-même quand il le voudroit.

Pour abréger l'histoire, mon Sauvage dansoit si souvent sur la branche, & l'Ours en s'arrêtant se mettoit dans une posture si grotesque, que nous en mourions de rire. Nous ne connoissions pourtant rien dans le dessein de *Vendredi*; nous avions cru d'abord qu'en remuant la branche il avoit envie de faire culbuter cette lourde bête du haut en bas: mais elle étoit trop fine pour s'y laisser atraper, & elle se cramponnoit à la branchè avec ses quatre griffes d'une telle force, qu'il étoit impossible de la faire tomber, & par conséquent nous avions de la peine à comprendre par quelle plaisanterie l'aventure finiroit.

Vendredi nous tira bientôt d'embaras; car voyant que l'Ours n'avoit pas envie d'approcher davantage: *Bon, bon, me dit-il, toi ne pas venir plus à moi, moi venir à toi?* & là-dessus il s'avance vers l'extrémité de la branche, & s'y pendant par les mains il

la fait plier assez pour se laisser tomber à terre sans risque.

L'Ours voyant son ennemi décamper ainsi, prend la résolution de le suivre, il se met à marcher à reculons sur la branche, mais avec beaucoup de lenteur & de précaution, ne faisant pas un pas sans regarder en arrière. Quand il fut arrivé au tronc, il en descendit avec la même circonspection, toujours à reculons, & ne remuant jamais un pied qu'il ne sentît l'autre bien fermement attaché à l'écorce. Il alloit justement appuyer une de ses jambes sur terre, quand *Vendredi* s'avança sur lui, & lui mettant le bout du fusil dans l'oreille, le fit tomber roide mort.

Après cette expedition mon gail-
lard s'arrêta pendant quelques momens
d'un air grave, pour voir si nous ne
riyions pas, & voyant qu'effective-
ment il nous avoit fort divertis, il
fit un terrible éclat de rire en disant,
que c'étoit ainsi qu'on tuoit les Ours
dans son Pays. Comment ! lui ré-
pondis-je, le moyen que vous les
tuyiez de cette maniere ? vous n'avez
point de fusils. *Oui*, repartit-il,
point

point fusils , mais nous tirer beaucoup grands longs flèches.

Il est certain qu'il nous avoit tenu parole , & que cette comedie nous avoit donné beaucoup de plaisir. Cependant j'en aurois encore ri de meilleur cœur , si je ne m'étois pas trouvé dans un lieu sauvage , où les hurlemens des Loups me donnoient beaucoup d'inquietude. Le bruit qu'ils faisoient étoit épouvantable , & je ne me souviens pas d'en avoir jamais entendu un pareil , qu'une seule fois sur le rivage d'Afrique , comme je crois l'avoir déjà dit.

Si ce bruit affreux , & l'approche de la nuit ne nous avoient pas tiré de là , nous aurions suivi le conseil de *Vendredi* , en écorchant la bête , dont la peau valoit la peine d'être conservée ; mais nous avions encore trois lieues à faire avant que d'arriver au gîte , & notre Guide nous pressoit de pousser notre voyage.

Toute cette route étoit couverte de neige , quoique moins épaisse que dans les montagnes , & par conséquent elle étoit moins dangereuse. Mais en recompense les Loups enragés

de faim étoient descendus par bandes entieres dans les plaines & dans les forêts, & avoient fait des ravages affreux dans plusieurs villages, où ils avoient tué une grande quantité de moutons & de chevaux, sans épargner les hommes, dont ils en avoient dévoré plusieurs.

Nous apprîmes de notre Guide, qu'il nous restoit encore à traverser un endroit fort dangereux, & où nous ne manquerions pas de rencontrer des Loups.

C'étoit une petite plaine environnée de bois de tous côtés, & suivie d'un défilé fort étroit, par où nous devions passer absolument pour sortir des forêts, & pour gagner le bourg où nous devions coucher cette nuit.

Nous entrâmes dans le premier bois une demi-heure avant le coucher du Soleil, & dans la plaine une demi-heure après. Dans ce bois nous ne rencontrâmes rien qui fût capable de nous effrayer, hormis que dans une fort petite plaine, d'environ un demi-quart de mille, nous vîmes cinq grands Loups traverser le chemin tous à la file les uns des autres, comme

me s'ils couroient après une proie assurée. Ils ne firent pas seulement semblant de nous appercevoir, & en moins de rien ils étoient hors de notre vue. Cependant notre Guide, qui étoit un poltron achevé, nous pria de nous préparer à la défense, puisqu'apparemment ces Loups feroient suivis d'une grande quantité d'autres.

Nous suivîmes son conseil sans cesser un moment de tourner les yeux de tous côtés, mais nous n'en découvrîmes pas un seul dans tout le bois, qui étoit long de plus d'une demi-lieue. Il n'en fut pas de-même dans la plaine dont j'ai fait mention: le premier objet qui nous y frappa, étoit un cheval tué par ces animaux, sur le cadavre duquel ils étoient encore au nombre de quelques douzaines, occupés non à en dévorer la chair, mais à en ronger les os.

: Nous ne trouvâmes point du tout à propos de troubler leur festin, & de leur côté ils ne songeoient pas à le quitter pour nous troubler dans notre voyage. *Vendredi* avoit pourtant grande envie de leur lâcher quelques coups de fusil, mais je l'en empêchai, prevoyant

que bientôt nous aurions des affaires de reste. Nous n'avions pas encore traversé la moitié de la plaine, quand nous entendîmes à notre gauche des hurlemens terribles: un moment après nous vîmes une centaine de Loups venir à nous par rangs & par files, comme s'ils avoient été mis en bataille par un Officier expérimenté.

Je crus que le seul moyen de les bien recevoir, étoit de nous arranger tous dans une même ligne, & de nous tenir bien ferrés, ce que nous exécutâmes dans le moment. Je donnai encore ordre à mes gens de faire leur décharge, enforte qu'il n'y eut que la moitié qui tirât à la fois, & que l'autre se tint prête à faire dans le moment une seconde décharge; & si malgré tout cela les Loups ne laissoient pas de pousser leur pointe, qu'ils ne s'amusaient pas à recharger leurs fusils, mais qu'ils missent promptement le pistolet à la main. Nous en avions chacun une paire, ainsi nous étions en état de faire six décharges de suite. Mais pour lors toutes nos armes ne nous furent pas nécessaires; car à nos premiers coups les ennemis s'arrê-
rent

rent tout court. Il y en eut quatre de tués , & plusieurs autres de blessés , qui en se tirant de la foule , laissoient sur la neige les traces de leur sang. Voyant pourtant que le reste ne se retiroit pas , je me ressouvins d'avoir entendu dire , que les bêtes même les plus féroces étoient effrayées du cri des hommes , & conséquemment j'ordonnai à tous mes compagnons d'en pousser un de toutes leurs forces.

Je vis par-là que cette opinion n'étoit pas si mal fondée ; car dans le moment ils commencerent leur retraite , & après avoir fait faire une seconde décharge sur leur arriere-garde , ils prirent le galop pour s'enfuir dans les bois.

Leur fuite nous donna le loisir nécessaire pour recharger nos armes tout en chemin faisant ; mais à peine eûmes-nous pris cette précaution , que nous entendîmes dans le même bois du côté gauche , mais plus en avant que la première fois , des hurlemens encore plus effroyables.

La nuit s'approchoit cependant , ce qui mettoit nos affaires en plus mauvais état , sur-tout quand nous vîmes

paroître en même tems trois troupes de Loups, l'une à la gauche, l'autre derriere nous, & la troisiéme à notre front, de maniere que nous en étions presque environnés. Néanmoins, comme ils ne tombèrent pas d'abord sur nous, nous jugeâmes à propos de gagner toujours pays, autant que nous pouvions faire avancer nos chevaux, ce qui n'étoit tout au plus qu'un bon trot, à cause des mauvais chemins.

De cette maniere nous découvrîmes bientôt le defilé par lequel il falloit passer de necessité, & qui étoit au bout de la plaine, comme je l'ai déjà dit; mais étant sur le point d'y entrer, nous fûmes surpris par la vue d'un nombre confus de Loups, qui faisoient mine de vouloir nous disputer le passage.—

Tout d'un coup nous entendîmes d'un autre côté un coup de fusil, & dans le même instant nous vîmes un cheval felle & bridé sortir du bois, & s'enfuir comme le vent, ayant à ses trousses seize ou dix-sept Loups, qui devoient bientôt l'atteindre; puisqu'il étoit impossible qu'il soutînt encore longtems une course si vigoureuse.

En

En nous avançant du côté de l'ouverture dont ce cheval venoit de sortir, nous vîmes les cadavres d'un autre cheval & de deux hommes fraîchement dévorés par ces bêtes enragées, l'un desquels devoit être nécessairement celui à qui nous avions entendu tirer un coup de fusil; car nous en trouvâmes un déchargé à terre auprès de lui, & nous le vîmes lui-même tout défiguré, sa tête & le haut de son corps ayant été déjà rongés jusqu'aux os.

Ce spectacle nous remplit d'horreur, & nous ne savions pas de quel côté nous tourner, quand ces abominables bêtes nous forcèrent à prendre une résolution, en avançant sur nous de tous côtés au nombre de trois cens tout au moins.

Par bonheur nous découvrîmes tout près du bois plusieurs grands arbres abattus apparemment pendant l'Été, pour servir à la charpente. Je plaçai ma petite troupe au beau milieu, après lui avoir fait mettre pied à terre, & je l'arrangeai en forme de triangle devant le plus grand de ces arbres, qui pouvoit lui servir de rempart.

Cette

Cette précaution ne nous fut pas inutile, car ces Loups endiablés nous chargerent avec une fureur inexprimable, & avec des hurlemens capables de faire dresser les cheveux, comme s'ils tomboient sur une proie assurée; & je crois que leur rage étoit sur-tout animée par la vue des chevaux, que j'avois fait placer au milieu de nous. J'ordonnai à mes gens de tirer de la même maniere qu'ils avoient fait dans la première rencontre; ils l'exécuterent si bien, qu'ils firent tomber un bon nombre de nos ennemis par la première décharge; mais il étoit nécessaire de faire un feu continuel, car ils venoient sur nous comme des diables, ceux de derriere poussant les premiers en avant.

Après notre seconde décharge nous les vîmes s'arrêter un peu, & j'esperois déjà que nous en serions bientôt quittes, mais j'étois bien trompé. Nous fûmes encore obligés de faire feu deux fois de nos pistolets, & je crois que dans ces quatre décharges nous en tuâmes bien dix-sept ou dix-huit, en blessant plus du double de ce nombre.

60

J'au-

J'aurois été fort fâché de faire tirer notre dernier coup sans la dernière nécessité : je fis donc venir mon valet Anglois, car *Vendredi* étoit occupé à charger mon fusil & le sien : je lui ordonnai de prendre un cornet à poudre, & de faire une large traînée sur l'arbre qui nous servoit de rempart, & sur lequel les Loups se jettoient à tout moment avec une rage épouvantable. Il le fit, & dès que je vis nos ennemis montés sur l'arbre, j'eus justement le tems de mettre le feu à ma traînée, en lâchant dessus le chien d'un pistolet déchargé. Tous ceux qui se trouvoient sur l'arbre furent grillés par le feu, dont la force en jetta sept ou huit parmi nous, que nous dépêchâmes en moins de rien. Pour les autres, ils étoient si effrayés de cette lumière subite, augmentée par l'obscurité de la nuit, qu'ils commencèrent à se retirer un peu. Là-dessus je fis faire sur eux la dernière décharge, que nous accompagnâmes d'un grand cri, qui acheva de les mettre entièrement en fuite. Ensuite nous fîmes une sortie l'épée à la main sur une vingtaine d'estropiés ; & en les tailladant, nous fîmes enfor-

te

te que leurs hurlemens plaintifs contribuassent à épouvanter les autres, qui avoient regagné les bois.

Nous en avions tué tout au moins une soixantaine, & si ç'avoit été en plein jour, nous en aurions bien dépêché davantage : cependant le champ de bataille nous restoit, mais nous avions encore tout au moins une lieue à faire, & nous entendions encore de tems en tems un bruit affreux dans les bois. Nous crûmes même plus d'une fois en voir près de nous, sans en être bien sûrs, à cause de la neige qui nous éblouïssoit les yeux.

Après avoir marché encore une heure dans de pareilles inquiétudes, nous arrivâmes au bourg où nous devions passer la nuit. Nous y trouvâmes tout le monde sous les armes, à cause que la nuit d'auparavant un grand nombre de Loups & quelques Ours y étoient entrés, & leur avoient donné une alarme bien chaude, qui les obligeoit à se tenir continuellement en sentinelle, sur-tout pendant la nuit, afin de défendre leurs troupeaux, & de se défendre eux-mêmes.

Le jour après, notre Guide étoit si
mal,

mal, & les membres où il avoit été blessé étoient tellement enflés, qu'il lui fut impossible de nous servir davantage; ainsi nous fûmes obligés d'en prendre un autre pour nous conduire jusqu'à Toulouse. C'est-là que nous trouvâmes, au-lieu de Montagnes de neige & de Loups, un Climat chaud & une Campagne riant & fertile.

Quand nous contâmes notre aventure, on nous dit que rien n'étoit plus ordinaire que d'en avoir de semblables au pied des montagnes, sur-tout quand il y avoit de la neige: ils étoient fort surpris de ce que nous avions trouvé un Guide assez hardi, pour nous mener par cette route dans une saison si rigoureuse, & que nous avions été heureux de sauver notre vie de la fureur de tant de Loups affamés. Quand je leur fis le recit de notre ordre de bataille, ils nous blâmerent fort de nous y être pris de cette manière, & ils étoient convaincus que les Loups avoient redoublé leur rage, à cause des chevaux que nous avions placés derrière nous, & qu'ils avoient considéré comme une proie qui leur étoit due. A leur avis, il y avoit cinquante contre un

- un que nous aurions été tous détruits , sans le stratagème de la traînée de poudre dont je m'étois avisé , & sans le feu continuel que nous avions eu soin de faire : ils ajoutèrent encore que nous aurions couru moins de danger si nous étions restés à cheval , & si nous avions ainsi tiré sur eux , parce que voyant les chevaux montés , ces animaux n'ont pas la coutume de les considérer si facilement comme leur proie ; qu'enfin , si nous avions voulu mettre pied à terre , nous aurions bien fait de sacrifier nos chevaux , à cause que , selon toutes les apparences , c'est sur eux qu'ils se feroient tous jetés , en nous laissant en repos , nous voyant en grand nombre & bien armés.

Le danger auquel nous venions d'échapper , étoit véritablement terrible : j'avoue que j'en étois plus frappé que d'aucun autre que j'eusse couru de ma vie , & que je m'étois cru perdu absolument , en voyant deux ou trois centaines de ces bêtes endiablées venir à nous la gueule béante , sans que je pusse trouver aucun lieu de refuge pour me mettre à l'abri de leur fureur.

Je

Je ne crois pas que j'en perde jamais l'idée , & deormais j'aimerois mieux faire mille lieues par mer , quand je serois sûr d'essuyer une tempête toutes les semaines , que de traverser encore une seule fois les mêmes montagnes.

Je ne dirai rien de mon voyage par la France , puisque plusieurs autres ont infiniment mieux parlé de tout ce qui concerne ce Pays , que je ne saurois le faire. Je dirai seulement , que sans m'arrêter beaucoup je passai de Toulouse à Calais par Paris , & que j'arrivai à Douvres le 14. de Janvier , après avoir essuyé un froid presque insupportable.

J'étois parvenu alors au centre de mes desirs , ayant avec moi tout mon Bien , & voyant toutes mes Lettres de change payées sans aucun delai.

Dans cette heureuse situation je me ferois de ma bonne Veuve comme de mon Conseiller-privé , ses bontés pour moi étoient animées & redoublées par la reconnoissance , & elle ne trouvoit aucun soin trop embarrassant , ni aucune peine trop fatigante , quand il s'agissoit de me rendre service. Aussi
avois-

avois-je une si parfaite confiance en elle, que je croyois tous mes effets en sûreté entre ses mains ; & certainement , pendant tout le tems que j'ai jouï de son amitié, je me suis cru heureux d'avoir trouvé une personne d'une probité si inalterable.

J'étois déjà résolu à lui laisser la direction de toutes mes affaires, & à partir pour Lisbonne, pour aller fixer ma demeure dans le Brezil, quand une délicatesse de conscience m'en vint détourner. J'avois réfléchi souvent , sur-tout pendant ma vie solitaire, sur le peu de sûreté qu'il y a à vivre dans la Religion Catholique-Romaine, & je savois qu'il m'étoit impossible de m'établir dans le Brezil sans en faire profession, & que d'y manquer ne feroit autre chose que m'exposer à souffrir le martyre entre les cruelles mains de l'Inquisition. Cette considération me fit changer de sentiment, & prendre le parti de rester dans ma Patrie, sur-tout si j'étois assez heureux pour trouver le moyen de me défaire avantageusement de ma Plantation.

Dans cette intention j'écrivis à mon vieux Ami de Lisbonne, qui me répondit,

pondit, qu'il trouveroit-là aisément le moyen de vendre ma Plantation ; mais qu'il jugeoit plus à propos, si j'y consentois, de l'offrir en mon nom, aux deux heritiers de mes Facteurs, qui étoient riches, & qui se trouvant sur les lieux en connoissoient parfaitement la valeur ; que pour lui il étoit sûr qu'ils feroient ravis d'en faire l'achat, & qu'ils m'en donneroient du moins quatre ou cinq mille pièces de huit au-delà de ce que j'en pourrois tirer de tout autre.

J'y consentis, & l'affaire fut bientôt réglée ; car huit mois après, la Flotte du Brezil étant revenue en Portugal, j'appris par une Lettre du vieux Capitaine, que mon offre avoit été acceptée, & que mes Facteurs avoient envoyé à leur Correspondant à Lisbonne 330000. Pièces de huit pour payer le prix dont on étoit convenu.

Je ne balançai pas un moment à signer les conditions de la vente, telles qu'on les avoit dressées à Lisbonne ; & en ayant renvoyé l'Acte à mon vieux Ami, il me fit tenir des Lettres de change de la valeur de 328000. Pièces de huit pour le prix de ma Plantation, à condition qu'elle resteroit chargée du payement

ment de cent *Moïdores* par an tant que le vieux Capitaine vivroit, & de cinquante pendant la vie de son fils.

C'est par-là que je finis la première partie de l'histoire d'une vie si pleine de revolutions, qu'on pourroit l'appeller une *Marquetterie de la Providence*. On y voit une si grande variété d'avantures, que je doute fort qu'aucune autre Histoire véritable en puisse fournir une pareille. Elle commence par des extravagances qui ne préparent le Lecteur à rien d'heureux, & elle finit par un bonheur qu'aucun événement qu'on y trouve ne sauroit promettre.

On croira indubitablement que satisfait d'une fortune si supérieure à mes esperances, je n'étois pas homme à vouloir m'exposer à de nouveaux hazards; mais quelque raisonnable que puisse être ce sentiment, on se trompe. J'étois accoutumé à une vie ambulante, je n'avois point de famille, & quoique riche je n'avois pas fait beaucoup de connoissances.

Il est vrai que je m'étois défait de ma Plantation dans le Brezil; mais ce Pays m'étoit encore cher; j'avois sur-
tout

tout un desir violent de revoir mon Ile, & de savoir si les Espagnols y étoient arrivés, & comment les scélérats que j'y avois laissés en usoient avec eux.

Cependant je n'exécutai pas d'abord ce dessein, & les conseils de ma bonne Veuve firent assez d'effet sur mon esprit, pour me retenir encore sept ans dans ma Patrie. Pendant ce tems-là je pris sous ma tutelle mes deux neveux, fils de mon frere. L'ainé avoit quelque bien, ce qui me détermina à l'élever comme un homme de famille, & à faire enforte qu'après ma mort il eût de quoi soutenir la maniere de vivre que je lui faisois prendre. Pour l'autre, je le confiai à un Capitaine de Vaisseau, & le trouvant, après cinq années de voyages, sensé, courageux & entreprenant, je lui confiai un Vaisseau. On verra dans la suite que ce même Jeune-homme m'a engagé dans de nouvelles aventures, malgré mon âge, qui devoit m'en détourner.

Je m'étois marié cependant d'une maniere avantageuse & satisfaisante, & je me trouvois pere de trois enfans;

favoir de deux garçons & d'une fille ; mais ma femme étant morte, mon neveu qui revenoit d'un voyage fort heureux en Espagne, excita, par ses importunités, mon inclination naturelle de courir, & me persuada de m'embarquer dans son Vaisseau comme un Marchand particulier, pour aller négocier aux Indes Orientales. J'entrepris ce voyage l'an 1694.

Dans cette course je n'oubliai pas de rendre visite à ma chere Ile. J'y vis mes successeurs les Espagnols, qui me donnerent l'histoire entiere de leurs aventures, & de celles des scélérats que j'y avois laissés. J'appris comment ils avoient insulté les Espagnols, & la necessité où ces derniers avoient été de se les soumettre par force, après avoir vu que c'étoit la seule maniere de vivre en repos avec eux. Si l'on ajoute à ces circonstances les nouveaux ouvrages qu'ils avoient faits dans l'Ile, quelques batailles qu'ils avoient été forcés de donner aux Sauvages du Continent qui avoient fait plusieurs descentes sur leur rivage, & une entreprise qu'ils avoient exécutée à leur tour sur les terres de leurs ennemis,

nemis, où ils avoient fait prisonniers cinq hommes & onze femmes, qui avoient déjà, à mon arrivée, peuplé l'Ile d'une vingtaine d'enfans; si l'on rassemble, dis-je, toutes ces particularités, on verra que si leur histoire étoit écrite, elle ne seroit pas moins curieuse que la mienne.

Je quitai l'Ile après y avoir séjourné une vingtaine de jours, & j'y laissai une bonne quantité de provisions nécessaires, qui consistoient sur-tout en armes, poudre, plomb, habits & outils; j'y laissai encore un Charpentier & un Forgeron, que j'avois amenés avec moi d'Angleterre dans cette vue.

J'avois trouvé encore à propos de partager l'Ile à tous les habitans, & je l'avois fait à leur satisfaction, quoique je me fusse réservé la Propriété & la Souveraineté de tout, & que je les eusse engagés à ne pas abandonner ce nouvel Etablissement.

Je m'en fus de-là dans le Brezil, d'où j'envoyai une Barque vers l'Ile avec de nouveaux habitans, parmi lesquels il y avoit sept femmes propres pour le service, & pour le mariage, si quel-

qu'un en vouloit. Je promis en même tems aux Anglois de leur envoyer des femmes de leur Patrie, avec une bonne cargaison de tout ce qui leur étoit nécessaire; pourvu qu'ils voulussent s'appliquer de tout leur cœur à faire des Plantations, & dans la suite je leur ai tenu parole; aussi devinrent-ils fort honnêtes-gens, après qu'on les eut mis sous le joug, & qu'on leur eut assigné leurs portions à part. Je leur envoyai encore du Brezil six vaches, dont trois étoient pleines, avec quelques cochons; & je trouvai tout cela fort multiplié, en retournant dans l'Ile une seconde fois.

Je pourrois bien entrer un jour dans un détail plus particulier de tout ce que je viens de toucher legerement, & y ajouter l'Histoire d'une Guerre nouvelle, qu'eurent les Habitans de mon Ile avec les Cannibales. On y verroit de quelle maniere ces Sauvages entrèrent dans l'Ile au nombre de plus de trois cens, & comment ils donnerent deux batailles à ceux de ma Colonie, qui ayant eu le dessous dans la première, perdirent trois hommes; mais qui dans la suite, une tempête ayant
abî-

abîmé les Canots des ennemis, avoient trouvé le moyen de les détruire tous par le fer ou par la famine, & étoient rentrés ainsi dans la possession tranquille de leurs Plantations.

Tous ces événemens joints à mes propres Aventures que j'ai eus pendant dix ans, pourroient faire un Volume digne de l'attention du Public.

FIN du TOME I.



542964



